

# **Landesbibliothek Oldenburg**

**Digitalisierung von Drucken**

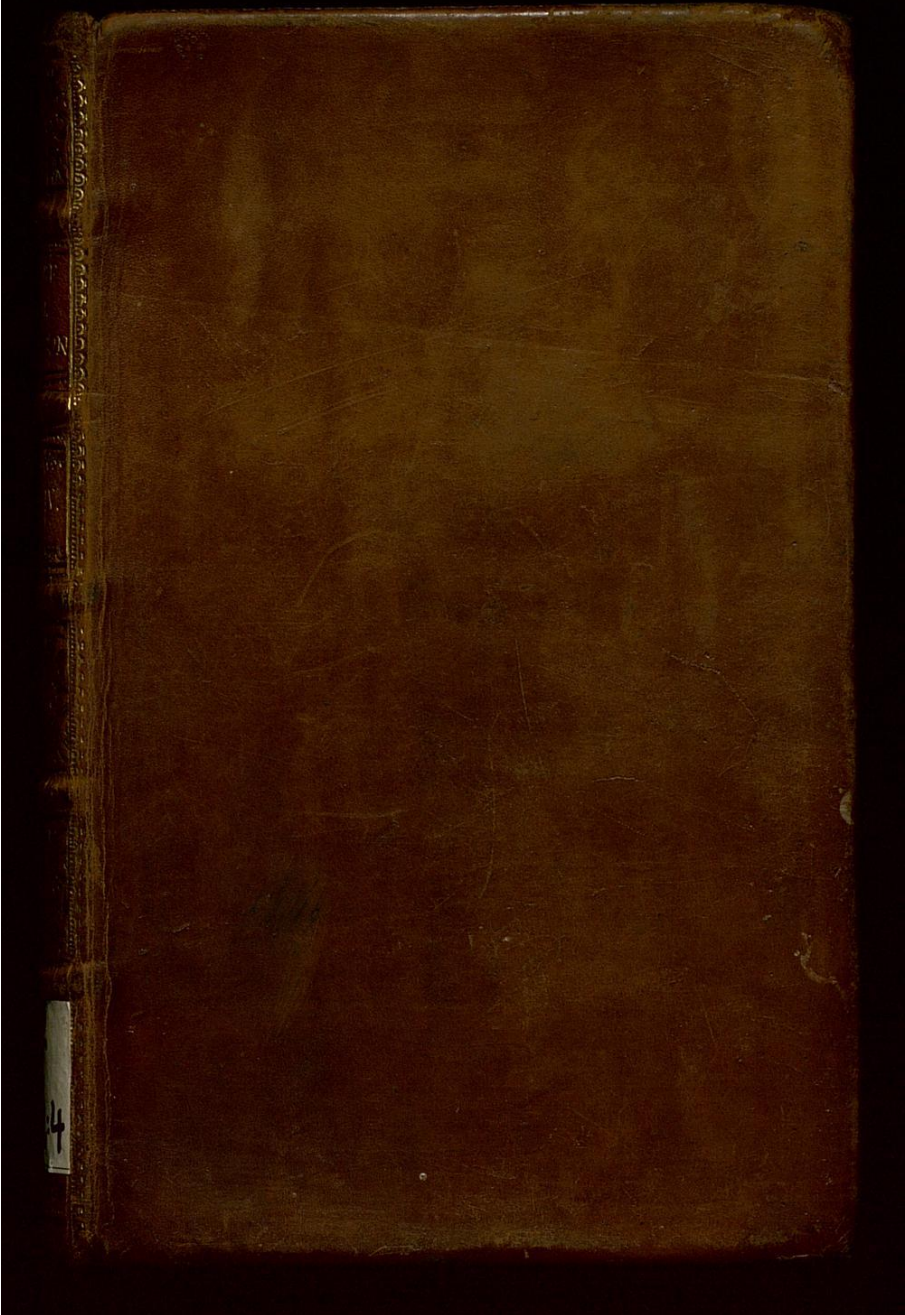
## **Histoire De Sir Charles Grandison**

Contenue dans une Suite De Lettres, Publiées sur les Originaux, par  
L'Editeur De Pamela Et De Clarisse ; En sept Volumes ; Ouvrage traduit  
de l'Anglois

**Richardson, Samuel**

**Göttingue [u.a.], 1756**

**urn:nbn:de:gbv:45:1-2433**



HISTOIRE  
DE SIR  
C. GRANDISON

TOM. IV.

Spr

XIV

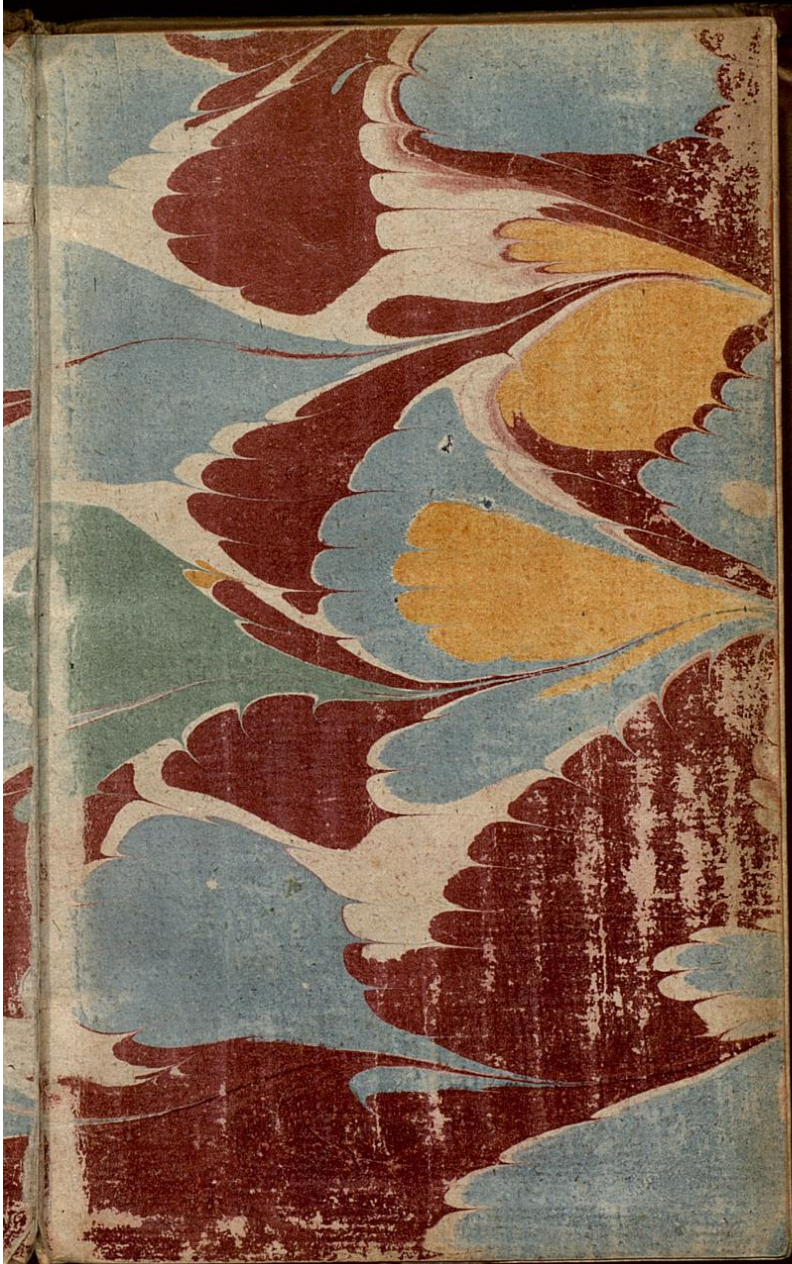
2

482:4

Sprach. XIV.

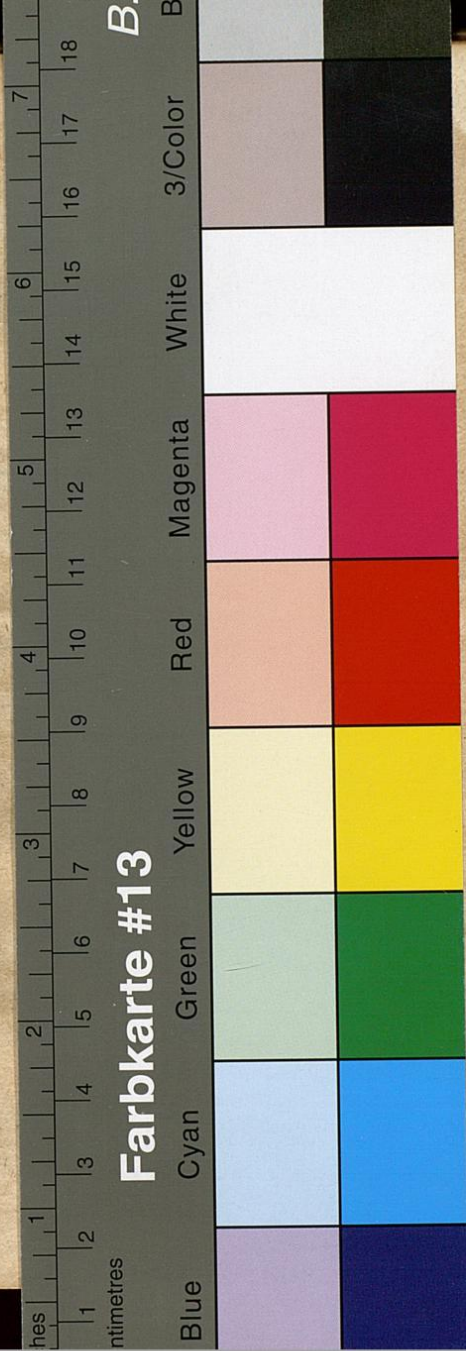
2





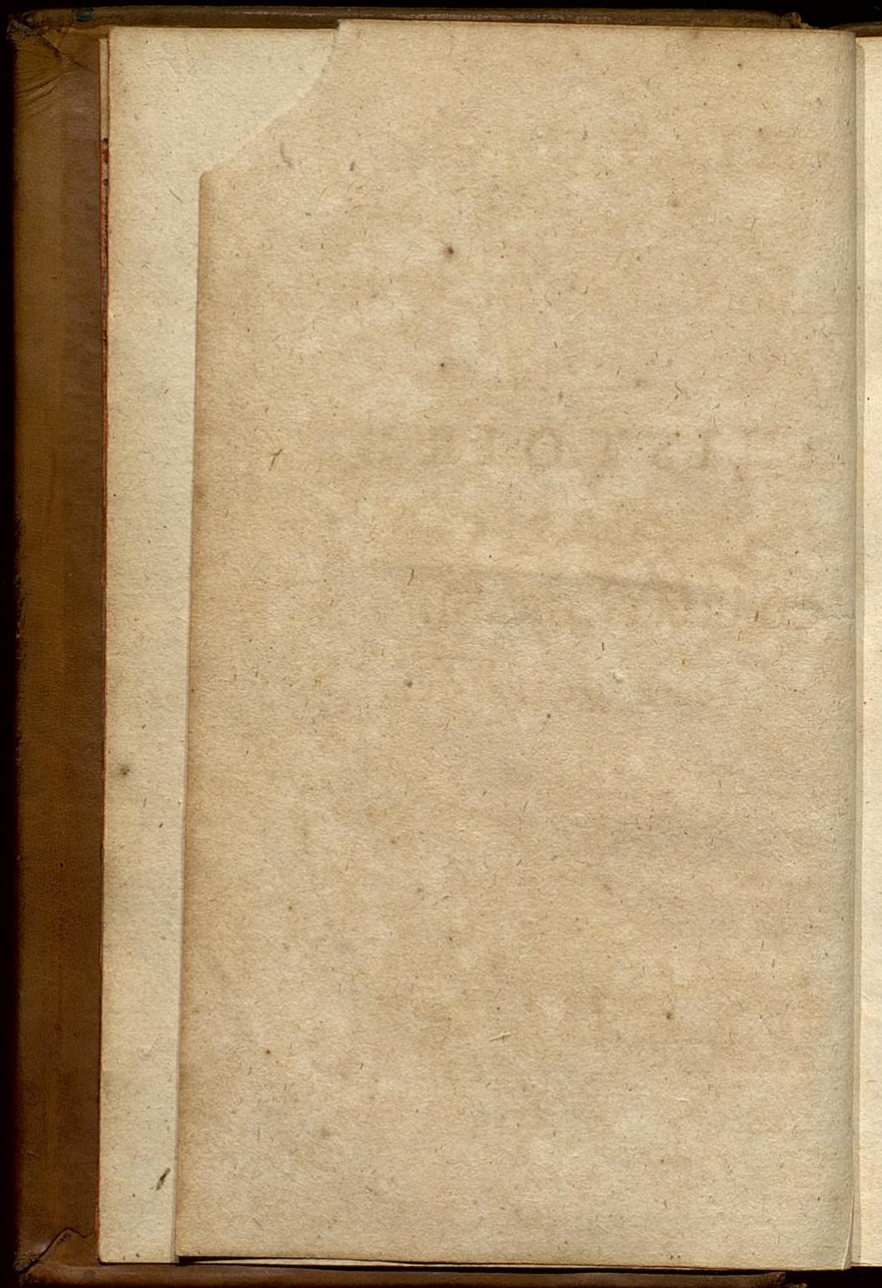
482





# Farbkarte #13

B.



HISTOIRE

DE SIR

CHARLES GRANDISON.

TOME QUATRIEME.



17

THE HISTORY OF THE  
CITY OF OLDENBURG

IN TWO VOLUMES

BY  
J. A. H. ...

CHARLES GRADISON  
LONDON

THE HISTORY OF THE  
CITY OF OLDENBURG

IN TWO VOLUMES

BY  
J. A. H. ...

CHARLES GRADISON  
LONDON

THE HISTORY OF THE  
CITY OF OLDENBURG

IN TWO VOLUMES

BY  
J. A. H. ...

CHARLES GRADISON  
LONDON



# HISTOIRE

DE SIR

**CHARLES GRANDISON,**

Contenue dans une

*SUITE DE LETTRES,*

Publiées sur les ORIGINAUX, par

**L'ÉDITEUR DE PAMELA ET DE CLARISSE.**

En sept Volumes.

Ouvrage traduit de l'Anglois.

**TOME QUATRIÈME.**

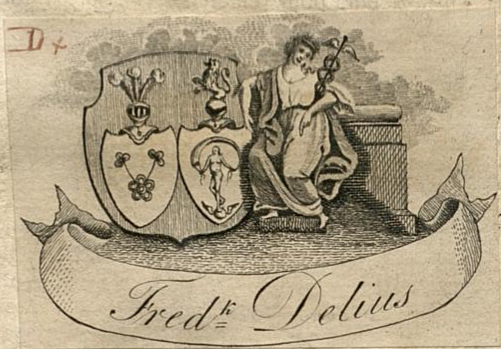


GÖTTINGUE & LEIDE,

De l'Imp. d'**ELIE LUZAC, Fils.**

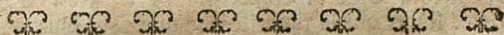
M D C C L V I.

*Avec Priv. de S. M. Imp. & de S. M. Le Roi de Pologne Eleff. de Saxe.*





HISTOIRE  
DE SIR  
CHARLES GRANDISON,  
BARONET.



LETTRE I.

*Miss* HARRIET BYRON  
à *Miss* LUCY SELBY.

Vendredi, 31. Mars.

**V**ous avez à présent, mes chers pa-  
rens, tout ce que le Dr. Bartlet  
nous a donné de cette touchante  
histoire. Mon cousin & ma cou-  
sine Reeves témoignent un vif  
intérêt pour votre Harriet, aussi  
bien que *Miss* Grandison, Milord, & Lady L.,  
& d'autant plus que je paroiss soutenir la chose  
avec courage. Dans leur intérêt pour moi, ils  
ont l'air cependant de me croire une hypocrite;  
d'où je conclus que je jouë mon rôle d'un air  
assez gauche.

*Tom. IV.*

A

Mais,



Mais, ma chère, comme c'est ici un de ces cas en petit nombre dans lesquels une femme peut montrer de l'élevation de courage, je crois que les efforts pour y parvenir sont louables; & d'autant plus que je me propose de donner dans ma conduite, un exemple à Miss Jervois.

Le Docteur m'a dit à l'oreille, qu'Olivia est actuellement en route pour l'Angleterre; & que l'avis que sir Charles a reçu de cette résolution, est une des choses qui lui a causé du trouble, avec la nouvelle du dangereux état de son cher Jeronymo.

Il paroît que Lady Anne S. n'a pas encore renoncé à toute esperance sur sir Charles. Les deux sœurs qui la favorisoient une fois plus que toutes les femmes qu'elles connoissoient, n'ont pas encore pu gagner sur elles-mêmes d'informer une femme de son rang, de son mérite, & de sa fortune, qu'il ne peut y avoir aucune esperance; & elles se foucient encore moins de dire que leur frère se croit dans quelque obligation par rapport à une Dame étrangère. Vous savez cependant que c'est ce que nous avions toujours craint; mais qui peut, à présent, appeler cela un sujet de *crainte*, connoissant le mérite de Clémentine?

Je voudrois, il me semble, que cet homme fût orgueilleux, vain, arrogant, vanteur. Qu'on pourroit aisément alors se débarasser de ses fers!

Lord G. fait sa cour fort assidument à Miss Grandison. Son Père & sa Tante doivent lui faire visite cet après-midi. Elle se conduit bizarrement avec Milord; cependant je ne puis croire qu'il lui déplaise beaucoup.

Le

Le Comte de D. & la Comtesse Douairière sont tous deux en ville. La Comtesse a fait une visite à ma cousine, mardi dernier. Elle parle de moi fort obligeamment. Elle dit que Milord a tant ouï parlé de moi, qu'il souhaite fort de me voir; mais elle a eu la politesse d'ajouter, que puisque mon cœur n'est pas libre, elle craindroit pour son fils les conséquences d'une visite.

Ma Grand-Mère, quoiqu'elle m'aimât si tendrement, ne vouloit pas que je demeurasse avec elle, parce qu'elle pensoit que son goût pour la méditation pourroit influer sur le mien, & me rendre grave dans un âge où elle dit toujours que la gaieté convient le plus: elle chassoit donc sa fille chez la meilleure des Tantes. Mais à présent je m'imagine qu'elle me permettra de lui tenir compagnie plus de deux jours dans la semaine. Mon Oncle Selby se passera volontiers de moi. Je ne pourrai plus soutenir la raillerie; & alors, à quoi serois-je bonne?

La belle affaire que j'ai faite, dit-il, en venant en ville? Cela est vrai; mais si mon cœur n'est pas tout-à-fait aussi à son aise qu'il étoit, j'espère qu'il est meilleur, ou du moins qu'il n'est pas pire que je l'avois apporté. Quand je n'y aurois gagné que de pouvoir admirer cet homme, ma course n'auroit pas été malheureuse. Mais cette reconnoissance, ces chaînes, avec toutes leurs fâcheuses suites... Mais permettez moi de dire avec ma Grand-Mère, que l'homme est sir Charles Grandison! Le même homme dont les vertus ont gagné Clémentine. Je vous assure, ma chère, que toute malheureuse



se qu'elle est, je la compte parmi les premières des femmes.

Je n'ai pas joui beaucoup de la compagnie de sir Charles, plus cependant, je crains, que je n'en jouirai jamais. Cela est très-vrai . . . O cœur! le plus capricieux des cœurs, soupire si tu veux!

Vous avez vu combien peu il a été avec nous, quand nous étions absolument sous sa main, & lui, comme nous le pensions, sous la nôtre. Mais un tel homme ne peut pas, ne doit pas se livrer tout entier à une seule famille. Oh, Lucy, s'il entre dans les emplois publics, (car sa patrie n'a-t-elle pas des droits sur lui supérieurs à ceux des particuliers?) quel moment de liberté aura-t-il? Comptons quelques-unes des affaires où, de notre connoissance, il est engagé à présent.

La famille Danby doit prendre quelque portion de son tems.

Sa fonction d'exécuteur testamentaire pour la disposition des 3000 l. en charité, en France aussi bien qu'en Angleterre, lui en prendra beaucoup plus.

On peut dire que Lord W. est sous sa tutelle, pour le bonheur avenir de sa vie.

Les affaires de Miss Jervois & le soin de sa personne, demandent beaucoup de son attention.

Il est son propre homme d'affaire.

Il est occupé à faire des changemens à sa terre de Grandison: il y a un nombreux voisinage qui s'impatiente de le voir fixé parmi eux; & il aime beaucoup lui-même ce séjour.

Ses

Ses biens en Irlande prospèrent beaucoup, par les ouvrages qu'il y a mis en train, quand il a été sur les lieux; & il pense, comme nous l'a fait entendre le Dr. Bartlet, à y faire une autre visite.

Le mariage de sa sœur avec Lord G. est un autre de ses soins.

Il a des services à rendre à son ami Beauchamp auprès de son Père & de sa belle Mère, pour faciliter son retour.

La visite qu'il craint d'Olivia, lui cause de nouveaux troubles.

La famille de Bologne, & sur-tout le dangereux état du Seigneur Jeronymo, & le dérangement d'esprit de Clémentine ... O Lucy! ... A-t-il le loisir d'être amoureux! ... Mais cependant comment puis-je dire cela, puisqu'il l'est déjà? Et de Clémentine ... Et ne croyez-vous pas que, quand il ira en France pour l'exécution du Testament, il ira faire une visite à Bologne? ... Ah, ma chère, sûrement il le fera!

Après donc qu'il aura quitté l'Angleterre, ce qui, je suppose, sera bientôt, & quand je serai dans le Comté de Northampton, quelles occasions de le voir restera-t-il à votre Harriet, à moins qu'elle ne puisse obtenir comme une faveur, le pouvoir d'accorder à Emilie sa prière d'être avec elle? Alors, Lucy, après son retour en Angleterre, peut-être qu'en visitant sa pupille, une fois l'année, ou environ, il verra, & remerciera de ses soins pour son Emilie, sa Harriet, devenue presque étrangère pour lui! ... Peut-être *Lady Clémentine Grandison*



fera-t-elle avec lui! Dieu la rétablisse! Surement, je serai capable, si elle devient Lady Grandison, de me réjouir de sa guérison! ...

Fi! ... Pourquoi cette larme involontaire? Vous l'auriez vue par la tâche qu'elle a faite, quand je ne vous l'aurois pas dit.

L'excellent homme! Le Dr. Bartlet vient de me parler d'une visite que sir Charles a reçue, avant que de sortir de ville, des deux fils cadets de M<sup>e</sup>. Oldham.

L'un a sept ans, l'autre environ cinq; ce sont de fort jolis enfans. Il les a embrassés, dit le Docteur, avec autant de tendresse que s'ils étoient les fils de sa Mère. Il s'est informé de leurs goûts, de leur conduite, de leurs amusemens, & a gagné également leur amour & leur respect.

Il leur a dit que s'ils étoient sages, il les aimeroit; & qu'il avoit un bon ami, qu'il respectoit comme son Père, un homme avec des cheveux blancs, leur dit-il, afin qu'ils le reconnussent à la première vuë, qui de tems en tems, quand il se trouveroit en ville, s'informerait de leur bonne conduite, & les récompenseroit selon qu'ils le mériteroient. En conséquence il a prié le Docteur Bartlet de leur accorder sa protection, & de faire savoir à la Mère, qu'il seroit bien aisé de la voir avec ses trois fils, quand il seroit de retour en ville.

Le Docteur avoit été les voir, quand il est venu vers moi. Ils les avoit trouvé tous trois avec leur Mère. Les deux cadets le reconnoissant d'abord sur la description que leur en avoit faite sir Charles, se jetterent d'eux-mêmes à ses

ses

ses genoux, & lui demandèrent sa bénédiction.

Monsieur Oldham est âgé d'environ dix-huit ans; il a de bonnes inclinations, & est bien élevé. Il étoit plein de reconnoissance pour la faveur de cette invitation.

Celle de la Mère n'avoit pu se contenir. Elle donna des bénédictions sans nombre à la bonté qu'avoit son bienfaiteur de penser si obligamment à elle, & à ses deux fils: elle dit que depuis sa gracieuse conduite envers elle à Essex, il avoit toujours été le premier & le dernier sujet de ses prières. Mais elle ajouta que l'invitation pour elle-même étoit un trop grand honneur pour qu'elle pût l'accepter: elle ne pourroit soutenir sa présence. Hélas, Monsieur, dit-elle, la plus amère, la plus sincère repentance peut-elle effacer les fautes passées?

Le Docteur lui dit, que sir Charles Grandison s'étoit toujours fait une règle, de relever les esprits humbles & abbatus. Votre naissance, & votre éducation, Madame, vous donnent droit d'entrer dans les premières compagnies; & quand on peut considérer la conduite d'une personne sous deux jours differens, il fait toujours attention au plus favorable, & oublie l'autre. Je vous conseille absolument, Madame, d'y aller, puisqu'il vous a invité. Il parle avec plaisir de votre humilité, & de vos bons sentimens.

Le Docteur m'a dit que sir Charles a pris des informations sur le mariage du Major O-Hara avec M<sup>e</sup>. Jervois, & qu'il s'est assuré qu'ils sont effectivement mariés. Il me semble que je suis bien aise, pour Miss Jervois, que sa Mère ait changé de nom. Ils ne font pas fort bien en-



semble depuis leur dernière entreprise : car le mari, qui a souffert longtems de la pauvreté, craint de perdre, tout au moins, la moitié de la pension de sa femme, à cause de ce qui s'est passé, & l'accuse de l'avoir engagé dans cette mauvaise démarche, qui a attiré sur lui, dit-il, le ressentiment d'un homme admiré de tout le monde.

Le Procureur, qui avoit été voir sir Charles de la part de ces gens, y étoit retourné à leur prière, pour lui dire qu'ils esperoient de ne pas perdre une partie de leur pension, & pour lui exprimer le repentir qu'ils avoient de l'avoir offensé.

Madame O-Hara a aussi demandé comme une faveur, de voir sa fille.

Sir Charles chargea le Procureur, qui est un homme estimé, de leur dire que si M. O-Hara vouloit venir le mercredi suivant à cinq heures au quarré de S. James, elle y verroit Miss Jervois ; & qu'elle seroit la bien venuë si elle vouloit amener son mari, & le Capitaine Salmonet, pour qu'ils pussent se convaincre qu'il ne leur vouloit point de mal.

Adieu, jusqu'à tout à l'heure. Miss Grandison est venuë avec son air empressé ordinaire, pour m'engager à être présente cet après-midi, à la visite du Comte de G. & de Lady Gertrude sa sœur, vieille fille, qui aime tendrement son neveu, & veut le faire héritier de ses grands biens.

*Vendredi soir.*

Le Comte est un galant homme: Lady Gertrude est une fort agréable personne. Ils ont vu  
Miss

Mis Grandison avec les yeux du jeune Lord, & ont été plus contens d'elle, comme je le lui ai dit ensuite, que je ne l'aurois été, ou qu'ils ne l'auroient été eux-mêmes s'ils l'avoient connue aussi bien que je la connois. Elle n'avoit pas douté, me répondit-elle, que je ne la trouvasse en faute; & cependant elle avoit été aussi bonne qu'elle pourroit l'être quand il s'agiroit de sa vie.

Un air de malice dans tous ses mouvemens! Des coups d'œil sur moi à propos des empressements de Milord G.! Une si grande peur dans celui-ci de ses regards relançans! Un air de satisfaction moitié timide, moitié aisé, quand il avoit fait quelque chose, où il avoit dessein d'être obligeant; & de tems en tems quelque tentative de raillerie, comme s'il n'avoit pas eu grand peur d'elle, & qu'il osât lui dire à elle-même son sentiment! De son côté un certain air dans ces occasions, comme si elle eût eu un écolier devant elle, & qu'elle eût été prête à lui donner sur les doigts, si personne n'avoit été présent pour demander pardon pour lui. Pour tout cela, quoique je ne puisse m'empêcher de l'aimer pour sa malice-même, j'aurois pu cependant, dans le fond du cœur, pour l'amour d'eux, & encore plus pour l'amour d'elle, la gronder sévèrement.

C'est une charmante fille. Tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle fait lui va bien. Mais je crains si fort ce qui en peut arriver quand l'Amant sera changé en époux, que je voudrois de tems en tems, quand je la vois se réveiller, qu'elle se souvint qu'il y a eu une fois dans le monde



un Capitaine Anderson. Mais elle s'est fait une règle, dit-elle, de ne se souvenir de rien qui puisse la tourmenter.

Ma mémoire, me disoit-elle une fois, ne m'a-t-elle pas été donnée pour mon avantage, & en ferai-je la matière de mon tourment ? Non, Harriet, je laisse cela à vous autres, sages, & nous verrons ce que vous y gagnerez.

Voici, Charlotte, lui dis-je, ce que les sages peuvent y gagner ... Vraisemblablement le souvenir de leurs méprises leur fera éviter bien des inconvéniens, dans lesquels votre oubli peut faire tomber vous autres, étourdies.

Eh bien, eh bien, dit-elle, nous ne sommes pas tous nés pour le même honneur. Les unes sont données pour avertissement, les autres pour exemple. Et les premières sont généralement d'une plus grande utilité au monde.

A présent, Charlotte, lui dis-je, vous renversez votre propre raisonnement. Les personnes choisies pour servir d'avertissement, peuvent-elles être à beaucoup près aussi heureuses, que celles qui sont données en exemple.

Vous avez raison, autant que je le puis comprendre, Harriet ; mais je suis le mouvement présent, & je tâche ensuite de trouver une excuse pour ce qu'il m'a fait faire ; & toute la différence par raport à la récompense, c'est que j'ai de la *joie* & vous du *contentement*, mais le contentement c'est un pauvre mot, je le trouve insupportable.

Voilà comme auroit dit Biddy dans la Comédie, Charlotte. Mais quelque pauvre que soit ce mot pour vous & pour elle, donnez moi du  
con-

contentement plutôt que de la joie, s'ils doivent être séparés. Mais je ne vois pas qu'une fille d'une aussi heureuse constitution que ma Charlotte, ne puisse avoir tous les deux.

Elle me donna un soufflet... Prenez cela, Harriet, pour m'appeler une Bidy. Je crois que si vous ne trouvez pas de la *joie*, vous trouvez du *contentement*, dans votre sévérité.

Mon cœur & mes joues étoient réchauffés par les louanges que le Comte & sa sœur, avec une ferveur qui leur faisoit honneur, donnèrent à sir Charles Grandison, en nous rapportant ce que disoient de lui je ne sai combien d'hommes & de femmes de considération. Qui ne voudroit être bon? Qu'est-ce que la vie sans la réputation? Ne souhaitons-nous pas qu'on parle de nous honorablement après la mort? Et quelle portion de ce bonheur n'a pas cet excellent homme pendant sa vie!... Puisse-t-il, pour l'honneur de la nature humaine, dont il est un si grand ornement, n'arriver jamais rien qui le ternisse!

Ils me firent cent beaux complimens. Je ne pouvois qu'être contente de me voir bien dans leur esprit; mais, croyez moi, ma chère, je ne jouissois pas de leurs louanges pour moi, comme de celles qu'ils lui donnoient à lui. Il me sembloit en effet que sans partager le mérite, je partageois les louanges par l'approbation que donnoit mon propre cœur à ce qu'ils disoient de lui. Oh, Lucy, n'y auroit-il pas dû avoir une relation entre nous, puisque ce que je viens de dire qui se passe en moi quand je l'entends louer, est une preuve que mes sen-



timens pour lui sont plus forts que l'amour propre?

Adieu, ma Lucy. Je compte sur vos prières.

*Adieu, ma chère,*



## LETTRE II.

Suite.

Samedi, 1. *Avril.*

**L**e Docteur Bartlet est un des plus obligeans & des meilleurs des hommes. Je crois qu'il m'aime autant que si j'étois son enfant. Mais les gens de bien sont nécessairement bienveillans. Il a reçu seulement ce matin une Lettre de sir Charles, & il s'est hâté de m'en communiquer une partie, quoique je ne puisse prétendre d'autre motif que la curiosité pour souhaiter d'être informée des démarches de son patron.

Sir Charles dina, comme il se l'étoit proposé, avec sir Hargrave, & ses amis. Il se plaint que ce jour s'est passé dans la débauche: „ je pense  
 „ cependant, ajoute-t-il, qu'il m'a fait faire  
 „ quelques reflexions utiles. Il n'est pas agréa-  
 „ ble à la vérité, d'être présent à la débauche;  
 „ mais qu'il est aisé d'éviter de la partager! Qu'il  
 „ est aisé de refuser ces verres qui vont à la  
 „ ronde, quand on est connu pour s'être fait  
 „ une règle dont on ne veut point s'écarter! &  
 „ si celui qui refuse ne le fait pas d'un air cha-  
 „ grin, mais qu'il conserve avec d'autant plus  
 „ de soin sa gaieté, & sa bonne humeur, sans  
 „ quoi en effet on le regarderoit comme un es-  
 „ pion

„ pion incommode pour des fous qui ne se  
 „ tiennent point sur leurs gardes. J'avois pitié  
 „ de tout mon cœur d'un jeune homme, qui,  
 „ j'ose dire, a un bon caractère, mais qui par  
 „ fausse honte, n'osoit maintenir la liberté, à  
 „ laquelle tout Anglois prétendroit avoir droit  
 „ en presque toute autre occasion. Il avoit une  
 „ fois éloigné son verre, s'excusant sur sa san-  
 „ té; mais aiant été raillé sur sa sobriété, &  
 „ quelqu'un lui aiant demandé si son épouse  
 „ ne lui avoit pas fait sa leçon avant qu'il sortit,  
 „ il ceda à cette misérable raillerie. Je n'aurois  
 „ pu m'en mêler avec quelque utilité, dans un  
 „ moment si bruyant: ils avoient vaincu sa réso-  
 „ lution par leurs éclats de rire, avant que je  
 „ pusse être écouté; & je le laissai à neuf  
 „ heures, essayant avec Bagenhall qui boiroit  
 „ le plus.

„ Je voudrois, mon bon Docteur Bartlet,  
 „ que vous rassemblassiez quelques considera-  
 „ tions sérieuses sur ce sujet; vous le traiteriez  
 „ délicatement, & ce discours pourroit n'être  
 „ pas inutile à quelques-uns de nos voisins de  
 „ la campagne. Qu'est-ce que les hommes ne  
 „ sacrifient pas, dans ce seul article, à la fausse  
 „ honte & à la fausse gloire! La raison, la san-  
 „ té, la fortune, les graces de la personne, la  
 „ paix, & l'ordre de leurs familles; & toute  
 „ la consolation & l'honneur de leurs années  
 „ suivantes. Combien n'est pas chagrin, &  
 „ misérable, le déclin d'un homme usé par l'in-  
 „ temperance! On peut dans les heures de sens-  
 „ froid, former des résolutions capables de re-  
 „ sister aux attaques de la raillerie.

J'ai obtenu du Docteur Bartlet la permission de copier cet article: j'ai cru qu'il feroit plaisir à mon Oncle.

Il étoit près de dix heures du soir avant que sir Charles arrivât chez Lord W., Milord fut charmé de le voir; & après les premiers complimens, il lui demanda s'il avoit pensé à l'affaire dont il s'étoit chargé pour lui. Sir Charles lui dit qu'il avoit souhaité de le voir en allant à sa terre, principalement pour savoir s'il persistoit dans le dessein de se marier. Milord l'assura que oui, & qu'il signeroit tout ce que son neveu regleroit pour lui.

J'ai demandé au Docteur une copie de cet article de la Lettre de sir Charles, pour l'amour de ma Tante, dont j'ai cru que la délicatesse en feroit charmée. Il a eu la bonté de le copier pour moi: je vous l'envoie, Lucy, vous devez le lire ici:

„ Je puis, Milord, dit sir Charles, répon-  
 „ dre que la Dame acceptera les propositions  
 „ que je prendrai la liberté de faire à sa Mère,  
 „ & à elle. Elle n'a pas plus de trente trois,  
 „ ou trente quatre ans. Elle est jolie; elle a  
 „ de l'esprit; elle est élevée dans l'économie.  
 „ Elle est d'une bonne famille; elle n'a pas ce-  
 „ pendant, quoique née avec d'heureuses pers-  
 „ pectives, une fortune digne de vous, Mi-  
 „ lord; & quelle qu'elle soit, vous ferez peut-  
 „ être bien aisé de l'abandonner à sa famille.

De tout mon cœur, neveu: mais vous dites qu'elle est jolie? Vous dites qu'elle est de bonne famille; & qu'elle a tant de belles qualités?... Ah neveu! je crains qu'elle ne me  
 veuil-

veuille pas... Et n'est-elle pas trop jeune, sir Charles, pour penser à un pauvre Diable aussi décrépît que moi?

Tout ce que je puis dire à cela, Milord, c'est que les propositions de votre part en doivent être d'autant plus généreuses...

Je vous laisserai le soin de tout cela, neveu.

Voici, Milord, de quoi je puis répondre; c'est que c'est une femme qui a des principes: elle ne vous donnera pas sa main, si elle ne croit pas pouvoir se rendre digne de toute votre tendresse. A présent, Milord, je vous dirai qui elle est, afin que vous puissiez prendre toutes les autres informations que vous jugerez convenables.

Je la lui nommai, & lui donnai tout de suite, sur la famille & sur sa situation, les détails que je vous donnerai tout à l'heure, quoique vous n'ignoriez pas absolument ce triste événement.

Milord étoit transporté d'aïse: il avoit connu un peu, dit-il, le Père de la Dame: il en savoit assez sur la famille, par oui dire, pour confirmer tout ce que j'avois dit d'eux; & il me pria de faire de mon mieux pour amener la chose à une prompte conclusion.

Sir Thomas Mansfield étoit un fort honnête homme, & fort considéré dans son voisinage. Il avoit possédé un bien considérable; mais son Père le laissa embarrassé dans un procès pour soutenir ses droits sur plus de la moitié de son bien.

Ce procès après avoir resté indécié pendant plusieurs années, fut enfin jugé contre lui, au grand

grand regret de tous ceux qui le connoissoient, par les chicaneries des avocats de sa partie, & par sa propre négligence; & ses dépenses aiant été fort grandes pour se maintenir pendant des années dans sa possession, au lieu d'un revenu de près de trois mille pièces, il se trouva réduit à un peu plus de cinq cent. Il avoit six enfans, quatre fils, & deux filles. Son fils aîné mourut de chagrin deux mois après la perte du procès. Le second, à présent l'aîné, est tombé dans la mélancolie. Le troisième est Cornette. Le quatrième n'a point encore d'établissement, mais tous les trois sont gens de mérite, & dignes d'une meilleure fortune.

Les filles se distinguent par leur piété, leur patience, leur économie, & leur prudence. Elles sont les filles les plus soumises, & les sœurs les plus unies. Elles ont pendant trois ans soutenu le courage de leur Père; & ont toujours été la consolation de leur Mère. Elles perdirent leur Père, il y a environ quatre ans; & il est, on peut dire, édifiant de voir comment elles soutiennent bien l'honneur de leur famille dans leur vieux château, par le sage maniment de leur petit revenu; car la Mère leur laisse tous les soins du ménage; & elles se font une règle de finir chaque année en payant tout ce qu'elles peuvent devoir, & de commencer la suivante avec quelque avance: elles ont cependant été élevées dans l'abondance, & dans l'espérance d'une fortune considérable; car, outre qu'elles ne pouvoient s'attendre à perdre leur procès, elles pouvoient raisonnablement compter sur le bien de Mr. Calvert, frère de leur

Mère

Mère, qui étoit riche en argent, & avoit outre cela en fonds de terre un revenu de 1500. l. Il avoit toujours déclaré qu'il resteroit garçon pour l'amour des enfans de sa sœur, & il tint parole jusqu'à ce qu'il eut passé soixante & dix ans: alors, comme il étoit infirme, & affoibli d'esprits jusqu'à radoter, Bolton, son Intendant, qui s'étoit toujours opposé au désir qu'il avoit eu de prendre l'ainée de ses nièces avec lui, pour lui tenir compagnie, & pour avoir soin de son ménage, trouva le moyen de lui faire épouser une jeune créature de moins de vingt ans, servante dans la maison, qui lui donna un enfant au bout de sept mois, & se trouva enceinte lorsque ce vieillard mourut, dix-huit mois après son mariage. On lui fit faire un testament, par lequel il donnoit tout son bien à sa femme, & à ses enfans nés, & à naître pendant un an après son décès. L'Intendant & cette créature vivent à présent comme mari & femme.

Un honnête Ecclésiastique qui esperoit que je pourrois obtenir un redressement dans l'un ou dans l'autre cas, m'a informé de ces particularités; & aiant trouvé toutes choses comme il me les avoit représentées, j'ai fait connoissance avec la veuve de sir Thomas Mansfield, & avec ses fils. Il étoit impossible de les voir chez eux, sans prendre de l'estime pour les aimables qualités des filles.

Je les priai la dernière fois que je les vis, de me remettre leurs titres & leurs papiers; ce qu'ils ont fait; & sur les consultations que l'on a prises, on a de grandes esperances.

Etant pleinement autorisé par Milord, je pris

pris congé de lui le soir, & je partis de grand matin pour la maison de Mansfield. J'y arrivai comme ils venoient de déjeuner; & je fus reçu avec beaucoup de politesse par Lady Mansfield, ses fils, qui se trouvoient tous à la maison, & par ses deux filles.

Après quelque conversation générale, je pris Lady Mansfield en particulier, & après lui avoir demandé excuse de la liberté que je prenois, je lui ai demandé, si autant qu'elle le savoit, Miss Mansfield avoit le cœur libre?

Elle me répondit qu'elle étoit sûre qu'ouï. Ah Monsieur, dit-elle, un homme qui connoit le monde comme vous, doit savoir que des filles d'une famille tombée dans la décadence, & de quelque considération, ne trouvent pas aisément des maris. Des hommes qui ont de la fortune portent leurs vûes plus haut: des hommes qui n'en ont pas cherchent des femmes qui leur en donnent; & des hommes qui sont dans une situation seulement commode, craignent de jeunes femmes mieux partagées du côté de la naissance que de la fortune. Tout le monde ne fait pas que mes filles peuvent se plier à leur situation; & elles doivent prendre leur parti de rester filles toute leur vie: aussi le feront-elles plutôt que de se mesallier, & de se marier sans quelque perspective de fortune.

Je m'expliquai alors clairement: elle fut agréablement surprise; mais, Monsieur, dit-elle, qui auroit attendu une pareille proposition du plus proche héritier de Lord W.?

Je lui fis connoître combien je m'intéressois au succès de ma proposition, & pour Milord,  
&

& pour la jeune Dame. J'aurai soin, Madame, lui dis-je, si Miss Mansfield consent à rendre Lord W. heureux, qu'elle ait des avantages fort honnêtes, & une somme assez considérable à sa disposition, pour pouvoir satisfaire tous les desirs modérés & raisonnables de son cœur.

Seroit-il possible, dit-elle, qu'une telle affaire pût réussir? Milord voudroit-il... Elle s'arrêta.

Je lui dis que je répondois pour lui, & la priaï d'en faire tout de suite l'ouverture à sa fille.

Je laissai Lady Mansfield, & je joignis les frères qui étoient avec les deux sœurs: bientôt après Miss Mansfield fut appelée par sa Mère.

Au bout de quelque tems Lady Mansfield me fit prier de venir. Elles se taisoient toutes deux quand j'entrai. La Mère ne savoit que dire; & la fille étoit encore plus embarrassée.

Je m'adressai à la Mère: je m'apperçois, Madame, que vous avez instruit Miss Mansfield de la proposition que je vous ai faite. J'y suis pleinement autorisé. Puissè votre silence être favorable!... Il n'y a jamais, continuai-je, de traité de mariage qui n'ait ses avantages & ses inconvéniens. Milord est fort incommodé de la goûte: il y a une trop grande disparité d'âge. Voilà les inconvéniens qu'une Dame doit considérer.

D'un autre côté si Miss Mansfield accepte la proposition, elle sera reçue par Milord comme une bénédiction dans sa maison; comme une personne qui le mettra dans l'obligation en l'acceptant pour époux. Si cette proposition n'eût pu se faire avec honneur & dignité, elle ne seroit pas venue de moi.

Vous

Vous verrez mieux vous-même, & votre famille les convenances de cette alliance par rapport à vous. Je vous ferai seulement penser à une chose, c'est qu'une alliance avec un homme aussi riche que Lord W. fera peut-être trembler certaines gens qui se croient à présent fort en fureté.

Mais, Mademoiselle, dis-je à la fille qui gardoit toujours le silence, ne vous laissez point entraîner par aucune considération pour moi: votre famille peut être sûre de tous les services qui dépendront de moi, soit que la proposition soit acceptée ou non.

Milord (je dois vous parler franchement) a vécu dans le desordre: il le reconnoit lui-même. Je souhaite ardemment qu'il en éprouve la différence d'avec une vie réglée, & que j'aie occasion de m'en réjouir avec lui.

Je m'arrêtai; mais comme toutes deux gardoient encore le silence, la Mère regardant sa fille, la fille jettant de tems en tems un regard embarrassé sur sa Mère; Si vous pouvez, Mademoiselle, lui dis-je, donner votre main à Lord W. j'aurai soin que les avantages qu'il vous fera, passent votre attente. Ce que j'ai remarqué & oui dire du caractère & de la bonté de Miss Mansfield, est le principal motif par lequel je me suis adressé à elle, par préférence à toutes les femmes que je connois.

Mais permettez moi de vous dire, que si vous aviez quelque inclination pour quelque honnête homme, quelque inférieur qu'il fût à Milord, je ne voudrois pas que vous écoutassiez ma proposition. Et de plus, Mademoiselle, si vous pou-

viez

viez soupçonner qu'il entrât dans votre complaisance quelque ombre d'espoir que la mort de Lord W. vous conviendrait mieux que sa vie, je ne voudrais pas, pour votre propre caractère, obtenir votre consentement. En un mot, je m'adresse à vous, Miss Mansfield, comme à une personne d'honneur & de probité. Si votre conscience vous fait hésiter, rejetez la proposition; & cela non seulement par rapport à Milord, mais sur-tout pour l'amour de vous-même.

Examinez si sans trop forcer votre inclination, vous pouvez vous conduire envers un homme qui a hâté sa vieillesse, avec cette condescendance & cette indulgence que j'ai cru pouvoir attendre de votre caractère.

J'ai parlé beaucoup, Mesdames, parce que vous vous taisez, & parce qu'en toute occasion, c'est à celui qui fait des propositions à parler clairement. Permettez moi de me retirer pour quelques momens.

J'allai rejoindre les frères & la sœur. Je ne crus pas devoir leur parler de ma proposition: cela auroit pu les engager tous à la faire réussir, puisqu'elle étoit d'un avantage si évident pour toute la famille; & cela auroit pu mettre la jeune Dame dans des embarras, où il n'étoit pas juste qu'elle fût, ni pour l'amour d'elle, ni pour celui de Milord.

Lady Mansfield vint me joindre, & me dit; Je présume, Monsieur, que comme nous sommes une famille étroitement unie par la mauvaise fortune, & par l'amour, vous me permettrez de parler de la chose...

A

A toute la famille, Madame, ... absolument. Je ne voulois que favoir auparavant si le cœur de Miss Mansfield étoit libre. A présent vous me permettrez de la rejoindre. Je suis partie pour le compte de Lord W. dans cette affaire; Miss Mansfield l'est aussi. Vous discuterez mieux la question en notre absence. Si je trouve des oppositions de son côté, foyez sùre, Madame, que je ne travaillerai point à la persuader. Au-contre, si elle se déclare contre la proposition, je ferai son avocat, quand tous les suffrages seroient pour l'accepter.

Les frères & la sœur se regardoient; je les laissai, & j'allai joindre Miss Mansfield.

Elle étoit assise, le dos tourné contre la porte, dans une posture de méditation: elle fut surprisè quand j'entrai.

C'auroit été l'accabler en quelque manière que d'amener un sujet si intéressant pour elle, pendant que nous étions seuls; & dans un tems où n'ayant pas dit non, on pouvoit regarder son silence comme un consentement modeste.

Lady Mansfield nous joignit bientôt... Ma chère fille, dit-elle, nous sommes tous unanimes. Nous sommes convenus de nous en remettre sur toute chose à sir Charles Grandison; & nous espérons que vous y consentirez.

Elle se taisoit. Je vous demanderai seulement, Mademoiselle, lui dis-je, si vous souhaitez de prendre du tems pour délibérer? Croyez-vous que vous serez plus à votre aise, si vous prenez du tems?... Elle se taisoit.

Je ne vous presserai pas davantage à présent, ma bonne Miss Mansfield. Je ferai mon rapport  
à

à Milord, & vous serez assurée qu'il approuve avec joie les démarches que j'ai faites, avant que je vous demande votre consentement final. Mais afin que je ne m'employe pas dans une affaire douteuse, permettez moi de dire à Milord que vous êtes libre; & que vous vous remettez entièrement à l'avis de votre Mère.

Elle baissa la tête.

Et que vous, Madame, dis-je à Lady Mansfield, n'avez point d'éloignement d'entrer en traité sur cet important sujet.

*De l'éloignement!* Monsieur, dit la Mère, en se baissant, & avec un sourire de reconnaissance.

J'écrirai, continuai-je, les détails de notre conversation à Lord W., & mon sentiment sur les arrangemens, & je lui conseillerai, si vous ne me le défendez pas, de vous faire une visite. (Je m'arrêtai; elles se raïssoient toutes deux) S'il m'est possible, ajoutai-je, j'accompagnerai Milord dans cette visite. J'espère, Mademoiselle, qu'il ne vous déplaira pas: je suis sûr qu'il sera charmé de vous: sa figure n'est rien moins que désagréable. Son caractère n'est pas mauvais. Votre bonté le rendra bon. J'ose répondre qu'il s'attirera votre reconnaissance; & je défie un bon cœur de séparer l'amour de la reconnaissance.

Nous retournames vers la compagnie. Tous à la fois, comme d'une bouche, me donnèrent des bénédictions. Le frère mélancolique étoit ranimé: qui fait si les suites de cette alliance ne lui rendront pas la sérénité? Je pouvois voir qu'ils s'en flattoient tous, par le plaisir qu'ils avoient,

avoient, en le voyant susceptible de joie dans cette occasion. La malheureuse situation des affaires de la famille, qui avoit causé la mort du fils aîné, avoit plongé celui-ci dans une humeur noire.

Ils m'engagèrent à rester à dîner. Dans la conversation que nous eumes pendant & après le repas, leurs cœurs s'ouvrirent, & j'y pris encore meilleure opinion de leurs caractères. Lord W. sera charmé de Miss Mansfield. Je suis ravi de penser que le frère de ma Mère sera heureux, dans la dernière portion de sa vie, avec une épouse aussi prudente que je suis sûr qu'elle le sera. A propos de quelque chose qu'elle avoit dite, fort obligeante pour moi, je dis tout bas à sa sœur; Je vous prie, Miss Fanny, dites à Miss Mansfield, mais seulement quand je serai parti, qu'elle ne voit pas à quels inconvénients elle s'expose; Je serai peut-être assez hardi pour prétendre à la même faveur de la part de ma Tante, que j'éprouve de celle de Miss Mansfield.

Si jamais, me répondit-elle, ma sœur en use mal envers son bienfaiteur, je la renierai pour ma sœur.

Je promis d'écrire à Lady Mansfield, aussitôt que j'aurois des nouvelles de Lord W.; & je les quittai accompagné de leurs bénédictions.

Vous aurez bientôt une Lettre de moi, avec un récit du succès de ma visite à sir Harry Beauchamp, & à sa femme. Il faut que nous aïons notre Beauchamp avec nous, mon cher ami: je devrois dire plutôt que vous devez l'avoir avec vous; car je ne resterai pas longtems en Angle-

Angleterre. Il me remplacera auprès de vous, mon cher Docteur, pendant mon absence, qui, j'espère, ne sera pas longue. Tout à vous,

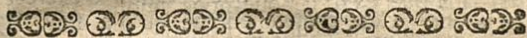
CHARLES GRANDISON.

Sir Charles en parlant de faire revenir son Beauchamp, dit qu'il le remplacera auprès du Docteur... Mais, ah, Lucy! Qui le remplacera auprès de votre Harriet? Le tems, ma chère, ne fera rien pour moi, à moins que je ne puisse apprendre beaucoup de mal de cet homme.

Je soupçonne fort que dans le commencement de la Lettre il étoit question de moi. Le Docteur me regardoit si fixement, en tournant deux pages, &c, à ce qu'il me sembloit, avec tant de compassion!... Surement c'étoit sur moi. Que ne donnerois-je pas, pour connoître son cœur comme le Dr. Bartlet le connoit! Si je croyois qu'il eût pitié de la pauvre Harriet... J'aurois honte de moi-même. Je suis, je serai au dessus de la pitié, Lucy. Croyez en

*Votre*

HARRIET BYRON.



### LETTRE III.

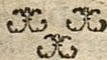
Suite.

Dimanche soir, 2. *Avril.*

**L**e Docteur Bartlet a reçu le recit de ce qui s'est passé vendredi dernier entre sir Charles, sir  
*Tom. IV. B Har-*

Harry, & Lady Beauchamp. Par la permission du Docteur je vous l'envoie.

Dans cette Lettre, Lucy, vous le verrez sous un nouveau jour, & comme un homme à qui il n'y a pas moyen de résister quand il a résolu d'emporter quelque point; mais cela m'a entièrement convaincu, de ce que je soupçonnois déjà, à la vérité, qu'il n'a pas une grande opinion de notre sexe en général. Et je compteroi cela pour une tâche dans son caractère. Il nous traite, dans la personne de Lady Beauchamp, comme des enfans gâtés, & fantasques, aimant le pouvoir, & ne sachant cependant comment s'en servir. Voyez comme ses procédés sont délicats avec Miss Mansfield: comparez leur la légéreté, & l'adresse avec laquelle il manie Lady Beauchamp, & vous aurez peine à croire que ce soit le même homme. S'il pouvoit être quelque chose pour moi, j'aurois peur de lui: cependant on peut dire ceci en sa faveur ... Il ne fait que s'accommoder aux gens avec qui il a à faire ... Il peut être un homme gai, & du bel air, quand il veut s'abaisser, comme en effet sa sœur Charlotte l'a trouvé souvent, quand elle lui a donné occasion d'exercer ce talent. Cela prouve encore qu'il a suivi la vertu pour l'amour d'elle-même, puisque s'il eût été un libertin, il auroit été fort dangereux. Mais je ne veux pas trop vous prévenir; lisez vous-même, s'il vous plait.



LET.

## L E T T R E I V.

*(renfermée dans la précédente)*

Sir CHARLES GRANDISON

au Docteur BARTLET.

*De Grandison, vendredi soir, 31 Mars.*

J'arrivai chez Harry Beauchamp environ à onze heures. Sa femme & lui m'attendoient sur la Lettre que je leur ai écrite, & que je vous montrai avant que de quitter la ville; dans laquelle vous savez que j'informois sir Harry du désir empressé qu'avoit son fils de venir se jeter à ses pieds, & rendre ses devoirs à sa Mère en Angleterre; & je m'engageois à aller en chercher la réponse aujourd'hui ou demain.

Sir Harry me reçut avec beaucoup de civilité, & même d'affection. Lady Beauchamp, me dit-il, sera à nous dans un moment. Je crains que vous ne lui trouviez pas, à cause de votre commission, toute la civilité qu'un homme du caractère de sir Charles Grandison mérite de trouver chez tout le monde. Nous avons été mal ensemble depuis que nous avons reçu votre Lettre. Je suis impatient de voir mon fils: votre amitié pour lui me le rend plus cher & plus estimable. Mais... Il pesta alors contre les chaînes par lesquelles, dit-il, il achetoit la paix.

Vous me permettez, sir Harry, lui dis-je,  
B 2 de

de parler à Lady Beauchamp comme je l'entendrai. Vous me faites plaisir en m'apprenant que la difficulté n'est pas de votre côté. Vous avez en effet, pour fils, Monsieur, un des jeunes gens les plus sages qu'il y ait au monde. Son cœur vous est dévoué, vous pouvez le former comme il vous plaira.

Elle vient! elle vient! interrompit-il. Nous sommes tout en confusion: nous étions au milieu d'une furieuse querelle quand vous êtes arrivé. Si elle n'est pas civile avec vous...

La Dame entra; elle avoit le visage en feu: elle me regarda d'un air mécontent, & sir Harry d'un air d'indignation, comme si leur dispute n'eût pas été finie, & qu'elle fût prête à recommencer.

Je lui fis mon compliment de l'air le plus obligeant que je pus prendre. Elle le reçut d'un air fort contraint, bouffie de colère contre sir Harry, qui marcha tout de guinguois vers la porte, d'un air boudeur & bourru, & sortit.

Vous êtes sir Charles Grandison, je suppose, Monsieur, me dit-elle: je ne vous ai jamais vu; mais j'ai beaucoup ouï parler de vous.... Mais, je vous prie, Monsieur, tous les gens de bien sont-ils toujours si officieux? Ne peuvent-ils remplir les devoirs de l'amitié, sans mettre le desordre dans les familles?

Vous me voyez à présent, Madame, dans un mauvais moment, si vous êtes fâchée contre moi; je ne suis pas accoutumé au mécontentement des Dames: je fais de mon mieux pour ne pas le mériter; & permettez moi de vous dire,

re,

re, Madame, que je ne souffrirai point que vous soyez fâchée contre moi.

Je pris sa main qui résistoit foiblement; je la conduisis à une chaise, & je m'assis près d'elle dans une autre.

Je vois, Monsieur, que vous avez votre manège.

Elle prit un écran pendu à côté de la cheminée, & le tint devant son visage, tantôt jetant un coup d'œil sur moi, tantôt détournant la vue, comme étant bien résolue d'être fâchée.

Vous venez pour une commission odieuse, Monsieur, j'ai été malheureuse depuis le moment que votre officieuse Lettre est venuë.

J'en suis fâché, Madame. Tandis que vous êtes échauffée par le souvenir d'une mesintelligence passée, je ne penserai pas à raisonner avec vous: mais laissez moi voir, Madame, moins de desordre dans vos regards. Je dois prendre mon idée de vous sur des traits plus adoucis: je suis peintre, Madame; j'aime à faire des portraits de Dames. Voudriez-vous que je fissè à présent ma première esquisse?

Elle ne savoit que faire de sa colère; elle étoit cependant embarrassée à la quitter.

Vous êtes impertinent, sir Charles.... Excusez moi, ... vous êtes impertinent....

Je vous excuse, Lady Beauchamp, & d'autant plus volontiers que je suis sûr que vous ne le pensez pas. Votre familiarité est une marque de votre faveur; & je vous en remercie.

Vous me traitez comme un enfant, Monsieur....

Je traite tous les gens fâchés comme des enfans:

fan : j'aime à leur complaire. En vérité, Lady Beauchamp, il ne faut point que vous soyiez fâchée contre moi. Me tromperois-je? Ne vois-je pas sur votre phyfionomie la femme fensée & raisonnable?... Je ne blâme jamais une Dame pour ses caprices, autant que, dans le fond du cœur, je blâme sa Mère.

Monsieur! dit-elle. Je souris; elle se mordit la lèvre, pour ne pas me rendre le sourire.

Vous savez, mon cher ami, qu'elle ne passe pas pour une femme d'un mauvais caractère, quoique haute, & aimant à gouverner.

J'ai beaucoup ouï parler de vous, sir Charles Grandison; mais je me suis tout-à-fait méprise: je m'attendois à voir un jeune homme grave, compassé dans son air & dans ses discours: mais vous êtes un plaisant, vous avez des manières aisées, *fort* aisées, je vous assure.

Je voudrois passer pour être aisé avec décence, Madame; mais non pas *impertinent*... Je vois avec plaisir que vous me répondez par un sourire. O si les Dames savoient comme le sourire leur va bien!... Il y a très-peu de causes qui puissent justifier la colère d'une femme.... Votre sexe, Madame, a été fait pour notre plaisir, & non pas pour notre tourment.

Votre *tourment*, Monsieur!... Je vous prie, sir Harry a-t-il dit....

Sir Harry, Madame, ne peut qu'avoir l'air mécontent quand sa femme est mécontente: j'ai vu que vous l'étiez, dès le moment que vous avez paru. J'espère que ma visite pour une heure seulement, que je me propose de rester, n'est pas importune à sir Harry, quoiqu'il m'ait reçu

avec

avec un air si en desordre, & qu'il soit sorti à présent, comme pour m'éviter.

A vous dire la vérité, Monsieur, sir Harry & moi nous avons eu un différent: mais il parle toujours avec plaisir de sir Charles Grandison.

Il n'est pas offensé, Madame, du contenu de ma Lettre?....

Non, Monsieur, & je suppose que vous auriez peine à le croire; mais je suis...

Ma chère Madame, permettez moi de vous conjurer de vous y intéresser.

Elle prit feu... elle se leva...

Je lui demandai un peu de patience... Pourquoi voudriez-vous, Madame, tenir dehors un jeune homme qui fait honneur à sa famille, & qui doit être, s'il ne l'est pas, la joie de son Père? Qu'il doive à votre générosité ce rappel qu'il sollicite: cela est digne de vous: on ne peut le tenir toujours dehors: que ce soit votre généreuse médiation...

Quoi, Monsieur!... Je vous prie, Monsieur, dit-elle en fronçant le sourcil...

Il ne faut pas, Madame, que vous soyiez fâchée contre moi... (je lui pris la main...) Vous ne pouvez être fâchée sérieusement...

Sir Charles Grandison... vous êtes; elle retira sa main, ... vous êtes... répéta-t-elle: il sembloit qu'elle me vouloit dire des injures.

Je suis Grandison, comme vous m'appelez; j'honore le caractère de Mère, il faut que vous me permettiez de vous honorer, Madame...

Je m'étonne, Monsieur...

Je ne veux pas être refusé, Madame. Le

B 4

mon-

monde parle de mesintelligence entre vous & Mr. Beauchamp. Ce monde officieux, qui se mêle de ce qui ne le regarde point, connoit votre pouvoir, & la dépendance où est Mr. Beauchamp. Il ne faut pas que vous vous laissiez accuser d'usér mal de ce pouvoir. Si vous le faites, il vous blâmera, au-lieu que vous pourriez attirer ses louanges; & Mr. Beauchamp attirera sa pitié.

Que vous imaginez vous, Monsieur, que vos belles Lettres, & vos discours enmielés produiront en faveur d'un jeune drôle qui m'a manqué de respect?

Vous êtes mal informée, Madame... Je veux compter plus sur votre justice, & votre bon cœur, que sur aucun autre motif que je pourrois preser, par Lettre ou de bouche. Ne laissez pas dire qu'on ne sauroit vous gagner... une femme qu'on ne pourroit engager à se joindre à un acte de justice & de bonté!.. Pour l'honneur du sexe qu'on ne dise pas cela.

*L'honneur du sexe*, Monsieur!... La belle phrase!... Ne fai-je pas que si je consentois à son retour, la première chose qui en arriveroit, seroit l'augmentation de sa pension aux dépens de ma fortune? Lui & son Père se ligueroient contre moi. N'est-il pas déjà cause que je suis moins aimée de son Père?... Vous ne savez pas, Monsieur, ce qui s'est passé entre sir Harry & moi dans cette demie heure... Mais ne m'en parlez pas; je ne veux rien entendre. Le jeune homme me hait; je le hais, & le haïrai toujours.

Elle fit un mouvement pour s'en aller.

Je

Je lui dis d'un air respectueux, qu'elle ne devoit pas me quitter; mon motif ne méritoit pas, lui dis-je, qu'elle, & sir Harry me quittassent tous deux mécontents.

Vous ne savez que trop bien, reprit-elle, combien votre empressement officieux est agréable à sir Harry.

Sir Harry, Madame, est-il donc favorable à la requête de son fils? Vous me charmez: eh bien, que Mr. Beauchamp l'ignore; & vous, ma chère Madame Beauchamp, prenez en tout le mérite pour vous. O comme il vous respectera pour votre bonté envers lui! Et si, comme vous le dites, sir Harry panche à le favoriser, quelle obligation n'imposerez-vous pas à sir Harry lui-même, en faisant généreusement la première ouverture!

Des obligations à sir Harry, sir Charles Grandison! Il m'en a déjà trop, pour sa reconnoissance.

Imposez lui encore celle-ci. Vous avouez que vous avez eu des mesintelligences ce matin: sir Harry est parti, je suppose, avec le cœur gros. Permettez, je vous en conjure, que je vous raccommode... J'ai été quelquefois heureux en pareil cas... Voici comme nous arrangerons tout cela... Nous le ferons prier de venir: je vous prierai de vous intéresser auprès de lui, en faveur de la proposition de ma Lettre. Il cédera comme pour vous obliger. Tout l'honneur sera pour vous; & je répondrai de la reconnoissance de Mr. Beauchamp... Ma chère Madame, n'hésitez pas. Il faut qu'il revienne un jour; qu'il vous doive entièrement la faveur d'être revenu plutôt.

Vous êtes un étrange homme, Monsieur : vous ne me plaisez point du tout : vous voudriez me persuader contre ma raison.

Permettez, Madame, comme nous sommes déjà, Mr. Beauchamp & moi, les meilleurs amis du monde, permettez que nous ne fassions plus qu'une famille; que le quarré de S. James, & celui de Berkley, quand vous serez en ville, n'en fassent plus qu'un. Faites moi l'honneur de me recevoir pour caution de la soumission de Mr. Beauchamp pour vous, aussi bien que pour son Père.

Elle se taisoit; mais elle avoit l'air embarrassé, & irrésolu.

Mes sœurs sont aimables, Madame. Elles vous plairont. Lord L. est digne de la connoissance de sir Harry. Il ne nous manquera plus rien, si vous le trouvez ainsi, que la présence de Mr. Beauchamp.

Quoi! Monsieur; je suppose que vous destinez votre sœur à ce *jeune drôle*... Mais si cela est, il faut s'adresser à moi, pour... Elle s'arrêta.

Non, Madame, ce n'est pas mon dessein. Il n'est pas disposé à présent à se marier. Il ne se mariera jamais, sans la permission de son Père, & permettez moi de le dire, sans *la vôtre*. Ma sœur est demandée par Lord G. & j'espère qu'ils se marieront bientôt.

Dites-vous vrai, sir Charles Grandison? ... Alors vous êtes plus desintéressé que je ne le croyois dans cette requête à sir Harry. Je ne doutois pas que ce *jeune drôle* ne fût rapelé pour épouser Miss Grandison, & qu'on ne

ne dût le rendre digne d'elle à mes dépens.

Elle paroïssoit satisfaite de la manière dont elle prononçoit ces mots de *jeune drôle*, qui vouloient marquer du mépris, ce qui étoit un aveu tacite du cas qu'elle avoit fait une fois de lui.

Je vous assure, Madame, lui dis-je, que je ne connois point son cœur, s'il a à présent quelque dessein de mariage.

Elle sembloit bien aise de cette assurance.

J'exprimai encore le désir que j'avois qu'elle se fît un mérite du retour de Mr. Beauchamp dans sa patrie; & qu'elle me permit de voir sa main dans celle de sir Harry, avant que je les quittasse.

Et, je vous prie, Monsieur, supposé qu'il revienne où demeurera-t-il? Prétendez-vous qu'il vive avec moi sous un même toit?

Vous arrangerez cela, Madame, selon que vous approuverez, ou desapprouverez sa conduite avec vous.

Sa conduite avec moi, Monsieur!... Nous ne pouvons pas être dans une même maison, lui & moi; cela ne fera pas.

Je pense, Madame, que vous devriez régler cet article. J'espère d'arranger dans peu mes affaires de façon que je demeure constamment en Angleterre. Je me trouverois fort heureux, si je pouvois obtenir de Mr. Beauchamp qu'il demeurât toujours avec moi.

Mais il faudra que je le voie, je suppose?

Non, Madame, à moins que vous ne croyiez que vous le devez pour la bienfiance.

Je n'y puis consentir.

Vous le pouvez, Madame, vous y consentez sûrement!... Je ne puis permettre que Lady Beauchamp soit une de ces femmes qui aiant une fois eu tort, peuvent en être convaincûs, sans savoir pourtant comment céder avec grace... Aïez cette bonté pour *vous-même*, de dire à sir Harry que vous croyez raisonnable de rapeller Mr. Beauchamp, mais que ce doit être aux conditions que vous prescrirez. Ensuite, Madame, prescrivez des conditions généreuses; & alors, ô comme sir Harry vous adorera! Comme Mr. Beauchamp vous respectera! Comme je vous estimerai!

Quel étrange impertinent j'ai devant moi!

J'aime à m'entendre dire des injures par une Dame. Si je ne les mérite pas, elle se met dans une obligation envers moi, qu'elle ne peut généreusement refuser d'acquiter. Irai-je chercher sir Harry? Ou si vous voulez y aller vous-même, Madame?

Avez-vous jamais été refusé, sir Charles Grandison, par aucune femme à qui vous aïez demandé quelque chose?

Rarement, je pense. Mais c'est parce que je n'ai jamais rien demandé à une Dame qu'il ne fût de son honneur de m'accorder. C'est encore le cas à présent: aussi me suis-je mis en tête de n'être pas refusé. Allons, allons, Madame! (lui dis-je en la prenant par la main, & la conduisant vers la porte) comment une femme d'aussi bon sens, peut-elle paroître avoir besoin d'être persuadée de faire une chose qu'elle fait dans son cœur être raisonnable! Allons trouver sir Harry.

L'é-

L'étrange homme!... Laissez ma main... Il en a mal usé avec moi...

Gagnez le par votre générosité... Mais ma chère Lady Beauchamp, ajoutai-je, en lui prenant les deux mains, & souriant en la regardant en face, (je le pouvois, mon cher Docteur, avec Lady Beauchamp) voulez-vous me faire croire qu'une femme aussi fière que vous (vous avez une charmante fierté, Lady Beauchamp) n'a pas donné à sir Harry autant de sujet de se plaindre, qu'il vous en a donné?... Je suis sûr, par le desordre de sa physionomie...

A présent, sir Charles Grandison, vous m'infultez sans façon... Laissez mes mains!...

Cette mesintelligence vient de ma Lettre officieuse. J'aurois dû m'adresser directement à vous. J'aurois dû d'abord mettre dans votre pouvoir, de faire une chose gracieuse & obligeante. Je vous demande pardon. Je ne fais point mettre de différence entre le mari & la femme.

Je touchai de mes lèvres les deux mains de cet enfant gâté... A présent je suis pardonné: à présent il est permis à mon ami Beauchamp de revenir dans sa patrie: à présent sir Harry & son épouse sont reconciliés... Allons, allons, Madame, il en faut passer par là... Quelle folie que les querelles des Epoux!... Il faut se raccomoder; & le plutôt est le meilleur, avant qu'on se soit donné des coups qui laissent des marques... Allons, ma chère Madame, trouver sir Harry...

Alors avec un air de vivacité, qui ne déplaît pas aux femmes, soit qu'on leur fasse la cour ou

non, je la conduisis encore une fois vers la porte, dans le dessein de la mener à sir Harry, par tout où nous le pourrions trouver.

Arrêtez, Monsieur, arrêtez, dit-elle en résistant, mais avec des traits beaucoup plus radoucis qu'elle ne les avoit laissés voir auparavant... S'il faut absolument... Vous êtes un étrange personnage, sir Charles Grandison... S'il faut absolument que je voie sir Harry... Mais vous êtes un étrange homme... Elle sonna.

Lady Beauchamp, mon cher Docteur, est une de ces femmes plus disposées à pardonner une liberté innocente, qu'à favoir gré d'un profond respect; sans cela je ne l'aurois pas traitée avec si peu de cérémonie. De telles femmes ne sont redoutables qu'à ceux qui s'effraient de leur colère, ou qui la traitent sérieusement.

Quand le domestique parut, comme elle ne savoit encore comment céder, je lui dis, Allez dire à votre maître, Monsieur, que Madame lui demande la faveur...

*La faveur!* répéta-t-elle; mais à voix basse, ce qui n'étoit pas un mauvais signe.

Le domestique sortit avec un ordre plus civil qu'il n'avoit peut-être coutume d'en porter à son maître de la part de sa maîtresse.

A présent, ma chère Lady Beauchamp, pour l'amour de vous, pour l'amour de sir Harry, rendez le heureux, rendez-vous heureuse... N'y a-t-il pas assez de desagrémens dans la vie, sans qu'il faille y en ajouter volontairement?

Sir Harry parut. Il s'avança d'un pas grave, avec un air de représentation, comme un jeune

Offi-

Officier qui veut avoir l'air martial à la tête de sa compagnie.

Si j'avois pu le voir avant qu'il entrât, ma tâche auroit été plus aisée. Mais son air d'hostilité disposa la Dame à recommencer les siennes.

Elle tourna le visage, ensuite le corps; & les nuages d'indignation qu'elle avoit eu en entrant, couvrirent encore ses traits. La colère devoit-elle, mon cher Docteur, être si prête à s'allumer dans le cœur d'une femme?... Surement, pensai-je, l'air de Lady Beauchamp à présent, après ce qui s'est passé entre nous, ne peut venir que de la crainte de faire des avances, & de paroître persuadée trop aisément.

Sir Harry, lui dis-je, j'ai obtenu de Lady Beauchamp mon pardon pour la Lettre officieuse...

*Voire pardon*, sir Charles Grandison! me répondit-il, Vous êtes un galant homme; & c'étoit une intention obligeante...

Il alloit continuer; la colère tiroit de ses yeux des éclairs, qui faisoient briller son visage. Les yeux de Madame lancèrent des feux sur sir Harry qui montroient qu'elle ne le craignoit pas.

Mon *intention*, interrompis-je, étoit meilleure que l'effet, puisque Lady Beauchamp me dit qu'elle a occasioné des mesintelligences... Mais, Monsieur, tout ira bien: Madame m'assure que vous n'êtes pas contraire à ma requête; & elle à la bonté...

(Je vous prie, sir Charles, interrompit-elle...)

De me faire esperer;...

(Je vous prie, sir Charles...)

Qu'el-

Qu'elle emploiera son crédit pour vous confirmer dans vos favorables dispositions...

La physionomie de sir Harry s'éclaircit tout d'un coup... Puis-je espérer, Madame... Il voulut lui prendre la main.

Elle la retira d'un air!... O Docteur Bartlet, je n'aurois pu m'empêcher d'être impoli, si elle avoit été ma femme.

Je pris sa main. Excusez cette liberté, sir Harry... Au nom de Dieu, Madame, lui dis-je à l'oreille, faites de bonne grace ce que je fais que vous voulez faire... Quoi, après une mesintelligence, faudra-t-il que le mari recherche une main qu'on lui refuse?... Je forçai alors sa main qui faisoit une demi résistance à se mettre dans celle de sir Harry, avec un air où je voulois mettre à la fois de la liberté & des égards.

Quel homme avons-nous ici, sir Harry? Ce ne peut être cet homme modeste que vous m'avez vanté... Je croyois qu'un homme de bien étoit nécessairement honteux, si ce n'est même niais; & voici le plus hardi personnage de l'Angleterre.

*L'homme droit*, Lady Beauchamp, dit sir Harry, aiant l'air de ne céder qu'à moitié, *est bar-  
di comme un Lion.*

Et dois-je être forcée ainsi, & par un tel homme, à vous pardonner, sir Harry?... En vérité vous étiez fort desobligeant.

Et vous, Lady Beauchamp, vous étiez bien cruelle.

Je ne croyois pas, Monsieur, quand j'ai mis ma fortune à vos pieds...

O Lady Beauchamp! Vous avez dit des choses piquantes, *fort* piquantes.

Et vous, sir Harry, n'avez-vous pas dit; *il faut* que cela soit ainsi? d'un ton *fort* décisif!

Non, Madame, jusqu'à ce que vous-même, d'un ton aussi décisif...

Il faut, pensai-je, qu'ils se fassent un peu de reproches, pour se soulager l'un l'autre après leur folie passée.

Ah, sir Charles... Vous devez bien vous réjouir de n'être pas marié! dit sir Harry.

Cher sir Harry, lui dis-je, nous devons supporter quelque chose avec les Dames. Ce sont de bonnes pâtes de créatures... Ce sont...

*Bonne pâte!* sir Charles, répéta sir Harry, avec un sourire moitié fâché, & retirant l'épau-le, comme si elle eût été blessée par la douceur de sa femme... *Bonne pâte!*

A présent, sir Charles Grandison, dit Lady Beauchamp, avec un air menaçant...

Je souhaitois ou de tourner en plaisanterie sa mauvaise humeur, ou de la détourner de son premier objet, afin qu'elle en jouât, jusqu'à ce qu'elle fût passée.

Les femmes sont d'un naturel délicat, continuai-je; & comme elles sont accoutumées à des complaisances, elles ont peine à souffrir la contradiction. Ne sont-elles pas bien obligées pour nous, sir Harry, quand elles reconnoissent notre supériorité, en comptant que nous supporterons leurs petites façons d'enfant gâté?

O sir Charles Grandison! dit-elle, en levant les deux mains.

Contentons-nous, poursuivis-je, de cet obli-geant

geant avec, & par pitié pour elles, aussi bien que pour notre honneur, supportons leurs foibles... Voyez, Madame, j'ai toujours été l'avocat des Dames.

Sir Charles, vous me faites perdre patience...

Que peut faire une pauvre femme, continua-t-elle, quand elle rencontre de l'opposition? Elle ne peut que s'emporter un peu en paroles, & peut-être bouder un peu, quand elle a tout dit. Pour moi si j'avois le bonheur d'avoir une femme, & qu'il arrivât qu'elle eût tort, je tâcherois d'avoir raison; & je m'en fierois à son bon sens, pour le retour de sa bonne humeur: les raisonnemens ne demandent que des raisonnemens... Les reconciliations les plus durables sont quand la femme fait les avances.

Quelle doctrine est cela, sir Charles? Vous n'êtes point l'homme que je croyois;... Je crois, en ma conscience, que vous n'êtes pas à beaucoup près si bon que le monde le dit.

Pourquoi, Madame? parce que je prétens connoître un peu le sexe? Surement, Lady Beauchamp, une pénétration ordinaire suffit pour voir le fond du cœur d'une femme. Une femme rusée ne peut le cacher: une bonne femme ne le veut pas. Vous n'êtes point, Mesdames, si mystérieuses que quelques gens le croient. Dès que vous sçavez vous-mêmes ce que vous voulez, nous ne sommes pas longtems dans le doute: c'est là toute la difficulté; & je vous justifierai par rapport à cela...

Par rapport à quoi, comment, Monsieur, je vous prie?...

Les femmes, Madame, sont destinées à être  
des

des créatures *dépendantes*, aussi bien que *déli-*  
*cates*; & par cette raison quand on les laisse à  
leur propre volonté, elles ne savent comment  
se résoudre.

J'espérois, tout à l'heure, sir Charles, que  
vous dîneriez avec nous: mais si vous parlez  
sur ce ton, je crois que je serai charmée de vous  
voir hors de la maison.

Sir Harry paroïssoit assez disposé à se divertir  
de la conversation entre sa femme & moi. Il  
valoit mieux que ce fût moi, que lui, qui dit  
ce qu'il ne pouvoit qu'approuver dans le fond  
du cœur. Quoique les reproches ramènent ra-  
rement un esprit obstiné, tel que celui de cette  
Dame, cependant un homme qui en souffre,  
ne peut que sentir quelque plaisir quand il en-  
tend soutenir son sentiment par un tiers. Cette  
liberté de ma part sembloit épargner aux époux,  
une bonne quantité de reproches.

Vous me rapellez, Madame, que je dois  
m'en aller, lui dis-je en me levant, & regard-  
ant ma montre.

Vous ne nous quitterez point, sir Charles, dit  
sir Harry.

Vous m'excuserez, sir Harry... Et vous aussi,  
Madame, dis-je en souriant... Lady Beau-  
champ ne souhaitera pas deux fois de me voir  
hors de sa maison.

Je ne vous excuserai point, Monsieur, repli-  
qua-t-elle... si vous voulez voir la chose con-  
clue... Elle s'arrêta... Vous resterez à dîner,  
quoi qu'il en doive être.

Quoi qu'il en *doive être*, Madame!... Vous  
ne reculerez pas.

Re.

*Reculer!* je n'ai point cédé...

O ces femmes! elles sont si accoutumées à être courtisées, qu'elles ne savent comment faire bien sans qu'on les en prie; & pas toujours, pardon, Madame, même avec cela.

Insolent!... ai-je consenti?...

N'avez-vous pas, Madame, donné un consentement de Dame: nous autres, hommes, nous n'attendons point qu'ils soient fort expliqués, fort gracieux... C'est parce qu'un non refus est un consentement, que nous regardons le silence comme une réponse favorable à nos souhaits.

Je laisse à sir Charles Grandison à ménager tout cela, dit sir Harry. En conscience je crois juste la remarque commune; qu'un spectateur voit mieux le jeu qu'un joueur.

Cela sera toujours ainsi, sir Harry... Mais je vous dirai que Lady Beauchamp & moi nous avons, ou autant vaut, accordé le différent...

Je n'ai rien accordé, sir Harry...

Chut, Madame,... je veux vous faire honneur... Lady Beauchamp parle quelquefois à part, sir Harry: vous ne devez rien entendre de ce qu'elle dit, qui ne vous fait pas plaisir.

Je crains alors qu'il ne faille me boucher les oreilles pendant huit heures, de douze.

C'étoit un à part, Lady Beauchamp... Vous ne devez pas avoir entendu cela.

Etre ici comme une folle, & entendre qu'on se moque de moi!... La jolie figure que je fais, sir Charles Grandison, permettez moi de vous dire que vous êtes le premier qui m'ait jamais traité comme une folle.

Excusez, Madame, une innocente plaisante.

terie... Je vous ai trouvé tous deux avec des phyfionomies un peu dérangées : j'en ai été l'occasion par la Lettre que j'ai écrite à fir Harry. Je ne veux pas vous laisser ainsi. Je vous regarde comme une femme de bon fens, & ma demande est de telle nature qu'en me l'accordant, vous me confirmerez dans cette idée... Mais vous l'avez accordée...

Point du tout.

Voilà qui est joliment dit... Lady Beauchamp ne veut pas, fir Harry, diminuër le mérite du compliment qu'elle veut vous faire. Au moment que vous lui demanderez son consentement, elle ne refusera pas à votre tendresse ce qu'elle fait difficulté d'accorder à un homme qui est presque étranger.

Allons, Lady Beauchamp, permettez le, permettez le, dit fir Harry, en l'embrassant.

Jamais il n'y eut un homme comme ce fir Charles Grandison!... C'est un stratagème arrangé entre vous, fir Harry...

Ma chère Lady Beauchamp, lui dis-je, n'ôtez pas le prix de votre compliment à fir Harry. Il n'étoit point besoin de stratagème, j'ose espérer, (& il n'y en a point eu) pour engager Lady Beauchamp à faire une chose raisonnable, gracieuse, obligeante.

Permettez, ma très-chère Lady Beauchamp, dit fir Harry, permettez que je vous supplie...

A votre prière, fir Harry... Mais point à celle de fir Charles.

Cela est noble, dis-je. Je vous remercie, Madame, pour mon ami absent. Le mari & le fils se tiendront tous deux obligés, & d'autant plus

plus que, comme j'en suis sûr, vous prouverez par la bonne reception que vous ferez au jeune homme, que c'est un compliment bien sincère que vous avez fait à sir Harry.

Cet homme a une étrange manière de flatter les gens dans des actes de... de... comment dirai-je?... Mais sir Harry, Mr. Beauchamp ne doit pas, je crois, demeurer avec nous...

Sir Harry hésitoit.

Je craignois de rouvrir la plaie. J'ai, leur dis-je, une prière à vous faire à tous les deux; c'est qu'il soit permis à Mr. Beauchamp de demeurer avec moi, & de vous faire sa cour, Madame, & à son Père, en visite, & à vos ordres. Ma sœur sera, je crois, mariée bientôt à Lord G.

Cela doit être sûrement, interrompit Lady Beauchamp.

Cela l'est, Madame.

Mais que dirons-nous, ma chère, reprit sir Harry... N'allez pas vous fâcher encore... par rapport à la somme que nous accorderons à mon fils?... Deux cent l. par an... qu'est-ce que deux cent l.?

Eh bien, répondit-elle, mettons en trois cens.

J'ai un bien considerable, leur dis-je, & qui est susceptible d'améliorations. Je n'ai que des besoins raisonnables. Je ne voudrois pas fournir un prétexte à son retour en Angleterre, (& je suis sûr qu'il ne seroit pas venu) sans le consentement de son Père; en quoi, Madame, il comptoit sur le vôtre. Vous ne lui assignerez, Monsieur, ni deux cent, ni trois cent livres.  
Voyez

Voyez le avec tendresse, avec indulgence, il méritera l'une & l'autre, & ne vous embarrassez pas d'autre chose pour mon Beauchamp.

Cela n'est pas suportable, ma chère, dit sir Harry, en s'appuyant sur l'épaule de sa femme, à côté de laquelle il étoit assis, & aiant la larme à l'œil... Mon fils a déjà, comme je l'ai appris, de grandes obligations à ce véritable ami... Répondez, répondez, Madame, pour moi & pour vous.

Elle étoit vaincue: cependant l'orgueil avoit sa part dans sa générosité. Vous êtes, dit-elle, le Grandison dont j'ai ouï parler. Mais je ne veux pas vous avoir des obligations... *pécuniaires*, du moins. Non, sir Harry! rappelez votre fils. Je m'en fierai à votre amour; faites pour lui ce qu'il vous plaira. Ne le laissez point dans la dépendance de cet *insolent*, (Ce mot fut accompagné d'un fourire qui le rendoit obligeant) & si nous devons nous visiter, être amis, voisins, que ce soit sur un pied d'égalité; & qu'il n'ait rien à nous reprocher.

Je fus extrêmement surpris de cette bouffée, dirai-je? de bonté: ce n'est pas réellement une méchante femme, mais un enfant gâté; en un mot une de ces femmes dont les passions, quand on s'y prend bien, sont sujettes à des révolutions subites, & surprenantes.

Généreuse, charmante Lady Beauchamp! lui dis-je: A présent vous êtes la personne que j'ai ouï si souvent louer pour beaucoup de bonnes qualités: à présent le portrait sera ressemblant?

Sir Harry étoit dans des transports; mais il pensa gâter tout, en me faisant un compliment sur la force de l'exemple.

Voi-

Voici donc le resultat , leur dis-je... Mr. Beauchamp revient. Il sera content de tout ce que vous ferez : Il reconnoitra à vos pieds, Madame, votre faveur pour lui : ma maison fera la sienne, si vous le permettez : ce sera *moi* qui lui aurai des obligations, ce sera à *vous* qu'il en aura. Si quelques considerations de prudence, & de famille, (il peut y en avoir de telles, & très-justes,) vous empêchent de lui accorder à présent ce que votre générosité voudroit...

Le teint de Lady Beauchamp s'animoit, elle m'interrompit... Nous ne sommes pas, sir Charles, dans une fortune si étroite.

Eh bien, ma chère Lady Beauchamp, qu'il en soit tout comme il vous plaira : point de retour sur le passé...

Où, sir Charles, il y en aura : la somme qu'on lui avoit assignée, a été diminuée pendant quelques années ; non par des considerations de *famille & de prudence*... mais... Eh bien c'est tout un... Quand ce jeune homme sera de retour, sir Harry, vous lui paierez tous les arrérages, pour l'amour de moi, & de cet étrange & inexplicable personnage.

A présent, ma chère Lady Beauchamp, lui dis-je, en portant sa main à mes lèvres, permettez moi de vous féliciter. Tous les doutes & toutes les craintes surmontées d'une façon si triomphante, un fondement si solide de l'harmonie domestique... Qu'étoit le jour de vos nœces en comparaison de celui-ci ? Sir Harry, je vous félicite. Je crois que vous avez été aussi heureux que la plupart des maris ; mais à présent vous allez être plus heureux encore.

En vérité, sir Harry, dit-elle, vous m'avez provoqué ce matin: autrement je n'aurois pas ...

Sir Harry avoua qu'il avoit tort, & la fierté de la Dame fut satisfaite.

Elle pria sir Harry d'écrire avant la fin du jour, à Mr. Beauchamp, pour l'inviter à revenir; & de lui en faire tout l'honneur qu'elle avoit droit d'attendre, par la fin de la conversation, sans dire un mot du commencement.

Elle rabatit ensuite un peu de cette noblesse de sentiment, en disant; Je pense, sir Harry, que vous ne devez point parler d'arrérages; ... mais seulement lui promettre 600 l. par an. Cela le surprendra un peu, vous comprenez, & il remerciera doublement. ...

Des surprises de cette espèce, Docteur Bartlet, des surprises *pécuniaires*, pour ainsi dire! ... Je ne les aime pas ... C'est un double impôt sur la reconnaissance d'un cœur généreux. N'est-ce pas assez pour lui d'être pressé par le sentiment d'une obligation? ... L'orgueil, la vaine gloire, doivent être les motifs des bienfaiteurs qui ont un cœur si étroit. Une ame vraiment bienfaisante ne peut prendre plaisir à voir l'agitation des lèvres indiquant la palpitation du cœur; à contempler la contenance humiliée, les mains levées au ciel, & le travail des muscles d'une créature de même espèce qui, sans des circonstances malheureuses, auroit peut-être eu avec le pouvoir, la volonté de montrer une bienveillance plus gracieuse.

Je craignois si fort de voir baisser encore la bonté de Lady Beauchamp, voulant remporter des impressions favorables sur son sujet, pour



l'amour d'elle, & j'avois si grande envie d'arriver le soir à Grandison, que je m'excusai, quoiqu'avec peine, de rester à dîner. Je pris une tasse de chocolat, & je quittai sir Harry & sa femme tous deux fort contents l'un de l'autre, & de moi.

Auriez-vous cru, mon cher ami, que j'aurois réussi si heureusement, dès la première entrevue ?

Je crois que le Père & la belle Mère doivent avoir tout le mérite auprès de notre Beauchamp d'un retour si inespéré. Ne lui laissez donc jamais voir cette Lettre, afin qu'il puisse prendre ses impressions sur la faveur qu'on lui fait, dans ce que sir Harry lui écrira.

Mon cousin Grandison que j'espérois de trouver ici, en est parti mardi dernier, quoiqu'il fût que je viendrois. J'en suis fâché. Le pauvre Everard ! Il a été assez sage pendant longtemps. Je crains qu'il ne retombe au milieu de ses anciennes connoissances ; en ce cas nous n'entendrons pas parler de lui de quelques mois, peut-être. Si vous le voyez en ville, tâchez de l'arrêter jusqu'à mon retour. Je serois charmé qu'il m'accompagnât à Paris, si cela peut le tenir hors du mauvais chemin.

*Samedi, 1. Avril.*

J'ai reçu des complimens de plusieurs de mes voisins, qui avoient espéré que je venois me fixer parmi eux. Ils m'ont témoigné beaucoup de peine, quand je leur ai dit que je devois partir lundi de grand matin. Je me suis invité à leur assemblée du samedi.

Notre

Notre vénérable ami, Mr. Dobson, a eu la bonté de me laisser voir le sermon qu'il doit prêcher demain à l'ouverture de l'Eglise. C'est un fort bon discours; je n'ai de difficulté que contre deux ou trois complimens qu'il fait au patron dans differens endroits: je ne doute pas qu'il ne consente à les omettre.

J'ai déjà examiné toutes les réparations qu'on a faites à l'Eglise, & tout ce qu'on fait à la maison & aux jardins. Puisque mon cher Docteur Bartlet a eu l'inspection de l'un & de l'autre, ai-je besoin de dire que rien ne pourroit être mieux?

\* \*

Halden vient d'arriver de Londres, avec une Lettre qui m'autorise à écrire à Lady Mansfield, que Milord W. approuve entièrement tout ce que nous avons fait, & qu'il se propose d'aller faire sa cour en personne à elle & à Miss Mansfield, un des premiers jours de la semaine prochaine.

Il s'en remet à moi pour les arrangemens, déclarant que toute l'attention qu'il souhaite qu'on ait, c'est par rapport à mes intérêts à venir.

J'ai donc écrit comme de sa part, qu'il propose un douaire de 1200 l. de rente, & quatre cent guinées par an pour la bourse particulière de Miss Mansfield, & qu'il souhaite que Miss Mansfield fasse présent à sa sœur de tout ce dont elle peut disposer. On m'avoit parlé à la maison de Mansfield de mille pièces que lui a laissé sa Grand-Mère.

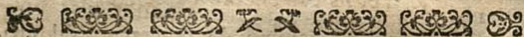
Halden étant fort curieux de voir sa future maîtresse, je le chargerai de ma Lettre à Lady Mansfield, en l'accompagnant d'un mot pour le recommander à cette Dame comme le principal Intendant de Lord W.

Adieu, mon cher Docteur Bartlet: je suis joyeux de la joie de tous ces braves gens; si la providence m'accorde la grace d'y contribuer, je ne me regarde que comme son instrument. J'espère que l'ostentation n'a point de part dans ce qui m'attire plus de remerciemens & plus de louanges que je n'aime à en entendre.

Lord W. a un droit à être rendu heureux par son plus proche parent, si son plus proche parent peut le rendre tel. N'est-il pas le frère de ma Mère? Son cœur généreux n'auroit-il pas été réjouï dans cette occasion, & n'auroit-elle pas béni son fils pour la marque qu'il donne de sa soumission pour elle, par son attention pour son frère. Qui est si heureux, mon cher Docteur Bartlet, & qui cependant, dans quelques cas, est si malheureux que

*Votre*

CHARLES GRANDISON?



LETTRE V.

*Miss* BYRON à *Miss* SELBY.

Lundi, 3. *Avril.*

**L**a Comtesse de D. & le Comte son fils viennent de nous quitter. La Comtesse fit annon-

annoncer hier à ma cousine Reeves la visite qu'ils se proposoient de lui faire ce matin, & ils sont venus ensemble. Comme la visite étoit pour ma cousine, je ne me crus pas obligée d'être en bas pour les attendre. J'étois donc dans mon cabinet m'entretenant de mes agréables réflexions. Ils avoient été avec ma cousine pendant un quart d'heure avant qu'on me fit appeler.

Ils parlèrent de moi. Vous savez que j'ai accoutumé de raconter mes propres louanges; & à quoi bon affecter de faire mon apologie si je continuë? Je ne m'estime plus autant que je le faisois autrefois à cause de l'opinion favorable des gens. Si j'avois un cœur à ma disposition, je serois bien aisé qu'on le crût bon; voilà tout. Cependant quoiqu'il ait des petiteesses que je ne lui connoissois pas auparavant, je me flatte qu'il n'est pas mauvais.

Lord D. sur tout ce que la prévention avoit fait dire de moi, s'attendoit à voir une femme fort extraordinaire. Lady D. déclara qu'elle vouloit tout dire, & entendre tout ce que mes cousins diroient de moi, avant qu'on m'appellât, puisque je n'étois pas encore descendue.

On devoit donc me voir simplement comme une curiosité. Milord déclara, je crois, qu'il ne voudroit pas qu'on lui refusât d'être introduit auprès de moi par sa Mère. Mais on ne pensoit point à rechercher une fille dont on fa-voit que le cœur n'étoit plus à elle: l'honneur de Milord ne lui permettoit pas d'avoir une telle intention, & il ne le devoit pas.

Son impatience, cependant, hâta l'invitation

qu'on me fit. La Comtesse vint au devant de moi à moitié chemin, & m'embrassa: Ma charmante fille, comment vous va? ... Milord, ajouta-t-elle, en se tournant vers le Comte, je n'ai pas besoin de vous dire que c'est la Miss Byron.

Milord fit une profonde révérence, & de grands complimens; mais il y avoit du bon sens, quoiqu'ils fussent au dessus de ce que je méritois. Les petites filles qui écrivent sur pareil sujet, doivent se défendre, vous savez; mais, mon cher Oncle, que me font à présent les complimens? L'homme de la bouche duquel seul ils me pourroient faire plaisir, n'est point en liberté de les faire.

La Comtesse m'engagea dans une conversation légère & générale, dont une partie regardoit Lord & Lady L., Miss Grandison, & Miss Jervois, & la façon dont j'avois passé mon tems à Colnebrooke, dans cette mauvaise saison, & pendant qu'il y avoit tant d'amusemens en ville. Mais, dit-elle, vous aviez un homme avec vous, qui est l'admiration de tous les hommes, & de toutes les femmes par tout où il va.

N'y a-t-il pas moyen, dit Milord, de faire connoissance avec sir Charles Grandison? Ce que j'entends dire de lui toutes les fois qu'on en parle, suffit pour enflammer l'émulation d'un jeune homme. Je me trouverois heureux si je méritois d'être placé au second ou au troisième rang après sir Charles Grandison.

Pose répondre, Milord, lui dis-je, qu'il sera charmé de faire connoissance avec vous. Il est d'un accès facile. Les gens de condition,  
s'ils.

s'ils sont gens de mérite, sont tous parens, & se reconnoissent l'un l'autre à la première entrevue. Mais sir Charles quittera bientôt l'Angleterre.

La folle soupira. Vous pouvez croire que c'étoit bien involontairement. Je sentis que je rougissois, & je n'en fus que plus sotte.

La Comtesse me prit par la main... Un mot, ma chère... Elle me mena dans la chambre voisine, & me fit asseoir à côté d'elle.

O que ne puis-je vous appeler ma fille! commença-t-elle tout d'un coup: elle mit un bras autour de moi, & de l'autre main prenant une des miennes, elle regardoit fixement mon visage baissé & humilié.

Je me taisois. Ah Lucy! si Lady D. eût été la Mère de sir Charles Grandison, avec quel plaisir je l'aurois écoutée!

Vous avez dit, ma chère, que sir Charles Grandison doit quitter bientôt l'Angleterre, & là dessus vous avez soupiré... Voulez-vous me parler à cœur ouvert?... Puis-je vous faire une question dans cette esperance?

Je me taisois; cependant le *oui* étoit sur mes lèvres.

Vous m'avez fait dire que votre cœur étoit engagé: ç'a été un coup cruel pour nous. Cependant Milord a tant ouï parlé de vous (c'est réellement un bon caractère, ma chère) que, contre mon avis, je l'avoué, il a voulu que je l'introduisissè auprès de vous. Je vois par ses yeux qu'il vous admireroit plus que toutes les femmes du monde. *Il n'a jamais été amoureux.* Je serois affligée s'il ne réussissoit pas dans un

premier amour. J'espère que la prudence qu'il m'a promise lui servira de garde, s'il n'y a point d'apparence de réussir auprès de vous ... Elle se tut ... Je me taisois encore ...

Ce sera une marque de votre franchise, ma chère, si comprenant ma pensée, vous m'épargnez la peine d'en dire plus qu'il n'est besoin ... Je ne voudrois pas vous presser trop, ma chère amour; ... Je n'ai jamais vu dans une jeune femme, tant de délicatesse, & tant de franchise réunies ... Mais dites moi, ma chère, sir Charles s'est-il déclaré à vous?

Il étoit cruel d'avoir à répondre à cette question ... Mais pourquoi cela l'étoit-il, ma Lucy, puisque toutes les esperances que j'avois jamais eu, venoient de ma présomption, confirmées à la vérité en dernier lieu par la prévention de ses sœurs en ma faveur; & puisque son infortunée Clémentine avoit tant de droits à la préférence?

Que dit Miss Byron? continua la Comtesse.

Elle dit, Madame, qu'elle révere Lady D., & qu'elle répondra à toutes les questions qu'elle lui fait, quelque sensibles qu'elles soient à son cœur ... Sir Charles Grandison ne s'est point déclaré.

Je croyois une fois, poursuivit-elle, que je ne pourrois jamais faire une seconde démarche auprès d'une femme, fût-ce une Princesse, qui auroit avoué un premier amour, ou même un simple goût. Mais l'homme est sir Charles Grandison, que toutes les femmes doivent estimer, & la femme est Miss Byron que tous les hommes doivent aimer. Permettez moi de vous de-  
man-

mander, ma chère... si vous avez quelque espérance que le premier des hommes (je veux l'appeler ainsi) & la plus charmante, & la plus aimable par le cœur de toutes les femmes, puissent être unis?... Vous soupiriez, vous savez, quand vous avez dit que sir Charles quitteroit bientôt l'Angleterre; & vous avouez qu'il ne s'est point déclaré... Que je ne vous fasse pas de la peine, ma chère!... nous autres, femmes, dans ces cas délicats nous lisons dans le cœur les unes des autres par la plus petite ouverture... Regardez moi comme votre Mère;... Que dites-vous, mon amour?

Il y a de la délicatesse, & de la franchise dans ce que vous me dites, Madame... Il faudroit que je n'eus point de la première, si je répondois sans rougir à une question si sensible. Une jeune fille être supposée avoir de l'estime pour un homme qui ne lui a point fait de déclaration, & qui dans sa conduite avec elle ne montre qu'une politesse à laquelle il est accoutumé, & de la même espèce que celle qu'il montre à ses sœurs... & qui quelquefois même l'appelle *sœur*... comme si... Ah, Madame, comment peut-on répondre!

Vous avez répondu, ma chère, & avec cette délicatesse, & cette franchise aussi, qui fait une principale partie de votre caractère. Si mon fils, que je ne flatterai pas dans ses espérances, ne voit pas votre personne & votre ame avec les yeux de sa Mère; si mon fils n'étoit pas arrêté par la crainte, qu'il a eu raison d'avoir, de n'être que le second dans la faveur de l'objet de ses vœux, (*Nous* avons aussi, ma chère, nos dé-

licateſſes) ne pourriez-vous pas lui accorder un ſecond rang dans votre faveur, qui pût avec le tems, autant qu'il le méritera, & que vous ſurmonterez votre prévention, lui donner le premier? Chut! ma chère, pour un moment... Votre honneur, votre piété, ſont ma confiance, & feront la ſienne. A préſent, parlez moi: c'eſt à moi, ma chère: ouvrez moi votre cœur. Ne craignez point qu'aucune difficulté... Je ſuis femme auſſi bien que vous, & diſpoſée à l'indulgence...

C'eſt votre bonté, Madame, & votre bonté ſeule, qui fait ma difficulté... Milord D. me paroît un homme de mérite, aimable par ſa figure & par ſes manières. Ce qu'il a dit de ſir Charles Grandiſon, & de l'émulation allumée par ſon exemple, lui donne un nouveau mérite dans mon eſprit. Il doit avoir un bon caractère. Je ſouhaite qu'il ſe lie avec ſir Charles Grandiſon, pour ſon propre avantage, & pour celui du monde à qui, avec un pouvoir ſi étendu & ſi heureuſement dirigé, il peut faire beaucoup de bien... Mais par raport à moi, je manquerois à la franchise que vous avez la bonté de m'attribuer, ſi je ne déclarois, que quoi que je ne puiſſe, & *ne doive*, je penſe, entretenir aucune eſperance par raport à ſir Charles Grandiſon, puisqu'il y a une Dame qui a mérité ſon cœur par pluſieurs ſouffrances avant que je le conuſſe, cependant mon cœur eſt ſi fort attaché, que je crois qu'il ſeroit injuſte d'écouter le moins du monde toute autre propoſition.

Vous êtes une excellente fille. Mais, ma chère.

chère, si sir Charles Grandison est engagé... votre cœur changera; il le faut. Peu de femmes épousent le premier objet de leur amour. Votre cœur...

Oh Madame! c'est déjà un cœur marié: il est marié à ses vertus; ses vertus seront toujours l'objet de mon estime. Je ne pourrai jamais penser d'un autre, comme je dois penser d'un homme à qui je donnerois ma main.

Des vertus pareilles, ma chère, puisque la personne n'est pas le principal motif, peuvent produire un attachement pareil. Lord D. fera dans vos mains un autre sir Charles Grandison.

O que vous êtes bonne, ma chère Lady D.! Mais permettez moi de vous répéter, comme l'expression la plus énergique que je puisse employer, parce que je veux qu'elle ait toute la force qu'elle peut avoir, que mon cœur est déjà un cœur marié.

Vous vous êtes expliquée avec beaucoup de force: Dieu vous benisse, ma chère, autant que je vous aime! Il faut laisser aller les choses. Si Milord se trouve encore garçon dans quelque tems, (& je puis vous dire que votre mérite rendra notre choix difficile) & si votre cœur, ou par hazard, ou à la persuasion de vos parens, éprouvoit quelque changement, vous pourrez encore être heureux l'un par l'autre. Jevous remercierai donc de cette ouverture de cœur, qui doit assurer la liberté du cœur de mon fils... Si vous aviez le plus petit penchant secret à la coquetterie, & que vous eussiez pu vous faire gloire des conquêtes, c'auroit été peut-être un homme perdu... Nous rejoindrons la compagnie... Mais épar-

guez le, ma chère, vous ne devez pas parler beaucoup, il vous aimeroit trop ardemment pour son repos. Essayez d'être un peu gauche... Je crains pour lui; en vérité je crains. O si vous n'aviez jamais vu sir Charles Grandison!

Je ne pus répondre un mot, elle me prit par la main, & me ramena vers la compagnie.

Si j'avois gardé le silence, quand Milord m'adressoit la parole, ou que je n'eusse répondu que oui, ou non, la Comtesse auroit trouvé que j'étois bien vaine, & que je m'attribuois à moi-même l'ascendant qu'elle m'avoit si généreusement supposé sur Milord. J'en usai donc, & je répondis sans affectation; mais j'évitai tout empressement à parler qui auroit pu avoir l'air de prétensions d'esprit ou de lumières, quoique quelques-unes des questions de Milord parussent destinées à me faire parler librement. La Comtesse m'observoit de près: elle me le dit à l'oreille, & me fit un beau compliment sur la façon dont je me conduisois. O Lucy, que je l'aime, & que je la respecte!

Miss Grandison n'avoit pas parlé assez avantageusement de Lord D. dans une conversation précédente. C'est réellement un aimable homme: une femme qui aura le cœur libre, se trouveroit fort heureuse avec lui. Sa conversation fut aisée, & polie, & il ne dit rien de bas ni de trivial. Je crois, en vérité, Lucy, que Mr. Greville, & Mr. Fenwick sont autant au dessous de Lord D. que Lord D. est au dessous de sir Charles Grandison.

En partant, il me demanda la permission de répéter ses visites.

Mi-

Milord, dit la Comtesse, avant que je pussé répondre, vous ne devez pas attendre de Miss Byron une réponse empesée de jeune fille. Elle est au dessus des façons ordinaires. Elle & ses cousins ont trop de politesse, & j'ose ajouter, trop de discernement, pour n'être pas charmés de votre connoissance, comme connoissance;... mais du reste, vous devez prendre garde à votre cœur.

Je n'oserois, Madame, lui dit-il, vous demander une explication. Miss Byron, j'espère, ajouta-t-il en s'adressant à Mr. Reeves, ne me refusera pas sa compagnie quand je vous rendrai mes devoirs. J'espère, Mademoiselle, que je ne ferai pas puni de vous admirer.

Milord, repliquai-je, a droit à toute sorte de civilité. J'en aurois dit davantage, s'il n'avoit pas faisi & baisé ma main, avec un peu trop de vivacité.

En voilà assez pour la visite de la Comtesse de D. & du Comte.

Vous ai-je dit dans ma Lettre précédente, qu'Emilie est la moitié du jour avec moi? C'est la plus engageante créature! Ses manières sont si naturelles! Son cœur si franc & si ouvert!... Oh Lucy! vous l'aimeriez tendrement. Je souhaite qu'on me demande de l'emmenner avec moi. Cependant elle adore son tuteur: mais son respect pour lui ne permettra pas l'innocente familiarité en pensant à lui, que... Je ne sai ce que je voulois dire. Mais quand on aime avec une ardeur qui seroit dangereuse pour le repos, il faut qu'on ait plus de tendresse que de respect pour l'objet: ne le croyez-vous pas, Lucy?

Miss Grandison m'a fait une de ses visites à la volée, comme elle les appelle, peu après que la Comtesse & Milord furent partis.

Monsieur & M<sup>e</sup>. Reeves lui racontèrent tout ce que le Comte & la Comtesse avoient dit, avant que je descendisse, & depuis. Ils ne pouvoient lui dire ce qui s'étoit passé entre cette Dame & moi en particulier: je n'avois pas eu le tems de le leur dire. Elles la renvoyèrent à moi pour cela: mais outre que je n'étois pas trop en humeur de parler, je ne voulois pas paroître, par le refus d'une si grande offre, me jeter à la tête de son frère.

Elle a pitié de Clémentine, comment n'en avoir pas? Elle a pitié de son frère aussi; & me voyant abbatuë, elle me serra dans ses bras, & mouilla mon visage d'une larme de vraie sœur.

N'est-il pas étrange, Lucy, que le Père de sir Charles l'aît tenu si longtems dehors? Ces libertins de quelles absurdités ne font-ils pas coupables? Quels malheurs n'occasionnent-ils pas aux autres? On pourroit demander avec l'excellente Clémentine, ce que Mr. Grandison avoit à faire en Italie? ou pourquoi, s'il devoit voyager, il s'y arrêtoit si longtems?

Voyager! des jeunes gens voyager! Je ne puis, ma chère, regarder cela que comme une chose très-extravagante. Que peuvent-ils voir que les ruïnes de ce monde, dont ils ont lu les grandeurs & les tracasseries.

Voir de jeunes écervelés, sous la direction de leurs Gouverneurs, courir après... Quoi?... Rien; ou tout au plus des ruïnes de ruïnes; car après tout, il faut laisser à l'imagination aidée  
de

de la reflexion à justifier la réalité de ces glorieux ouvrages que le tems a enterré trop profondément pour qu'on les puisse découvrir.

Et quand le grand tour est fini, le jeune voyageur revient. Et de quoi se vante-t-il? Quoi, de pouvoir dire à son ami, peut-être mieux instruit, qui n'est jamais sorti de son pays, qu'il a vu les ruines de ce dont l'autre a pris une plus juste idée par la lecture, & dont il est plus que probable qu'il pourroit rendre meilleur compte que le voyageur.

Et font-ce là, impertinente Harriet, (me semble-t-il vous entendre dire, Lucy) tous les avantages que vous supposez que sir Charles Grandison a retiré de ses voyages?

Mais non. Mais je demanderai à mon tour, si chaque voyageur est un sir Charles Grandison? . . . Et cependant n'avoué-t-il pas lui-même au Docteur Bartlet, qu'il voudroit n'avoir jamais vu l'Italie. Et la pauvre Clémentine, & toute sa famille pour l'amour d'elle, ne peuvent-elles pas faire le même souhait?

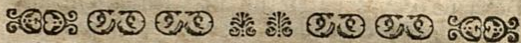
Si l'occasion s'en présente, je pourrois bien demander à sir Charles, s'il croit en sa conscience, que tout bien considéré, le tems, la dépense, les risques de la vie, de la santé, des mœurs, cette partie de l'éducation d'un jeune homme de condition est aussi indispensable que quelques personnes paroissent le supposer? Si sir Charles Grandison ne décide pas en faveur des voyages, je crois qu'on pourra conclure que de huit petits maîtres qu'on envoie voyager pour se perfectionner, six feroient tout aussi bien de rester à la maison, sur-tout s'ils vouloient être

être raisonnables, & laisser leurs Pères, & leurs Mères faire quelque chose d'eux.

O mon Oncle ! j'ai peur de vous : mais épargnez la pauvre petite. Elle avouë son impertinence, sa présomption. Vous en savez l'occasion, & vous aurez pitié d'elle : ni l'impertinence, ni la présomption cependant ne lui feront dire comme son sentiment, ce qui réellement ne l'est pas dans les momens où elle juge sans prévention ; & elle espère d'avoir toujours le cœur ouvert à la conviction.

Pour à présent, adieu, ma Lucy.

P. S. Le Docteur Bartlet me dit que Mr. Beauchamp est à Calais, attendant le bon plaisir de son Père, & que sir Harry lui a envoyé un Express, sur la proposition de sa femme.



## LETTRE VI.

Suite.

Mardi, 4. *Avril.*

**S**ir Charles Grandison est revenu en ville hier au soir : il a eu la politesse d'envoyer demander des nouvelles de ma santé, & dire à Mr. Reeves qu'il aura l'honneur de déjeuner avec *lui* ce matin. Cela est fort cérémonieux, pour lui, ou pour moi... Peut-être pour tous les deux.

Ainsi je suis dans l'attente de voir dans une demie-heure, le futur de l'illustre Clémentine... Ah Lucy!

Le

Le compliment, comme vous voyez, est pour Mr. Reeves... Resterai-je en haut, pour voir s'il me demandera? Il me doit quelque chose pour l'émotion qu'il me donna dans la Bibliothèque de Milord. Je l'ai très-peu vu depuis.

*L'honneur me défend*, me dit-il alors: *cependant l'honneur m'ordonne...* Mais je ne puis être sans générosité, intéressé... Ces mots font encore à mon oreille... Que pouvoit signifier cela?... *L'honneur me défend*... Quoi! de s'expliquer? Il m'a raconté une touchante histoire; il l'a finie. Qu'est-ce que l'honneur lui défend de faire?... *Cependant l'honneur m'ordonne!* Pourquoi donc ne faisoit-il pas ce que l'honneur lui ordonne?

Mais, *je ne puis être injuste*... Envers Clémentine, il veut dire. Qui est-ce qui souhaite qu'il le soit?... Injuste! J'espère que non. C'est une diminution à votre gloire, sir Charles Grandison; d'avoir eu dans l'idée le mot d'*injuste* dans un pareil discours! Comme si un honnête homme avoit été dans la tentation d'être injuste, & ne s'étoit recueilli que dans ce moment.

*Je ne puis être sans générosité*... Pour cette illustre fille, je suppose? Il doit avoir compassion d'elle! Et se croyoit-il obligé, parce que je me suis si fort avancée, de me faire cette déclaration, comme à une personne qui souhaiteroit qu'il manquât de générosité envers une telle Dame, pour l'amour de moi!... Je ne puis soutenir cette idée! N'est-ce pas comme s'il eût dit, „Folle Harriet, je vois ce que vous attendez de moi... Mais, je dois avoir com-  
„ pas-

„ passion de Clémentine , je ne puis être sans „ générosité pour elle ! ” Mais le pauvre mot que celui de *compassion* ! Admirable Clémentine ! je souffre pour vous , quoique ce soit effectivement un homme généreux ! . . . O mon bon génie ! préservez moi d’avoir jamais besoin de la compassion , même d’un sir Charles Grandison !

Mais que veut-il dire par le mot d’*intéressé* ! . . . *Il ne peut être intéressé* ! . . . Je ne comprends pas la signification de ce mot . . . Clémentine a une très-grande fortune . . . Harriet n’en a qu’une très-médiocre . Il ne peut être *injuste sans générosité* , pour Clémentine . . . ni aussi *intéressé* ; ce mot me confond , de la part d’un homme qui ne dit rien au hasard !

Voilà l’heure du déjeuner venue pendant que je suis occupée à ces discussions . Je descendrai pour ne pas paroître faire la fière . Je tâcherai de voir avec indifférence celui que nous avons admiré & étudié pendant ces quinze jours , sous tant de jours différens . . . Le Chrétien , le Héros , l’Ami . . . Ah Lucy ! l’Amant de Clémentine , le généreux parent de Lord W. , le modeste & délicat bienfaiteur des Mansfields , le libre , l’enjoué railleur de Lady Beauchamp , & en elle de tous les foibles de notre sexe !

Mais il est venu ! pendant que je babille avec vous , il est venu ? Pourquoi , Lucy , voudriez-vous me retenir ? Il faut que je descende au plus vite ; mais non , j’attendrai qu’on m’appelle . . . Voilà justement qu’on le fait .

L E T.

\* \* \* \* \*

L E T T R E V I I .

Suite.

**O** Lucy! j'ai une conversation à vous raconter!... Mais, que je me la rapelle.

Sir Charles vint au devant de moi quand j'ouvris la porte. C'étoit bien lui-même... Une modestie, & une politesse si naturelle, cependant quelque chose de si aisé & de si libre!

Je crus par son compliment, qu'il me prendroit la main; & mes deux mains étoient immobiles, & jalouses chacune d'avance de celle qu'il prendroit. Comment s'y prend-il pour être si libre dans son abord, & cependant si respectueux qu'une Princesse ne pourroit y trouver à redire?

Après le déjeuner, mon cousin & ma cousine aiant été apellés pour recevoir sir John Allestree, & sa nièce, je restai seule avec sir Charles. Alors avec un air également poli & aisé, il me parla ainsi:

La dernière fois que j'ai eu l'honneur d'être seul avec Miss Byron, je lui racontai une histoire fort touchante. J'étois sûr qu'elle exciteroit dans un cœur tel que le sien une généreuse compassion, pour la femme la plus admirable du continent; & je me flattai que les difficultés où je me trouvois, ne venant ni de témérité ni d'indiscrétion, elle auroit aussi pitié de l'historien.

L'histoire vous toucha en effet; cependant pour moi aussi bien que pour vous, je vous ren-

voyai.

voyai au Docteur Bartlet pour quelques détails sur lesquels je ne pouvois m'étendre.

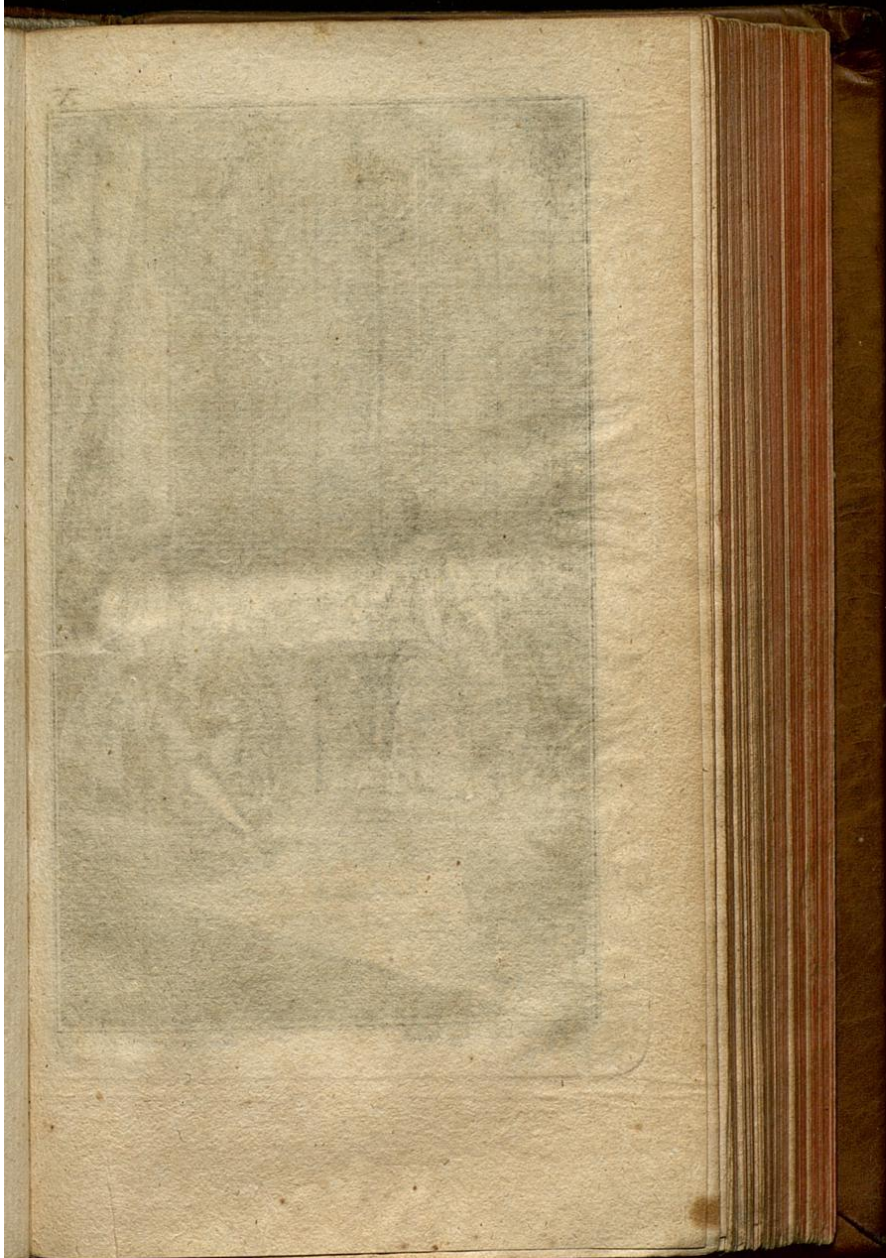
Le Docteur m'a dit quels sont les détails qu'il vous a communiqué. Je me rapelle avec une peine extrême, celle que je donnai à votre cœur généreux dans la Bibliothèque de Lord L. Je suis sûr que vous aurez souffert encore davantage par ce même principe de bonté & de compassion, en lisant les choses que le Docteur vous a communiquées. Puis-je cependant, Mademoiselle, ajouter quelques particularités sur le même sujet qu'il n'a pu vous donner alors? A présent que vous êtes instruite d'une partie si considérable de mon histoire, je souhaite de vous instruire, & plutôt que quelque autre femme qu'il y ait au monde, de tout ce que je sai moi-même de cette affaire épineuse.

Il cessa de parler: j'avois un tremblement. Monsieur... Monsieur... L'histoire, il faut que je l'avouë est fort touchante. Que cette infortunée Dame est à plaindre! Vous me ferez honneur en m'en apprenant de nouvelles particularités.

Le Docteur Bartlet vous a dit, Mademoiselle, que l'Evêque de Nocera, second frère de Mademoiselle Clémentine, m'a écrit tout récemment, pour me prier de faire encore une visite à Bologne... J'ai la Lettre; vous lisez l'Italien, Mademoiselle, la lirai-je... ou voulez-vous?... Il me la présenta.

Je la pris; voici, Lucy, ce qu'elle contenoit.

„ L'Evêque l'instruit du triste état où ils sont.  
 „ La santé du Père & de la Mère va en baissant.  
 „ Le Seigneur Jeronymo est plus mal que quand  
 „ sir Charles le quitta. La santé de sa sœur va  
 „ aussi





*J. Bichlar del. Aug. Vond.*

*Barnigerothi sc. 1699.*

„ aussi en diminuant: cependant elle désire toujours ardemment de le voir.

„ Il dit qu'elle est à présent à Urbino, mais qu'elle doit bientôt aller à Naples chez le Général. Il le presse de leur faire encore une visite: il avouë cependant que toute la famille n'est pas unanime là dessus; mais que le Père Marescotti, & la Marquise souhaitent extrêmement qu'on ait cette indulgence pour sa sœur.

„ Il offre d'aller au devant de lui, où il voudra, & de le conduire à Bologne, où, dit-il, sa présence réjouira tous les cœurs, & produira un consentement unanime à l'entrevüe si souhaitée. Il ajoute que si cet essai, auquel il est fâché d'avoir résisté si longtems, ne répond pas à leurs esperances, il conseillera d'enfermer leur Clémentine dans un couvent, ou de la remettre entre les mains de quelque particulier qui la traite avec douceur, mais comme les personnes qui se trouvent dans de si malheureuses circonstances, ont accoutumé d'être traitées.

Sir Charles me montra ensuite une Lettre du Seigneur Jeronymo, qui l'informe de l'état dangereux où il se trouve. Il lui dit, „ que la vie est un fardeau pour lui. Il en souhaite la fin. Il ne se croit pas dans d'habiles mains. Il se plaint beaucoup de la blessure de sa hanche, qui jusqu'ici a trompé l'art des Chirurgiens Italiens & François qu'on a consulté. Il voudroit que sir Charles & lui eussent été du même païs, puisque la plus grande félicité qu'il souhaite à présent, c'est de rendre son

„ ama

„ ame à son créateur , entre les mains de son  
„ Grandifon. ”

Il ne dit pas un mot dans cette lugubre Lettre, de sa malheureuse sœur; ce que sir Charles attribue à ce qu'elle n'est pas à Bologne, & qu'on lui cache, dans le déplorable état où il est, tout ce qui la regarde & qui pourroit lui faire de la peine.

Il me lut alors un morceau d'une Lettre écrite en Anglois par l'admirable M<sup>r</sup>. Beaumont, extrêmement touchante, comme vous l'entendrez.

„ Madame Beaumont lui rend compte de la  
„ situation de l'infortunée Clémentine, & s'ex-  
„ cuse de ne l'avoir pas fait plutôt, comme il  
„ l'en avoit prié, à cause d'une indisposition  
„ qui l'a empêchée pendant quelque tems de  
„ prendre les informations nécessaires.

„ Elle dit que la jeune Dame n'a tiré aucun  
„ avantage de ses courses de lieu en lieu de son  
„ voyage de Livourne à Naples, & de son re-  
„ tour: elle blâme ceux qui l'ont accompagné,  
„ qui à l'insu des chefs de la famille, l'ont te-  
„ nue pendant quelque tems, pour la tranquil-  
„ liser, dans l'attente de voir le Chevalier au  
„ bout de chaque journée: la prudente Camille  
„ avoit été empêchée par une maladie, de l'ac-  
„ compagner dans plusieurs de ses courses.

„ On l'avoit mise une seconde fois, à sa  
„ prière, dans un couvent. Elle y fut d'abord  
„ si tranquille qu'on conçut quelque esperance.  
„ Mais la nouveauté étant passée, & une des  
„ sœurs pour l'éprouver, lui aiant officieuse-  
„ ment demandé de venir avec elle dans le par-  
„ loir, où, disoit-elle, elle pourroit parler à

„ tra-

„ travers la grille à un gentilhomme Anglois,  
 „ son dépit en se voyant trompée, la rendit  
 „ plus intraitable qu'on ne l'avoit jamais vue:  
 „ elle avoit passé deux heures à méditer ce qu'el-  
 „ le lui diroit.

„ Pendant une semaine entière, elle fit de  
 „ fortes instances pour avoir la permission d'al-  
 „ ler en Angleterre, & avoit engagé ses cou-  
 „ sins Sebastiano, & Juliano, à l'accompagner,  
 „ si on vouloit le lui permettre.

„ Sa Mère lui ôta cette fantaisie: ce que per-  
 „ sonne n'avoit pu faire, simplement en la sup-  
 „ pliant, pour l'amour d'elle, de ne jamais  
 „ penser à cela.

„ La Marquise, encouragée par cet exemple  
 „ d'obéissance, la prit alors sous sa direction:  
 „ mais la jeune Dame faisant tous les jours de  
 „ nouveaux écarts, & cette vuë nuisant évi-  
 „ demment à la santé de sa tendre Mère, on  
 „ trouva un Médecin qui étoit absolument d'o-  
 „ pinion qu'il n'y auroit que les méthodes sé-  
 „ vères qui réussiroient. Et Madame Sforza,  
 „ sa fille Laurana, & le Général étant de mé-  
 „ me avis, on lui dit qu'il falloit qu'elle se  
 „ préparât à aller à Milan. Elle demanda avec  
 „ tant d'instance d'en être dispensée, & d'avoir  
 „ la permission d'aller à Florence auprès de M.  
 „ Beaumont, qu'on céda à ses sollicitations;  
 „ & le Marquis lui-même l'ayant accompagnée  
 „ à Florence, obtint de cette Dame qu'elle la  
 „ prit sous sa conduite.

„ Elle y fut trois semaines: elle fut passable-  
 „ ment tranquille pendant ce tems-là; mais  
 „ sur-tout quand elle parloit de l'Angleterre,

„ du

„ du Chevalier Grandison, & de ses sœurs avec  
 „ qui elle souhaitoit de faire connoissance. Elle  
 „ prenoit un grand plaisir à parler en Anglois,  
 „ de la tendresse & de la bonté de son maître,  
 „ & de ce qu'il lui avoit dit sur tel & tel sujet.  
 „ Au bout des trois semaines, le Général  
 „ lui fit une visite, avec Madame Sforza; &  
 „ ses discours ne roulant que sur ce sujet, ils  
 „ en furent très-mécontents: ils firent entendre  
 „ qu'on avoit trop d'indulgence là dessus; &  
 „ malheureusement Clémentine aiant répété quel-  
 „ ques-unes de choses qui s'étoient dites dans  
 „ l'entrevûe que sa Mère lui avoit permis d'a-  
 „ voir avec le Chevalier, le Général prétendit  
 „ que dès le commencement Mr. Grandison  
 „ avoit cherché à faire des impressions sur elle;  
 „ & il s'exprima avec beaucoup de violence  
 „ contre lui à cette occasion.

„ Il porta son mécontentement jusqu'au bout,  
 „ & l'obligea de répartir ce même jour, avec  
 „ lui & sa tante, au grand regret de Clémenti-  
 „ ne, aussi bien que de M<sup>re</sup>. Beaumont, & des  
 „ Dames ses amies, qui aimoient tendrement  
 „ *l'innocente visionnaire*, comme elles l'apelloient  
 „ quelquefois. M<sup>re</sup>. Beaumont est sûre, qu'a-  
 „ vec le tems, quoique peut-être lentement,  
 „ les bons traitemens qu'on lui faisoit l'auroient  
 „ beaucoup soulagée. ”

Madame Beaumont rend compte ensuite des traitemens durs qu'éprouva la jeune Dame.

Sir Charles auroit voulu s'arrêter là. Il dit, qu'il ne pourroit me lire cela, sans une émotion dans la voix qui augmenteroit ma peine & la sienne.

Il m'étoit souvent échappé des larmes, en lisant les Lettres de l'Evêque & du Seigneur Jeronymo, & pendant que Sir Charles m'avoit lu ce morceau de la Lettre de M<sup>r</sup>. Beaumont. Je ne doutois pas que la suite ne les fît couler en abondance. Je lui dis cependant, Ayez la bonté, Monsieur, de me laisser lire ce qui suit. Je connois l'affliction : je suis capable de pitié, sans quoi je n'en mériterois point moi-même.

Il me montra l'endroit ; & se retira vers la fenêtre.

Madame Beaumont dit, „ qu'on obtint de la  
 „ pauvre Mère, de soumettre entièrement son  
 „ enfant à la conduite de Madame Sforza, &  
 „ de sa fille Laurana, qui la prirent avec elles  
 „ dans leur Palais à Milan.

„ La tendre Mère cependant supplia qu'on  
 „ lui épargnât toutes les sévérités inutiles ; ce  
 „ qu'elles promirent : mais Laurana s'opposa à  
 „ ce que Camille la suivit : on la croyoit trop  
 „ indulgente : on prit à sa place la fille de  
 „ chambre Laura, comme plus aisée à ménager.  
 O avec quelle cruauté vous allez voir qu'on  
 la traita !

Le Père Marescotti étant obligé d'aller à Milan voir un parent mourant, fut prié par la Marquise de s'informer de l'état de sa chère fille, & de la méthode qu'on employoit avec elle, Laurana ayant fort vanté l'un & l'autre. Le bon Père instruisit M<sup>r</sup>. Beaumont des particularités suivantes.

„ Il fut surpris qu'on lui fit des difficultés pour  
 „ voir la jeune Dame : mais ayant insisté, il la  
 „ trouva dans un entier abattement, & dans  
 Tom. IV. D „ l'es-

„ l'effroi, n'osant parler, n'osant lever les yeux  
 „ devant sa cousine Laurana, cependant paroiss-  
 „ sant souhaiter de lui faire ses plaintes. Il le fit  
 „ remarquer à Laurana... O mon Père, dit-  
 „ le, nous sommes dans le bon chemin, je  
 „ vous assure. Dans le commencement de son  
 „ séjour ici, elle n'avoit dans la bouche que son  
 „ Chevalier, & une entrevuë avec lui: mais à  
 „ présent elle est si bien rangée, qu'elle ne dit  
 „ jamais un mot de lui. Mais, demanda le bon  
 „ Père, que ne doit-elle pas avoir souffert,  
 „ pour être amenée là?... Ne vous inquiétez  
 „ point là dessus, mon Père, dit la cruelle  
 „ Laurana. C'est l'avis des médecins, qu'il  
 „ faut user de quelque sévérité. C'est tout pour  
 „ son bien.

„ La pauvre Dame témoigna au Père beaucoup  
 „ d'ardeur pour prendre le voile; article sur le-  
 „ quel on paroissoit avoir de l'indulgence, di-  
 „ sant que le seul moyen de guérir son esprit,  
 „ si cela étoit possible, c'étoit de céder à son  
 „ désir. Madame Sforza dit que c'étoit un  
 „ point qu'elle ne voudroit pas presser elle-mê-  
 „ me; mais que c'étoit son opinion, que la  
 „ famille offensoit Dieu en s'opposant à une vo-  
 „ cation du ciel, & que la maladie de leur  
 „ fille en étoit peut-être la punition.

„ Le Père dans sa Lettre à M. Beaumont  
 „ attribua à Madame Sforza des motifs intéres-  
 „ sés; à Laurana de la jalousie des qualités su-  
 „ périeures de Clémentine. Mais personne,  
 „ dit-il, jusqu'ici, n'a douté de l'amitié de  
 „ Laurana pour elle.

Le Père Marefcotti rapporte un exemple hor-

ri-

tible des barbares traitemens que Laurana fait à cette illustre patiente... *Tout pour son bien!* La misérable! Que mon cœur est soulevé contre elle! Laura sous prétexte de se confesser à son Père de Bologne, lui raconta toute en larmes, ce trait qui s'étoit passé seulement le jour précédent.

„ Quand on vouloit exercer quelque sévérité sur cette infortunée, Laura étoit toujours exclue de son appartement. Sa maîtresse avoit dit quelque chose dont on la vouloit gronder. „ Madame Sforza, qui n'étoit pas tout-à-fait aussi sévère que sa fille, n'étoit pas à la maison. Laura écouta derrière la porte tout en pleurant. Elle entendit Laurana dans un grand emportement contre Mademoiselle Clémentine, & la menaçant... & sa jeune maîtresse lui parlant ainsi... Que vous ai-je fait, Laurana, pour être ainsi traitée?... Vous n'êtes point ma cousine Laurana d'autrefois. „ Vous voyez que je suis hors d'état de me secourir moi-même: pourquoi m'appelez-vous frénétique, Laurana? (Lâche insulte, Lucy!) Si le tout-puissant a appesanti sa main sur moi, ne mérite-je pas de la pitié? „ C'est tout pour votre bien! C'est tout pour votre bien, Clémentine! Vous n'avez pas toujours pu parler si raisonnablement, ma cousine. „ Cruelle Laurana! Vous m'aimiez une fois! „ Je n'ai pas une Mère, comme vous en avez une. Ma Mère étoit une bonne Mère. Mais elle s'en est allée! ou je m'en suis allée, je ne sais pas lequel.

D 2

„ Elle

„ Elle la menaça de lui mettre son habit  
 „ gênant, punition qui inspiroit toujours beau-  
 „ coup d'effroi à la malheureuse Clémentine.  
 „ Laura l'entendit suppliant, & conjurant, mais  
 „ Laurana fortant, elle fut obligée de se re-  
 „ tirer.

„ La pauvre jeune Dame appréhendant que sa  
 „ cruelle cousine ne revint pour lui faire souf-  
 „ frir la peine dont elle l'avoit menacée, avec  
 „ une femme dont on avoit accoutumé de se  
 „ servir quand on vouloit l'effrayer, elle des-  
 „ cendit & se cacha sous les degrés, où elle  
 „ fut bientôt découverte par ses habits qu'elle  
 „ n'avoit pas eu soin de cacher

O Lucy, comme je pleurois! Que mes re-  
 flexions m'auroient été insupportables, me dit  
 fir Charles, si ma conscience me reprochoit que  
 j'eusse été la cause volontaire des maux de la  
 généreuse Clémentine!

Après m'être un peu remise, je lus tout bas  
 l'article suivant, qui racontoit „ que la cruelle  
 „ Laurana avoit tiré cette pauvre malheureuse  
 „ par sa robe, de l'endroit où elle s'étoit ca-  
 „ chée, en s'emportant contre elle, & en la  
 „ menaçant. Elle toute patiente, toute rési-  
 „ gnée, les mains croisées sur la poitrine, im-  
 „ ploroit la compassion, non par ses discours,  
 „ mais par ses yeux, qui cependant ne pleu-  
 „ roient pas. Laurana la fit emmener dans sa  
 „ chambre, où elle lui fit mettre l'habillement  
 „ dont elle l'avoit menacée.

„ Le Père Marescotti fut extrêmement tou-  
 „ ché du recit de Laura, aussi bien que de ce  
 „ qu'il avoit remarqué lui-même. Mais à son  
 „ re-

„ retour à Bologne, n'osant informer la Mère  
 „ pour l'amour d'elle-même, des traitemens  
 „ qu'essuyoit sa Clémentine, il se contenta de  
 „ dire qu'il ne les approuvoit point du tout,  
 „ & conseilla qu'on ne s'opposât pas au retour  
 „ de la jeune Dame dans la maison, si l'Evê-  
 „ que & le Général y venoient. Il instruisit ce-  
 „ pendant de toute l'affaire, l'Evêque, qui écrivit  
 „ au Général de se joindre à lui incessamment  
 „ pour tirer leur sœur de son esclavage; & le Gé-  
 „ néral s'étant donné rendez-vous avec l'Evêque  
 „ à Milan, ils emmenèrent Clémentine.

„ Il en suivit une rupture avec Madame  
 „ Sforza & sa fille, qui prétendoient que Clé-  
 „ mentine se trouvoit beaucoup mieux par leurs  
 „ soins. Ils avoient abbatu son courage par la  
 „ terreur; & la patience avec laquelle elle souf-  
 „ froit tout, étoit citée comme une preuve d'a-  
 „ mendement.

„ La Marquise étant indisposée, la jeune  
 „ Dame, accompagnée de Camille, fut menée à  
 „ Naples, où on suppose qu'elle est à présent.  
 „ Pauvre fille! comme elle a été tourmentée!...  
 „ Mais qui peut penser à sa cousine Laurana sans  
 „ une extrême indignation?

„ M. Beaumont écrit que l'Evêque auroit bien  
 „ voulu obtenir du Général qu'il se joignît à lui  
 „ pour inviter sir Charles Grandison à venir,  
 „ comme un dernier expédient à essayer, ayant  
 „ que d'enfermer leur sœur dans un couvent,  
 „ ou dans quelque maison particulière. Mais le  
 „ Général n'a pas voulu y entendre.

„ Il demanda à quoi aboutiroit cette visite,  
 „ quand elle auroit tout l'effet désiré sur l'es-

„ prit de sa sœur?... Jamais, dit-il, il ne don-  
 „ nerait son consentement pour qu'elle épousât  
 „ un Anglois protestant.

„ L'Evêque déclara qu'il étoit bien éloigné  
 „ de le souhaiter ; mais qu'il étoit d'avis de  
 „ laisser cela à considérer ensuite ; que s'ils pou-  
 „ voient rétablir la raison de leur sœur , cette  
 „ raison se joignant à ses principes, pourroit ré-  
 „ pondre à toutes leurs esperances.

„ Le Général dit qu'il pouvoit essayer son  
 „ expédient, à la bonne heure ; mais qu'il re-  
 „ gardoit le Chevalier Grandison comme un  
 „ homme qui avoit du manège , & que sure-  
 „ ment il avoit enlacé sa sœur par des artifi-  
 „ ces imperceptibles à elle , & à eux , & ce-  
 „ pendant plus efficaces qu'une déclaration ou-  
 „ verte. N'avoit-il pas , dit - il , enforcé  
 „ Olivia , & autant de femmes qu'il en avoit  
 „ fréquenté?... Pour lui , il n'aimoit pas le  
 „ Chevalier. Il l'avoit forcé par son intrépidi-  
 „ té à le traiter civilement ; mais une civilité  
 „ forcée ne l'engageoit à rien pour l'avenir.  
 „ C'étoit sa méthode, de juger des causes par  
 „ les effets ; & ce qu'il savoit, c'est qu'il avoit  
 „ perdu une sœur qui auroit été un joyau dans  
 „ la couronne d'un Prince ; & il ne répondoit  
 „ pas des conséquences , si le Chevalier & lui  
 „ se rencontroient une fois où que ce fût.

„ Le Père Marescotti cependant, comme l'é-  
 „ crit l'Evêque, se joignant à lui, & à la Marqui-  
 „ se, dans le désir d'essayer cet expédient, étant  
 „ sûr d'ailleurs que le Marquis & le Seigneur Je-  
 „ ronimo n'y seroient pas contraires, il prit la  
 „ résolution de lui écrire, comme cela a été dit.”

Voilà,

Voilà, Lucy, l'état de cette malheureuse affaire, aussi brièvement, & aussi clairement que ma mémoire a pu me le rappeler. Et que le cœur est un bon *ressouveneur* ! s'il m'est permis de faire un mot. Il ne lui échape aucune circonstance.

Il me restoit à présent à savoir quelle réponse avoit faite sir Charles...

Ma situation n'étoit-elle pas bien critique, ma chère ? Si sir Charles m'eût demandé mon avis, avant que d'avoir pris son parti, je l'aurois donné de tout mon cœur ; c'est qu'il devoit voler au secours de la pauvre fille. Mais alors il auroit montré une incertitude indigne de Clémentine, & une déférence pour moi, qu'un honnête homme, dans cette circonstance, ne devoit pas avoir.

Mon *attention* pour lui (le pauvre mot que celui d'attention, & qu'il est affecté !) étoit cependant plus forte que jamais. La générosité, ou plutôt la justice pour Clémentine, & mes sentimens pour lui si souvent avoués, tiroient mon cœur de deux côtés. J'avois besoin de réfléchir quelques momens. Je voulois que la conduite que je tiendrois dans cette occasion d'épreuve, fût exemte de précipitation & d'affectation ; & ma cousine Reeves étant entrée justement dans ce moment pour chercher quelque chose, je pris mon tems pendant qu'il lui faisoit un compliment, pour dire, comme à tous les deux, que je reviendrois tout à l'heure ; & je fortis.

Je montai à mon appartement. Je traversai trois ou quatre fois mon anti-chambre. Harriet By-



ron, me dis-je à moi-même, ne sois point petite. N'as-tu pas l'exemple de Clémentine sous les yeux? Sa Religion & son amour combattant ensemble ont bouleversé la raison de cette noble créature. Tu ne peux pas être appelée aux mêmes épreuves; mais ne peux-tu pas montrer que quand cela seroit, tu aurois pu agir avec grandeur si non avec autant de grandeur?... Sir Charles Grandison est juste: il *doit* préférer à toi l'excellente Clémentine. Priorité de prétensions, compassion pour les souffrances, mérite *si* supérieur!... Je l'aime lui pour son mérite: n'aimerai-je pas un mérite presque aussi grand dans une personne de *mon* sexe? Il t'en coûtera des efforts: ch bien, n'importe, essaie d'être au dessus de toi-même.

Je descendis, assez contente de moi pour avoir pu me résoudre à un pareil effort. Gardes pour la retraite, & pour ton lit, pensai-je, tout ce qui pourroit sentir la petite fille. J'ai souvent soutenu la dignité de mon sexe, que j'en fois à présent un exemple à moi-même, & que je ne sois pas indigne à mes propres yeux, quand je viendrai à réfléchir, d'être unie, si cela eût été possible, avec un homme qui a fait l'objet des espérances de Clémentine.

Ma cousine sortit quand j'entrâi, sir Charles vint au devant de moi, à la porte: je me flatte qu'il vit dans mon air, de la dignité, sans orgueil.

Je parlai, pendant que mon courage étoit monté, & pour m'y soutenir... Mon cœur saigne, Monsieur, lui dis-je, pour les maux de votre Clémentine. (Où, Lucy, je dis *votre* Clémentine) Je n'ai pu m'empêcher de me retirer

tirer un moment, pour contempler la noblesse de sa conduite, & je déplore très-sincèrement ses malheurs. Qu'y a-t-il de possible à un homme, que ne puisse sir Charles Grandison? Vous m'avez honoré, Monsieur, du titre de sœur; permettez qu'en cette qualité je vous dise, que je redoute les effets de la violence du Général. Je sens presque autant que vous, quelle peine ce doit être pour un cœur aussi humain que le vôtre, d'être encore témoin oculaire des maux de l'inimitable Clémentine. Mais je suis sûre que vous n'avez pas hésité un moment de quitter tous vos amis d'Angleterre, de vous résoudre d'essayer du moins incessamment, ce qu'on peut faire encore pour cette illustre infortunée.

S'il m'eût louée hautement d'avoir parlé ainsi, cela auroit eu l'air, dans la situation où nous étions, de regarder ma conduite desintéressée, comme un effort extraordinaire de magnanimité, & de renoncement à moi-même, & par conséquent de supposer que j'avois des vûes sur lui qu'il s'étonnoit que je pusse sacrifier. C'est l'ame du monde la plus délicate.

Il me conduisit à ma chaise, & prenant sa place auprès de moi, tenant toujours ma main immobile... Depuis le moment, dit-il, que j'ai eu l'honneur de connoître Miss Byron, je l'ai toujours considérée comme une des plus excellentes des femmes. Mon cœur demande à s'unir avec le sien, & espère qu'elle lui accordera ses prétensions, quoique ma situation soit si délicate que j'ose à peine m'en fier à moi-même en parlant sur ce sujet. J'ai d'abord appelé Miss



Byron ma sœur ; mais elle est plus pour moi que la sœur la plus chérie : il est une amitié plus tendre que j'aspire à lier avec elle , quels que puissent être les événemens , de part ou d'autre , qui m'interdiroient des vœux plus ambitieux. Il faut que j'espère qu'elle ne me refusera pas cela , aussi longtems qu'il s'accordera avec ses autres attachemens.

Il s'arrêta. Je fis un effort pour parler ; mais j'avois perdu la parole. Je sentoïis mon visage rouge comme du feu.

Mon cœur , reprit-il , est toujours sur mes lèvres. Il est à la torture quand je ne puis dire tout ce qu'il renferme. Je ne suis pas accoutumé à faire des protestations. Comme je ne me sens pas indigne de votre amitié , je la supposerais , & vous parlerai plus au long de mes affaires & de mes engagemens , comme cette tendre amitié peut m'y autoriser.

Monsieur, vous me faites honneur. Voilà tout ce que je pus dire.

J'ai reçu une Lettre de la fidèle Camille. Je n'ai pas une correspondance avec elle : mais les traitemens que sa jeune maîtresse a essuyé , dont elle a entendu parler en général , & quelques mots que lui avoit dit l'Evêque , comme s'il eût souhaité que je leur fîsse encore une visite à Bologne , l'ont engagé à m'écrire , pour me conjurer au nom de Dieu d'y aller. Mais à moins que quelqu'un de la famille ne m'eût écrit , & par le consentement des autres , quelle esperance pouvois-je avoir d'être bien venu , après qu'on m'avoit si souvent refusé pendant que j'étois en Italie , d'avoir une entrevue que la Dame sou-  
hai-

haitoit si fort? . . . sur-tout M<sup>e</sup>. Beaumont ne me donnant aucun encouragement à y aller, mais au- contraire, sur ce qu'elle avoit remarqué des dispositions de la famille?

Madame Beaumont est encore dans l'idée, en concluant sa Lettre, que je ne dois pas partir à moins que le Général & le Marquis ne se joignent pour me le demander, à la Marquise, à l'Evêque, & au Père Marescotti; mais je n'ai pas plutôt lu la Lettre de l'Evêque, que je lui ai répondu que je serois très-volontiers ce qu'il souhaitoit, mais que je serois bien aise de n'être pas obligé d'aller plus loin que Bologne, où je pourrois avoir le plaisir de voir mon cher Jeronymo, aussi bien que sa sœur.

J'avois un petit serrement de cœur, Lucy; j'en étois fâchée; mais ma raison étoit entièrement pour lui.

A présent, Mademoiselle, vous vous étonnerez peut-être de ce que vous ne voyez aucun préparatif pour mon départ. Tout est prêt: je n'attends qu'un compagnon de voyage qui arrange ses affaires pour venir avec moi: c'est un habile chirurgien, qui a beaucoup travaillé dehors, & dans les armées, & qui ayant fait une fortune raisonnable, est venu s'établir dans sa patrie. Mon Jeronymo paroît peu content de ses chirurgiens. Si Mr. Lowther peut lui être utile, que je me trouverai heureux! Et si ma présence peut être un moyen de rétablir la généreuse Clémentine. . . Mais comment oser l'espérer? . . . Cependant, je suis persuadé, que dans son cas, & avec un tel caractère, n'étant point accoutumée à la dureté, & à l'opposition, le



seul moyen de la rétablir eût été de lui complaire en tout ce que son cœur ou sa tête souhaitoit fortement. Car qu'étoit-il besoin de contradiction avec une jeune Dame, qui jamais, même dans le fort de sa maladie, n'a formé un souhait ou une pensée qui fût contraire à son devoir envers Dieu, ou envers ses Père, & Mère, ou même à l'honneur de son nom, & permettez moi d'ajouter, à la *fiercé* de son sexe?

Je suis obligé d'aller à Paris, continua-t-il, pour le testament de feu mon ami Danby. Je ne m'y arrêterai qu'un ou deux jours, pour mettre les choses en train en attendant mon retour d'Italie.

Quand je serai en Italie je pourrai peut-être ajuster deux ou trois affaires qui restent encore à régler pour ma pupille.

Je verrai aujourd'hui à dîner M<sup>r</sup>. Oldham, & ses fils; & cet après midi en buvant le thé, M<sup>r</sup>. O-Hara, son mari, & le Capitaine Salmonet.

Demain, Mademoiselle, j'espère que vous nous ferez l'honneur de dîner chez nous avec Mr. & M<sup>r</sup>. Reeves, & que vous voudrez bien les engager pour le reste de la journée. Il ne faut pas que vous me refusiez, parce que j'ai besoin de votre credit sur Charlotte pour l'engager à fixer l'heureux jour pour Lord G., afin que je les puisse voir unis avant que de partir: comme mon retour sera incertain...

Ah Lucy, encore un plus fort serrement de cœur, dans cet endroit!...

Jeudi prochain est le jour fixé pour le triple mariage des Danbys. J'ai promis de donner Miss Dan-

Danby à Mr. Gaillard, & de dîner avec eux & leurs parens à Enfield.

Si je puis voir Milord W. & Charlotte heureux avant mon départ, ce sera une grande satisfaction pour moi.

Un autre de mes souhaits, est de voir premièrement mon ami Beauchamp en Angleterre, en possession de l'amour de son Père, & de la civilité de sa belle Mère. Le Docteur Bartlet & lui seront heureux l'un par l'autre. J'écrirai au Docteur. Il vous admire beaucoup, Mademoiselle, & il vous communiquera tout ce que vous croirez digne de votre curiosité dans la conduite d'un homme qui se croira toujours très-honoré que vous vous informiez de lui.

Ah Lucy! Sir Charles Grandison soupira dans cet endroit. Ses yeux sembloient dire plus que sa bouche. Je ne répondrai pas de mon cœur, s'il me témoigne plus que la tendresse de l'amitié: s'il me donne lieu de croire qu'il souhaite... Mais que peut-il souhaiter? Il doit être, il faut qu'il soit à Clémentine. Je tâcherai de me contenter de la seconde place dans son amitié. Et quand il m'offre cela, serai-je assez petite, Lucy, pour être mécontente d'un homme qui ne peut être pour moi tout ce que j'avois espéré une fois?... Non... Il sera également glorieux à mes yeux: j'admurerai sa bonté de cœur, & sa grandeur d'ame; & je penserai qu'il a des droits sur toute ma reconnaissance pour la protection qu'il m'a donnée contre la violence, & pour toute la bienveillance qu'il m'a déjà témoignée. L'amitié n'est-elle pas la base de mon amour? Et ne m'offre-t-il pas cela?



Cependant, dans ce tems-là, quoique je pusse faire, je sentis mes yeux se baigner de larmes. Mon cœur étoit fort tétu, Lucy; & je me rendis coupable d'un petit tour femelle, sentant que j'avois beau cligner les yeux pour disperser une larme trop prête à couler, je l'essuyai... La pauvre Emilie, dis-je... elle sera bien affligée de votre départ. Emilie aime son tuteur.

Et j'aime ma pupille. J'avois pensé une fois, Mademoiselle, à vous demander votre protection pour Emilie. Mais comme j'ai deux sœurs, j'espère qu'elle sera heureuse avec elles, & sous la protection du bon Lord L.; d'autant plus que je ne doute pas de gagner cette malheureuse Mère, en intéressant le mari, sinon à sa bonne conduite envers son enfant, du moins à une conduite supportable.

J'étois bien aise de détourner mes idées de dessus moi-même, pour ainsi dire, & de mes propres intérêts. Nous regardons tous, lui dis-je, Mr. Beauchamp comme un époux...

Destiné à Emilie, Mademoiselle? interrompit-il;... Ce ne sera pas sûrement par mon influence. Mon ami aura droit de partager tout mon bien; mais je ne chercherai jamais à déterminer le choix de ma pupille. Qu'Emilie, dans quelque tems d'ici, trouve un époux avec qui elle puisse être heureuse; Beauchamp une femme qu'il puisse aimer. Emilie, si je puis l'empêcher, ne se mariera point pour la convenance d'un époux. Beauchamp est délicat; & je serai tout aussi délicat pour ma pupille; & d'autant plus que j'espère qu'elle ne manque pas elle-même

même de délicatesse. Il y a de la cruauté, soit dans un Père, soit dans un Tuteur, à vouloir persuader un cœur qui rejette la personne qu'on lui propose.

Bon Dieu! Quel homme est cela, pensai-je? Attendez - vous bientôt Mr. Beauchamp, Monsieur?

Tous les jours, Mademoiselle.

Mais est-il possible, Monsieur, que vous concluez tant de choses avant que de quitter l'Angleterre, & que vous partiez si tôt?

Je ne crains rien que les fantaisies de Charlotte. Avez-vous, Mademoiselle, quelque raison de craindre qu'elle n'ait de la repugnance à épouser Lord G.? Son Père & sa Tante sont fort pressans pour qu'on fasse au plutôt la célébration.

Elle n'a point du tout d'éloignement pour cette alliance, Monsieur!

Je compte donc sur l'influence que vous aurez sur elle, avec Lord & Lady L.

Il me demanda excuse de ce qu'il m'entretenoit si longtems. Mon cousin, & ma cousine rentrèrent: il prit congé d'eux d'un air respectueux, de moi avec un air même de solennité.

J'avois monté mes esprits au plus haut degré de leur force: je priai mes cousins de m'excuser pour quelques minutes. Son départ avoit été trop solennel: je montai avec précipitation dans mon cabinet; & après quelques sanglots involontaires, je me soulageai par un torrent de larmes. Je demandai au ciel à genoux, le repos pour l'esprit troublé de l'excellente Clémentine, le calme & la résignation pour le mien, & la  
sûre-

furété pour sir Charles. Ensuite, aiant essuyé mes yeux devant le miroir, je descendis auprès de mes cousins; ils me demandèrent, avec le plus tendre intérêt, la cause de la rougeur de mes yeux. Tout est fini, leur dis-je, tout est fini, mes chers cousins: je ne puis le blâmer: il est tout ce qu'il y a de noble & de bon ... Je n'en puis dire davantage à présent; ma plume vous instruira des détails.

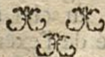
Je remontai pour écrire; & excepté une demie heure pour le diner, & autant pour le thé, je ne me suis point arrêtée jusqu'à ce que j'aie fini.

Ici, lassée, mal à mon aise, outrée contre moi-même, cependant sachant à peine pour quoi je quitte ma plume ... Prenez ce que j'ai écrit, ma chère cousine Reeves: si vous pouvez le lire, lisez le, & dépêchez le ensuite à ma Lucy.

Mais je pense encore que je le ferai voir aux deux Dames & à Lord L. avant que de l'envoyer. Ils seront curieux de savoir ce qui s'est passé dans une conversation où les circonstances critiques, dans lesquelles nous étions tous deux, exigeoient une délicatesse, que je ne suis pas sûre d'avoir observé aussi bien que lui.

Je sai que j'aurai leur compassion, mais que personne qui n'en auroit pas pour l'illustre Clémentine, n'en montre pour

HARRIET BYRON.



LET.



## L E T T R E VIII.

Suite.

Mardi soir, 4. Avril.

**M**ifs Grandison est venuë au moment que nous avions soupé. Elle s'impatientoit, dit-elle, de me voir, mais elle n'avoit pu venir plutôt, & elle souhaitoit de favoir ce qui s'étoit passé ce matin entre son frère & moi. Je lui donnai la Lettre que j'avois achevée peu auparavant. Il avoit avoué, dit-elle, qu'il avoit déjeuné avec moi, & avoit parlé de moi, à elle, à Lord & Lady L. avec une ardeur qui leur avoit fait grand plaisir. Elle mit ma Lettre dans son sein. Je le puis, j'espère, Harriet? ... S'il vous plait, Mademoiselle, lui dis-je.

*S'il vous plait, Mademoiselle!* répéta-t-elle; & avec cet accent douloureux encore, ma Harriet! ... Ma sœur & moi nous avons pleuré tout le matin. Lord L. a bien de la peine à s'en empêcher. Sir Charles nous quittera bientôt.

On ne sauroit qu'y faire, Charlotte ... Avez-vous dîné aujourd'hui au quarré de S. James?

Non, en vérité! ... Mon frère a eu avec lui une certaine race de gens, & la femme aussi. Il est très-difficile, je crois, Harriet, pour les bonnes gens, de s'empêcher de faire quelquefois *plus* que la bonté n'exige d'eux.

N'auriez-vous pu, Charlotte, être à table avec eux pendant une heure ou deux?

Mon frère ne me l'a pas demandé, il ne s'y attendoit pas. Vous savez qu'il laisse chacun libre.

libre. Il me dit, hier au soir, qui devoit dîner avec lui aujourd'hui, & il supposa que je préférerois de dîner avec Lady L. ou avec vous; il s'est donné ces airs-là.

Il nous a fait un honneur que vous avez cru trop grand... Mais s'il vous eût demandé, Charlotte...

Alors j'aurois fait la fière. Je lui ai demandé en effet s'il n'en faisoit pas trop?

Qu'a-t-il répondu?

Que cela se pouvoit... Mais, il se peut, a-t-il dit, que je ne revoie jamais M<sup>e</sup>. Oldham. Je veux m'informer de ses intentions pour l'avenir, dans le dessein (dites encore que j'en fais trop, Charlotte) de la rendre contente & heureuse pour le reste de sa vie. Ses enfans sont au monde. Je veux lui donner un credit sur eux qui les fasse ressouvenir, quand ils deviendront grands, de ce qu'ils lui doivent. J'espère que je suis au dessus des formes. Elle est honteuse de ses fautes, elle excite ma pitié. Elle est femme de condition, & peut avoir place à la table de tout homme dont elle n'a pas été la servante: elle n'a jamais été la mienne.

Et que dites-vous dire à cela, Miss Grandison?

Moi!... J'avançai la lèvre d'un air dédaigneux.

Cela est bien peu gracieux!

Je ne saurois qu'y faire. Ce qui peut convenir à un homme en pareil cas, ne conviendrait pas à une femme.

Sir Charles ne manque pas de délicatesse, ma chère, lui dis-je.

Il doit supposer que j'aurois été rengorgée & réservée: il avoit raison de ne pas me le demander... Ainsi, soyez tranquille, Harriet... Et cependant peut-être seriez-vous aussi apprivoisée pour la maîtresse d'un mari, que vous semblez favorable à celle d'un Père.

Elle mit alors un de ses airs malins...

Le cas est différent, Charlotte... Mais savez-vous ce qui s'est passé entre cet homme généreux, & cette femme mortifiée, & ses enfans.

Oùï, oùï; j'ai eu la curiosité de demander tout cela au Docteur Bartlet.

Je vous prie, Charlotte...

Le Docteur Bartlet est favorable à tout le monde, aux pécheurs comme aux saints... Il a commencé par louer la modestie de son habitement, l'humilité de sa conduite. Il dit qu'el-le trembloit, & baïssoit les yeux, jusqu'à ce que sir Charles l'eut rassurée. Ces sortes de créatures ont leurs tours, Harriet.

Pour vous, Charlotte, vous n'êtes pas favorable aux pécheurs, & vous l'êtes à peine aux saints. Mais je vous prie, continuez.

Eh bien, il rassura la femme, comme je vous ai dit. Il fit ensuite plusieurs questions à l'ainé Oldham... J'ai pitié de ce jeune garçon... d'avoir une Mère devant les yeux, dont la tendresse même pour les cadets entretient le sentiment de sa faute. Et cependant quelle femme auroit-elle été, si elle n'eût pas eu une double tendresse pour des innocens, nés pour le deshonneur par sa faute? Le jeune homme témoigna du goût pour le service, & sir Charles lui dit qu'au retour d'un voyage qu'il alloit faire,

il verroit s'il pourroit le servir selon son goût. Il lui fit, je crois, une petite leçon, sur ce qu'il devoit rechercher, & éviter pour être véritablement un homme d'honneur, & parla fort avantageusement des Officiers qui sont réellement tels. Ce jeune homme peut se regarder comme autant que pourvu, puisque mon frère ne donne jamais les esperances même les plus éloignées, qu'elles ne soient suivies de la certitude, à la première occasion, non pas qui se *présente*, mais qu'il peut *faire*.

Il fit beaucoup d'attention aux petits garçons: il les mit à leur aise, & les fit jaser, & il se plaisoit à leur babil. Le Docteur, qui ne l'avoit jamais vu avec des enfans, étoit charmé de sa vivacité, & de sa complaisance pour eux. Le plus tendre Père, à ce qu'il dit, n'auroit pu montrer plus de tendresse, & plus de satisfaction avec ses enfans, que sir Charles en montra avec ces petits marmots.

Ah Charlotte! Mais est-il bien sûr que vous soyiez fille de Lady Grandison, & sœur de sir Charles Grandison?... Mais, oui, je crois que vous l'êtes, les enfans tiennent les uns de leur Père, les autres de leur Mère!... Pardonnez moi, ma chère.

Mais, je ne veux pas vous pardonner. J'ai bonne envie de vous chercher querelle, Harriet.

N'en faites rien, car je ne saurois qu'y faire, & je ne puis être fâchée de ce que j'ai dit. Mais, je vous prie, continuez.

Eh bien, il a fait des présens aux enfans; je ne fai pas ce que c'est; le Docteur n'a pu me le dire. Je suppose qu'ils sont considérables, car  
il

il a un cœur de Roi. Il s'informa fort en détail de la situation de la Mère, & fut plus poli pour elle que bien des gens ne le seroient pour leur propre Mère... Je suppose qu'il peut en rendre raison... quoique je ne le puisse pas. Cette femme est à la vérité d'une bonne famille, & tout le reste: mais cela augmente son crime. Les bâtards abondent aujourd'hui. C'est une mode d'avoir des filles entretenues. Les gens de bien ne devoient pas soutenir ces malheureuses... Mais mon frère & vous, vous êtes des charitables créatures!... De tout mon cœur, mon enfant. La vertu, cependant, a tout au moins autant à dire d'un autre côté que de l'autre.

Quand les pauvres enfans sont au monde, comme dit votre frère... quand une pauvre femme est pénitente, *vraiment* pénitente... Votre frère a traité autrement M<sup>r</sup>. Giffard. Dans l'un & l'autre cas, il imite le tout puissant, il humilie l'impénitent, & encourage ceux qui se repentent.

Eh bien, eh bien; il est sans doute une bonne pâte d'homme; & vous, Harriet, vous êtes une bonne pâte de fille. *Là où il a été beaucoup donné, il sera beaucoup redemandé.* Mais je n'ai pas reçu une aussi bonne dose de charité que vous deux: que puis-je y faire?... Cependant, la femme s'en alla en le bénissant & en le louant; & cela, dit le Docteur, plus des yeux que de la bouche. Le fils aîné le quitta dans des transports de vénération. Les petits se jetèrent à genoux devant lui, le Docteur prétend que c'étoit sans ordre... Peut-être  
que

que ouï... Il les releva l'un & l'autre, les prenant dans ses bras & les baïsa... Aye, Harriet, vos yeux se mouillent, mon enfant! Les larmes auroient coulé, je suppose, si vous aviez été là! Est-ce que votre cœur est affoibli par votre présente situation? J'espère que non. Ouï, vous êtes une bonne créature; & je vois que le recit d'une action bien généreuse, comme qu'elle soit placée, aura toujours sa force sur un cœur aussi bienveillant que le vôtre. Il faut que vous soyiez Lady Grandison, ma chère, il le faut absolument... Mais il faut que je m'en aille. Vous dînez avec nous demain, dit mon frère?

Il me l'a demandé, & m'a prié d'engager mes cousins; mais il n'a pas répété l'invitation quand il est sorti.

Il compte sur vous, & nous aussi. Il doit me parler devant vous, je crois; je ne sai pas sur quoi: mais par l'empressement avec lequel il expédie tout, il est clair qu'il se prépare à nous quitter.

Ouï, Mademoiselle.

Ouï, *Mademoiselle!* Et avec cet air abbattu, & cette voix de mendiant!... Parlez comme une femme!... Plutôt il partira, s'il faut qu'il parte, plutôt il reviendra. Allons, allons, Harriet, vous serez encore Lady Grandison... *Aye!* un *soupir* aussi! Ces gens malades d'amour ont un langage que personne ne peut leur parler... Elle essaya alors de soupirer... Cela est-il bien, Harriet?... Elle soupira encore... Non ce n'est pas cela... Je n'ai jamais su ce que c'étoit que soupirer; que quand mon Père  
tour-

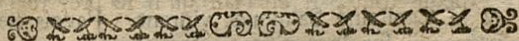
tourmentoit ma sœur; & encore c'étoit moins pour elle, que de peur qu'il ne me traitât un jour aussi cruellement. Nous pouvons être fort généreux pour les autres, Harriet, quand nous craignons d'avoir besoin un jour de la même compassion pour nous-mêmes. Nos meilleures passions, ma chère, ont leur mélange d'amour propre.

Vous faites un portrait de la nature humaine, que je n'aime pas, Charlotte.

Il n'en est pas moins ressemblant.

Elle se leva, me serra la main, & sortit avec précipitation... Soyez avec nous, Harriet, & ma cousine Reeves, & mon cousin Reeves, le plutôt que vous pourrez demain. Il faut que je vous parle, ma chère Harriet, d'un million de choses avant le dîner. Souvenez-vous que nous dinons de bonne heure.

Elle s'échapa... Heureuse Miss Grandison! Le charmant tour d'esprit!



## L E T T R E IX.

Suite.

Mercredi, 5. Avril.

Miss Jervois est venuë chez moi ce matin à six heures, impatiente, m'a-t-elle dit, de me communiquer de bonnes nouvelles. J'étois occupée à écrire. Je ne pouvois dormir.

J'ai vu ma Mère, m'a-t-elle dit, & nous som-

sommes bonnes amies. A-t-elle jamais été dure envers moi, Mademoiselle?

Chère créature ! lui dis-je, en la pressant contre mon sein, vous êtes une bonne fille ! Faites moi le plaisir de me raconter les détails.

Il faut que je vous représente, Lucy, autant que je pourrai me les rapeller, les expressions & les attitudes de cette aimable créature dans cette occasion.

Asséyez-vous, mon amour, lui dis-je... Quoi ! en parlant d'une réconciliation avec une Mère ! & devant la chère Miss Byron !.. Non, assurément.

Souvent elle avançoit une main ouverte, pendant qu'elle frappoit dessus avec le premier doigt de l'autre toujours en action : d'autrefois elle avoit les deux mains renversées, avec un air charmant d'admiration, & de plaisir : elle commença ainsi.

Il faut savoir qu'il étoit environ six heures après midi, hier, quand ma Mère, son mari, & le Capitaine Salmonet vinrent. J'avois été prévenuë sur leur visite, deux heures auparavant : cependant quand le carosse s'arrêta, & que de sa fenêtre je les vis descendre, je crus que je m'évanouïrois. J'aurois donné la moitié de ce que j'ai vaillant dans ce monde, pour être à cent milles loin.

Le Docteur Bartlet y étoit, & les recut. Mon tuteur, contre son attente, étoit obligé de répondre à une Lettre de Lord W., dont le porteur attendoit la réponse : mais ils n'avoient pas été là un quart d'heure, qu'il entra, & leur fit ses excuses, avec sa façon gracieuse, ordinaire.

moi

re.

ré. Jamais, dit le Docteur, personne n'eut l'air plus respectueux que le Major, & le Capitaine: ils vouloient faire leurs excuses pour la conduite qu'ils avoient tenuë en dernier lieu avec lui, mais il ne voulut pas le permettre; & ma Mère, dit le Docteur, se comporta bien, dès le commencement.

Dès qu'elle me demanda, mon tuteur eut la bonté de monter à ma chambre, il me prit la main... Cela n'étoit-il pas bien bon à lui?... Ma chère, dit-il, d'un ton si gracieux, pendant que nous descendions les degrés, ne tremblez pas ainsi, ne suis-je pas avec vous?... Votre Mère est fort calme & fort posée: vous devez lui demander sa bénédiction. Je délivrerai votre cœur sensible de toutes ses tristes: je vous ferai entendre ce que vous aurez à faire, & comment vous devez vous comporter envers ces Messieurs, selon que l'occasion se présentera.

Il avoit à peine dit ces mots, que la porte s'ouvrit, & je me trouvai dans la chambre avec lui.

Je me jettai à genoux, ... comme cela: mais je ne pus parler: voilà comme je fis, (elle baïsa ma main, en s'inclinant profondément) & ma Mère me releva... Il faut que vous me releviez, Mademoiselle... Oui justement comme cela... Elle me baïsa aussi, & mon col fut mouillé de ses larmes. Elle me donna des jolis noms, & m'encouragea, & me dit qu'elle m'aimoit, comme elle aimoit sa propre ame... Et j'étois encouragée.

Mon tuteur alors, avec l'air, & les manières d'un prince gracieux, prit ma main, & la

Tom. IV.

E

pré-



présenta premièrement au Major, & puis au Capitaine ; ils la baisèrent tous les deux, & dirent à ma louange je ne sai combien de belles choses.

Major, dit mon tuteur, en me présentant à lui, vous devez excuser la timidité de cette chère enfant : elle vous souhaite toute sorte de bonheur dans votre mariage : elle m'a témoigné qu'elle souhaitoit fort de vous rendre service, pour l'amour de sa Mère.

Le Major jura sur son ame, que j'étois un Ange!... Le Capitaine dit que, sur son salut, j'étois une charmante personne!

Ma Mère pleuroit... O Monsieur, dit-elle à mon tuteur... Elle se laissa tomber sur une chaise près de la fenêtre, sans pouvoir ajouter un seul mot.

Je courus à elle, & la ferrai dans mes bras, elle en pleura davantage : j'essuyai ses yeux avec son mouchoir : je lui dis que mon cœur souffroit de la voir pleurer : je la conjurai de m'épargner cette douleur.

Elle m'embrassa, & me baisa à la joue, & au front. O pensai-je, vous êtes bien bonne, ma chère Mère!

Mon tuteur vint alors vers nous, & prenant gracieusement la main de ma Mère, il la conduisit auprès du feu, & me plaça auprès d'elle, à la table du thé : il fit asseoir le Major, & le Capitaine auprès de lui. Il avoit tant de grace dans son maintien ! O Mademoiselle, je crains de devenir une Idolâtre. Et puis il dit, Emilie, ma chère, vous nous ferez le thé. Ma sœur a dîné dehors, dit-il à ma Mère... Oui, Monsieur,

ſieur, lui diſ-je, je le ferai. J'étois vive comme un oiſeau.

Mais avant que les domeſtiques entrent, permettez moi de vous dire, Madame, ce que Miſ Jervois m'a propoſé... Ils attendoient tous en ſilence.

Elle a ſouhaité que vous acceptiez de ſa main, Monsieur le Major, pour votre uſage commun, une augmentation de 100 l. par an, que j'aurai ſoin de vous faire payer par quartier, durant la vie de M<sup>e</sup>. O-Hara, ne doutant point que vous ne la rendiez heureuſe autant qu'il dépendra de vous.

Ma Mère ſe baiſſa, rougit par reconnoiſſance, & parut ſenſiblement obligée.

Et elle vous prie, Madame, d'accepter, comme de la part du Major, une rente de 100 autres livres qu'il tirera ſur moi par quartier auſſi, ou vous, Madame, ſi vous aimez mieux lui en éviter la peine, car ces 100 livres doivent être appliquées à vos uſages particuliers, Madame, & vous n'y aurez rien à voir, Major O-Hara.

Bon Dieu! Monsieur! dit le Major... Quel malheureux j'érois la dernière fois que j'ai été ici!... Qui pourroit tenir à cela!

Il ſe leva, & alla vers la fenêtre. Et le Capitaine dit, mon bon Jeſus, & quelque autre choſe que je ne pouvois remarquer, car je pleurois comme un enfant.

Quoi, Monsieur! dit ma Mère 400 l. par an! Eſt-ce ainſi que vous l'entendez?... Oui, Madame... Et, Monsieur, être ſi généreux que de me payer mes 100 l. comme ſi je les recevois, non de mon enfant, mais de mon mari!...

Bon Dieu! Que vous m'humiliez, Monsieur! Quelle honte, quels remords ne jettez-vous pas dans mon cœur!

Les larmes de ma pauvre Mère couloient aussi vite que les miennes.

O Mademoiselle, me dit la chère petite, me ferrant dans ses bras, comme votre tendre cœur est touché!... C'est bien heureux que vous ne fussiez pas là!

Le Docteur Bartlet vint pour boire le thé. Mon tuteur ne voulut pas permettre qu'Antoine qui s'étoit offert, nous servit. Antoine a été domestique de mon Père, quand ma Mère n'étoit pas si bonne.

Pendant qu'on but le thé, il n'y eut que des regards & des mots d'admiration & de gratitude.

Que leurs cœurs étoient aises! Je vous réponds... N'est-ce pas une charmante chose, Mademoiselle, que de rendre les cœurs des gens contents?... Oui, sûrement... Que de cœurs mon tuteur n'a-t-il pas réjoui! Il faut que vous lui recommandiez d'être méchant pour moi, autrement je ne saurai que devenir!... Mais alors, quand il le seroit, je me contenterois de me retirer toute seule, & de pleurer, d'être fâchée contre moi, & de penser qu'on ne sauroit le blâmer.

O mon amour! Mon Emilie! lui dis-je, prenez garde à votre reconnoissance. C'est ce qui a engagé votre bonne amie.

Mais que puis-je y faire, Mademoiselle? Un cœur droit peut-il être ingrat? Le Docteur Bartlet dit, qu'il n'y a point de vrai bonheur dans cet-

cette vie, & ne vaut-il pas mieux être rendu malheureux par les braves gens, que par les méchans? Ma chère Demoiselle, vous-même vous m'avez souvent renduë malheureusë par votre bonté pour moi; & parce que je savois que je ne pourrois jamais la mériter ni la reconnoître.

Cette chère jaseuse continua... Mon tuteur me prit en particulier quand on eut bu le thé? Mon Emilie, dit-il... (J'aimerois bien qu'il m'appellât *son* Emilie!... Mais tout le monde, je crois, est son Emilie.) que je voye ce que vous ferez de ces deux billets, (il m'en donna deux de 25 l. chacun)... on peut n'avoir pas de l'argent d'avance à présent. Nous supposons que votre Mère est mariée depuis six mois: l'argent destiné à ses usages, & l'augmentation de la pension peuvent commencer à se payer depuis le 25. 10<sup>bre</sup> dernier. Que je voye avec quelle grace Emilie disposera de ces billets quand ils se retireront. Par la conduite de Mr. O-Hara dans cette occasion, nous verrons si c'est un homme avec qui votre Mère puisse vivre heureuse, s'il n'y a pas de sa faute, à présent que *vous* les avez intéressés à bien vivre l'un avec l'autre; mais que cela vienne tout de vous.

Que cela étoit bon! J'aurois pu baiser la main qui me donnoit les billets, si j'avois cru que cela ne paroitroit pas trop familier.

Je vous comprends, Monsieur, lui dis-je

Quand ils s'en allèrent, dans des épanchement de reconnoissance & de joie, je m'adressai à Mr. O-Hara. Monsieur, lui dis-je, il



convient que le paiement de la pension ait un commencement; que ce soit depuis Noël dernier. Acceptez de ma main le premier paiement ... Je lui donnai un des billets; & regardant ma Mère avec un air de respect, de peur qu'il ne fît quelque méprise & qu'il ne se décriât lui-même aux yeux de l'homme du monde qui a le discernement le plus fin, je lui donnai encore l'autre billet.

Il regarda le premier billet, & puis l'autre, avec surprise ... Se courbant alors jusqu'à terre devant moi, & devant mon tuteur, il s'avança vers ma Mère, & les lui présenta tous deux. Il faut que ce soit vous qui parliez, Madame, dit-il, je ne puis le faire, comme je le dois. Dieu veuille que j'emporte mon cœur entier de cette maison! Il se précipita hors de la porte, & quand il fut dans le vestibule, il s'esfuya les yeux, & sanglotta comme un enfant, à ce qu'un des domestiques a dit à Anne.

Ma Mère regarda les billets l'un après l'autre, comme avoit fait son mari, & levant les yeux au ciel, elle m'embrassa ... Elle vouloit dire quelque chose à mon tuteur, mais il la prévint en disant, Emilie vous fera toujours sounifse, Madame, & respectera Mr. O-Hara: puiffiez-vous être heureux ensemble!

Il la conduisit dehors ... Y eut-il jamais une pareille condescendance! Il la conduisit vers son mari, qui s'étant un peu remis, vouloit donner quelque argent au domestique qui se retiroit pour ne pas le recevoir ... Personne, dit mon tuteur, en souriant gracieusement, ne paie mes domestiques que moi, Mr. O-Hara. Ce font

sont de braves gens , & ils méritent ma faveur.

Il conduisit ma Mère jusqu'à la porte. Il me fut impossible d'en faire autant. Je retournai en courant, & en pleurant de joie dans l'antichambre, quand ils en sortirent. Je ne pouvois me soutenir. Comment l'aurois-je pu, vous comprenez, Mademoiselle? . . . Pendant tout ce tems-là, le Capitaine Salmonet essuyoit ses yeux, haussait les épaules, levoit les mains au ciel, & crioit Jésus: une ou deux fois il fit le signe de la croix. Mais pendant tout ce tems mon tuteur avoit l'air, & agissoit comme s'il n'y avoit rien eu dans ces actions, & dans ces louanges dont il dût être glorieux.

Quand il revint vers moi, je me levai, & me jettai à ses pieds; mais je ne pus lui dire autre chose, que, je vous remercie, Monsieur, pour votre bonté envers ma Mère. Il me releva, il s'assit auprès de moi. Voyez, mon enfant, me dit-il, en prenant ma main (mon cœur étoit sensible à cette faveur, & palpitoit de joie) voyez ce que les gens qui ont de la fortune ont le pouvoir de faire. Vous en avez une considérable. A présent que votre Mère est mariée, j'ai des esperances d'elles. Ils garderont du moins les apparences l'un avec l'autre & devant le monde. Ils ne manquent de sens ni l'un ni l'autre: vous avez fait un acte de devoir & de bienveillance tout à la fois. Un homme qui leur enverroit ces deux cent l. prises sur votre fortune pour rendre votre Mère heureuse, n'aura pas mon Emilie . . . Voudriez-vous un tel homme ?

E 4

Votre



Votre Emilie, votre heureuse Emilie, Monsieur, n'a pas, & ne peut avoir un cœur qui vaille qu'on y prenne garde, si elle ne se laisse guider aveuglément par vous... Je lui dis cela, Mademoiselle, & c'est bien vrai.

Et ne ferra-t-il pas, lui dis-je, son Emilie contre son sein quand elle lui dit cela?

Non, Mademoiselle, ç'auroit été un trop grand honneur; mais il m'appella bonne enfant, & il dit, vous ne serez jamais exposée à suivre aveuglément mes avis; votre raison (& il m'appella encore son enfant,) fera toujours le juge de ma conduite envers vous, & dirigera votre attention à mes avis. Il dit quelque chose comme cela, mais beaucoup mieux que je ne puis le dire.

Il m'appelle plus souvent, *enfant*, Mademoiselle, que d'aucun autre nom, quand nous sommes seuls ensemble; & il n'est pas tout-à-fait aussi aisé, il me semble, quelquefois, dans ses façons avec moi, (quoique extrêmement gracieuses, je ne sai pas comment) que quand nous sommes en compagnie... D'où vient cela?... Je suis sûre que je le respecte autant dans un tems que dans l'autre... Croyez-vous, Mademoiselle, que cette remarque signifie quelque chose? Y a-t-il quelque raison pour cela?... J'aime à l'étudier, & à trouver la signification de ses regards, aussi bien que de ce qu'il dit. Le cœur de sir Charles Grandison est le livre du ciel... Ne puis-je pas l'étudier?

Etudiez le, ma chère, pendant que vous en avez la commodité. Mais il nous quittera bientôt, il quittera bientôt l'Angleterre.

Je

Je le crains, quoique j'aie de l'amitié & de la compassion pour la pauvre Clémentine dont le cœur est si blessé, & si accablé. Mais mon tuteur ne fera jamais qu'à vous. La première & la dernière chose que je demande dans mes prières, matin & soir, depuis que j'ai ouï parler de Mademoiselle Clémentine, c'est que vous seule puissiez être Lady Grandison. Et je continuerai à faire cette prière ... Mais, me le pardonneriez-vous? je conclus toujours en priant que vous permettiez tous deux à la pauvre Emilie de demeurer avec vous.

Le bonne petite! La pauvre Emilie, dit-elle! ... Je l'embrassai, & nous mêlâmes nos larmes, aiant toutes deux le cœur gros l'une pour l'autre, & peut-être chacune pour soi.

Elle s'en alla: j'ai repris ma plume ... & écrit ce qui s'étoit dit presque aussi vite que la pensée. Je la quitte pour me préparer à accompagner mes cousins au quarré de S. James.



## L E T T R E X.

Suite.

Mércredi soir, 5. Avril.

Mifs Grandison, comme je vous l'ai dit, emporta ma Lettre de hier. Aussitôt que nous entrâmes dans la maison de sir Charles, les deux sœurs nous conduisirent dans l'antichambre de la salle à diner, & me félicitèrent sur la grande considération que leur frère m'avoit ré-

E 5

moi-

moignée, quoique par préférence à elles, sur la communication qu'il m'avoit faite, & sa conduite délicate & tendre avec moi. Lord L. nous joignit, & comme il avoit lu la Lettre il me félicita aussi ... De quoi, Lucy?... Quoi! sur la possibilité, que si la malheureuse Clémentine mourroit, ou si elle étoit enterrée pour sa vie dans un couvent, ou s'il en étoit disposé autrement, eh bien, alors votre Harriet pourroit avoir lieu d'espérer de trouver un mari *civil* dans sir Charles Grandison, & une moitié de cœur! N'est-ce pas à quoi reviennent ces humiliantes félicitations?

Lorsque nous entrâmes, sir Charles étoit dans son cabinet avec Mr. Lowther, le chirurgien qu'il a engagé à aller avec lui. Il vint pour nous faire compliment, mais il retourna d'abord... Il avoit aussi avec lui deux médecins distingués par leur habileté pour les dérangemens de cerveau : il leur avoit communiqué auparavant le cas de la malheureuse Clémentine, & ils lui apportoient par écrit leur opinion sur la manière dont on devoit la traiter selon les différens symptômes de son desordre.

Il nous apprit cela quand il nous rejoignit, & parla en même tems avec beaucoup d'éloges, des chirurgiens Anglois, & sur-tout de celui-là. Il ajouta que comme les maladies de nerfs étoient plus communes en Angleterre que dans aucun autre païs, il se flattoit que les médecins Anglois seroient plus habiles que les autres dans la façon de les traiter; & que puisqu'il devoit faire le voyage, il vouloit se pourvoir de tous les moyens qu'il pouvoit imaginer, pour contri-  
buér

buër au rétablissement d'amis qui lui étoient si chers.

Miss Grandison lui dit que nous avions tous quelque crainte sur son voyage d'Italie, de la part de ce fier & opiniâtre Général. Miss Byron, dit-elle, nous a appris que M<sup>r</sup>. Beaumont ne vous conseille pas le voyage.

Le jeune Marquis de Porretta, dit-il, est vif, mais il est galant homme, & il aime sa sœur. Il faut donner quelque chose au chagrin qu'il ressent de leur malheureuse situation. Il est naturel, dans une violente affliction, d'en chercher les causes hors de nous. Je n'ai aucune crainte de lui, ni de personne. La tâche à laquelle je suis appelé, me regarde personnellement; il faut s'en remettre de l'événement à qui on le doit. Si ma visite donne quelque soulagement à un seul de la famille, je serai bien payé de mes peines; si elle en donne à plus d'un, je serai trop heureux... Et quel que puisse être l'événement, je serai plus à mon aise avec moi-même, que je ne pourrois l'être, si je ne me rendois pas à la prière de l'Evêque, fût-il le seul qui me l'a fit.

Lord L. demanda à sir Charles, s'il avoit fixé le jour de son départ?

Je viens de le fixer, dit-il, dans cette demie heure: Mr. Lowther m'a dit qu'il sera prêt au commencement de la semaine prochaine; & j'espère d'être samedi au soir à Douvres pour m'embarquer.

Nous nous regardions l'un l'autre: Miss Grandison m'a dit ensuite que j'avois changé plusieurs fois de couleur, & que je lui avois

fait peur. Mon cœur étoit effectivement un peu ébranlé. Je crois que je ne dois pas penser à prendre congé de lui quand il partira. Ah Lucy! dans neuf jours d'ici!... Cependant dans moins de neuf jours après cela, je serai dans les bras des plus tendres parens dont aucune créature ait jamais pu se vanter.

Sir Charles prenant sa sœur en particulier; j'ai quelques mots à vous dire, Charlotte, lui dit-il. Ils furent ensemble près d'une demie heure. En revenant, j'ai sujet de penser, dit-il, que Charlotte consentira à donner la main à Lord G. Elle a de l'honneur, il faudra bien que son cœur suive sa main. J'ai une prière à lui faire devant tous nos amis communs... Le Comte de G., Lady Gertrude, Lord G. font tous les mêmes instances; c'est que je puisse donner ma sœur à Lord G. avant que de quitter l'Angleterre.

Je vous ai dit, mon frère, que cela est impossible, si vous partez dans neuf ou dix jours.

Sir Charles me pria en particulier de travailler à la déterminer. Je ne puis, dit-il, douter que Miss Grandison ne veuille obliger son frère.

Elle s'opposa avec force à fixer sitôt le jour.

Il la pressa de l'air le plus tendre, & cependant très-sérieusement. Il dit qu'il lui convenoit de mettre ordre à ses affaires avant que de partir; qu'il quitteroit l'Angleterre avec beaucoup moins de peine, s'il voyoit sa sœur mariée avec un aussi honnête homme que Lord G., Lord G. dit-il, vous adore. Vous vous proposez d'être à lui: déterminez-vous à obliger votre

tre

tre frère, qui, quoiqu'il ne puisse être heureux en lui-même, souhaite de vous voir heureuse.

O sir Charles! dit-elle, vous me désolez par votre sérieux, & par votre bonté.

Le sujet n'est pas indifférent, Charlotte: je parle très-sérieusement. J'ai beaucoup d'affaires à régler. Mon cœur est dans cette compagnie, cependant mes occupations me laisseront peu de tems pour en jouir jusqu'à mardi prochain. Si vous me refusez à présent, il faudra bien que je me soumette. Si vous avez autre chose à alléguer qu'une fausse délicatesse, dites le, & je ne vous presserai pas davantage.

C'est donc ici la dernière fois que vous me le demandez, Monsieur? dit-elle d'un air un peu méchant.

Ce n'est pas le dernier mot de Lord G... mais c'est le mien... Mais je ne vous permettrai pas de me répondre en plaisantant. Si vous pouvez nommer un jour avant mardi prochain, vous m'obligerez beaucoup. Je laisse cela à vos réflexions. Il sortit.

Chacun la pria alors de faire ce plaisir à son frère, & sur-tout Lady L. Elle lui dit qu'il avoit des *droits* sur sa complaisance, & qu'il lui avoit parlé, à elle, d'une manière encore plus sérieuse: elle pourroit à peine l'excuser, dit-elle, si ce qu'il avoit dit si sérieusement, qu'il devoit mettre ordre à ses affaires, ne faisoit aucune impression sur elle. Vous savez, Charlotte, continua-t-elle, qu'il ne peut avoir d'autre motif que votre bien; & vous m'avez dit que vous avez dessein d'épouser Lord G., que vous estimez son Père, sa Tante, & tous ceux

de sa famille que vous avez vu; ils sont tous charmés de vous. Les arrangemens sont réglés, mon frère vous l'a dit hier au soir. Il ne manque plus que votre jour.

Je voudrois, dit-elle, qu'il fût la moitié aussi pressé de se marier lui-même.

Il le seroit, j'ose dire, Charlotte, si cela dépendoit autant de lui que de vous.

Que diantre! se marier dans une semaine avec un homme que j'ai querellé pendant les quinze derniers jours... Il faut que la fierté, & la petulance baissent par degrés, ma sœur. Il me faut un mois au moins, pour adoucir assez mes traits avec lui, afin qu'il puisse me sourire en face.

Votre frère vous a fait entendre, Charlotte, lui dis-je, qu'il aime votre vivacité; mais qu'il l'aimeiroit encore plus, si elle consultoit *les tems & l'occasion*.

Il est forti, ma sœur, dit Lord L., dans la résolution de ne vous plus presser, si vous le refusez.

Je *hais* ses façons décisives.

Ne vous a-t-il pas fait sentir, Charlotte, lui dis-je, & d'une manière si sérieuse que cela a touché tout le monde, qu'il y a une forte de nécessité pour lui?

Je n'aime pas cette Clémentine, Harriet. Tout cela vient d'elle.

Dans ce moment un bruit à la porte nous annonça des visites. Emilie accourut... Lord G., le Comte, & Lady Gertrude, je vous assure!

Miss Grandison changea de couleur... Un tour de mon frère!... Ah ciel! Je vais être afflic-

assiégée!... Je veux être boudeuse, pour n'être pas impertinente.

*Boudeuse*, vous ne pouvez l'être, Charlotte, dit Lady L. mais *impertinente*, vous le pouvez. Souvenez-vous cependant du sérieux de mon frère, & épargnez Lord G. devant son Père, & sa Tante, autrement vous nous ferez de la peine à tous.

Comment le puis-je? Notre dernière querelle n'est pas finie. Mais avertissez le de n'être ni impertinent, ni trop assuré.

Sir Charles entra dans ce moment, introduisant le Comte, & Lady Gertrude. Après les premiers complimens, je vous prie, sir Charles, lui dit Miss Grandison, en le tirant à part, auprès de moi, & parlant bas, dites moi la vérité, ne saviez-vous rien de cette visite?

Je les ai *invité*, Charlotte, lui dit-il à l'oreille. Je n'ai pas cependant voulu vous surprendre. Si vous cédez, vous me ferez un grand plaisir; si non je ne serai pas fâché contre ma sœur.

Que puis-je faire? Soyez moins bon pour moi, Monsieur, ou moins pressant.

Vous avez assez donné au point d'honneur femelle, Charlotte. Lord G. vous a fait la cour avec zèle. Vous ne doutez pas de l'ardeur de sa passion, ni de votre propre pouvoir. Laissez moi le jour; que ce soit mardi prochain.

O ciel, Je ne puis vous souffrir, après une telle... Elle sembloit hors d'haleine, il se tourna vers moi, elle alla près de Lady Gertrude, qui se levant la prit par la main, & passa avec elle dans la chambre voisine...

Elles y restèrent jusqu'à ce que le dîner fût  
fer-

servi. Quand elles revinrent, je crus que je n'avois jamais vu Miss Grandison si aimable: ses joues étoient couvertes d'une charmante rougeur. Un joli embarras dans ses yeux donnoit des grâces à toute sa physionomie, & adouciſſoit, pour ainsi dire, la majesté naturelle de ses traits.

Lord G. avoit l'air charmé, comme si son cœur eût été rempli des plus heureux présages. Le Comte ne paroissoit pas moins content.

Miss Grandison contre son ordinaire fut pensif pendant tout le dîner. Je fus bien joyeuse de la voir ainsi, dans l'esperance que quand l'amant deviendroit époux, la maîtresse trop vive se changeroit en obligeante épouse... Cependant de tems en tems, quand la joie du cœur de Milord se répandoit sur ses lèvres, je pouvois remarquer dans les yeux de Charlotte, cet air malin qui la fait aimer & craindre tout à la fois.

Après le dîner le Comte de G. & Lady Gertrude souhaitèrent d'avoir une conférence avec sir Charles & Lady L. Bientôt sir Charles entra, & leur mena Miss Grandison. Lord G. changea souvent de couleur.

Sir Charles les laissa ensemble & nous joignit. Nous étions debout, il me prit à part... J'espère, Mademoiselle, me dit-il, qu'on pourra gagner Charlotte pour mardi prochain; mais je ne la presserai plus.

Je croyois qu'il se préparoit à me dire quelque chose de particulier, quand Lady L. entra, & nous pria tous deux d'aller vers sa sœur, qui avoit quitté le Comte, & Lady Gertrude, de leur consentement.

Ah

Ah ma Harriet, dit-elle, aiez pitié de moi, ma chère!... L'abattement est l'enfant de l'orgueil!... Se tournant alors vers sir Charles, je me confessé vaincue, lui dit-elle, par votre empressement, puisque vous devez bientôt nous quitter, & par les importunités du Comte de G. de Lady Gertrude, & de ma sœur... Sans avoir mon cœur, ni mes habits prêts, je suis résolue d'obliger le meilleur des frères. Disposez de moi, Monsieur, comme vous le trouvez à propos.

Ma sœur consent, Monsieur, dit Lady L. pour mardi prochain.

De bon cœur, j'espère. Si Charlotte soupçonne qu'en prenant plus de tems, elle pourroit n'être pas à Lord G. qu'elle en prenne. Lord L. pendant mon absence fera pour elle tout ce que je souhaite d'être quand elle sera déterminée.

Je ne balance point, Monsieur; mais j'aurois voulu du moins un mois de tems pour me reconnoître; & après avoir traité Lord G. si cavalièrement, j'aurois voulu lui donner par degrés quelques perspectives de bonheur avec moi qu'il n'a pas eu jusqu'à présent.

Sir Charles l'embrassa. Je ne vois plus que ma sœur, dit-il, que le changement commence à présent! Lord G. en sera charmé, & regardera tout ce qui s'est passé, comme des épreuves seulement de son amour pour vous. L'épouse obligeante lui fera oublier la maîtresse trop vive: à présent, ma chère sœur, permettez moi de vous présenter au Comte & à Lady Gertrude.

Il la conduisit vers eux: Lady L. prit ma main, & m'y mena aussi... Charlotte, Milord, dit-il,

dit-il, cède à vos instances & à celles de Lady Gertrude; mardi prochain unira les deux familles par la plus tendre relation.

Le Comte la baïsa d'un air fort tendre: Lady Gertrude en fit autant, & courut d'abord à son neveu, qu'elle amena, & présenta à Miss Grandison.

Elle n'eut que le tems de me dire à l'oreille quand il approcha; Ah, Harriet, voici le plus mauvais rolle de la pièce... Il mit un genou en terre, lui baïsa la main, mais il étoit trop aisé pour pouvoir parler; car Lady Gertrude lui avoir dit en l'amenant, que mardi étoit son heureux jour.

Il est impossible, Lucy, que sir Charles Grandison n'emporte tout ce qu'il a entrepris. Quand il paroitra devant la famille de Porretta en Italie, qui pourra tenir contre lui? Sa considération n'a-t-elle pas doublé, & *plus* que doublé, depuis qu'il les a quitté? Ils invitent à présent un homme dont ils avoient souhaité l'absence. Ils ont essayé inutilement tous les autres moyens de rétablir leur Clémentine. Il possède à présent un bien considerable. Le bruit de ses vertus est allé dans les païs éloignés. O ma chère, tous les obstacles doivent fuir devant lui. Et s'il plait au ciel de rétablir Clémentine, tous ses parens doivent concourir pour la lui donner aux conditions qu'il a proposées, & dont il ne peut revenir, les aiant proposé lui-même.

Il est évident que son cœur est à Bologne... Eh bien, mais il y doit être. Cependant je n'ai pu m'empêcher d'être sensiblement touchée de ces mots que je lui ai entendu dire à

Lord

Lord L. qui lui avoit demandé quelque chose.  
 „ Je suis impatient de partir. Si je n'avois  
 „ pas attendu Mr. Lowther, j'aurois répondu  
 „ en personne aux dernières Lettres que j'ai  
 „ reçues d'Italie.”

Mais puisque l'honneur, la compassion, l'amour, l'amitié, plus noble encore que l'amour, ont des droits sur lui, qu'il obéisse à sa vocation. Il m'a accordé une haute estime; que je sois digne de son amitié! J'aurai des serremens de cœur dans l'occasion; mais qui n'en a pas, en aimant quelqu'un plus que le reste du monde?

Pendant que nous buvions le thé, sir Charles parlant de son cousin Grandison à Lord L. Il est étrange, Milord, dit-il, que nous n'entendions rien dire de notre cousin Everard depuis si longtems; mais dans quelque tems qu'il *revienne sur l'eau*, Charlotte, si je suis absent, recevez le sans lui faire de reproches. Cependant j'aurois été bien aise qu'il prît part à nos plaisirs. Faut-il que je quitte l'Angleterre sans le voir?

J'apprends que ç'a été la méthode de ce pauvre malheureux, de s'enfermer quelquefois avec quelque femme dans une maison particulière; de peur que son cousin ne le trouve, & au bout de deux ou trois mois, quand il est las de sa miserable compagnie, il *revient sur l'eau*, comme dit sir Charles, il se fait voir, il cherche la faveur & la compagnie de son cousin, & pendant autant de mois, il vit dans un état de contrition. Sir Charles, dans sa grande charité, croit jusqu'à ce qu'il survienne quelque nouvelle tentation, qu'il est sincère dans son repentir, &

il espère qu'avec le tems il reconnoitra ses éga-remens.

Oh Lucy, quelle basse, quelle rampante, & miserable créature paroît un libertin, quand on *baisse* les yeux sur lui, & qu'on les *lève* sur une créature aussi glorieuse que sir Charles Grandison!

La conversation tomba sur l'engagement qu'avoit pris sir Charles pour le lendemain au sujet du triple mariage des Danbys. Nous le félicitâmes tous de l'heureux succès qui avoit recompensé sa bénéficence pour cette famille. Il nous fit un portrait des trois couples fort à leur éloge, & loua les familles de part & d'autre qui alloient être si étroitement unies, n'oubliant pas de parler obligamment de l'honnête Procureur Mr. Sylvestre.

Il nous dit qu'il partiroit vendredi de grand matin pour Windfor, pour accompagner Lord W. dans sa première visite à la maison de Mansfield. Vous aurez la peine, Lady L. dit-il, de faire remonter les bijoux de *feue* Lady W. pour un présent à la future. Milord me les a montré, parmi un grand nombre de joyaux précieux de sa défunte épouse. Ils sont riches & feront honneur à son rang. Vous ferez charmée Lady L. & vous, mes sœurs, de votre nouvelle tante, & de toute sa famille. Je me réjouis dans la perspective du bonheur qui accompagnera les derniers jours du frère de ma Mère; & en même tems d'être un moyen pour relever une ancienne & vertueuse famille.

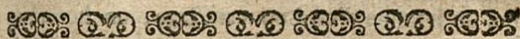
Nous nous regardions tous les uns les autres, comme pour nous soutenir contre notre sensibilité, car tous nos yeux étoient mouillés de larmes.

mes. Voilà à présent, pensois-je, ce grand homme qui réjouit tous ceux qui le voient & l'entendent; mais dans dix jours *où* sera-t-il? Et à qui sera-t-il dans un an?

Il parla avec un singulier plaisir de l'arrivée si souhaitée de son Beauchamp. Il se plaisoit à penser qu'il laisseroit derrière lui un homme qui charmeroit tout le monde, & qui le remplaceroit auprès de ses amis pendant son absence... Le beau portrait, qu'il fait, avec le Docteur Bartlet, de cet aimable ami!

Comme le Comte, & Lady Gertrude devoient tout ce qu'il disoit! Ils étoient fiers de la relation qu'ils alloient avoir bientôt avec un homme de ce mérite.

Vous me dites dans votre dernière Lettre, Lucy, que Mr. Greville a la hardiesse de laisser échaper des menaces contre cet excellent homme... Miserable!... Que mon cœur se soulève contre lui!... Il... Mais ne parlons plus de cette vile créature.



## L E T T R E X I.

Suite.

Jeudi matin, 6. Avril.

**M**iss Grandison & Miss Jervois sortent d'ici. Lady L. a résolu, dit Charlotte, de mettre tout le monde à l'ouvrage, pour que toutes choses soient en aussi bon ordre qu'il sera possible en si peu de tems, pour mardi prochain.

Miss

Mis Grandison, le croirez-vous? avouë qu'elle n'a pas le courage de penser à rien. Quelle doit être la solennité de cette circonstance quand elle est proche, puis qu'elle ôte le courage à Charlotte Grandison.

Elle monta avec moi dans mon appartement. Elle se laissa tomber sur une chaise: c'est une folie de le nier, Harriet, mais je suis fort abatuë, & fort forte. Je n'aime point mardi prochain.

Votre objection n'est-elle que contre le jour, ma chère?

Je n'aime point le personnage.

Y en a-t-il quelqu'un que vous aimiez mieux?

Je ne puis pas dire cela. Mais ce frère me fait mépriser tous les autres hommes. Je voudrois composer pour avoir un mari la moitié aussi bon... tendre, doux, humain, poli, & même gai au milieu de l'affliction!... O Harriet! où trouver un homme pareil?

Nulle part... Mais par votre mariage, vous ne perdez pas, au contraire, vous vous assurez encore mieux l'affection de ce frère. Vous aurez un homme d'un bon caractère, un honnête homme pour mari, un homme qui vous aime; & vous aurez par dessus cela votre frère.

Croyez-vous que je puisse être heureuse avec Lord G.?

Surement, s'il n'y a pas de votre faute.

C'est là l'affaire: je puis peut-être supporter le personnage, mais je ne puis l'honorer.

Ne faites donc pas vœu de l'honorer; ne vous présentez pas avec lui à l'autel.

Mais il le faut... Mais je crois que *je pense* trop: la réflexion n'est pas amie du mariage...

Plus

Plût au ciel que le même jour que je donnerai la main à Lord G., la vôtre fût unie avec celle de mon frère!

Ah Mifs Grandison! Si vous m'aimez, tâchez de me guérir, & n'entretenez pas l'esperance d'une chose qui jamais, jamais ne peut être.

Chère créature! Vous ferez plus grande que Clémentine, c'est-à-dire, que ce qu'il y a de plus grand, si vous pouvez soumettre une passion qui a bouleversé sa raison.

Né faites pas, Charlotte, des comparaisons dans lesquelles la conscience dit à votre Harriet qu'elle doit avoir du dessus. Il n'est pas besoin que je me méprise moi-même, pour me croire inférieure à Clémentine.

Vous êtes une généreuse créature!... Mais ce mardi qui s'approche... Je n'en puis soutenir l'idée.

Chère Charlotte!

Et chère Harriet!... Mais les empressemens, les assiduités de ce ridicule personnage me dégoûtent.

Vous ne le haïssez pas?...

Le haïr... Non... je ne le hais pas. Mais je me suis si fort accoutumé à le regarder comme un sot, que je ne puis m'en empêcher. Il n'auroit pas dû être si docile avec un caractère comme le mien; il auroit dû se fâcher quand je me jouois de lui. J'en ai fait mon jouët, je ne m'en déferai pas, cela est certain.

J'espère donc qu'il se fâchera contre vous, qu'il se ressentira de vos mauvais traitemens.

C'est trop tard, c'est trop tard pour commencer, Harriet. Je ne le souffrirais pas à présent,

sent. Il ne m'a jamais laissé voir que son visage pût s'accomoder de deux sortes de traits. Le pauvre homme peut avoir l'air affligé, je fais fort bien cela: mais il me fera toujours rire quand il voudra prendre l'air *fâché*.

Vous n'y pensez pas, Charlotte. Vous pouvez lui donner tant de sujet d'être fâché, que cela lui devienne habituel, & vous seriez bien aise alors de le voir content. Les hommes ont cent moyens que les femmes n'ont pas de s'amuser hors de la maison quand ils n'y sont pas heureux. J'ai ouï faire cette remarque à...

A votre Grand-Mère, Harriet. La bonne vieille Dame! Cela pouvoit être ainsi sous son règne; mais vous trouverez que les femmes ont aujourd'hui autant de moyens que les hommes de s'amuser hors de la maison. N'avez-vous pas fait cette remarque vous-même dans une de vos Lettres à Lucy? Ah, ma chère, nous pouvons pendant les vingt quatre du jour, nous moquer de nos Monarques, s'ils ne sont pas dociles.

Mais Charlotte Grandison ne veut pas, ne peut pas...

Oùï, cela est vrai, ma chère, ... mais alors je ne ferai pas *Grandison*. Cependant l'homme trouvera quelque sûreté dans la bonté de mon frère. Il n'est pas seulement bon lui-même, mais il rend bons aussi, ou par la crainte ou par la honte, tous ceux qui ont quelque relation avec lui. Mais j'espère que quand huit ou quinze jours seront heureusement passés, & que mes esprits seront revenus de l'abbatement où m'a jetté cette abominable précipitation, je pourrai

rai

rai trouver quelque imagination qui fera rire tout le monde, excepté celui qui pourroit se mettre en tête qu'il en souffre. Et peut-on rire, & être fâché dans le même moment?

Vous ne devriez pas vous marier, Charlotte, jusqu'à ce que cette veine de raillerie fût fermée.

J'espère de la conserver jusqu'à cinquante ans.

Ne dites pas cela, Charlotte. Dites que vous espérez de la conserver seulement aussi longtems qu'elle sera regardée comme innocente, par celui qu'il fera de votre devoir d'obliger, & aussi longtems qu'elle ne vous fera point de tort à vous-même.

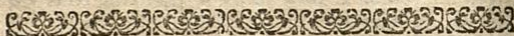
Votre servante, sainte Gravité!... Mais ce qui doit être sera. Il doit le voir. Ce sera son affaire. Il péchera avec les yeux bien ouverts. Je crois qu'il m'a assez vuë pour être averti. Tout ce qui m'inquiète, ce sont les huit ou quinze premiers jours. Il fera le Roi pendant tout ce tems-là... Cependant peut-être pas tout-à-fait encore. Et dès-lors je serai toujours sa souveraine, ou je suis bien trompée. Que diantre une femme époufera un homme qui ne vaut pas mieux qu'elle, & elle négligera de se payer elle-même de sa condescendance!... Mais, aye-ouf!... Voilà un soupir, Harriet. Si j'étois à la maison je vous chanterois une chanson, ou je vous jouerois un air, pour me reconforter un peu moi-même.

Elle me pria ensuite très-instamment de lui tenir compagnie jusqu'au jour fatal, & pendant ce jour. Vous voyez, dit-elle, que mon frère est engagé jusqu'à lundi. Chère créature,

soutenez moi, fortifiez moi... Ne voyez-vous pas mon cœur battre à travers mes habits?... Si vous m'aimez, venez déjeuner demain avec moi, & ne me quittez pas pendant tout le tems... N'êtes-vous pas ma sœur, & l'amie de mon cœur? Je vous donnerois un mois si vous me le demandiez. Allons, descendons, je demanderai permission à vos cousins.

Elle le fit, & ils l'accordèrent volontiers, avec leur bonté ordinaire.

Sir Charles est parti ce matin pour assister au triple mariage; dans un habit charmant, dit sa sœur. J'ai fait promettre à Miss Grandison de me rendre compte de tous les détails qu'elle pourra apprendre par le moyen de Saunders, ou par le recit-même de sir Charles. Nous autres, jeunes filles, nous sommes, je crois, fort attentives à de pareilles scènes, comme pouvant nous y trouver un jour.



## LETTRE XII.

*Miss GRANDISON à Miss BYRON.*

Jedi soir.

**D**éraisonnable, méchante, cruelle Byron! Attendre qu'une pauvre créature si près de son exécution, écrive comment se sont comportés d'autres gens dans les mêmes circonstances redoutables! Le nœud du mariage a pendu depuis quelque tems sur ma tête; Je l'ai déjà autour du col, ... Presque étranglée, ma chère!

re!...

re!... Entendre lire, en premier lieu, en second lieu, en troisième, en quatrième, presque jusqu'à douze... Dieu nous soit en aide!... Et le vilain Notaire levant contre moi son né armé de lunettes, comme pour voir comment je suportois la chose! Lord G. m'insultant, à ce qu'il me sembloit, par ses regards; Lady Gertrude riconnant; la petite Emilie sur le point de se récrier... Comment Harriet soutiendra-t-elle ces abominables lectures?... Mais je les ai quitté, pour reprendre haleine, & obéir à ma Byron.

Que vous dirai-je donc à présent au sujet des Danbys? Saunders a fait son rapport. Sir Charles nous a dit quelque chose. Cependant je ne vous donnerai que les chefs: suppléez le reste.

En premier lieu, mon frère alla chez M<sup>r</sup>. Harrington, tante de Miss Danby: elle fit tout excepté de l'adorer: elle avoit avec elle deux jeunes Dames, parentes de feu son mari, des friandes Demoiselles de la cité, qui s'étoient fait inviter pour voir l'homme qu'elles apelloient un prodige de générosité & de bonté. Saunders entendit l'une d'elles disant à l'autre, Ah ma sœur! C'est le Roi des hommes! Quelle pitié qu'il n'y en ait pas beaucoup de pareils! Mais, Harriet, s'il y en avoit une centaine, nous n'en laisserions pas un aller chercher une femme dans la cité: n'est-il pas vrai, ma chère?

Sir Charles fit l'éloge de Miss Danby. Elle étoit remplie de reconnoissance, & d'humilité, je suppose. Débonnaire, modeste, humble, ce sont les qualités des femmes dont les hommes



sont le plus fous. Mais le mariage, & le sentiment d'une obligation, humilient également des cœurs même plus fiers que celui de Miss Danby; comme votre pauvre Charlotte peut le certifier.

Les jeunes époux & le reste de la compagnie devoient joindre sir Charles, l'épouse, & ces Dames, à S. Helène, c'est, je crois, le nom de l'Eglise.

Comme si le mariage étoit un honneur, la fille Danby, pour faire honneur à sir Charles, devoit être attelée la première. Il la donna au fils Gaillard. Le Père Gaillard donna sa fille à Edward Danby; Mais Mr. Hervey donna premièrement sa nièce à l'ainé.

Une des épouses, j'ai oublié laquelle, s'évanouit tout-à-fait; une autre s'évanouit à moitié; ... sauvée par des sels sentis fort à propos. La troisième, la pauvre ame! pleuroit de tout son cœur ... Comme je suppose que je ferai mardi.

Jamais sûrement, il n'y eut un faiseur de mariages comme mon frère, Dieu me donne bientôt ma revanche sur lui, dans le même goût!

La procession étoit un triomphe ... six carrosses, avec quatre fots ou fortes dans chacun, allèrent tous chez Mr. Pouffin à Enfield. Ils y trouvèrent une nombreuse compagnie. Mon frère fut extrêmement gai, & les hommes aussi bien que les femmes se disputoient ses attentions; mais il furent fort attrapés en apprenant qu'il devoit les quitter le soir de bonne heure.

Une

Une Dame mariée, la femme de Monsieur... Monsieur Chose, (j'ai fort mauvaise mémoire pour me rapeller les noms de ces Chevaliers de la cité) étoit résolue, dit-elle, puisqu'ils ne pouvoient avoir sir Charles pour ouvrir le bal, de danser une fois avant le dîner avec le plus bel homme de l'Angleterre. On fit venir les Musiciens; & il ne fit point difficulté d'obliger la compagnie dans ce jour de joie.

Savez-vous, Harriet, que sir Charles passe pour un des plus beaux danseurs de l'Angleterre? Souvenez-vous, ma chère, (Dieu me soit en aide! Je serai alors stupide, & ne me ressouviendrai de rien) souvenez-vous de le prendre pour danser mardi, vous jugerez alors par vous-même de son excellence dans cette science... Ne peut-on pas appeller la danse une science? Je suis sûre que oui, si l'on en juge par le petit nombre de gens qui dansent gracieusement; & que c'est même une science difficile.

Sir Charles apparemment charma si fort tout le monde qu'ils voulurent absolument qu'il dansât avec l'épouse de Mr. Gaillard, qui passoit pour une belle danseuse. Après cela il prit les deux autres épouses l'une après l'autre.

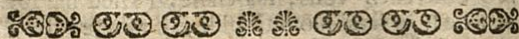
O!... Et souvenez-vous, Harriet, de gagner quelqu'un pour le faire chanter... Vous jouerez du clavecin... Je crois que j'oublierai dans cet agréable moment du jour, (car vous avez une main charmante, ma chère) que je suis la principale folle dans la pièce du soir.

O Harriet!... Comment puis-je, dans les circonstances où je suis, m'occuper encore de



ces fades & sots personnages. Venez vers moi, mon amour, dès le point du jour, & ne me quittez pas jusqu'à ce que ... Je ne fais pas jusqu'à quand. Venez, & prenez ma place, ma chère; Je haïrai cet homme. Il ne fait que fautiler & danser autour de moi, & faire des grimaces, & tout le monde le soutient. Faut-il (j'espère que non) que ce soit ici la dernière fois que je me nomme

CHARLOTTE GRANDISON?



LETTRE XIII.

Miss BYRON à Miss SELBY.

*Du quarré de S. James, vendredi matin, 7. Avril.*

**S**ir Charles Grandison est parti de bonne heure ce matin pour aller chez Lord W. & de là chez Lady Mansfield. Je suis ici avec cette bizarre Charlotte.

Lady L. Miss Jervoï, moi, tout ce qu'il y a de femelle dans la maison, ou qui travaille dehors pour les deux sœurs, tout est occupé aux préparatifs pour mardi prochain.

Miss Grandison est la seule oisive: je lui dis que c'est par affectation.

Le Comte lui a fait présent, au nom de son fils, de quelques joyaux fort riches. Lord G. en a commandé aussi d'un très-grand prix: il prend en tout l'avis de Lady L., comme on peut le voir

voir par le goût de l'ouvrage. On a commandé de nouveaux équipages, ils seront fort brillans.

Mifs Grandison m'a confonduë ce matin par un trait de sa générosité. Elle m'a extrêmement pressé d'accepter comme sa troisième sœur, sa part des bijoux de sa Mère. Vous pouvez croire que j'ai absolument refusé un tel présent. J'étois fâchée contre elle, & je lui ai dit qu'elle n'avoit qu'un seul moyen de faire sa paix, c'étoit, que puisqu'elle devoit être si complètement pourvue par son Mari, elle rejoignît les deux moitiés, en présentant la sienne à Lady L. qui avoit refusé des bijoux de Lord L. quand ils se marièrent, & qui par ce moyen feroit, dans cette occasion, une figure aussi brillante qu'elle.

Elle a été charmée de cette idée; & à l'insu de tout le monde, excepté de moi, elle les a déjà donné à son jouailler, qui les doit monter précisément comme ceux qu'elle doit avoir, & que Lady L. n'a pas. Par ce moyen, qui les rendra en quelque manière inutiles pour elle-même, elle compte qu'elle obligera sa sœur, malgré toutes ses résistances, à les accepter.

Lady Gertrude prépare aussi quelques beaux présens pour sa nièce chérie. Mais ni la satisfaction de la famille où elle entre, ni celle de ses parens, ne donnent à la méchante Charlotte aucune joie sensible, & ne procurent pas à Lord G. les attentions qu'elle doit songer à commencer à lui montrer. Pour lui, il n'y eut jamais d'homme plus heureux. Cependant, il s'en trouveroit peut-être mieux avec elle, s'il pouvoit être plus modéré dans l'expression de sa joie,



qu'elle s'est mis dans la tête de regarder comme une insulte.

Elle ne donne pas carrière cependant à son humeur satyrique, comme avant que le jour fût fixé. Elle n'est pas tout-à-fait aussi maligne qu'elle étoit. Elle a l'air pensif, & de ne pas s'embarasser de tout ce que nous faisons pour elle. Elle va & vient, & affecte de ne s'amuser que de son clavecin. La singulière chose que Miss Grandison! Cependant elle tient toujours Milord dans une distance respectueuse. Je lui ai dit qu'elle ne savoit comment descendre jusqu'à lui, avec cette grace qui lui est si naturelle avec tout autre.

J'ai parlé au Docteur Bartlet du voyage de sir Charles en Italie. Personne ne fait, dit-il, quels saignemens de cœur sont cachés sous cette contenance bonne & gaie. Sir Charles Grandison a une prudence bien au dessus de celle de presque tous les jeunes gens; mais il a un cœur bien sensible.

Je regarde comme assuré, Monsieur, lui dis-je, qu'à l'avenir il fera plus Italien qu'Anglois.

Cela est impossible, Mademoiselle! Un jeune homme raisonnable tire cet avantage de ses voyages, qu'il apprend par ce qu'il voit dans les autres pays, à préférer le sien. Les étourdis font tout le contraire. La patrie de sir Charles lui est devenuë plus chère par sa longue absence. L'Italie en particulier, est apellée le jardin de l'Europe, mais elle vaut plus par ce qu'elle a été, & ce qu'elle pourroit être, que par ce qu'elle est. Je n'ai pas besoin de dire, à une personne aussi instruite par la lecture & la con-  
ver-

versation, d'où vient cette prodigieuse différence. Sir Charles Grandison la sent bien. Il aime son pays avec le jugement d'un sage; & il n'est pas exempt des préventions d'un patriote.

Mais, Docteur, il a offert, comme vous savez, de résider . . . Je m'arrêtai là.

Où, Mademoiselle; & il ne reculera pas, si on l'appelle à tenir ses offres. Mais c'est cette incertitude qui le gêne.

J'ai compassion de mon patron, continua-t-il; Je vous ai dit souvent qu'il n'est pas heureux. A quoi l'imprudence ne doit-elle pas s'attendre, puisque la prudence même a tant à souffrir! Sa seule consolation est qu'il n'a rien à se reprocher. Il supporte en homme les maux inévitables. Il ne fait pas parade de sa piété; mais, Mademoiselle, sir Charles Grandison est un CHRETIEN.

Vous n'avez pas besoin, Monsieur, d'en dire davantage pour relever son mérite; & permettez moi d'ajouter que je n'ai pas peu de plaisir à penser que Clémentine est une Dame d'une exacte piété, quoique Catholique Romaine.

Et permettez moi de vous assurer, Mademoiselle, que son estime pour Miss Byron (& plus que son estime, pourquoi ne le dirais-je pas, puisque chacun le voit?) est fondée sur sa piété, & sur les aimables qualités de son cœur. La beauté est un présent du hazard, & un avantage passager. Personne ne fait mieux que mon patron distinguer l'admiration de l'amour. Sa vertu est une vertu à l'épreuve, elle est au dessus des sensibilités qu'il est beau de vaincre. Mademoiselle Olivia ne l'ignore pas; & je dois

me reconnoître ici votre débiteur pour trois des articles que vous m'avez demandé. J'espère de m'acquitter bientôt.

A votre commodité, Docteur. Mais je dois vous dire que, quand vous me donnerez l'histoire d'Olivia, je serai bien fâchée, si je trouve que Clémentine est considérée par une personne d'un caractère bien *moins beureux*, comme sa rivale, dans le cœur de sir Charles Grandifon.

Olivia, Mademoiselle, l'admire pour sa vertu; mais elle ne fait pas, comme lui, séparer *l'admiration de l'amour*. Quelles offres n'a-t-elle pas refusé? ... mais elle déclare qu'elle aimeroit mieux être *l'amie* de sir Charles Grandifon, que la femme du plus grand Prince de la terre.

Cela me frappa: n'ai-je pas dit quelque chose de pareil? Mais sûrement avec un cœur innocent. Mais le Docteur fait entendre qu'Olivia a mis sa vertu à l'épreuve; cependant j'espère que je ne l'y mettrai pas.

*L'amie*, Docteur Bartlet! ... J'espère qu'aucune femme, qui n'est pas entièrement abandonnée au deshonneur, ne profanera ce nom sacré, en y attachant des idées qui ne peuvent y être jointes. *L'amitié* est un des plus brillans caractères sous lesquels une créature humaine puisse paroître aux yeux d'une autre. Il peut y avoir un *amour*, qui, quoiqu'il n'ait que des vûes honnêtes, & même dans le mariage, ne parviendra pas à être *l'amitié*. Que de pareils attachemens sont au dessous de l'idée sublime que je me fais de cette noble & délicate union des ames! Vous êtes étonné, Docteur Bartlet. Permettez moi

moi de vous répéter, Monsieur, (je le sai par cœur) l'offre d'amitié qu'a fait sir Charles Grandison à la pauvre Harriet Byron, & qui m'a donné des idées si relevées de cette passion desintéressée; mais il faut que vous oubliiez que je vous l'ai dit. Je répérai alors ces mots, dont les premiers sont; „ Mon cœur demande à s'unir, avec le sien ”: Et les derniers; „ Aussi longtems que cela s'accordera avec ses autres attachemens ” (\*).

Le Docteur se tut pendant quelques momens. Enfin, que de délicatesse, dit-il, dans le cœur de cet excellent homme! Cependant qu'elle s'accorde bien avec la plus exacte vérité! L'amitié qu'il vous offre, Mademoiselle, *est effectivement l'amitié*. Ce que vous m'avez répété n'a pas besoin d'explication. Cependant cela exprime l'incertitude de sa situation. Cela...

Il s'arrêta tout à coup.

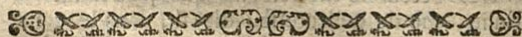
Je vous prie, Docteur, continuez, j'aime à vous entendre parler.

Ma bonne Miss Byron!... J'en puis dire trop, dans ces matières délicates, il faut laisser sir Charles à lui-même. Personne ne peut rendre ses pensées, comme lui. Mais permettez moi de dire que son admiration pour Miss Byron est aussi juste que grande.

Mon cœur se souleva contre moi. Hardie Harriet, pensai-je, comment oses-tu presser cet honnête homme d'en dire plus qu'il n'a dessein d'en dire sur les secrets qu'un ami lui a confiés? Contentes-toi de te flatter que le plus excellent

(\* ) Pag. 81, 82.

cellent homme du monde voudroit te dire à lui, s'il n'y avoit un obstacle insurmontable. Et toi, noble, & trois fois noble Clémentine, aie la préférence dans le cœur même d'Harriet Byron, puisque la justice te la donne: n'as-tu pas appris, Harriet, à préférer la justice à toute autre considération? Et en abhorrant la pensée d'un vol ordinaire, voudrois-tu voler un cœur, sur lequel une autre a toutes sortes de droits, & achetés si chèrement?



## L E T T R E X I V.

Suite.

*Vendredi soir.*

**N**ous avons eu une grande contestation sur le lieu où l'on célébreroit le mariage. Charlotte, la mutine Charlotte, ne vouloit pas que ce fût à l'Eglise. Lord G. n'osoit dire son sentiment, quoique son Père, Lady Gertrude, & tout le monde fût contre elle.

Lord L. dit que si les Dames de bel air regardoient l'office du mariage comme si peu important qu'on pût le célébrer par-tout indifféremment, il ne falloit pas s'étonner que les Cavaliers du bel air regardassent comme encore moins importantes les obligations qu'il leur impose.

Quand on me demanda mon avis, je dis que le mariage me paroissoit un des actes les plus solennels dans la vie d'une femme.

Si

Si cela est vrai pour les femmes, ce l'est aussi sûrement pour les hommes, interrompit Lady L. si votre fantaisie, Charlotte, ajouta-t-elle, vient de modestie, vous faites un reproche à votre sœur, & qui pis est, à votre Mère.

Charlotte avança sa jolie lèvre, & ne fut pas convaincûe.

Lady Gertrude parla sévèrement contre l'affectation; cependant elle admire sa nièce favorite. Elle fit une distinction entre les engagements de chambre, & les engagements d'Eglise. Elle fit venir le mot de *décente*. Elle appuya davantage voyant l'obstination de l'insensible Charlotte. Si l'épouse, dit-elle, prétend par là montrer de la complaisance pour son époux, c'est une autre affaire, mais alors qu'elle le dise tout naturellement, & qu'elle est pressée de lui faire plaisir.

Charlotte essaya de la foudroier par un regard... Elle en lança un plus terrible encore à Lord G. qui étoit assis à côté d'elle; & vous, lui dit-elle, tout bas, pourquoi faut-il que vous montriez toutes vos dents?... Comme Lady Gertrude avoit dessein de la piquer d'honneur, je me trouvois tout aussi disposée à lui pardonner la liberté de ce discours, qu'à celle qui y avoit donné lieu.

Elle fit toujours la mutine: elle ne se marieroit point du tout, dit-elle, si on ne vouloit pas avoir cette complaisance.

Comme j'étois assise de l'autre côté d'elle, je lui dis à l'oreille; Je voudrois, Charlotte, que le nœud fût déjà lié; jusqu'alors, vous ne ferez rien même de bien, que de mauvaise grace.

Le Docteur Batlet n'étoit pas présent : il étoit allé faire une visite de politesse à mes cousins Reeves. Quand il revint, on recommença la dispute, il y entra avec elle, avec tant de modestie, de bon sens, de justesse, & de fermeté, que son obstination céda enfin. Mais à peine se seroit-elle rendue encore, s'il ne l'eût assurée que son frère seroit absolument contre elle, & que lui-même se dispenseroit de cette fonction, si elle ne se faisoit pas dans l'Eglise. Elle s'étoit mis en tête d'être mariée par le Docteur.

Le Comte de G., Lady Gertrude, comme aussi Lord & Lady L. se retirèrent assez contents de sa complaisance. C'est la fille la plus mal gracieusement gracieuse dans ses complaisances, que j'aie jamais vue : mais Lord G. devoit payer par-tout. Nous allames, Charlotte & moi, dans la Bibliothèque. Lord G. osa y entrer, peut-être avec *trop* peu de cérémonie. Elle rougit ;... Hé, Monsieur ! Qui vous attendoit ? Il eut tout de suite un air humilié. Il sortit précipitamment. Fi, Charlotte, lui dis-je, remettez-vous... & me levant j'allai à la porte appeler Milord.

Il revint, mais un peu aigri... J'espérois, Mademoiselle, j'espérois, comme vous n'étiez pas dans votre appartement, que j'aurois pu, que j'aurois pu être...

Par tout où les Dames sont seules ; c'est un appartement de Dame, Milord, dit-elle, avec une hauteur qui alloit mieux à ses traits, qu'elle n'auroit été sur ceux de toute autre femme.

Il avoit l'air de ne savoir s'il resteroit, ou s'il s'en iroit. Asseyez-vous, Milord, lui dis-je,  
 nous

nous n'avions rien à dire de particulier. Il s'approcha, le chapeau sous le bras, faisant une révérence à Charlotte, assise aussi majestueusement qu'une Princesse sur son trône. Elle avoit encore l'air piqué. Vous vous donnez de jolis airs, Milord, ne trouvez-vous pas?

De *jolis airs*, Mademoiselle!... De jolis airs!... Sur mon ame, je crois, Mademoiselle... Et avec ce visage en feu, Mademoiselle... Il prit son chapeau bordé de dessous son bras, & d'un air fort sérieux, l'agitoit en tous sens, comme ne sachant ce qu'il faisoit...

Quoi, Monsieur! faut-il que je sois soufflée, Monsieur?

Il remit son chapeau sous le bras... soufflée, Mademoiselle... Plût au ciel!

Qu'est-ce que le ciel a affaire avec vos bizarres manières, Lord G.?

Je demande pardon de m'être intrus, Mademoiselle... Mais je pensois...

Que vous aviez un privilège, Monsieur... Mais le mariage même, Monsieur, ne vous donnera pas le privilège de venir m'interrompre dans mes retraites. Vous *pensez*, Monsieur!... Vous pouviez *ne pas penser*... C'est encore pis si vous avez pensé...

Si j'ai réellement offensé... je serai plus circonspect à l'avenir... Je demande pardon, Mademoiselle... Miss Byron, j'espère, me pardonnera aussi.

Il s'en alloit, dans un grand desordre, & avec un air d'humilité fâchée.

Charlotte, lui dis-je à l'oreille... ne faites pas la fotte...

Venez, venez, à présent que vous nous avez interrompu, vous pouvez rester... Mais une autre fois, quand vous saurez que je suis retirée avec une amie aussi chère, mettez vous bien dans la tête, qu'aucun tiers n'est le bien venu sans être demandé.

Le pauvre homme!... Comme il l'aime!... Tout d'un coup sa contenance devint humble & calme: il avoit l'air d'être plus en faute qu'elle.

O qu'elle le faisoit paroître petit!

Mais souvent, comme dans cet exemple, il lui a laissé voir son pouvoir sur lui. Je crains qu'elle n'en use. Je vois à présent que c'est, & que ce sera son malheur, de pouvoir le tourmenter sans se tourmenter elle-même. Et à quoi doit-il s'attendre, puisqu'elle peut lui témoigner un mécontentement feint, qui pendant qu'il lui paroitra sérieux, ne fera qu'un jeu pour sa femme?

Je me fâchai véritablement contre elle, quand nous fumes seules; & je lui dis que j'avois peur qu'elle ne fût l'ennemie de son propre bonheur. Mais elle ne fit qu'en rire. Le bonheur, ma chère! dit-elle, le bonheur est seulement ce que nous regardons comme tel. Si je puis me rendre aussi heureuse à ma manière que vous pouvez l'être à la vôtre, n'y travaillerai-je pas? Votre bonheur, mon enfant, est dans la tranquillité. Je n'aime pas un calme qui ressemble à la mort. Tantôt une tempête, tantôt un zéphir rafraichissant, je saurai en goûter la différence... Mon frère ne fera pas ici pour donner un tour sérieux aux plaisanteries, ce qui auroit pu être l'effet de sa médiation... Mais laissez

laissez faire, Harriet! cette première semaine passée, me voilà sur mon trône...

Elle finit par un air Italien, & me laissa pour quelques momens.

Pauvre Lord G.! dis-je en la regardant.

Elle revint bientôt. *Pauvre Lord G.!* répéta-t-elle: c'étoient les mots piteux que vous avez jetté derrière moi... Mais si je le pouffois à bout, croyez-vous qu'il ne me donneroit pas un coup de poing, ou quelque chose comme cela?... Vous savez qu'il ne peut rendre plaisanterie pour plaisanterie; il faut qu'il prenne sa revanche de quelque façon!... En ce cas-là. *Pauvre Charlotte!* j'espère que vous direz...

Non pas si vous le méritez.

Mériter un coup de poing, Harriet!... Eh mais cela pourroit bien être, j'en ai peur.

Souvenez-vous de mardi prochain, Charlotte!... Vous devez promettre l'obéissance... Violerez-vous votre promesse?... Ce n'est pas une matière à plaisanterie.

Cela est vrai, Harriet; & c'étoit peut-être une des raisons qui me faisoient souhaiter de ne pas aller à l'Eglise avec Lord G.?... Ne croyez-vous pas que c'est une des raisons de celles qui veulent être mariées dans leur chambre?

Je crois, lui dis-je, que les Grands s'imaginent qu'ils ne doivent pas faire ce qui est bien, de la manière ordinaire: je crois que c'est une des raisons de cette fantaisie. Mais l'engagement est toujours le même, Charlotte: Dieu est par-tout.

A présent que vous êtes si sérieuse, Harriet, il est tems de finir.

Je

\* \*

Je ne puis dormir, il faut que je poursui-  
 ve ce qui me tient le plus éveillée, c'est mon in-  
 quiétude réelle pour cette méchante Miss Gran-  
 difon, & ma pitié pour Lord G.; car l'échan-  
 tillon que je vous ai donné de la pétulance de  
 Charlotte, n'est encore rien au prix de ce que  
 j'ai vu. Mais je pensois qu'étant si près du jour,  
 elle auroit changé de façons avec lui. Sûrement  
 la situation où est son frère, sans qu'il y ait de  
 sa faute, devoit la convaincre qu'elle n'a pas  
 besoin de courir après le malheur.

Elle fait comme les petits chats, lui disois-  
 je; car c'est moins l'amour du pouvoir qui do-  
 mine en elle, que l'envie de jouer. Et quand  
 son accès la prend, elle ne regarde pas, si c'est  
 une tasse de porcelaine, ou le bouchon d'une  
 bouteille, qu'elle balotte avec sa patte; mais  
 ses passetems seront sûrement le tombeau du  
 bonheur de Lord G. Il est triste que sir Char-  
 les, qui seul a quelque pouvoir sur elle, soit  
 obligé de partir! Mais elle a des principes: la  
 solennité de la circonstance, l'office, l'Eglise,  
 l'autel... tout cela doit la frapper. La pro-  
 messe... N'aura-t-elle pas égard à une pro-  
 messe faite dans des circonstances si imposantes.  
 Si Lord G. pouvoit seulement prendre un peu  
 de dignité, & y mêler la raillerie, rire avec el-  
 le, & quelquefois d'elle, il ne se rendroit pas  
 son jouët; elle chercheroit quelque autre. Il  
 faut qu'elle ait un but où elle puisse tirer. Mais  
 je crains qu'il ne soit trop sensible à ses discours  
 piquans; & elle passera son envie qui que ce  
 soit qui en souffre.

Quel-

Quelques articles de votre dernière Lettre m'ont fait beaucoup de plaisir, Lucy. Je fongerai bientôt sérieusement à quitter Londres. Ne me faites pas prendre un air sot, ma chère, quand je vous rejoindrai. ce n'étoit pas une si grande présomption à moi, (en étoit-ce une?) d'espérer... Quand tous ses parens... Quand lui-même... Cependant quel sujet d'esperance m'a-t-il donné, ou pouvoit-il me donner? Il en a usé honnêtement, & je me suis trompée moi-même: mais vous tous, mes chers parens, vous avez aidé à la tromperie; & même vous avez dirigé mes souhaits, & mes esperances par les vôtres, avant que j'osasse, ou dirai-je, que je m'abaissasse à me les avouer à moi-même.

Vous pouvez dire à Mr. Greville, s'il vous plaît, qu'il n'y a point de fondement à ses *fit*, ni par conséquent à ses menaces. Vous pouvez avouer que je ferai bientôt dans le Comté de Northampton; cela peut prévenir le voyage que Fenwick & lui menacent de faire.

Mais, Lucy, quoique mon cœur se soit humblement ouvert au vénérable cercle de notre maison, quoiqu'il n'eût pas été un cœur honnête, s'il avoit pu, dans les circonstances où j'étois, se cacher à Lady D., & qu'il eût dû être impénétrable en effet, s'il avoit pu se déguiser aux yeux des deux sœurs... cependant, je vous supplie, ma chère, je vous supplie presque à genoux, que l'audacieux, que l'insultant Greville n'ait point lieu de soupçonner dans votre Harriet une foiblesse dont des ames sans délicatesse ne peuvent juger délicatement. Pour l'a-

mour

mour du sexe, pour l'exemple, Lucy, que tout le monde, excepté le petit nombre de mes amis prévenus, ignore, qu'un enfant de notre Grand-Mère Shirley, une nièce de ma tante Selby, a donné son cœur la première. Combien de petites filles, encore plus hardies, n'allégueroient pas l'approbation donnée à des sentimens précipités par M<sup>e</sup>. Shirley, sans considérer les circonstances & l'objet! Ainsi la première fille qui courroit après un maître de danse, ou après quelque enseigne, se diroit de l'école d'Harriet.

Pauvre Mr. Orme! Je suis fâché qu'il ne soit pas bien. Il est cruel à vous, Lucy, dans ces circonstances, de me dire ainsi positivement, que sa maladie vient de son amour pour moi. Vous saviez bien que cette idée m'affligeroit. Que le ciel rétablisse Mr. Orme!

Mais je suis bien fâchée, qu'à propos de rien on nous ait nommé ensemble, sir Charles Grandison & moi; & qu'on ait parlé de nous, dans notre voisinage... Sir Charles s'en ira dehors. Je retournerai dans le Comté; & j'aurai l'air si fort! comme une fille refusée!

„ Tout le monde me donne à lui, ” dites-vous... Tant pis! Je voudrois bien savoir ce que ce *tout le monde* à affaire de s'embarasser de moi.

J'aurai cependant une consolation à mon retour, c'est que ma Nancy ait recouvré sa santé, qui étoit si chancelante quand je partis pour Londres.

Mais je n'aurai rien à vous dire, quand je serai avec vous: sir Charles Grandison, Lord &

Li-

Lady L., Lady G., qui la fera dans trois ou quatre jours, ma chère Miss Jervois, le Docteur Bartlet, feront mes seuls sujets de conversation: & ne les ai-je pas épuisé dans mes Lettres?... O non! Le Docteur promet d'avoir une correspondance avec moi; & il ne doute pas que sir Charles n'en ait une avec lui, comme à l'ordinaire.

Comment peut-on appeller cette extraordinaire & tendre amitié qu'il fait profession d'avoir pour moi, & que pour ainsi dire, il me demande en retour? Je sai qu'il n'a point d'idée de l'amour Platonique; je n'en ai point non plus. Je pense qu'en général il est dangereux d'en accorder l'existence, & que par raport à notre sexe, la partie est fort inégale, puisque, pendant que l'homme n'a rien à craindre, la femme a tout à craindre des privilèges auxquels on en peut appeller, après qu'on a promis une confiance entière, sur-tout quand l'Amant est présent. Miss Grandison interprète ce qu'il a dit, (& appuie son sentiment sur certaines choses que le Docteur a dit depuis peu) comme s'il étoit réellement amoureux de moi, mais que n'étant pas libre d'avouër son amour, il n'ait su que dire; & qu'ainsi il est venu aussi près d'une déclaration qu'il étoit possible dans les circonstances où il se trouve.

Mais ne pourrois-je pas esperer, après une telle profession d'amitié de la part de sir Charles, qu'il m'offrira d'avoir une correspondance avec lui pendant son absence? Et s'il me l'offre, dois-je le refuser? Cela ne prouveroit-il pas trop de mon côté, si je le faisois?... Et ce-

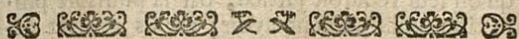
cela ne prouve-t-il pas du sien, s'il ne me fait pas cette offre?

Il est en correspondance avec M<sup>r</sup>. Beaumont: personne ne pense que cela signifie quelque chose de part ou d'autre, parce que M<sup>r</sup>. Beaumont doit avoir au moins quarante ans, & sir Charles seulement vingt-six, ou vingt-sept. Mais s'il ne fait pas cette proposition à Harriet, qui n'en a qu'un peu plus de vingt, que faudra-t-il conclure de cette retenue après une déclaration d'une amitié aussi tendre?

Mais je ne ferai que m'embrouiller, & vous aussi, Lucy, si je poursuis ces sortes de raisonnemens, parce que je ne saurai comment exprimer ce que je pense. Ne vous ai-je pas assez embrouillée? Il me semble que mes expressions sont foibles & embarrassées... Mais cette amitié offerte & acceptée entre deux personnes qui ne manquent pas de délicatesse, doit être une chose embarrassante, puisqu'il est le seul homme au monde de la part de qui une femme n'a point à craindre de deshonneur... Ah Lucy!... Il y auroit de la vanité à moi, n'est-il pas vrai, de supposer qu'il ait plus à craindre de Harriet, qu'elle de lui, puisque la vertu de l'un & de l'autre est, j'espère, hors de doute? Mais le succès de sa visite en Italie éclaircira, & ajustera tout.

Je vais me prêter à un accès d'affoupissement qui me paroît me gagner. Si je n'ai pas écrit avec la clarté que je recherche toujours, attribuez-le à la nuit, Lucy, à l'abatement de mes esprits, & à la délicatesse, & à l'incertitude du sujet.

L E T.



## L E T T R E X V.

Suite.

Dimanche soir, 9. *Avril.*

Sir Charles est déjà revenu. Il arriva à Windsor vendredi matin; mais il trouva que Milord W. étoit parti le jour précédent après midi, pour la maison de son ami sir Joseph Lawrence, qui n'est qu'à quinze milles de la maison de Mansfield.

Là dessus sir Charles, voulant revenir en ville le plutôt possible, le suivit chez le Chevalier; & aiant assez de tems pour arriver le même soir à la maison de Mansfield, il poussa jusques là, du consentement de son oncle, à la grande satisfaction de la famille, qui souhaitoit qu'il présentât lui-même Milord à Miss Mansfield.

Milord arriva à l'heure du déjeuner, bien frais & bien content. Il passa tout le jour chez Lady Mansfield, & promit de s'arranger de façon qu'il seroit demain en ville pour assister mardi aux nôces de sa nièce.

Sir Charles fit le bonheur de la famille Mansfield tout le vendredi soir; s'informant de leurs affaires par rapport aux procès qu'ils avoient perdu, indiquant les mesures pour un redressement, encourageant Lady Mansfield, & apprenant aux frères que les avocats qu'il avoit consulté, lui avoient dit qu'on pouvoit esperer une revision, dont le resultat seroit probablement,

qu'on

qu'on leur rendroit justice, par la puissante protection qu'ils alloient avoir; car ils avoient acquis de nouvelles lumières, & il ne leur manquoit plus que de recouvrer un papier, qu'ils avoient appris être entre les mains de deux Messieurs nommés Hartley, revenus depuis peu des Indes. Au moyen de ce préparatif, les Mansfields avoient aussi le cœur bien content le lendemain matin. Ils se regardoient l'un l'autre, dit sir Charles, quand ils se rejoignirent, comme s'ils eussent chacun à raconter quelque songe agréable.

Sir Charles en allant chez sir Joseph Lawrance, alla voir sir Harry Beauchamp, & sa femme. Il trouva sir Harry fort content, attendant l'arrivée de son fils, qui étoit actuellement parti de Calais, où il avoit reçu la Lettre de son Père qui lui permettoit de revenir, & le presoit en son nom, & en celui de Lady Beauchamp, de hâter son retour.

L'impatience de voir son ami, ne permit à sir Charles que de déjeuner avec Milord & les Mansfields, & de voir l'idée qu'ils prenoient les uns des autres dans cette première entrevue: il partit ensuite pour aller chez sir Harry Beauchamp. Quelle activité!... Que le ciel le recompense en remplissant ses desirs, quels qu'ils soient, & le rende le plus heureux des hommes!

Milord est extrêmement charmé de sa belle, & de toute la famille. Il a raison, dit sir Charles. Il lui donna mille bénédictions, & dit qu'il devoit son bonheur au fils de sa sœur, puisqu'il les avoit recommandés les uns aux autres. Miss Mansfield

field pense plus avantageusement de lui, comme sa mère l'a avoué à sir Charles, qu'elle ne l'avoit esperé sur le raport qu'on lui avoit fait.

Je commence à croire, Lucy, que ceux qui courent après le bonheur, le trouveront plus vraisemblablement, en restant dans le célibat jusqu'à ce que l'âge de la folie soit passé. Ceux qui se marient pendant qu'il dure, sont souvent trompés dans les grandes esperances qu'ils avoient conçues; au-lieu que ceux qui s'unissent par convenance, & qui en usent avec une honnêteté passable l'un avec l'autre, ont beaucoup plus de certitude; je dis avec un honnêteté passable, car il faut s'attendre, sans doute, que les deux parties mettront le bon côté de leur vieux habit, en dehors. Voilà un sujet de consolation pour les vieilles filles, & des raisons de se garder de la précipitation... Examinez cette question utile, ma chère: Je le ferois si j'en avois le loisir.

Sir Charles ne doute pas que Lord W. ne soit heureux au gré de ses souhaits, dans moins d'un mois.

Ce frère a le diantre dans le corps, me dit à l'oreille Miss Grandison, pour maquignoner des mariages! Il ne considère pas qu'il y a deux à gager contre un, que ces braves gens pesteront peut-être contre lui dans moins de six mois.

Sir Charles nous dit qu'il avoit prié Lord W. d'annoncer par-tout son mariage, afin que les ennemis de la famille Mansfield en fussent instruits, & qu'ils étoient déterminés à procurer une révision de tout le procès.

Sir Charles vint chez sir Harry Beauchamp, un peu avant l'arrivée de son ami. Sir Harry



le prit en particulier, dès qu'il mit pied à terre, & lui dit que Lady Beauchamp avoit eu quelques nuages sur le front pendant tout le jour, & qu'il craignoit qu'elle ne reçût pas son fils aussi gracieusement qu'il l'avoit une fois esperé; mais qu'il lui laissoit le soin de manier son esprit. Jamais, dit-il, elle n'a eu si haute opinion de personne que de vous.

Sir Charles lui parla, sans paroître douter qu'elle fût dans les mêmes dispositions qu'après leur première conversation. Il vanta les graces, qui cependant ne paroissoient que foiblement, dans sa physionomie, jusqu'à ce que par son compliment, il les eût ranimées, & leur eût rendu tout leur éclat. Il lui dit que sa sœur & Lord G. se mariroient mardi prochain, & que lui-même partiroit pour Paris, le vendredi suivant, mais qu'il esperoit de voir auparavant commencer une union étroite entre Lady Beauchamp & ses sœurs, & entre leurs maris, & sir Harry, & Mr. Beauchamp. Il applaudit à la générosité des intentions qu'elle avoit témoignée dans la conversation précédente, & la félicita du pouvoir qu'elle avoit, & dont elle faisoit un si noble usage, d'obliger à la fois le plus tendre des époux, & un fils du plus grand mérite, lui répondant de sa soumission pour elle.

Tout cela la mit dans la meilleure humeur du monde: elle se glorifioit, & se *rengorgeoit*, comme diroit Miss Grandison, de ces louanges, & des graces, que ce manège adroit lui donnoit, comme si elles lui eussent été dûes incontestablement.

Ils étoient tous dans ces agréables dispositions,

tions, sir Harry étoit transporté de la bonté de sa femme, quand Mr. Beauchamp arriva.

Il mit un genou en terre devant sa belle Mère, aussi bien que devant son Père, & la remercia des faveurs dont la Lettre de son Père lui avoit appris qu'il étoit redevable à sa bonté: elle les confirma, mais, à ce que remarqua sir Charles, avec une ostentation qui monroit qu'elle avoit une haute idée de sa propre générosité.

Ils passèrent une soirée fort agréable. Il n'y eut point de nuages sur le visage de Lady Beauchamp, quoiqu'une ou deux fois, il y eût une légère ombre, Mr. Beauchamp développant des qualités que son Père étoit trop prompt à admirer. Sir Charles crut qu'il étoit nécessaire d'avertir sir Harry sur ce sujet; donnant cette couleur à son avis, que Lady Beauchamp aimoit si tendrement son époux, qu'elle pourroit craindre qu'un fils si accompli ne fût un rival dans la tendresse qu'il avoit pour elle. Sir Harry prit fort bien la chose.

Mr. Beauchamp étoit fort affligé de ce que sir Charles étoit obligé de quitter l'Angleterre sitôt après son arrivée; & il demanda à son Père la permission de l'accompagner.

Sir Harry déclara qu'il ne pouvoit se séparer de lui. Sir Charles gronda son ami, & lui dit que ce n'étoit pas répondre tout-à-fait aussi bien à la réception que lui avoient fait Lady Beauchamp, & son Père, qu'il l'auroit attendu de son Beauchamp. Mais elle excusa le jeune homme, en disant qu'elle ne s'étonnoit pas que quelqu'un, qui avoit l'avantage d'être son ami, ne voulût point se séparer de lui.

Sir Charles témoigna beaucoup de satisfaction de ce que Mr. Beauchamp étoit arrivé avant son départ, afin qu'il pût nous présenter lui-même un homme dont il étoit sûr que nous serions tous charmés, & le laisser heureux dans la société qu'il étoit lui-même obligé de quitter.

Un esprit chagrin, Lucy, n'auroit vu dans cette entrevuë avec un ami longtems absent, que la dureté d'une seconde séparation. Mais cet homme voit chaque chose dans le meilleur jour. Quand il perd son bonheur, il en détourne la pensée, & se réjouit dans celui des autres, comme je l'ai déjà remarqué. C'est un plaisir de voir comment sir Charles semble jouir de l'amour que le Docteur Bartlet exprime pour cet ami commun.

Sir Charles m'adressa la parole dans plusieurs occasions, d'une façon si polie & si tendre, qu'ils me dirent tous ensuite qu'ils étoient sûrs qu'il m'aimoit. Le Docteur, qui étoit assis alors à côté de moi, me dit tout bas, comme nous exprimions le regret que nous avions de le perdre sitôt... Ah, Mademoiselle!... Je suis instruit & j'ai compassion des combats de mon patron!... Des *combats*, Lucy! Que vouloit dire le Docteur par ces mots adressés à moi, & tout bas? Mais j'espère qu'ils ne devine pas les miens. Si cela étoit m'auroit-il parlé, à moi en particulier, de sa compassion pour sir Charles?... Al-lons, Lucy, c'est encore quelque consolation. Et je tâcherai là dessus de montrer de la bravoure, pour ne pas diminuer la bonne opinion que le Docteur a de moi.

On convint par rapport à Charlotte, que la

cé-



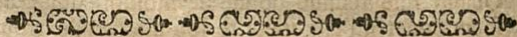
ici. Miss Grandison & eux l'ont reçu avec beaucoup de respect. Il embrassa ses nièces d'un air fort cordial. Sir Charles étoit absent. Lord W. est d'une figure, & a des manières beaucoup plus agréables que je ne m'y attendois. Il n'est point si vieilli par sa goûte que je le supposois. Ce monde l'a traité fort doucement; & je m'imagine qu'il fait grand bruit de peu de mal, faute de plus violens exercices à sa patience: il souffre ainsi de son trop d'amour pour ses aïses. Si je n'avois pas été instruite de sa vie libertine, & des insultes qu'il avoit essuyé de la part de M. Giffard avec si peu de courage, j'aurois cru voir dans son air l'homme de bon sens, aussi bien que l'homme de qualité. Je tâchai cependant, autant que je le pus, de le considerer comme le frère de feu Lady Grandison. S'il avoit été digne de cette relation, que de vénération j'aurois eu pour lui!

Quoi que je pensasse de lui, il fut fort content de moi. Il loua particulièrement la modestie qui étoit, disoit-il, visible dans ma contenance. Des libertins, Lucy, charmés de trouver dans une femme une grace qu'ils font leur gloire de détruire! Mais tous les hommes, bons & mauvais, admirent la modestie dans une femme; & je suis quelquefois de mauvaise humeur contre notre sexe, de ce qu'il n'aime pas aussi généralement la modestie dans les hommes. Je suis sûre que cette grace en sir Charles Grandison, est un de ses principaux sujets de gloire à mes yeux. Cela vous enhardit le cœur, & permet qu'on soit à son aise devant lui, & pour ainsi dire, avec sécurité, dans la persuasion de la droiture de ses intentions. O



mais je n'ose pas le lui dire, de peur de la repulique. Je crois que je le serois autant qu'elle dans ses circonstances, si peu d'heures avant le plus grand événement de la vie! Mais je ne prétens pas à la bravoure; j'espère cependant que quand il s'agiroit de la cause de l'honneur, ou de la vertu, je me trouverois avoir une ame.

J'écris à présent de chez Mr. Reeves. Je suis venuë ici pour faire quelque changement à mon habillement. J'ai promis d'être avec mon aimable champion dès le grand matin de son grand jour.



## LETTRE XVI.

Suite.

Mardi soir, }  
Mercredi matin. } 11, 12. *Avril.*

**I**l ne faut plus apeller Miss Grandifson de ce nom. Elle est Lady G. Puisse-t-elle rendre Lord G. aussi heureux que j'ose assurer qu'il la rendra heureuse, si elle ne l'empêche pas par sa propre faute!

J'ai été de bonne heure avec elle, comme je l'avois promis. Je la trouvai plus émuë que hier au soir, à l'approche de son changement d'état. Son frère lui a parlé, dit-elle, & lui a représenté les devoirs de l'état où elle va entrer, d'une manière si sérieuse, il lui a montré leur exécution comme si essentielle à son bonheur dans cette vie & dans l'autre, qu'elle étoit effrayée de la tâche qu'elle alloit prendre. Elle n'avoit  
ja-

jamais considéré le mariage sous ce redoutable point de vuë. Il lui avoit dit qu'il craignoit sa vivacité, qu'il ne voudroit pas cependant étouffer sa gaieté, ni rien dire qui pût abattre ses esprits. Tout ce qu'il lui demandoit, c'étoit de regarder aux tems, aux caractères, aux occasions; alors il seroit impossible que sa vivacité ne fit les délices, non seulement de celui à qui elle accordoit sa main, mais encore de tous ceux qui auroient le plaisir de l'approcher. Si vous voulez, Charlotte, lui dit-il, que l'on respecte votre mari, vous devez donner l'exemple. Quand une femme donne le moindre sujet de soupçonner qu'elle méprise son mari, elle trouvera qu'elle l'expose à un double mépris, s'il ne le ressent pas; & s'il le ressent, peut-elle être heureuse? Les agresseurs s'exposent aux représailles. Si vous avez quelque différens, vous voudrez prendre les spectateurs pour juges entre vous: ils s'en ressouviendront quand vous voudriez l'oublier, & vous deviendrez la fable & l'amusement de ceux qui sont au dessous de vous, par l'esprit & par le rang.

Elle croyoit, me dit-elle, que Lord G. avoit fait quelques plaintes d'elle ... *S'il l'a fait ...*

Chut, ma chère, lui dis-je ... Point de menace: êtes-vous plus soigneuse de cacher vos fautes, que de vous corriger?

Non ... Mais vous comprenez, Harriet, qu'un homme, avant que d'avoir éprouvé quelle sorte de femme je serai, s'aller plaindre de quelques bagatelles dans le tems qu'il me fait la cour, pouvant s'aider lui-même, cela a quelque chose de si bas ...



« Votre conscience, Charlotte, vous dit qu'il a des sujets de plainte; & vous croyez à cause de cela qu'il s'est plaint. Ayez bonne opinion de Lord G. pour votre propre honneur, puisque vous jugez à propos d'aller aussi loin avec lui. Vous n'avez rien souffert de sa part, il a supporté beaucoup de la vôtre.

Je suis de mauvaise humeur, Harriet, je ne veux pas être grondée: je veux que vous me souteniez: vous devez me caresser; n'êtes-vous pas ma sœur? Elle m'embrassa, & me baïsa.

Je me hazardai à la railler, quoique je craignisse la réplique, & je l'essayai. Mais je comptois que cela la distrairoit. Je suis bien aise, ma chère, lui dis-je, que vous soyiez capable de cette tendresse: vous autres, filles pétulantes! . . . Mais la peur, je crois, rend les poltrons tendres.

Harriet, dit-elle, en s'éloignant de moi, souvenez-vous de celui-là. Puissè-je vous voir bientôt dans la même situation! Je ferai sans pitié pour vous.

\* \*

La conversation du déjeuner roula sur les trois mariages de Jeudi dernier. Sir Charles fit l'éloge du mariage, fit des complimens obligeans & fort justes à Lord & Lady L. à ce sujet, & les conclut en souhaitant que sa sœur Charlotte & Lord G. ne fussent ni plus ni moins heureux ensemble. Se tournant alors vers Milord W. il lui dit, qu'il ne doutoit pas qu'il ne fût très-heureux avec la Dame qu'il avoit vue, car je ne doute pas, dit-il, Milord, de votre tendre

re-

reconnoissance pour elle, si elle se conduit comme je suis sûr qu'elle le fera.

Milord avoit les larmes aux yeux. Jamais personne, dit-il, n'eut un neveu comme le mien. Toutes mes esperances de bonheur à présent, toutes les consolations de ma vie à l'avenir vous sont & vous seront duës uniquement.

S'il s'étoit arrêté là, ç'auroit été fort bien. Mais se tournant vers moi; Plût à Dieu, Mademoiselle, me dit-il, que vous pussiez le récompenser! Je ne le puis, & personne ne le peut que vous.

Ils furent tous allarmés pour moi; chacun me regardoit. Il me prit un serrement de cœur... Je ne saurois vous le décrire... Ma tête tomba sur mon sein. Je pouvois à peine rester assise; & je pouvois encore moins me lever.

Sir Charles rougit, il se baissa devant Milord W.; Puisse, dit-il, celui qui aura l'honneur de posséder Miss Byron, avoir, s'il est possible, autant de mérite qu'elle! Ils méneront alors une vie d'Ange.

Il baissa les yeux, sans me regarder, avec une modestie pleine de graces: je pris le courage de lever un peu les miens. Cependant Lady L. étoit en peine pour moi, de même que Lord L.: une larme tomba le long des jouës d'Emilie, qui rougissoit.

N'étoit-ce pas une cruelle épreuve, Lucy?... Oui en vérité.

Milord W., pour réparer sa faute, déplora fort pathetiquement la nécessité où étoit sir Charles de partir, & sur-tout parce qu'il ne pourroit pas assister à ses nœces avec Miss Mansfield.



Le Comte, Lord G. Lady Gertrude, & le Docteur devoient trouver l'épouse & nous à l'Eglise. Lord & Lady L., sir Charles, & Emilie, allèrent dans un carosse; Miss Grandison & moi dans un autre.

En chemin, je n'aime point tout ceci, Harriet, dit-elle. Mon frère m'a rendu tous les hommes indifferens. Une difference si prodigieuse!

Quelqu'un, Charlotte, peut-il être plus heureux que Lord & Lady L. Cependant Lady L. admire son frère tout autant que vous pouvez le faire.

Eux heureux! . . . Ouf, ils le sont. Mais Lady L. a une ame si douce! Elle tomba amoureuse de Lord L. avant que mon frère fût revenu. Ainsi le fondement étoit jetté. Et comme c'étoit son premier amour, elle ne pouvoit que persévérer pour l'honneur de son propre goût. Mais le miserable Anderson, se trouvant une si chétive créature, m'a fait mépriser tout son sexe; & les perfections de mon frère ont augmenté mon mépris pour tous les autres hommes.

En vérité, ma chère, vous avez tort. Lord G. vous aime; mais si sir Charles n'étoit pas votre frère, il n'est pas bien sûr qu'il eût payé votre amour de retour.

Ouf, cela est vrai, je crois qu'en ce cas-là il ne se seroit pas soucié de moi; je suis sûre qu'il ne se seroit pas adressé à moi s'il vous avoit connu: mais on peut faire tout pour quelqu'un qu'on aime, on peut être tout ce qu'il souhaite qu'on soit.

Croyez-

Croyez-vous que vous ne puissiez pas aimer Lord G. ? ... Au nom de Dieu, Charlotte, quoique vous soyiez presque déjà à la vuë de l'Eglise, ne pensez pas à lui donner votre main, si vous ne pouvez vous résoudre à rendre Lord G. aussi heureux, que je suis sûre qu'il vous rendra heureuse, si ce n'est votre faute.

Que dira mon frère ? ... Que diront ...

Laissez moi ce soin. Je parlerai à sir Charles & au Docteur Bartlet dans la sacristie ; & je suis sûre que si votre frère fait que vous avez de l'antipathie pour Lord G., que vous ne croyez pas pouvoir être heureuse avec lui, il prendra votre cause en main, & vous tirera d'affaire.

De l'antipathie ! C'est un gros mot, Harriet. L'homme est un bon sot. . .

Un *sot*, Charlotte ! Il faut donc qu'il soit sot parce qu'il vous aime tant, vous qui réellement ne lui avez jamais donné encore l'occasion de vous montrer ce qu'il vaut.

J'ai pitié de lui quelquefois, me dit-elle.

Le carosse s'arrêta ... Ah ciel ! Harriet ! l'Eglise ! l'Eglise !

Dites, Charlotte, avant que d'aller plus loin, ... Parlerai-je à votre frère, & au Docteur Bartlet ?

J'aurai l'air d'une folle, quoi que je fasse.

N'agissez pas comme si vous l'étiez, dans une occasion si solennelle, dites que vous mériterez, que vous tâcherez de mériter l'amour de Lord G.

Sir Charles parut ... Dieu me soit en aide ! ... Voilà mon frère ! ... Je tâcherai, je tâcherai.

Il nous donna la main pour descendre. Nous



entraîmes avec précipitation. Le peuple commençoit à s'assembler autour de nous. Lord G. transporté, la reçut à l'entrée de l'Eglise : sir Charles me donna la main, & le Comte & Lady Gertrude nous reçurent avec la joie peinte sur leurs visages. J'entendis la méchante fille dire à Lord G. qui la menoit à l'autel ; Vous ne savez pas où vous en êtes, l'ami. Je prétens avoir toutes mes volontés. Souvenez-vous que c'est une de mes conditions avant le mariage.

Il exprima par sa réponse un tendre consentement à la condition. J'ai peur, pensai-je, pauvre Lord G. qu'on ne vous rappelle plus d'une fois cet article préliminaire.

Quand elle fut à l'autel à côté de Lord G. elle trembloit. Ne me quittez pas, Harriet, dit-elle, ... Mon frère! ... Lady L...

Je suis sûre qu'elle avoit l'air plus sot que Lord G. dans ce moment.

Le Docteur commença l'office. *Point de frères bien aimés*, Harriet! me dit la folle à l'oreille, comme je l'avois dit dans une occasion réellement terrible. J'étois irritée contre elle dans le cœur. Elle dit encore tout bas quelques mots contre l'office, quand le Docteur lisoit les raisons de l'institution. Sa légèreté ne pouvoit l'abandonner même dans ce moment solennel.

Quand le service fut fini, chacun, & sir Charles d'un air grave, & le plus tendre, lui exprima ses vœux pour son bonheur. Lord G. lui baïsa la main en mettant un genou en terre.

Elle prit ma main. Ah ciel! qu'ai-je fait?... Et suis-je donc mariée? me dit-elle tout bas... Et cela ne peut-il jamais se défaire?... Et est-ce

ce là l'homme à qui je dois être obéissante?...  
Doit-il être mon seigneur & maître?

Ah Lady G., lui dis-je, c'est un office so-  
lemnel; vous avez promis, il a promis... C'est  
un office solemnel.

Lord G. la conduisit au premier carosse. Sir  
Charles m'y conduisit aussi. Le peuple à ma  
grande confusion, crioit, c'est l'épouse, le  
charmant couple! Sir Charles donna ensuite la  
main à Miss Emilie. Lord L. vint. Comme il  
entroit, Hola, l'ami, dit Charlotte, en avançant  
la main, vous vous méprenez de carosse; vous  
n'êtes pas de notre compagnie.

Le monde entier, repliqua Milord, ne nous  
séparera pas à présent: il prit sa place à côté  
d'Emilie.

Il fait le rogue, Harriet, me dit-elle à l'o-  
reille: voyez! il se donne déjà des airs!

Voilà, dit Milord, en prenant une de ses mains,  
& la baissant avec transport, voilà la main qui  
a fait mon bonheur.

Et voilà, dit-elle, en le poussant de l'autre  
main, la main qui repousse votre hardiesse.  
Que venez-vous faire ici?... Ne faites pas  
le sot.

Il fut dans des transports tout le long du chemin.

Quand nous arrivâmes à la maison, chacun  
embrassa, & félicita l'épouse. Le Comte & La-  
dy Gertrude étoient de la meilleure humeur du  
monde: celle-ci embrassa une seconde fois sa  
nièce, comme sa chère nièce. Le Comte l'appella  
sa fille bien aimée.

Mais préparez-vous à entendre une belle ac-  
tion de Lord W. Quand il vint à lui faire son  
com-

compliment... Je vous félicite de toute mon âme, ma très-chère nièce, lui dit-il. Je n'ai pas été un fort bon oncle. Il n'y a rien qui tienne contre votre frère... Agréez ceci (il lui mit dans la main un billet de banque de 1000 l.) Une fille de ma sœur, & une sœur de votre frère, mérite plus que cela.

Ce présent n'étoit-il pas fait gracieusement, Lucy?

D'un air qui convenoit à un frère de Lady Grandison, il s'avança ensuite vers Lady L. Ma nièce Charlotte n'est pas ma seule nièce, dit-il. Je vous souhaite, ma chère, toute sorte de bonheur, comme si c'étoit le premier jour de votre mariage; acceptez ces deux papiers (l'un étoit un billet de 1000 l. & l'autre de 100 l.) Le petit, ajouta-t-il, vous est dû pour les intérêts de l'autre.

Quand les deux Dames ouvrirent les papiers, & virent ce que c'étoit, elles ne surent d'abord que dire.

Cela étoit donné fort gracieusement: mais, voyez, Lucy, comme l'exemple d'un homme bon & généreux peut quelquefois changer les caractères! J'ai ouï remarquer qu'un avare, quand son cœur est une fois ouvert, agit souvent noblement.

Aussitôt que Lady G. (je dois à présent l'appeler ainsi) se fut remise de la surprise où le présent & le compliment de Milord l'avoient jetée, elle s'approcha de lui: Permettez moi, Milord, lui dit-elle, en pliant un genou, de vous demander votre bénédiction; & en même tems de vous remercier de votre présent paternel à la reconnoissante Charlotte.

Dieu

Dieu vous benisse , ma chère ! lui dit-il en la baisant . . . Mais remerciez votre généreux frère. Vous me charmez en acceptant si gracieusement cette marque de mon amitié.

Lady L. vint à son tour. Milord , vous me confondez par votre bonté . . . Comment pourrai-je? . . .

La générosité royale de votre frère , Lady L. , lui dit-il , fait paroître peu considérable ce présent. Pardonnez moi seulement de ce que je ne l'ai pas fait plutôt. Il l'embrassa.

Lord L. entra ; Voyez , lui dit-elle , Milord , en lui montrant les billets ouverts , ce que Lord W. vient de faire. Et il appelle celui-là l'intéret de l'autre.

Vous m'accablez , Milord , par votre bonté pour votre nièce , dit Lord L. Puisse la santé , la longue vie , & le bonheur accompagner votre mariage !

C'est là , c'est là , dit Lord W. en montrant sir Charles qui entroit , c'est là que vous devez faire vos remerciemens. Son cœur généreux a réveillé le mien. Il n'étoit qu'endormi. Le frère de feu ma sœur n'avoit besoin que d'un tel exemple. Ce fils est tout entier sa Mère.

Sir Charles , qui avoit entendu ces dernier mots , dit en joignant la compagnie ; Si je suis regardé comme un fils qui n'est pas indigne de la plus excellente des Mères , & cela par son frère , je suis trop heureux.

Vous êtes donc heureux , répondit Milord.

Je chéris sa mémoire , dit sir Charles ; & quand j'ai été tenté de m'oublier , ce souvenir a été un moyen de m'affermir dans le devoir. Ses  
le-

leçons ont été le guide de mes premières années. Si je ne les avois pas observées, combien n'aurois-je pas été plus blâmable que la plupart des jeunes gens!... Ma Charlotte, ayez la mémoire de cette Mère devant les yeux, dans ce grand changement d'état! Vous ne serez pas appelée à ses épreuves... (ses yeux étoient mouillés de larmes) Respectons la mémoire de notre Père... Charlotte, foyez digne de votre Mère.

Il sortit avec un air si noble!... Mais étant rentré bientôt avec un visage gai, on lui dit ce que Lord W. avoit fait... Vous aviez déjà, lui dit-il, Milord, des droits sur notre respect, par les liens du sang, mais que sont ces relations au prix de celle des ames? Vous me liez pour mes sœurs, & plus encore par la manière que par la chose, par une reconnoissance qui ne finira jamais.

Prenez-vous en à vous-même, mon généreux neveu.

Favorisez, Milord, une liaison intime entre votre épouse, & ses nièces, & son neveu. Vous serez charmées de Miss Mansfield, mes sœurs, mais quand elle aura accordé sa main à Milord, vous respecterez votre tante. Ce sera un plaisir pour moi, dans mon éloignement, de penser à votre union. Vous voudrez bien, Milord, m'instruire du jour à l'avance, je le célébrerai avec joie, contre quelques circonstances d'une autre nature que j'aie à lutter.

Milord pleura:... Que dis-je, Milord pleura?... Pas un de nous n'avoit les yeux secs!... C'étoit une scène bien lugubre, direz-vous, pour un jour de noces; mais que de pareil-  
les

les scènes dilatent délicieusement le cœur !

On n'oublia pas cependant que c'étoit un jour de fête. Sir Charles lui-même par sa vivacité, & ses manières ouvertes, donna de la gaieté à tout le monde ; & tous les cœurs se prêtèrent à l'occasion du jour, excepté qu'il échappoit de tems en tems à quelques-uns de nous, un soupir, qu'on ne pouvoit retenir en pensant qu'il seroit bientôt si éloigné de ces amis dont il faisoit le bonheur à présent ; & engagé dans des difficultés, peut-être dans des dangers.

O Charlotte ! Chère Lady G. ! Jusqu'ici, il est en votre pouvoir de rendre tous vos jours dignes de celui-ci !... Souvenez-vous de votre Mère, de votre excellente Mère, ma chère... Et méritez l'approbation d'un tel frère.

J'aurois dû vous dire que Mr. & M<sup>c</sup>. Reeves vinrent environ à deux heures, & furent reçus avec la plus grande politesse par tout le monde.

On demanda sir Charles un moment avant le dîner, il rentra avec un jeune Cavalier, en habit de gala... C'est un bonheur que je n'avois pas espéré si tôt, dit sir Charles ; & le conduisant à Lady G. Voilà, Monsieur, lui dit-il, la Reine du jour. Ma chère Lady G. recevez, (c'est ici votre maison) un homme que j'aime, mon ami Beauchamp.

Tous, excepté Emilie & moi s'empressèrent autour de Mr. Beauchamp, comme de l'ami chéri de sir Charles, & lui firent leur compliment : sir Charles le présenta à chacun.

Le menant auprès de moi... J'ai presque honte, Lucy, de répéter cela... Mais le voilà comme il le dit... Respectez, lui dit-il, mon cher

cher ami, cette excellente Dame; mais que votre admiration ne s'arrête pas à son visage, & à sa figure. Elle a une ame aussi grande, mon Beauchamp, que la vôtre même. Miss Byron, en faveur de ma sœur & de nous tous, a honoré ce jour de sa présence.

Monsieur Beauchamp me prit respectueusement la main, en se baissant; Excusez moi, me dit-il, Mademoiselle, je vous révère, une Dame que sir Charles Grandison admire autant que vous, doit être la première des femmes.

J'aurois pu lui dire que lui, qui étoit si distingué par l'amitié de sir Charles Grandison, devoit être un homme très-estimable. Mais mes esprits étoient abattus; je ne répondis à son compliment que par une révérence.

Sir Charles lui présenta Emilie. Mon Emilie, Beauchamp. J'espère de la voir un jour heureusement mariée. Un homme dont le cœur vaudra la moitié autant que le sien, devra être un excellent homme.

La modestie même peut lever les yeux, & être sensible aux complimens sortis d'une telle bouche. Emilie me regarda d'un air de satisfaction, comme en disant, Entendez-vous, Mademoiselle, les belles choses que mon Tuteur dit de moi?

Sir Charles demanda à son ami, comment il étoit avec Lady Beauchamp?

Très-bien, répondit-il. Après avoir été introduit par vous auprès d'elle, comme je l'ai été, il faudroit que ce fût ma faute, si je n'étois bien avec elle. Elle est la femme de mon Père, je dois la respecter, quelque peu favorable

ble

ble qu'elle me fût: elle a de bonnes qualités; si toutes les familles avoient le bonheur d'avoir un sir Charles Grandison pour médiateur quand il survient des mesintelligences, il y auroit bien peu de différens qui durassent entre les parens. Mon Père & ma Mère m'ont dit qu'ils ne se mettent jamais à table sans célébrer vos louanges; & ils ne m'ont parlé que de vous; mais Lady Beauchamp compte sur la promesse que vous lui avez faite de lui faire faire connoissance avec les Dâmes de votre famille.

Mes sœurs, & leurs maris feront honneur à ma promesse, en mon absence. Lady L., Lady G. permettez moi de vous recommander Lady Beauchamp, non point comme une connoissance ordinaire. Vous, Monsieur, dit-il à Mr. Beauchamp, veillez à ce qu'on la cultive.

Mr. Beauchamp est d'une aimable figure, & quand sir Charles n'est pas dans la même compagnie, il paroît un fort bel homme. Je crois, ma chère, qu'en faisant cette exception, je rends la justice que tout le monde rendra. Il est gai, vif, modeste cependant, ne parlant point trop. On voit à la fois l'amour & le respect dans chaque regard qu'il jette sur son ami; & qu'il est charmé quand il l'entend parler sur quelque sujet que ce soit. Il dit une fois à Lord W. qui lui vançoit son neveu, comme il le fait à tous ceux qui sont auprès de lui; La voix publique, Milord, est en sa faveur par tout où il va. Les expressions que les différentes langues emploient sur son sujet dans les différents païs où il a été, reviennent à dire, que pour la douceur des manières, pour la noblesse & la dignité

té du caractère, à peine y eut-il jamais son pareil.

Sir Charles étoit engagé alors dans une conversation avec Emilie ; elle étoit devant lui : il étoit debout dans une posture aisée, appuyé contre le lambris, écoutant, souriant à son babillard avec des yeux d'indulgence & d'amour, tels que ceux d'un Père pour un enfant qu'il aime tendrement : elle de tems en tems regardoit vers moi, avec un air si fier, la chère créature ! d'être ainsi distinguée par son tuteur.

Elle vint ensuite derrière ma chaise, & s'appuyant sur mon épaule, elle me dit tout bas... J'ai prié mon tuteur d'employer son crédit auprès de vous, pour que vous m'emmeniez dans le Comté de Northampton.

Et qu'a-t-il dit?... Elle se taisoit... A-t-il rejeté votre demande?... Non, Mademoiselle;... Vous a-t-il permis d'y venir, si j'y consens? lui dis-je, en me tournant à moitié vers elle, avec empressement.

Elle se tut, & sembloit embarrassée.

Mais, non, il n'a pas consenti, non plus... Mais il a dit de si charmantes choses, si obligantes, si gracieuses pour vous & pour moi, que j'ai oublié ma question, quoiqu'elle me tint bien au cœur, mais je lui redemanderai.

C'est ainsi, Lucy, qu'il peut refuser, & cependant renvoyer les gens si charmés de lui, qu'on oublie ce qu'on avoit demandé.

Miss Grandison... Lady G., je veux dire... me prit à part un moment après... Ce Beauchamp est réellement un fort joli garçon, Harriet!

C'est un aimable homme, répondis-je.

Je le trouve ainsi : ce fut tout ce qu'elle en dit alors.

En-

Entre le dîner & le thé, on me fit jouer du clavecin ; & après que j'eus joué un air, on pria sir Charles de chanter pendant que je l'accompagnerois. Il ne refuseroit rien, dit-il, de ce qu'on lui demanderoit ce jour-là.

Il chanta. Il a une voix mâle & douce, qu'il fait bien ménager.

Cela amena un petit concert. Mr. Beauchamp joua du violon ; Lord L. de la basse de viole ; Lord G. de la flûte Allemande : Lord W. chanta la basse ; Lady L., Lady G. & le Comte firent chorus. On chanta ce morceau de la fête d'Alexandre

*Heureux, beureux, beureux couple !  
La bonté seulement mérite la beauté.*

Sir Charles, quoiqu'aussi *brave* que *bon*, préférant le mot de bonté à celui de valeur.

Lady L. avoit toujours dit, qu'il falloit danser aux noces de sa sœur. Nous n'étions pas assez de monde pour des contredanses. Mais comme on avoit fait venir des musiciens, on voulut qu'on dansât quoique nous fussions engagés dans une conversation qui me plaisoit infiniment davantage.

Lord G. commença par un menuet avec l'Épouse. Elle dansa à charmer ; mais quand je lui en fis compliment, elle me dit tout bas, qu'elle auroit beaucoup mieux dansé avec son frère. Lord G. dansa extrêmement bien.

Lord L. & Lady Gertrude, Mr. Beauchamp & M. Réves, Mr. Reeves & Lady L. dansèrent tous fort bien.

Le Comte me prit pour danser avec lui ;  
mais

mais à peine avions-nous fini, que me demandant pardon de m'avoir déparée, comme il s'exprimoit modestement, lui & tout le monde, excepté mes cousins & Emilie, appellèrent sir Charles pour danser avec moi.

Il mérita tous les éloges que Lady G. lui avoit donné dans sa Lettre : pendant que nous dansions, on lui applaudit par un silence qui auroit laissé entendre voler une mouche. Et quand il me conduisit à ma chaise, tout le monde battit des mains, comme à quelque morceau bien exécuté, ou à quelque beau sentiment dans une comédie. Cet homme-là est tout, ma chère ; mais il a toujours fréquenté le monde le plus poli dans les différens pays où il a été.

Lord W. souhaita que sa goûté lui permît de prendre Miss Jervois. L'Époux fut invité par sir Charles pour danser avec elle : elle s'en acquita très-joliment. Je crois qu'il choisit exprès Lord G. plutôt que Mr. Beauchamp ; il est plein des attentions les plus délicates.

L'Épouse demanda ensuite sir Charles pour danser avec elle. Elle dansa en effet avec beaucoup de grace. J'étois charmée qu'elle pût si bien s'en acquiter à ses propres noces.

On le pria de danser encore avec moi. Comme si les applaudissemens, donnés si hautement quand nous avions dansé ensemble, n'étoient dus qu'à moi, il fit tout bas ses conditions avec tout le monde, qu'on ne feroit pas semblant de remarquer comme je danserois ; car il avoit vu, disoit-il, que j'avois pu à peine soutenir les applaudissemens qu'on nous avoit donné.

Quand sir Charles eut fini, il m'appella *inimitable*.

*table.* Ce mot courut de bouche en bouche; & j'aurois eu assez de quoi m'enorgueillir, si leurs louanges avoient pu me rendre le courage. Mais je n'en étois pas fière; mon cœur étoit abattu... Je m'imagine, Lucy, que Mademoiselle Clémentine est une belle danseuse.

On ne soupa qu'à minuit. Le carosse de r. Reeves vint environ à cette heure-là; mais nous ne nous en allames pas avant deux heures. La compagnie ne se seroit peut-être pas séparée si tôt, si l'Épouse n'avoit fait la mutine, & refusé de se retirer. N'étoit-elle pas chez elle, demanda-t-elle à Lady L. qui la pressoit, & quitteroit-elle la compagnie?

Elle vouloit que je me retirasse avec elle. Elle prit congé de moi fort tendrement.

Le mariage, Lucy, est une redoutable cérémonie. On suppose que c'est une circonstance de joie: mais du côté de la femme il ne peut l'être que quand elle se donne à un homme qu'elle aime par dessus tous les hommes du monde; & même l'anniversaire de ce jour, quand l'espérance est changée en certitude, doit être beaucoup plus heureux que le jour-même. Une femme contrainte, ou même *engagée par persuasion*, à donner sa main à un homme qui n'a point son cœur, ne doit-elle pas se regarder comme une victime? Un Père, un tuteur en pareil cas, sur-tout si la fille a un cœur délicat, & honnête, n'est-il pas responsable de toutes les malheureuses suites que peut avoir une telle contrainte?

Mais ce n'est pas le cas de Miss Grandison. Elle avoit de bonne heure jetté les yeux sur un objet qui ne lui convenoit pas. Sa fierté l'en



Je crois qu'il seroit mieux pour moi, Lucy, d'éviter toutes les occasions de le voir: Ne le croyez-vous pas aussi?... Il n'y a pas moyen de le voir avec indifférence. Mais étant invitée d'une façon si pressante, comment pouvois-je refuser, sur-tout mes cousins étant disposés à y aller?

Mis Jervois me dit à l'oreille en me quittant; Je n'avois jamais eu occasion d'observer la conduite de deux nouveaux mariés l'un avec l'autre; mais est-ce la coutume, Mademoiselle, que l'Epouse rabroue d'autant plus l'Epoux qu'il est plus obligeant?

Lady G. est fort méchante, ma chère, si elle se conduit de façon à vous donner lieu de faire cette question.

Cela est ainsi; & sur ma parole, je vois plus d'obéissance du côté où elle n'a pas été promise, que de l'autre. Ma chère Demoiselle, ne doit-on plus repenser *ensuite* à ce qui a été dit à l'Eglise? Mais pourquoi le Docteur ne l'a-t-il pas fait parler? Que signifie une révérence, à moins qu'une femme ne soit si honteuse qu'elle ne puisse pas parler?

Une révérence, ma chère, exprime un consentement, tout aussi bien que les paroles. Lord G. n'a fait que se baïsser, comme vous l'avez vu. Aimerez-vous, Emilie, qu'on vous fît parler en pareille occasion?

Mais, non. Mais alors je serois civile & bonne envers mon mari, quand ce ne seroit que par crainte qu'il fût méchant avec moi; mais je croirois aussi que c'est mon devoir... L'aimable innocence!

Elle sortit, & laissa le Docteur avec moi.

H 2

Quand



Quand quelque sujet particulier nous tient au cœur, quelque hors de propos qu'il soit, pouvons-nous penser à autre chose! J'aurois voulu que le Docteur parlât de sir Charles Grandison; mais comme il n'amena point ce sujet, & que je craignois que si j'en parlois, il ne pensât que c'étoit toujours moi qui commençois, je le laissai sortir dès qu'il se leva: je ne l'avois jamais vu si réservé là dessus, cependant.

Sir Charles revint pour le dîner. Il a dit à Lady L., que ce vieux Mr. Gaillard lui avoit fait entendre qu'il avoit commission, si son cœur étoit libre, de lui faire des propositions très-avantageuses en faveur d'une des jeunes Dames qu'il avoit vu jeudi dernier, & cela de la part de son Père.

Surement, Lucy, nous pouvons décider hardiment, que nous vivons dans un siècle où il y a grande disette d'hommes de mérite, puisqu'on fait tant d'offres à un seul. Mais je crois que ce n'est pas un petit avantage pour sir Charles, que son tems soit si bien pris, qu'il ne peut s'arrêter assez longtems dans aucune compagnie, pour permettre qu'on jette les yeux sur quelque autre objet, avec distinction. Il laissa la nombreuse assemblée d'Enfield, pendant que leur admiration pour lui étoit au plus haut point. L'attention, la tendresse, l'admiration ne peuvent toujours être également tendues. Vous remarquerez, Lucy, qu'au retour d'un ami chéri, après une longue absence, les transports ne durent pas plus d'une heure. Quelque joyeux que soit le cœur, les deux amis, peut-être en moins de tems que cela, pourront être tranquillement  
en.

ensemble, disposés à écouter & à raconter ce qui leur est arrivé pendant leur longue absence. Voilà comme ce sera avec nous, Lucy, quand je retournerai dans les bras de mes tendres parents. Et à présent le prochain départ de sir Charles ne nous le rend-il pas plus cher?

Le Comte de G., Lady Gertrude, & deux aimables nièces de ce Seigneur dînèrent là. Lady G. se conduisit assez bien envers son mari, en leur présence; mais moi, qui entends le langage de ses yeux, je vis qu'ils lui parloient fort insolemment dans plusieurs occasions. Milord est un peu trop empressé, ce qui lui ôte cette grace, cet air de franchise dans sa politesse, qui distingue d'une façon si charmante, en toute occasion, un heureux mortel, qui étoit alors présent. Lord G. paroitra peut-être plus à son avantage dans l'absence de cette personne.

Mr. Beauchamp y étoit aussi, c'est véritablement un aimable & modeste jeune homme. Il parut fort à son avantage, & dans sa conversation, & dans ses manières, & pas moins, en reconnoissant la supériorité de son ami, à l'un & l'autre égard, quoique celui-ci tâchât de le faire paroître comme le premier.

Après le dîner, Lady L., Lady G. & moi, nous trouvâmes une occasion de passer une demi heure ensemble en particulier. Lady G. demanda à Lady L. ce qu'elle comptoit de faire des 1000 l. dont Lord W. lui avoit fait présent si généreusement ... Ce que j'en ferai, ma chère! ... Que pensez-vous que j'en veuille faire? ... J'en ai déjà disposé.

Je veux être pendue, dit Lady G. si cette

bonne créature n'a donné cela à son mari.

Sans doute, Charlotte; Je le lui ai donné avant que de me coucher.

Je le croyois bien, dit-elle en riant. Et Lord L. l'a pris? L'a-t-il pris?

Mais sûrement: autrement j'aurois été fâchée contre lui.

La bonne ame! ... Ainsi vous lui avez donné mille pièces, pour en reprendre votre part, de lui, quatre ou cinq misérables guinées à la fois, selon son bon plaisir.

Lord L. & moi, Charlotte, nous n'avons qu'une bourse, vous ne savez peut-être pas comment nous la ménageons.

Je vous prie, bonne, débonnaire, dépendante créature, comment la ménagez-vous?

Voici comment, Charlotte: Milord fait que sa femme & lui n'ont qu'un seul intérêt; & dès le commencement de notre heureux mariage, il voulut que nous eussions l'un & l'autre une clé d'un tiroir particulier, où il tient son argent & ses billets. Il y a dans le tiroir un petit livre de compte, où il met d'un côté l'argent qu'il reçoit, & de l'autre celui qu'il ôte: quand j'ai besoin d'argent, j'ai recours à ma clé. Si je vois peu d'argent dans le tiroir, j'en prends plus modérément, ou même si mes besoins ne sont pas pressans, je diffère jusqu'à ce que Milord soit plus riche; mais peu ou beaucoup, j'écris comme lui ce que je prends; ainsi nous savons où nous en sommes. Et jamais, par des dépenses hors de saison, je n'ôte à Milord le pouvoir de conserver une coutume, qui le fait également respecter, & bien servir; c'est de ne pas souf-

fir

frir qu'on lui demande deux fois une dette.

La bonne ame! ... Et je vous prie, ne marquez-vous pas aussi l'usage auquel vous employez l'argent que vous prenez?

Je le fais souvent; & toujours quand je prends plus de cinq guinées à la fois. J'ai trouvé que Milord le faisoit aussi; & j'ai suivi son exemple, de moi-même.

L'heureux couple! pensai-je, ... O Lady G. le bel exemple que vous avez! ... J'espère que vous le suivrez.

Grand merci de l'avis, Harriet. Oûi, il faut avouër que c'est une jolie façon de s'engager doucement l'un l'autre à l'économie: mais ne pensez-vous pas que quand deux époux si honnêtes ont une crainte si scrupuleuse de se desobliger, & sont si soigneux de s'obliger l'un l'autre, ils semblent avouër que la bonne intelligence dans le mariage tient à un fil bien mince?

Et les amitiés les plus tendres, lui dis-je, ne tiennent-elles pas à un fil tout aussi mince? Des ames délicates peuvent-elles être unies autrement que par des attentions délicates?

Tu es une bonne ame aussi, Harriet! ... Vous voudriez donc toutes deux que je fissè un présent à Lord G. de mes mille pièces, avant que nous aïons choisi notre tiroir particulier, avant qu'il en ait fait faire deux clefs?

Apprenez lui, Charlotte, ce que font Lord & Lady L., si vous croyez que l'exemple soit bon à suivre ... Et alors ...

Oûi, & lui donner mes mille pièces pour commencer? Mais ne voyez-vous pas que la proposition doit venir de lui & non de moi?

H 4

Et



Et ne devons-nous pas auparavant connoître un peu ce que nous valons l'un & l'autre?

Connoître auparavant ce que vaut un homme avec qui vous êtes actuellement mariée, Charlotte?

Oui, Lady L. ... mais mariée depuis hier, comme vous savez. Peut-il y avoir dans le monde deux hommes aussi differens, que le sont souvent l'amant & l'époux dans le même homme? ... A présent, mes généreux conseillers, aïez la bonté de continuer à vous taire; vous ne pouvez me donner aucune bonne réponse. Et d'ailleurs ne voyez-vous pas combien il y auroit peu de délicatesse à faire *fitôt* un présent qu'on n'est point *obligé* de faire?

Nous nous taisions toutes deux, attendant chacune que l'autre répondît à cette étrange créature.

Elle nous rit au né. Ames douces & sensibles! dit-elle, permettez moi de vous dire qu'il y a moins de délicatesse dans la délicatesse, que vous autres gens si délicats n'y en soupçonnez.

Pour vous, Charlotte, dit Lady L. vous avez les idées les plus bizarres du monde. Si vous aviez été homme, vous auriez été un méchant vaurien.

Vaurien, peut-être, Lady L. mais non pas méchant.

Lady G. ne peut s'empêcher d'avoir de l'esprit, dis-je à Lady L. C'est quelquefois tant pis *pour elle*, quelquefois tant pis *pour nous*. Quoi qu'il en soit, j'approuve hautement l'exemple de Lord & Lady L.

Et moi aussi, Harriet; & quand Lord G. me donnera l'exemple, je ... Je verrai. Je ne suis pas

pas

pas mauvaise économe. Quand j'aurois dix mille pièces entre les mains, je ne serois pas prodigue: si je n'en avois que cent, je ne voudrois pas être avare. Je n'estime l'argent qu'autant qu'il me met en état d'imposer des obligations, au-lieu d'être dans la nécessité d'en recevoir. Je suis fille de ma Mère, & sœur de mon frère; & la vôtre, *en cela*, Lady L.; & la vôtre aussi, Harriet. On peut prendre differens chemins pour arriver au même endroit. Lord G. n'aura point de raisons d'être mécontent de mon économie, quand même je ne lui ferai pas une si grande courtoisie, comme si; ... comme si ... Celle fit un éclat de rire; mais se retenant, elle ajouta, comme si je sentoiss... elle rit encore ... que j'ai signé ma dépendance absolue de ses hontés.

Quelle extravagante, dit Lady L. Mais, ma Harriet, ne trouvez-vous pas qu'elle s'est comportée assez joliment envers Milord G. pendant le dîner?

Oùï, répondis-je, comme le penseroient ceux qui n'ont pas remarqué ses malins coups d'œil: mais elle m'a mis en peine pour elle plusieurs fois; & je crois que son frère n'étoit pas sans crainte.

Il avoit les yeux sur vous, Harriet, répondit Lady G. beaucoup plus que sur moi, ou sur tout autre.

Cela est vrai, dit Lady L. Je vous regardois tous les deux, ma chère, avec compassion. Mes larmes étoient prêtes à couler plus d'une fois, quand je pensois combien vous pourriez être heureux l'un par l'autre, & combien vous vous aimeriez, n'étoit que...

N'en dites pas davantage, ma chère Lady G. Je ne puis soutenir cela. J'ai cru *moi-même* qu'il me regardoit souvent avec attendrissement. Je ne puis soutenir cela; j'ai peur de moi; je crains d'être *injuste*...

Ses tendres regards ne m'ont pas échappé, dit Lady G. non plus que ceux de ma Harriet. Mais nous ne toucherons pas cette corde: elle est trop délicate; on s'attendrit trop; pour moi, j'étois obligée pour me distraire, de tourner les yeux sur Lord G.: il n'y a rien gagné. Ses empressemens *importuns*...

Non, Lady G., dis-je, en l'interrompant, vous ne changerez point de discours, aux dépens de celui que vous avez juré d'honorer. J'aime mieux souffrir en continuant l'autre sujet, que de laisser prendre celui-ci.

Charmante Harriet! dit Lady L. J'espère que votre générosité aura sa récompense. Cependant, dites moi, ma chère, pouvez-vous souhaiter que Lady Clémentine soit à lui? Je ne doute pas que vous ne souhaitiez son rétablissement; mais pouvez-vous souhaiter qu'elle soit à lui?

J'ai examiné la question en moi-même, Lady L. Je suis fâchée qu'elle ait eu besoin d'examen: une si excellente créature! Qui fait tant d'honneur à son sexe! Une si noble sincérité! Tant de piété!... Mais j'avouërai la vérité; j'ai appelé la *justice* à mon secours pour me déterminer; je me suis supposée moi-même dans sa situation, excepté sa triste maladie; je l'ai supposée dans la mienne; aurois-je dû hésiter à qui donner la préférence?... Cependant...

Quoi,

Quoi, *cependant*, la plus franche, & la plus généreuse des femmes! dit Lady L. en me serrant dans ses bras; quoi, *cependant*...

Oùï, *cependant*... Ah mes chères amies... oùï, *cependant*, j'ai bien des serremens de cœur, des frémissemens, je puis dire!... Pourquoi votre frère est-il si tendre, si modeste, si parfait!... Que ne m'insulte-t-il par sa pitié! Pourquoi, dans toute occasion, me montre-t-il un attendrissement beaucoup plus sensible pour moi que la pitié! & pourquoi m'attribuë-t-il un pouvoir sur lui qui m'élève en m'humiliant?

Je détournai la tête pour cacher mon émotion... Lady G. prit mon mouchoir, essuya une larme prête à couler, & me donna les noms les plus tendres.

Suis-je donc chère, continuai-je, au cœur d'un tel homme? Vous le croyez. Permettez moi de vous dire, qu'il est effectivement cher au mien: *cependant* je ne forme pas un souhait qui ne soit pour son bonheur, quoi qu'il puisse arriver de moi.

Emilie parut à la porte... Puis-je entrer, Mesdames?... Oùï, j'entrerai... Ma chère Miss Byron affligée! Ma chère Miss Byron en pleurs!

Sa pitié, sans qu'elle en fût la cause, parut dans ses yeux. Elle prit ma main dans les siennes, & la baissa à plusieurs reprises!... Mon tuteur demande où vous êtes. O avec quelle douceur dans la voix!... Où est votre Miss Byron, mon amour?... Il donne des noms charmans à tout le monde quand il parle de *vous*... Sa voix est alors la voix de l'amour... Mon

*amour*, m'a-t-il dit! Par vous, Mademoiselle, il aimera sa pupille... Et je fonderai tout mon mérite sur votre amitié pour moi. Mais vous soupirez, chère Miss Byron, vous soupirez... Pardonnez votre petite babillarde! Il ne faut pas que vous soyiez affligée.

Je l'embrassai. L'affliction, ma chère, n'a point de prise sur mon cœur à présent: c'est le mérite de votre tuteur qui me touche.

Dieu vous benisse, Mademoiselle, pour votre gratitude envers mon tuteur!

Une Clémentine, & une Harriet! dit Lady L. Deux femmes si excellentes! Quel destin est le sien! Que son cœur doit être déchiré!

Déchiré, dites-vous, Lady L.! repliqua Lady G. Un homme qui aime la vertu pour elle-même, l'aime par tout où il la trouve. Un tel homme doit distinguer plus d'une femme vertueuse; & s'il est d'un naturel doux & bienfaisant, il y aura de la tendresse dans ses distinctions pour chacune, tendresse qui variera seulement selon la différence des circonstances & des situations.

Que je vous embrasse, Charlotte, pour cette pensée, dit Lady L. Que de tout un mois je n'entende pas de la même bouche, un mot qui soit indigne de celui-là.

Vous avez Lord G. dans la tête, Lady L., répondit Lady G., mais ne vous embarrassez pas de nous. Il faut le réveiller de tems en tems. J'aurai soin de conserver mon importance auprès de lui; mais je ne lui donnerai jamais de crainte. Il n'aura jamais raison de soupçonner la vertu de sa femme.

La

La vertu, ma chère ! lui dis-je. Qu'est-ce que la vertu seule ? Celle qui ne sera pas vertueuse, pour l'amour de la *vertu-même*, ne mérite pas d'être apellée une femme : elle doit être quelque chose de plus que vertueuse pour l'amour de son mari, & même pour l'amour de la promesse qu'elle a faite. La complaisance, l'empressement à obliger...

L'obéissance aussi, je gage... Chut, chut, ma douce Harriet ! dit-elle en mettant sa main devant ma bouche ; nous ferons du mieux que nous pourrons ; & cela ira fort bien, si personne ne prend garde à nous. Allons réjoindre la compagnie.



## L E T T R E X V I I I.

Suite.

Jeudi, 13. Avril.

Nous jouames aux cartes hier au soir, jusqu'au soupé. Quand il fut fini, chacun tâcha d'engager sir Charles dans quelque conversation. Je tâcherai de vous rapporter une partie de ce qui se dit, comme je l'ai fait déjà une fois.

Lord W. commença par se plaindre de l'infolence & du libertinage des domestiques. Sir Charles ne répondit à ce qu'il dit que par le mot d'*exemple*, l'exemple, Milord.

Vous, sir Charles, répondit Milord, vous pouvez en effet insister sur la force de l'exemple. Car je ne puis que remarquer que tous ceux que j'ai vu de vos gens, méritent des égards.

H 7

Es

Ils ont l'air de gens à leur aise, & reconnoissans de cet aise. Ils savent leur devoir, & n'ont pas seulement besoin d'un regard pour se le rapeller. Un domestique à votre service, sir Charles, a l'air comme s'il devoit un jour faire une figure de maître. Comment ménagez-vous cela.

Peut-être, Milord, ai-je été plus heureux qu'un autre en domestiques. Il n'y a rien dans la façon dont je m'y prends qui mérite l'attention de cette compagnie.

Je veux commencer un tout nouveau train de vie, mon neveu. Jusqu'ici, les domestiques ont été un fleau continuel pour moi. Il faut que je sache comment vous les traitez.

Je les traite, Milord, comme une partie nécessaire de ma maison. Je n'ai point de secrets sur lesquels leur silence, ou leur babil, les autorise à faire les importans. Je tâche de ne point leur donner de mauvais exemples. Je ne me fâche jamais contre eux pour leurs fautes, même volontaires: si elles ne sont pas habituelles, je tâche de les engager par la honte à s'en corriger, en m'en plaignant avec douceur, & en leur *pardonnant*. S'ils ne sont pas susceptibles de honte, & que les fautes soient répétées, je les renvoie, mais avec une douceur qui engage leurs camarades à les blâmer, & à profiter de l'avertissement. Je cherche avec soin les occasions de les louer; & même lorsqu'ils se méprennent, si c'est avec une bonne intention, j'approuve l'intention, & tâche de les redresser par rapport au *fait*. Je ne veux absolument point de débauchés à mon service; & du reste si nous ne les recevons pas tout-à-fait bons, nous les ren-

rendons meilleurs. Généralement un maître rend un domestique tel qu'il lui plait. Les domestiques se régissent sur l'exemple, bien plus que sur les leçons, & jugent presque toujours par leur propre sentiment. Permettez moi d'ajouter qu'une chose sur laquelle j'insiste toujours, c'est que mes domestiques aient de la bonté & de la compassion les uns pour les autres. Un cœur disposé à la compassion, ne peut être habituellement injuste; je fais ainsi contribuer leur bon cœur à ma sûreté, aussi bien qu'à mon repos.

Milord étoit extrêmement content de ce que disoit son neveu.

A propos de quelque chose, Lady G. fit quelque reflexion contre la prudence d'une certaine Dame: elle alloit continuër quand sir Charles l'interrompant, dit, prenez garde, Lady G.... Prenez garde, Mesdames, car je crains que sous ce nom, la *modestie* ne devienne deshonorante, & ne soit bannie des cœurs, ou du moins des manières & des discours de toutes les femmes dont la fortune ou l'inclination les mène souvent dans les endroits publics.

Vous parlez d'endroits publics, dit Lord L. C'est un tourment de voir comment les hommes d'un vrai mérite y sont négligés par les Dames du bel air, pendant que toutes les distinctions sont pour des fats, & des godelureaux.

Mais, qui sont ces femmes, Milord, dit sir Charles? Ne sont-elles pas généralement de la même classe que ces hommes? Des étourdiés aiment des hommes frivoles, parce qu'ils ne peuvent leur reprocher une infériorité de jugement, & qu'ils les étoient dans leur folie. Elles

les craignent un homme sage; mais je ne voudrois pas pour tout au monde, avoir ce tour d'esprit qui leur plait; car elles mépriseront plus la folie d'un homme sage, que celle d'un sot, & avec raison, parce que ne lui étant pas naturelle, elle lui donnera un air plus gauche.

Cependant la sagesse elle-même, & la vraie sagesse, la bonté, dit M<sup>r</sup>. Reeves, a quelquefois mauvaise grace, quand, quoique naturelle à la personne, elle ne l'est pas par rapport aux tems. Elle nomma alors une personne qu'on décrioit comme une hypocrite, parce qu'elle s'acquie de tous ses devoirs en public.

On en diroit encore pis, s'il évitoit de le faire, dit le Docteur Bartlet; ses ennemis l'accuseroient de plus de lâcheté, & ne l'absoudroient pas sur l'autre article.

Lady Gertrude étant sortie, on parla comme d'une chose étonnante, de ce qu'une personne aussi aimable qu'elle avoit dû l'être dans sa jeunesse, & qu'elle l'est encore pour son âge, ne s'étoit point mariée. Lord G. dit qu'on lui avoit fait plusieurs offres, & qu'une fois avant que d'avoir vingt ans, elle avoit été sur le point de se marier. Mais ses craintes, depuis ce tems-là, dit-il, l'ont engagée à rester fille.

Plus une fille attend à se marier, dit sir Charles, plus elle craindra le mariage. A dix-sept ou dix-huit ans, une fille s'y jettera tête baissée, souvent sans crainte & sans reflexion; à vingt ans, elle commencera à y penser; à vingt-quatre, elle pésera, examinera; à vingt-huit ans, elle craindra l'aventure; à trente ans elle regardera tout autour d'elle du haut de la montagne

ou

où elle est parvenue, & selon les occasions, ou les exemples qui se présenteront, quelquefois elle se repentira, quelquefois elle se réjouira, d'avoir gagné le sommet, toute seule.

Je crois en effet, dit M<sup>r</sup>. Reeves, que plus d'une fille en Angleterre monte la montagne avec un compagnon dont elle ne soucieroit guères, si l'état de fille n'étoit pas ici particulièrement si dépourvu de secours: car des filles qui ont peu de fortune, après avoir été élevées dans l'abondance, comment peuvent-elles se soutenir, lorsque les liaisons de famille sont rompues? Un homme peut s'élever dans une profession, & s'il gagne du bien dans le commerce, il peut s'élever plus haut, & être respecté. Une fille paroit s'abaisser, si elle gagne sa subsistance avec son aiguille, ou en entrant dans quelque condition; & sans cela où peut-elle trouver un asyle?

Vous parlez, ma bonne Madame Reeves, dit sir Charles, comme si vous souhaitiez, avec le Docteur Bartlet & moi, qu'il y eût un établissement sur un plan dont nous avons souvent parlé, quoique le nom feroit peur à bien des Dames. Nous voudrions voir dans chaque Comté des *Covens protestans*, dans lesquels les fillés de peu ou point de fortune pussent vivre dans une entière liberté, sous des règles auxquelles une femme modeste & vertueuse ne se feroit point de peine de se soumettre, quand elle seroit absolument sa maîtresse; & d'où l'on pût sortir quand on voudroit.

Fort bien, mon frère, dit Lady G., & pourquoi n'avez-vous pas arrangé tout cela il y a quinze

quinze jours, vous qui venez à bout de tout ce que vous entreprenez, & que n'avez-vous fait Mère Abbessé, la pauvre Charlotte?

Vous êtes encore mieux pourvuë, ma sœur: mais laissez nous continuër à expliquer notre plan. Je voudrois pour Gouvernantes, & Directrices de la société, des personnes de famille, qui eussent été d'un caractère irréprochable dès leur enfance, & également connus par leur prudence, leur bon cœur, & la douceur de leurs manières. Les domestiques pour les services les plus bas seroient des enfans de pauvres honnêtes gens, & laborieux, qui donneroient de bonnes esperances.

Ne croyez-vous pas, Mesdames, dit le Docteur Bartlet, qu'une société comme celle-là, pourroit devenir un bien pour la nation, étant toute composée de filles d'une reputation sans tâche, qui s'occuperoient selon que chacune en entrant s'y engageroit en consultant son propre génie, & qui y seroient entretenues honnêtement, les unes avec plus, les autres avec moins de dépenses pour la fondation, selon leur état & leur situation? Ne seroit-ce pas en particulier un séminaire de bonnes femmes, & un rempart contre le vice, dans un siècle livré au luxe, à la profusion, & à des amusemens qui diffèrent peu de la débauche?

Comment pourroit-on aux frais de cet établissement? dit Lord W.

Beaucoup de celles qui entreroient dans chaque communauté, dit sir Charles, ne lui seroient point à charge: nombre de jeune filles, en joignant leurs petites fortunes, pourroient s'entre-

tenir

renir honnêtement dans une pareille société, avec leurs seuls revenus, quoique chacune en particulier auroit peine à vivre. D'ailleurs les femmes, en l'absence de leurs maris, dans ce pais maritime, & les veuves, qui à la mort des leurs souhaiteroient de se retirer du tracas du monde pour six mois, un an; plus ou moins, pourroient avoir la liberté de vivre dans cette société bien réglée; & l'on peut suposer que ces personnes, chacune selon leurs facultés, seroient bien aises d'en être les bienfaitrices. Il n'est pas douteux non plus qu'elle ne fût soutenue par les personnes bien disposées des deux sexes, puisque chaque famille de la Grande Bretagne, dans ses liaisons, & ses relations prochaines ou éloignées, recevroit des avantages d'un établissement si utile: pour ne rien dire encore des ouvrages des Dames qui seroient reçues, qu'il seroit peut-être convenable de tourner au profit d'une fondation si utile pour elles: je voudrois cependant que pour encourager l'industrie, elles eussent chacune quelques heures, qu'elles pussent regarder comme étant à elles, & dont le profit fût uniquement appliqué à leur usage.

Un Ecclésiastique d'un vrai mérite, à la nomination de l'Evêque du Diocèse, dirigeant & animant la devotion de cette société, & la préférant de la superstition & de l'entousiasme, à quoi sont sujets presque tous les monastères, acheveroit d'en faire une bénédiction pour le Royaume.

J'ai un autre plan, Milord, continua sir Charles. . . Un hôpital pour les repentantes; ces malheureuses une fois séduites, & trahies par la perfidie des hommes, se trouvent, par la cruauté

te



té du monde, & sur-tout de leur sexe, hors d'état de rentrer dans les sentiers de la vertu, au-lieu que peut-être convaincues de la méchanceté des hommes à qui elles s'étoient fiées, elles voudroient bien que leur premier écart de la vertu fût le dernier.

Ce sont ces pauvres créatures, dit-il, qui ont les plus grands droits sur notre pitié, quoiqu'elles en trouvent rarement. La bonté du cœur, & la crédulité, enfant de la bonté, sont généralement, comme j'ai la charité de le croire, la première cause de leur crime plutôt que l'amour du vice. Ces hommes qui prétendent qu'ils ne voudroient pas ravir la première innocence à une femme, regardent ces infortunées comme une belle proie; mais quelle n'est pas la méchanceté d'un homme qui voyant une pauvre créature au bord d'un dangereux précipice, & incapable de s'en éloigner sans secours, aimeroit mieux l'y pousser que de la conduire en lieu de sûreté.

En parlant de la violence que font les parens aux inclinations de leurs filles en les mariant, la tyrannie, & l'ingratitude, dit sir Charles, de la part d'un homme aimé, seront plus supportables à une femme qui a les passions vives, que la tendresse même d'un homme qu'elle n'aime pas. Des parens qui veulent voir leurs enfans heureux, n'éviteront-ils donc pas de les contraindre à donner la main à un homme qui n'a point de place dans leurs cœurs?

Mais voudriez-vous, Monsieur, dit Mr. Reeves, permettre à de jeunes filles de faire leur choix elles-mêmes?

Des

Des filles, repliqua-t-il, qui souhaitent ardemment qu'on les laisse choisir, devraient être doublement attentives à ce que la prudence justifiât leur choix. Toutes les veuves qui se marient imprudemment, (& bien des hommes le font aussi) fournissent un fort argument en faveur de l'autorité d'un Père sur sa fille. Un homme qui a des vûes d'intérêt, s'adresse à une femme dont la fortune & la personne soient indépendantes. Il semble assuré de trouver en elle l'indiscrétion & la témérité nécessaires pour qu'elle s'attache à lui: mais ne doit-elle pas regarder cela comme une insulte, & se résoudre à rompre ses mesures?

Mais comment, dit Lady G., une jeune créature pourra-t-elle juger...

Parce qu'on s'adressera à elle, interrompit sir Charles, plutôt qu'à ses parens; par les efforts que cet homme fera pour l'indisposer contre eux; par le désir qu'il témoignera de rendez-vous particuliers & secrets, sentant qu'il ne pourroit pas soutenir l'examen, par l'inégalité des fortunes. Et notre excellente Miss Byron, dit-il en s'inclinant vers moi, ne nous a-t-elle pas fourni un caractère distinctif dans les Lettres qu'elle a eu la bonté de nous communiquer? „ Les hommes qui s'adressent à de jeunes filles, remarque-t-elle fort heureusement, ne manquent pas de vanter les avantages, ou héréditaires, ou acquis, qui les distinguent, au-lieu que *l'amour, l'amour*, est tout le cri de ceux qui n'ont à se vanter d'autre chose. ”

Et par ce moyen, dit Lady Gertrude, brouillant une étourdie avec ses parens, il l'expose  
aux

aux coups à sa place, elle devient la patte du chat dont il se sert pour tirer les marons du feu.

Mais, mon frère, dit Lady G. pensez-vous que l'amour soit une passion si pensée & si réfléchie, qu'il laisse le tems à une jeune créature, de pérer, & d'examiner toute l'importance de la cause?

L'amour qu'on conçoit à une première vuë, dit sir Charles, indique nécessairement une disposition à prendre des impressions, & à une passion de la moins noble espèce; puisqu'on n'a pas encore eu le tems de connoître le mérite de l'objet. Quelle femme voudroit qu'on la supposât capable de prendre feu si aisément? Dans un homme c'est un mouvement sans délicatesse; mais il y en a encore beaucoup moins dans une femme, qui attend de la protection, & de l'instruction d'un mari: l'amour peut n'être d'abord qu'une fantaisie qu'on peut aisément & qu'on doit sacrifier au jugement d'un Père ou d'une Mère; & cette victoire n'est pas si difficile que le pensent quelques jeunes filles. Permettez moi de vous dire une chose, mon Emilie, comme une règle de quelque importance pour vous, à présent que vous entrez dans le monde... De jeunes personnes dans des cas difficiles, sur-tout en matière d'amour, ne devoient pas avoir la présomption de diriger d'autres jeunes personnes, parce que rarement elles se peuvent dépouiller de passion, de partialité, & de préjugé, cela est attaché à la jeunesse; elles ne peuvent guères s'empêcher de mêler leurs intérêts, leurs propres penchans à la question sur laquelle on les consulte. Une jeune amie ne devrait pas

pas demander à une autre, que feriez-vous en pareil cas? mais, que devoit-on faire?

Que la chère petite rougissoit, & qu'elle étoit contente, de voir son tuteur lui adresser ainsi la parole en particulier!

Lady Gertrude parla d'un certain Père qui, par des vuës d'intérêt obligea sa fille à se marier à quinze ans, non seulement avec un homme qui lui étoit indifférent, mais dans un tems où elle n'avoit point d'idées justes du mariage.

Et ne font-ils pas heureux? demanda sir Charles.

Ils le font, repliqua-t-elle.

J'ai vu un exemple de cette espèce, dit-il, qui n'a pas si bien réussi. La Dame étoit jolie, & avoit sa bonne part de vanité. Elle s'imaginait que tous les hommes qui lui disoient des choses polies, étoient amoureux d'elle, & que si elle eût été fille, ils se seroient adressés à elle. Elle suposoit qu'elle auroit pu avoir ce grand Seigneur, & cet autre, si on ne s'étoit pas précipité. Et cela lui fit mépriser son mari, comme s'il l'eût privée d'avantages plus considérables. Ils ont été malheureux jusqu'à la fin de leur vie. Si la Dame avoit vécu fille assez long-tems pour voir la différence entre un compliment & des protestations sincères, & que ceux qui flattoient sa vanité, n'avoient dessein que de profiter de sa folie, elle ne se seroit pas cru malheureuse avec ce même homme dont elle étoit si mécontente.

Lady L. aiant parlé ensuite d'un certain Seigneur, qui plaifante continuellement sur le mariage, & mari fort indifférent d'une femme qui mé-

méritoit un époux plus tendre, j'ai connu plus d'un homme, dit sir Charles, qui débi-  
toit contre le mariage des invectives qui au-  
roient eu beaucoup meilleure grace dans la bouche  
de leurs femmes... Mais cet homme qui se plaint  
tant, auroit-il été, ou mérité d'être plus heureux  
dans tout autre état qu'il ne l'est à présent?

Un état de souffrance, dit Lady L. a vraisem-  
blablement réduire la pauvre femme à une dé-  
bonnaireté & une patience parfaite.

Votre remarque est très-juste, repliqua sir  
Charles. Et sûrement c'est une des dispositions  
les plus tendres de la providence, que l'adversi-  
té si pénible en elle-même, aboutisse d'une façon  
particulière à la perfection du cœur humain. Elle  
enseigne la modestie, l'humilité, la compassion.

Vous parlez par sentiment, mon frère, dit  
Lady L. avec un soupir. Croyez-vous, Lucy,  
qu'elle fut la seule qui soupira?

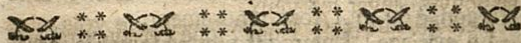
Cela est vrai, ma sœur, dit-il. J'en parle  
avec un sentiment de gratitude. Je suis naturel-  
lement impérieux: mais j'ai recueilli des avan-  
tages du coup funeste qui nous enleva sitôt no-  
tre Mère. Aïant été obligé malgré moi pen-  
dant plusieurs années, à me soumettre à une sor-  
te d'exil que je regardois comme très-fâcheux,  
quoique je crusse qu'il étoit de mon devoir de  
m'y résigner, je me résolus à tirer avantage de  
cette contrainte autant que je le pourrois, en  
travaillant à faire honneur à mon Père, à mes  
parens, à mon païs. Et permettez moi d'ajou-  
ter que si j'ai eu quelque succès, j'en dois beau-  
coup à l'exemple & aux leçons de mon cher  
Docteur Bartlet.

Le Docteur rougit & se baissa: il alloit se défendre de l'approbation de son patron; mais sir Charles confirma ce qu'il avoit dit, en des termes encore plus forts. Mon cher Docteur Bartlet, lui dit-il, vous avez été pour moi, comme je l'ai dit à Miss Byron, une seconde conscience dans ma première jeunesse. Vos leçons, votre excellente vie, vos manières simples, la douceur de votre caractère, ne pouvoient qu'ouvrir & agrandir mon cœur. Le fonds, j'ose le dire, n'étoit pas stérile, mais c'est vous, mon cher ami, qui l'avez cultivé avec la tendresse d'un Père: je le reconnoîtrai toujours. Il s'inclina devant cet honnête homme, qui étoit couvert d'une modeste confusion, & ne pouvoit lever les yeux.

Et croyez-vous, Lucy, que cet aveu rabaisât cet excellent homme aux yeux de quelqu'un de nous? Non! il le rehaussa à tous les yeux; & j'en étois d'autant plus charmée que cela m'aidoit à expliquer ce profond jugement d'un homme si jeune, dont sans cela on auroit peine à rendre compte. Cependant je suis convaincue, qu'à peine y a-t-il une plus grande différence entre une Intelligence humaine & un Ange, qu'entre homme & homme.



convainquit à tems; & cela, comme elle l'a-  
vouë, lui rendit tous les hommes indifferens.  
**E**lle ne hait pas Lord G. Il n'y a personne  
qu'elle lui préfère, & à cet égard elle est peut-  
être dans le cas de huit filles sur douze qui se  
marient, & qui cependant ne sont pas de mau-  
vaises femmes. Comme sa passion n'a été qu'un  
jeu pour elle, jusqu'à ce qu'elle s'en guérit,  
elle peut être heureuse si elle veut. Et puis-  
qu'elle vouloit être un jour Lady G., il étoit  
obligé à son frère, de l'engager à abréger le  
tems de coquetter & de tourmenter son Amant,  
& à lui permettre de la donner à Lord G. avant  
son départ.



## L E T T R E X V I I .

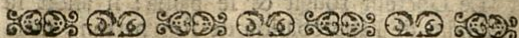
Suite.

Mercredi, 12. *Avril.*

**L**e Docteur Bartlet nous a fait le plaisir de  
déjeuner avec mes cousins & moi ce matin.  
Il parle d'aller à la maison de Grandison samedi,  
ou lundi prochain. Nous avons établi une cor-  
respondance; & il me fait espérer qu'il me fera  
une visite dans le Comté de Northampton. Je  
suis sûre que vous ferez tous charmés de le voir.

Emilie est venuë avant que le Docteur fût  
parti. Elle m'apportoit des complimens de l'E-  
pouse & de Lord W. avec une invitation pres-  
sante pour mes cousins & pour moi, d'aller dîner  
avec eux. Sir Charles étoit parti, dit-elle,  
pour faire une visite d'adieu aux Danbys, mais  
il seroit de retour avant d'îner.

Je



## LETTRE XIX.

LADY G. à *Mis* BYRON.

Jeudi, 13. Avril.

**P**our l'amour du ciel, ma très-chère Harriet, dînez avec nous aujourd'hui, pour deux raisons: l'une me regarde; l'autre vous la saurez tout à l'heure: pour moi, premièrement, comme cela convient... Cette sotte créature m'a offensée, & il ose boudier de mon ressentiment. Marié depuis deux jours, & se donner des airs!... Quand même je serois en faute, ma chère, (ce qui n'est pas, sur mon honneur) cet homme perdre patience, oublier les obligations qu'il m'a, en deux jours!... Quel malheureux ingrat! Quelle pauvre & impuissante créature est votre Charlotte!

Personne ne fait rien de la chose, à moins qu'il ne se soit plaint à mon frère... S'il l'a fait... Mais quoi s'il l'a fait... Hélas! ma chère, je suis mariée; & je suis sans secours.

Il semble cependant que nous essayons nos forces de part & d'autre... Un effort pour ma liberté mourante, ma chère!... Le succès d'une bataille rangée décidera qui doit être le Général & qui le subalterne, pour le reste de la campagne. Oser boudier déjà!... Comme j'espère de vivre, ma chère, j'étois de la meilleure humeur du monde; & quand il a fait le sot, je ne songeois qu'à jouer un peu avec lui; & il

a pris

à pris cela au sérieux. Il vous adore ; ainsi je le raillerai devant vous. Mais j'exige absolument ; puisque par sa bouderie il s'est engagé à se battre pour lui-même ; ou que vous soyiez de mon parti ; ou que vous vous taisiez. Je prendrai très-mal de ma Harriet, si elle le soutient.

Mais c'est assez parler de ce mari ... MARI, quel mot ! ... Qui croyez-vous qui soit arrivé de dehors ? ... Je vous désie de le deviner ... Mademoiselle OLIVIA ! ... Vrai, comme vous êtes en vie ; accompagnée d'une Tante, je crois, une veuve dont l'âge & le caractère doivent servir à colorer cette équipée de la nièce : le prétexte est de faire le tour de l'Europe ; & l'Angleterre ne devoit pas être oubliée. Mon frère est extrêmement troublé par cette arrivée : elle vint en ville seulement hier au soir : il ne l'a su que ce matin. Il a pris Emilie avec lui pour lui faire visite : elle l'avoit connue à Florence. Elle & sa Tante doivent dîner ici aujourd'hui. Puisqu'elle est venue, dit sir Charles, il faut qu'il lui fasse faire connoissance avec ses sœurs, & avec leurs maris, pour pouvoir poursuivre les mesures sur lesquelles il est irrévocablement résolu : c'est là, Harriet, ma seconde raison, pour vous presser de venir dîner avec nous.

Je voudrois à présent que nous fussions au long son histoire. Le Docteur Bartlet nous la fera. Quelque mal à propos qu'elle vienne pour mon frère, je m'impatiente de la voir, j'espère qu'il n'y aura rien dans son histoire qui m'oblige à en avoir pitié.

Viendrez-vous ?

Je suis curieuse de savoir si elle parle anglais,

glois, ou non. Je ne crois pas que je puisse causer en italien.

Je ne vous pardonnerai pas, si vous refusez de venir.

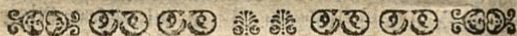
Lady L. & son bon homme de mari seront ici. Nous serons donc, si vous venez, toute la famille ensemble.

Mon frère m'a offert sa maison jusqu'à son retour. Il dit qu'il est l'hôte de Lord G. & le mien. Ainsi n'avez point de scrupule là dessus. D'ailleurs, Lord W. partira demain matin pour Windsor: il est fou de vous; & peut-être est-il en votre pouvoir de rendre un nouveau marié pénitent & poli.

Ainsi vous devez venir absolument.

Que je sois pendue, si, pendant que cet homme est dans son accès, je signe d'un autre nom que

CHARLOTTE GRANDISON.



LETTRE XX.

*Miss* BYRON à *Miss* SELBY.

Jedi, 13. *Avril.*

Je vous envoie la Lettre que j'ai reçue ce matin de Lady G. Je supposerai que vous l'avez lue.

Emilie dit que l'abord entre cette Dame & sir Charles a été fort poli de part & d'autre, mais plus froid du côté de sir Charles: elle a fait cependant quelque difficulté de dîner chez lui, & sa Tante, Madame Maffei, encore plus. Mais sir Char-

Charles leur aiant dit qu'il ameneroit sa sœur ainée pour les y conduire, elles ont cédé.

Quand j'arrivai au quarré de S. James, sir Charles & Lady L. étoient allés dans son carrosse pour prendre les deux Dames.

Lady G. vint à ma rencontre sur le degré qui mène à son appartement. Pas un mot, dit-elle, de la bouderie de l'homme ! Il se repent. La belle figure d'époux, comme je lui ai dit, qu'il feroit à dîner devant des Dames étrangères, s'il gardoit ses airs bourrus. Il m'a demandé pardon : il a promis de s'amender, ou autant vaut ; & je lui ai pardonné.

Pauvre Lord G. ! lui dis-je.

Chut, chut ! Il est là : il vous entendra, & peut-être qu'alors il se repentiroit de sa repentance.

Elle m'introduisit. Milord avoit le visage un peu enflammé : il avoit l'air d'un homme qu'on a fait enrager ; & il essayoit de sourire pour chasser la mauvaise humeur. O qu'elle le regardoit d'un air insolent ! Eh bien, Milord, dit-elle, j'espère . . . Mais vous dites que j'avois mal entendu . . .

N'en parlons, n'en parlons plus, Madame, je vous supplie . . .

Eh bien, Monsieur, n'en parlons plus, puisque vous êtes . . .

Je vous prie, Madame . . .

Eh bien, eh bien, touchez là . . . Il faut que vous nous laissiez ensemble, Harriet & moi.

Elle lui fit comiquement une révérence pendant qu'il me saluoit, comme prenant le salut pour elle. Elle lui fit un signe de la tête quand il se retourna lorsqu'il fut à la porte ; & quand

il fût sorti, si je puis ranger cet homme, dit-elle, je ne ferai pas une querelle à mon frère, pour m'avoir pressé comme il a fait.

Vous avez tort, Charlotte, excessivement tort. Vous appelez Milord un fort, & vous n'en avez point d'autre preuve, si non qu'il souffre ce traitement de vous.

Point de vos airs graves, ma chère; c'est une bonne pâte d'homme, & il le fera toujours, si vous & Lady L. ne le gêtez pas. J'ai une bonne dose d'impertinence, mais je n'ai pas la cœur mauvais. C'est un plaisir des Dieux de railler un homme qui fait l'important, qui veut se donner des airs de privilège, & qui s'imagine qu'il a droit d'être impertinent. Je veux vous dire comment je le mènerai... Je crois que j'éprouverai sa patience, & quand je sentirai que je suis allée trop loin, j'aurai patience s'il est fâché contre moi; ainsi nous ferons quitte. Alors je recommencerai; il se fâchera, & si je trouve son air fort grave... allons, allons, point d'air refroidi, mon ami, lui dirai-je, & peut-être lui fourirai-je au né: je vous jouerai un air; ou je vous chanterai une chanson; ... laquelle, laquelle! Dites vite, autrement la fantaisie m'en passera.

Eut-il été prêt à pleurer, il faudra bien qu'il rie alors, malgré qu'il en ait. Et comme il admire ma main, & ma voix, ne ferons-nous pas d'abord amis?

Il n'eut servi de rien de se fâcher contre elle. Elle ira son train. Pauvre Lord G. !... Dans les commencemens de notre connoissance je la croyois bien vive, mais je ne l'aurois pas crue si indifférente. La

La tendresse de Lord G. pour son arrogante femme, étoit tout son crime, comme j'ai sujet de le croire. Je n'osai lui demander les détails de leur querelle; si je l'avois fait, & que j'eusse trouvé que c'étoit cela, je n'aurois pu avec une créature si badine, ni entrer dans la défense de Milord, ni la censurer.

Je descendis un moment avant elle. Lord G. me dit à l'oreille qu'il seroit le plus heureux des hommes, si puisque j'avois tant d'influence sur elle, je voulois prendre son parti.

J'espère, Milord, lui dis-je, que vous n'aurez aucun besoin d'autre influence que de la vôtre. Elle a mille bonnes qualités. Elle a une vivacité charmante. Vous n'aurez rien à souffrir que de là. Cela ne durera pas toujours. Penfiez seulement qu'elle ne peut avoir d'autre but quand elle l'exerce, que de se livrer à une innocente gaieté; & tous les jours elle vous aimera davantage pour votre suport. Vous savez qu'elle a l'ame noble & généreuse.

Je vois, Mademoiselle, qu'elle vous a mis au fait. . . .

Elle ne m'a point instruit des détails de cette petite mesintelligence: elle m'a dit seulement que c'étoit une bagatelle, qui étoit tout-à-fait finie.

Je suis honteux, repliqua-t-il, que Miss Byron ait sujet de croire qu'il y ait pu avoir de la mesintelligence entre nous, sur-tout si tôt. Elle connoit son pouvoir sur moi. Je crains qu'elle ne me méprise.

Il est impossible, Milord. N'avez-vous pas remarqué qu'elle n'épargne personne quand elle est en train?

Cela est vrai ... Mais elle vient; ... pas un mot davantage, Mademoiselle! ... Je lui promis le silence par un signe de tête. Lord G., dit-elle, en s'approchant de lui, & baissant la voix, je ferai jalouse de vos entretiens avec Miss Byron.

Plût à Dieu, ma chère ame, dit-il en saisissant sa main qui se retiroit, que ...

Que je fusse la moitié aussi bonne que Miss Byron: je vous comprends ... Mais le tems, la patience, Monsieur; elle lui fit un petit signe de tête, & passa outre.

L'admirable créature, dit-il; que je l'adore!

Je lui ai dit un mot ensuite de sa crainte qu'elle ne le méprisât. Harriet, m'a-t-elle répondu, d'un air sérieux; je m'acquitterai de mon devoir envers lui. J'abhorrerai mon propre cœur, si jamais j'y trouve pour quelque homme au monde, une ombre d'attention qui ne s'accorde pas avec celle qu'il a droit d'attendre de moi.

Je fus charmée d'elle. Et je trouvai une occasion de dire en confidence à Milord, ce qu'elle avoit dit: il m'accabla de bénédictions. Parlons un peu à présent de Mademoiselle Olivia. Je commencerai par là une nouvelle Lettre.



## LETTRE XXI.

Suite.

**S**ir Charles revint avec les Dames. Il présenta à Mademoiselle Olivia & à sa Tante, Lady G. Lord L. & Lord W. Je causois avec le

le Docteur Bartlet dans un autre appartement. Mademoiselle Olivia demanda le Docteur. Il me quitta pour lui aller faire sa révérence. Sir Charles aiant su que j'étois dans la maison, dit à Mademoiselle Olivia, qu'il eseroit d'avoir l'honneur de lui présenter une de nos beautés Angloises, & pria Lady G. de me demander.

Lady G. vint à moi... Charmante fille ! je vous assure, Harrier, que je vous mène vers elle.

Sir Charles vint au devant de moi à l'entrée de la chambre. Excusez moi, Mademoiselle, me dit-il, en prenant ma main avec un profond respect, & permettez moi de présenter à une fort aimable Dame Italienne, une des plus charmantes personnes de l'Angleterre. Il me mena vers elle, elle s'avança au devant de moi. Miss Byron, Mademoiselle, lui dit-il, sa beauté charme tous les yeux, mais c'est sa moindre perfection.

Son visage s'anima : Miss Byron, dit-elle en françois, est toute aimable. Une parente, Monsieur, ajouta-t-elle en Italien : il se baissa sans répondre.

Sa Tante en me saluant s'exprima d'une façon avantageuse sur moi.

Je vous pardonnerois plutôt ici qu'à Bologne, dit tout bas Olivia à sir Charles en italien, en me regardant.

Je l'entendis : elle le vit à ma confusion ; elle en eut aussi.

Mademoiselle, dit-elle en françois, entend l'italien... Je suis honteuse, Monsieur.

Miss Byron, répondit sir Charles, entend le françois & l'italien.

Il faut, Mademoiselle, dit-elle en françois, que



que j'aie l'honneur d'être plus connue de vous, je lui répondis aussi poliment que je le pus dans la même langue.

Mademoiselle Olivia est réellement une charmante personne: elle a un beau teint, un visage ovale, les traits fins, des cheveux noirs, & des yeux noirs les plus brillans que j'aie vu de ma vie; ils sont plus brillans, s'il est possible, & plus perçans que ceux même de sir Charles Grandison; cependant je donne à ceux-ci la préférence, car on y voit un air de bonté, qu'elle n'a pas dans les siens; & un air pensif, comme s'il avoit quelque chose sur le cœur qu'il ne peut surmonter que par la patience, mêlé cependant à je ne sais quoi, qui montre que rien de ce qui est à la portée d'un homme, n'est au dessus de lui; au-lieu que les yeux d'Olivia montrent plus de feu & d'impétuosité que de douceur. Quand on ne me l'auroit pas dit, j'aurois été sûre qu'elle est d'un caractère violent. Mais à tout prendre, c'est une très-belle figure de femme.

Elle parla de prendre une maison, & de s'arrêter au moins une année en Angleterre: elle étoit résolue, dit-elle, de se perfectionner dans la langue, & de devenir une Angloise: mais quand sir Charles dans la suite du discours, parla de l'obligation où il étoit de quitter l'Angleterre, dès samedi prochain, oh! comme elle & sa Tante se regardèrent l'une l'autre! & comme tout l'éclat qui animoit sa belle physionomie, disparut tout d'un coup! Surement, Monsieur, dit la Tante, vous ne parlez pas sérieusement!

Après le dîner, sir Charles se retira avec les deux Dames: le Docteur Bartles, à la prière de

de Lady G. nous raconta en peu de mots l'historie d'Olivia. Elle a une fortune immense: elle a eu des indiscretions, mais aucune qui ait donné atteinte à la réputation de sa vertu: elle est d'une hauteur qui ne lui laisse point souffrir de contradiction: elle s'est montré vindicative jusqu'au crime. O ciel! ma chère, le Docteur m'a dit en confidence qu'elle porte toujours un poignard sur elle, & qu'elle s'en est servie une fois: si la personne en étoit morte, elle auroit eu un procès criminel à essayer. L'homme étoit une personne de rang, & lui avoit fait quelque léger affront. Elle vient à présent, dit le Docteur, comme il a sujet de le croire, dans la résolution de sacrifier sa religion, si on l'exige, à une passion qu'elle a longtems tâché inutilement de vaincre.

Elle a une haine mortelle pour Mademoiselle Clémentine; & le Docteur étoit sûr qu'elle ne pourroit pas se modérer, quand sir Charles lui apprendroit qu'il alloit voir cette Dame, & sa famille; car il n'avoit parlé encore que de l'obligation où il étoit d'aller dehors, sans dire où.

Lord W. loua la beauté de cette Dame, & son air majestueux. Lord L. & Lord G. auroient souhaité d'entendre la conférence entre elle & sir Charles; Lady G. le souhaitoit aussi; & dans ce moment sir Charles entra, le visage en feu. Lady L. dit-il, ayez la bonté d'aller auprès de Mademoiselle Olivia.

Elle y alla: sir Charles ne resta pas avec nous, & n'alla pas non plus vers la Dame, il se retira dans son cabinet: le Docteur l'y suivit, & revint bientôt à nous. Son cœur généreux est



dans le tourment, nous dit-il: Mademoiselle Olivia l'a jetté dans un grand trouble; il veut être seul.

Lady L. nous dit ensuite qu'elle avoit trouvé Olivia dans de violens transports, & sa Tante tâchant de la calmer. Elle s'adressa cependant à Lady L. avec politesse, & aiant prié sa tante de sortir pour quelques momens, elle lui avoua en françois sa passion pour son frère: elle n'avoit pas honte, dit-elle, de faire cet aveu à sa sœur, qui devoit connoître que son mérite rendroit honorable la passion de la plus noble des femmes. Elle avoit tâché, dit-elle, de vaincre la sienne. Elle avoit voulu la sacrifier à des attachemens précédens qu'il avoit allégué pour une autre Dame d'Italie, Signora Clémentina de Porretta, qu'elle avouoit être d'un grand mérite, mais qui aiant perdu la raison sans retour, avoit été renfermée dans un couvent par un frère qui avoit juré une haine éternelle à sir Charles; & de la part duquel sa vie seroit exposée au dernier danger s'il retournoit dans ce pais. Elle avoua que son principal motif, en venant en Angleterre, étoit de mettre sa fortune aux pieds de son frère; & comme elle le connoissoit pour un homme d'honneur, elle accepteroit toutes les conditions qu'il lui proposeroit. Il avoit offert à la famille de Porretta, de laisser à leur fille sa Religion & son Confesseur, & de passer une année de deux en Italie. Elle même, qui ne lui étoit pas inférieure en naissance, en beauté, ni par le caractère, comme elle osoit, dit-elle, le présumer, qui lui étoit supérieure en fortune, les richesses de trois branches

ehes de sa famille, toutes trois fort riches, s'étant réunies sur sa tête, elle n'insistait pas sur de pareilles conditions. Sa Tante, dit-elle, ne favoit pas qu'elle proposoit de changer de religion, après s'être fait instruire; mais elle étoit résolue de ne rien cacher à Lady L. Elle lui laissa à juger, combien elle avoit dû être frappée quand il avoit parlé de quitter l'Angleterre, & sur-tout quand il lui avoit avoué que c'étoit pour aller à Bologne, & cela si subitement, comme si c'eût été pour l'éviter, ainsi qu'elle l'avoit appréhendé d'abord. Elle avoit fondu en larmes, & avoit même voulu se jeter à ses genoux, pour l'engager à différer son voyage d'un mois, à l'emmener avec elle, & à la voir rendue heureusement dans son palais, puisqu'il vouloit remplir une commission si odieuse, si inutile, aussi bien que si hazardeuse. Mais il lui avoit refusé cette chétive faveur.

Elle avona que ce refus lui avoit fait perdre patience; qu'elle étoit malheureusement emportée, mais la femme la plus facile à apaiser. Qu'est-ce, Madame, dit-elle, qui pourra émouvoir une femme, si le mépris, l'indignité, les refus d'une personne chérie, ne sont pas capables de le faire? Une femme de mon rang venir en Angleterre pour solliciter... comment puis-je en soutenir la pensée!... & voir celui que je préfère à tous les hommes du monde, me refuser sa protection, & de me reconduire en fureté chez moi, quoique je sois venue comme une folle... Vous pouvez me blâmer, Madame... mais vous devez avoir pitié de moi, quand même votre cœur seroit aussi inflexible que celui de votre frère.



En vain Lady L. alléguoit-elle la malheureuse situation de Mademoiselle Clémentine, la peine que ses propres parens ressentoient de cette séparation, la magnanimité de tous les sacrifices qu'il faisoit, sur la simple possibilité de pouvoir contribuer à son rétablissement: elle ne put l'entendre parler avec estime de cette malheureuse Dame; elle l'accusoit d'avoir l'orgueil de sa famille, auquel elle attribuoit leur calamité méritée (*mérite!* cruelle Olivia! Comment son cœur impitoyable pouvoit-il permettre à sa bouche de prononcer un tel mot?) Elle accusoit de bassesse la plus noble des ames humaines, parce qu'il cédoit aux instances d'une famille dont quelques-uns, disoit-elle, l'avoient traité avec une arrogance qu'un homme de cœur ne devoit pas supporter.

Madame Maffei rentra. Il paroît qu'elle dépend de sa nièce. Elle n'est sa tante que par alliance; & Lady L. parle avantageusement d'elle, sur les avis & les remontrances qu'elle adressa à sa parente: elle la supplia de se remettre & de rejoindre la compagnie.

Elle ne pouvoit se résoudre, dit-elle, de retourner dans la compagnie, méprisée & rejetée, comme elle devoit paroître à chacun. Je suis une importune, dit-elle avec hauteur, une mendicante, avec une fortune qui dans quelques pais acheteroit une souveraineté! Faites mes excuses à votre sœur, au reste de la compagnie... à cette belle jeune Dame... dont les yeux par leur attention à éviter les siens, & dont l'embaras & la rougeur, quand il lui adressoit la parole, déceloit, du moins à un œil ja-

jaloux ; plus qu'elle n'auroit voulu qu'on en vit... Mais dites lui, que toute aimable, & toute jolie qu'elle est, elle ne doit point avoir d'esperance tant que Clémentine vit.

J'espère, Lucy, que ce n'est qu'à un œil jaloux que mon cœur se laisse pénétrer!... Je la remercie de l'avis. Mais je puis dire ce qu'elle ne peut dire elle-même; que dans mon cœur, quoi qu'il puisse m'en coûter, je souscris à la préférence en faveur d'une Dame qui a agi, dans les épreuves les plus difficiles, avec plus de grandeur qu'Olivia, je crois, n'en auroit pu montrer dans les mêmes circonstances. Nous voyons que sa raison, & non sa piété, l'a abandonnée dans ses généreux combats entre son amour & sa religion. Dans les plus grands écarts de sa raison, c'est l'amé de celui qu'elle aimoit qui étoit l'objet de sa passion. Qu'il est difficile de préférer un autre à soi-même dans le cas où je me trouve! cependant si mon jugement est convaincu, mon consentement doit le suivre. Le ciel me donnera la force de me soumettre à l'événement, parce que je suis ce que me dicte ce jugement, contre le penchant de mon cœur. Que le ciel, qui le peut seul, rétablisse Clémentine, & dispose comme il lui plaira, d'Olivia & de Harriet! J'espère humblement, que nous ne pouvons ni l'une ni l'autre être aussi malheureuses que la personne que je mets au rang des premières des femmes, & dont toute la famille mérite presque une égale compassion.

Mademoiselle Olivia demanda à Lady L. si son frere n'auroit pas des sentimens fort tendres pour

pour moi. Oûi, dit Lady L. elle lui apprit qu'il m'avoit délivré d'un très-grand danger, & que mon cœur étoit le plus reconnoissant de tous les cœurs.

Elle m'apella une jeune créature fort aimable, me supposant sans doute plus jeune que je ne suis; mais elle dit que les graces de ma figure & de mon caractère ne l'allarmoient pas, comme elles l'auroient fait, si l'attachement de sir Charles pour Clémentine n'étoit tel qu'elle le voyoit à présent, & qu'elle n'auroit jamais pu le croire, aiant supposé que la compassion étoit le seul bien qui l'attachoit.

Mais la compassion, Lucy, dans un cœur tel que le sien, pour une Dame d'un si grand mérite, doit être de l'amour; un amour de la plus noble espèce... s'il ne l'étoit pas, il seroit indigne de celui de Clémentine.

Madame Maffey lui représenta que sa dignité, sa naissance l'engageoient à se mettre au dessus d'une passion qui ne trouvoit point de retour. Elle lui conseilla de rester quelques mois en Angleterre, puisqu'elle y étoit, disant que comme ses parens en Italie soupçonneroient ses vuës dans ce voyage, elle préviendroit leurs censûres en restant ici quelque tems, pendant que sir Charles seroit absent, & en Italie; & qu'elle s'amuseroit en allant à la Cour, dans les endroits publics, & à voir les principales curiosités du Royaume, comme elle l'avoit fait ailleurs, à dessein de donner une couleur à un voyage, dont sans cela on pourroit parler librement dans son propre país.

Elle parut écouter cet avis: elle demanda,

&

& on lui promit l'amitié des deux sœurs; & la mienne, par leur moyen: Lady G. fut apellée par sa sœur pour se joindre à la promesse.

Elle souhaita qu'on priât sir Charles de rentrer; mais elle ne voulut pas que les sœurs se retirassent, comme elles vouloient le faire quand il revint. Il ne pouvoit pas n'être pas poli; mais il paroïssoit encore en desordre. Je vous prie, Monsieur, lui dit-elle, d'excuser ma conduite envers vous; elle étoit emportée; elle étoit indécente. Mais puisqu'elle montre de quelle conséquence vous êtes, par égard pour vous-même, vous devez l'excuser: j'ai une seule faveur à vous demander; c'est que vous différiez d'une semaine, par considération pour moi, le voyage que vous avez dessein de faire; d'une seule semaine; & puisque je suis en Angleterre, j'y séjournerai quelques mois, peut-être jusqu'à votre retour.

Excusez moi, Mademoiselle.

Je ne vous excuserai point... Rien qu'une semaine, Monsieur. Que j'aie assez de crédit pour obtenir un délai d'une semaine. Vous le ferez, vous le devez.

En vérité, je ne le puis. Mon ame, je vous l'avoué, est toute occupée des maux de la famille de Porretta. Pourquoi vous répéterois-je ce que je vous ai dit?

J'ai demandé, Monsieur, les civilités de vos sœurs, & de votre famille: vous ne vous y opposez pas?

Vous n'attendez pas, Mademoiselle, une réponse à cette question. Mes sœurs & leurs époux seront charmés de vous accompagner partout.



tout où il vous plaira, dans l'esperance de vous rendre agréable le séjour de l'Angleterre.

Combien de tems vous proposez - vous de rester en Italie, Monsieur.

Il m'est impossible de le déterminer.

Ne craignez - vous point de dangers pour votre personne?

Non, Mademoiselle.

Vous le devriez.

Aucun danger ne me détournera de ce que je crois être juste. Si mes motifs me justifient, je ne puis rien craindre...

Souhaitez - vous, Monsieur, que je reste en Angleterre jusqu'à votre retour?

Cette question fait ainsi à brule pourpoint, l'embarassa. Etoit - elle prudente de la part de cette Dame? Ou elle l'exposoit à un refus, ou lui à lui donner, par une réponse polie, l'esperance que son séjour en Angleterre pourroit n'être pas inutile dans les vûes qui l'avoient amenée. Il rougit. Il convient, répondit - il, que votre bon plaisir vous détermine. Il l'a fait, pardonnez moi, Mademoiselle, dans votre voyage ici.

Elle rougit jusqu'au blanc des yeux. Votre frère, Mesdames, dit - elle, a la réputation d'un homme poli: remarquez en ce trait. J'ai honte de moi - même,

Si je suis impoli, Mademoiselle, ma sincérité me servira d'excuse, du moins dans mon propre cœur.

O cœur inflexible! Mais, Mesdames, si cet Anglois peu hospitalier refuse sa protection dans son propre pais, à une étrangère, qui n'est pas d'un rang méprisable, vous, ses sœurs, ne la méprisez pas.

El.

Elles, & leurs époux, Mademoiselle, vous rendront avec empressement tous les services qui dépendront d'eux. Permettez, mes sœurs, que je vous prie de rendre l'Angleterre aussi agréable qu'il sera possible à cette Dame. Elle est de la plus haute considération dans son païs, & le sera par tout où elle ira. Madame Maffei mérite de même toute votre considération. Mesdames, ajouta-t-il en se tournant vers elles, fournissez à mes sœurs les occasions de vous servir; elles se tiendront honorées de vos ordres.

Les deux sœurs confirmèrent obligeamment ce que leur frère avoit dit; & les deux Dames témoignèrent leur reconnoissance pour leurs offres d'amitié: mais Mademoiselle Olivia ne paroissoit point du tout contente de leur frère; & ce ne fut pas sans difficulté qu'il l'engagea à rejoindre la compagnie, pour boire le café.

A l'occasion de la conduite de cette Dame, je ne pouvois m'empêcher de réfléchir, que des Pères & des Mères font une grande bénédiction pour des filles en particulier, même lorsqu'elles sont filles faites. Il n'appartient pas à toutes les femmes de se distinguer dans un état d'indépendance. Les grandes fortunes sont un piège. Si des femmes indépendantes échappent aux machinations des hommes, ce qui leur est souvent difficile, elles seront jettées dans des inconvéniens fréquens par leur propre imagination, qu'on dit plus vive que celle des hommes, quoique leur jugement soit supposé moindre. Si Mademoiselle Olivia avoit eu Père, Mère, ou Oncle en vie, elle auroit eu peine à obtenir la permission de faire le tour de l'Europe. Et si elle  
n'a-

n'avoit pas une assez grande fortune pour soutenir ces dépenses, elle auroit brillé dans un état de dépendance, aiant toutes les qualités nécessaires pour cela, & elle auroit fait le bonheur de quelque honnête homme, & le sien.

Si elle avoit eu l'ame assez grande pour avoir compassion de Clémentine, j'aurois pu en avoir pour elle; car je voyois son ame dans un grand desordre. Je voyois que celui qu'elle aimoit ne pouvoit payer son amour de retour; situation bien digne de pitié! Je voyois de tems en tems une larme prête à couler qu'elle avoit bien de la peine à diffiper. Une fois elle se frotta les yeux, & sentant qu'on l'avoit remarqué, elle dit qu'elle y avoit quelque chose: cela étoit vrai; ce quelque chose étoit une larme. Cependant elle avoit un air de hauteur, & son sein étoit enflé par une indignation mal renfermée.

Sir Charles répéta ses recommandations à Lord L. & à Lord G. Ils offrirent tout ce qui dépendroit d'eux. Lord W. l'invita & nous tous à Windsor. On parla de plusieurs parties de plaisir: mais celui qui pouvoit les animer ne devoit être d'aucune. Elle essayoit d'avoir l'air bien aisé; mais ses essais ne réussissoient pas toujours. Elle jettoit souvent des regards mêlés d'amour & de colère, sur celui que tout le monde aimoit: quelquefois elle sembloit indignée contre elle-même; c'est l'interprétation que je donnois à quelques-uns de ses regards.

Madame Maffei, cependant, paroissoit charmée des parties de plaisir dont on parloit. Elle me parla souvent en italien; je lui répondois en cette langue aussi bien que je le pouvois. Je  
ne

ne la parle pas bien; mais comme je ne suis pas Italienne, que je ne l'ai guères aprife que par les livres, y aiant si longtems que j'ai perdu mon Grand-Père, qui me parloit dans cette langue, & en françois, je n'avois pas honte de répondre: craindre de le faire parce que je n'excellois pas dans une chose où je n'avois pas eu le moyen d'exceller, ç'auroit été une fausse modestie, très-voisine de l'orgueil. Si quelque Dame rioit de moi, parce que je ne parlerois pas bien sa langue, je ne lui rendrois pas un sourire, si elle parloit moins bien la mienne, que moi la sienne. Mais Mademoiselle Olivia me fit compliment sur le défaut de mon accent, quand je le remarquai. Signora, me dit-elle, vous montrez qu'une jolie bouche peut donner des graces à un défaut: un maître qui vous enseigneroit, trouveroit peut-être quelque faute; mais un ami qui causeroit avec vous, seroit amoureux de vous, pour ce défaut même.

Sir Charles généreusement lui fut gré de son compliment, & lui en fit lui-même un fort joli sur sa remarque.

Il reconduisit les deux Dames à leur logement dans son carosse. Il avoua au Docteur Barilet qu'Olivia avoit été en pleurs tout le long du chemin, déplorant le malheur qu'elle avoit de venir en Angleterre, justement quand il en parloit, & souhaitant d'être restée à Florence. Elle vouloit l'engager dans une correspondance avec elle: il s'en excusa. Il étoit fort affligé pour lui, dit-il au Docteur, de refuser quelque demande, sur-tout faite par une Dame: mais il se croyoit obligé en conscience & en honneur

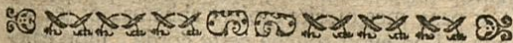
neur à éviter de donner aucune ombre d'espérances, auxquelles il n'avoit point intention de répondre. Le ciel, dit-il, pour des fins très-sages, a mis un tel penchant dans les deux sexes l'un pour l'autre, qu'une personne, homme, ou femme, qui veut être innocente, ne peut être trop circonspect par rapport aux liaisons d'amitié qu'ils sont si prêts à contracter l'un avec l'autre. Il pensoit en avoir fait beaucoup, en recommandant une liaison entre elle & ses sœurs, considérant ses vœux, sa violence, sa persévérance, le libre aveu qu'elle avoit fait de ses sentimens, & ses menaces sur son mépris supposé. Cependant puisqu'elle étoit venue, & qu'il étoit obligé de quitter l'Angleterre si-tôt après son arrivée, il croyoit qu'il n'avoit pu faire moins; & il esperoit que ses sœurs, dont l'exemple pourroit lui être utile; voudroient bien cultiver sa connoissance, tant qu'elle se conduiroit prudemment.

Le Docteur me dit, que, puisque Mademoiselle Olivia est venue ainsi contre toute attente, il croit qu'il vaut mieux différer de me donner son histoire tout au long, comme il se l'étoit proposé une fois; mais qu'il laissoit à mes propres observations à en recueillir autant qu'il en faudroit pour satisfaire ma curiosité; non seulement par la violence & la hauteur de son caractère; mais encore par la liberté de ses aveux. Il est sûr, dit-il, que son patron aimera mieux qu'on jette un voile sur les endroits les plus foibles de sa conduite, qui, si on la connoissoit, seroit à la vérité glorieuse à sir Charles, mais pas autant à la Dame; qui, cependant, n'a

n'avoit jamais été soupçonnée, même par ses ennemis, d'avoir donné à aucun autre homme, quelque raison de croire qu'elle eût une seule pensée contraire à la vertu la plus rigide. Elle avoit engagé sa pitié & son estime, par ses autres belles qualités, quoiqu'elle n'eût pu lui inspirer de l'amour. Avant qu'elle le vit, ce qui fut pour la première fois à l'opera à Florence, où il eut occasion de lui rendre quelque léger service, elle pouvoit défier tous les hommes.

Demain sir Charles doit déjeuner avec moi. Je dois aller dîner avec mes cousins chez Lord L. Le Comte & Lady Gertrude y seront aussi. On a engagé Lord W. à rester, pour s'y trouver, puisque c'est le dernier jour que son neveu doit passer en Angleterre. Le dernier jour! O ma Lucy! Quelles paroles! Lady L. a invité, de son chef, Mademoiselle Olivia & sa Tante: sir Charles, puisque le tems est si court, ne l'aïant pas désapprouvé.

Je remercie ma Grand-Mère & ma Tante de leur obligeante invitation. Je fixerai bientôt le jour de mon départ: oui, ma chère, je le fixerai bientôt.



## L E T T R E XXII.

Suite.

Vendredi à midi, 14 Avril.

Je n'ai pas été cinq heures au lit; & je n'ai pas dormi une heure après tant de nuits de fa-

fatigue; j'étois stupide jusqu'à ce que sir Charles est venu. Je me trouvai mieux alors. Il s'informa de ma santé, d'un air & d'une voix tendre, comme s'il eût trouvé que je n'avois pas bon visage.

Nous avons un peu parlé de Lord & de Lady G. Il étoit en peine pour leur bonheur, il m'a témoigné gracieusement qu'il comptoit sur mes avis pour elle. Lord G. étoit, dit-il, un bon & honnête homme; s'il pensoit que sa sœur le rendroit malheureux, il se trouveroit malheureux lui-même.

Je lui dis que j'osois répondre pour le cœur de sa sœur. Milord doit souffrir quelques foibles innocentes, & tout ira bien.

Nous parlâmes ensuite de Mademoiselle Olivia. Il commença, en me demandant ce que j'en pensois. Je lui dis qu'elle étoit une fort belle femme, & qu'elle avoit un air de grandeur.

Et elle a de belles qualités, dit-il; mais elle a les passions violentes; & je souffre souvent pour elle. C'est une belle créature en danger de se perdre, pour avoir été trop tôt sa maîtresse.

Il ne dit pas un mot de son départ. Je ne pouvois commencer; mon cœur ne me le permettoit pas; mes esprits étoient abbatus, & je crois que si l'on avoit touché cette corde, mon émotion auroit été trop visible: mes cousins, par la même crainte, n'en parlèrent point.

Il étoit extrêmement tendre & caressant, dans son air, dans sa voix, dans ses manières. Je pensai à ce qu'Emilie a dit, que sa voix, quand il parle de moi, est la voix de l'amour. Chère petite flatteuse!... Mais pourquoi me flattoit-elle?

Il fut question d'elle ensuite. Il en parla avec la tendresse d'un Père. Il me pria de l'aimer. Il vanta son cœur.

Emilie, lui dis-je, révère son tuteur. Jamais elle ne fera rien contre ses avis.

Elle est bien jeune, repliqua-t-il. Elle sera bien heureuse, si vous lui accordez les vôtres. Elle vous aime & vous respecte.

J'aime beaucoup la chère Emilie, Monsieur. Nous ferons toujours comme deux sœurs.

Que je me trouve heureux dans votre bonté pour elle! Permettez moi, Mademoiselle, de vous raconter mes félicités dans celles de mes plus chers amis.

Mr. Beauchamp est à présent dans l'heureuse situation où j'ai longtems souhaité qu'il fût. Sa prudence, & ses manières obligeantes envers sa belle-Mère, l'ont gagnée. Son Père lui accorde tout par l'entremise de sa femme; & par ce moyen elle trouve augmenté ce pouvoir dont elle avoit craint la diminution, si elle consentoit au retour du fils. Il étoit bien juste que sa soumission filiale fût ainsi recompensée.

C'est ainsi, Lucy, qu'il attribuoit au mérite de Mr. Beauchamp ce qui n'étoit dû qu'à lui-même.

Il esperoit que Lord W. feroit bientôt un des plus heureux hommes de l'Angleterre; & la famille Mansfield avoit à présent les plus heureuses perspectives.

Emilie, (non pas *lui*, remarquez cela) avoit intéressé sa Mère à rester tranquille.

Lord & Lady L. lui donnoient du plaisir toutes les fois qu'il les voyoit, ou qu'il pensoit à eux.

Le Docteur Bartlet étoit dans le ciel, en même

me tems que sur la terre. Il devoit se retirer dans sa chère maison de Grandison, & s'y occuper à distribuër, à mesure que les objets se présenteroient, au moins mille livres des trois milles leguées pour des usages de charité, par feu son ami Danby. La fortune de ses sœurs étoit payée. Ses biens dans les deux Royaumes s'amélioroient tous les jours ... Voyez, Mademoiselle, dit-il, comment je vous parle, comme à l'amie de mon cœur, des affaires qui m'importent, & dans quelques-unes desquelles la générosité de votre cœur vous a intéressé.

Je me baissai; si j'avois parlé, j'aurois fondu en larmes. Je sentoís quelque chose qui m'étoit monté à la gorge, je ne fai pas quoi. Mais encore, pensois-je, excellent homme, vous n'êtes pas vous-même heureux! O douleur! O douleur! ... Il est clair, Lucy, qu'il avoit raconté tout cela, pour écarter l'impression qu'il voit sans doute trop bien que sa situation fait sur mon cœur.

A présent, Mademoiselle, reprit-il, comment se portent mes bons & chers parens, que vous apellez plus particulièrement les vôtres?... J'espère d'avoir l'honneur de les connoître personnellement. Quand avez-vous eu des nouvelles de notre bon Mr. Deane? Il est bien, j'espère.

Très-bien, Monsieur.

Votre Grand-Mère Shirley, cet ornement de la vieillesse?

Je me baissai; je n'osois me fier à ma voix.

Votre excellente Tante Selby?

Je me baissai encore.

Votre Oncle, votre Lucy, votre Nancy? Heu-  
rei-

reufe famille! Tout harmonie! tout amour!...  
Comment fe portent-ils?

J'effuyai mes yeux.

Est-il en mon pouvoit de leur rendre quelque fervice, ou à quelqu'un d'eux? Ordonnez, ma bonne Miſs Byron, ſi je le puis. Lord W. ou moi c'eſt tout un. Nous avons quelque crédit... Augmentez mon bonheur en me mettant à même de ſervir quelqu'un de vos amis.

Vous me confondez, Monsieur, par votre bonté!... Je ne puis exprimer combien j'y ſuis ſenſible.

Voudrez-vous, Mr. Reeves, voudrez-vous, Madame, m'employer à quelque choſe où je puiſſe vous être utile ou ici, ou dehors? Votre connoiſſance m'a procuré un grand plaiſir. Chez quelle digne famille m'a introduit cette excellente perſonne!

O Monsieur, dit Mr. Reeves, le viſage baigné de larmes, plût au ciel que vous ne quittâſſiez pas des gens que vous avez rendus heureux par la connoiſſance du meilleur des hommes!

Il faut obéir à une vocation indiſpenſable, ma chère Madame Reeves. Si nous ne pouvons pas être heureux comme nous le voudrions, il faut nous réjouir du bonheur que nous pouvons avoir. Nous ne devons pas prétendre faire notre deſtin... Mais je vous rend tous ſérieux. Je vous racontois, comme je vous l'ai dit, mes félicités préſentes; je me réjouifſois dans votre amitié. J'ai de la joie, & j'oſe me flatter que j'en aurai. Il y a un côté brillant dans chaque événement, je ne le perdrai jamais de vue: il y en a un obſcur; mais je tâcherai de ne le voir qu'a-

qu'avec les yeux de la prudence, pour n'être pas pris au dépourvu. Peut-on avec une conscience sans reproche, & avec de la santé, se plaindre de maux inévitables, de maux qui ne peuvent l'être qu'autant que nous les rendons tels? Pardonnez mon sérieux, mes chers amis, vous me rendez grave. Faites moi le plaisir, ma bonne Miss Byron, de me jouer un air. Nous n'en aurons peut-être pas le tems plus tard.

Il me mena au clavecin; je croyois que c'étoit avec un air gai; mais mon cousin & ma cousine m'ont dit tous deux que ses yeux étoient mouillés de larmes. Il chanta sans qu'on l'en priât, mais d'une voix basse, & mon esprit fut calmé. O Lucy! comment puis-je me séparer d'un tel homme? Comment puis-je prendre congé de lui? Mais peut-être a-t-il déjà pris congé de moi, pour la forme, de la manière que je viens de vous raconter.



### LETTRE XXIII.

Suite.

Samedi matin, 15. *Avril.*

O Lucy! Il est parti! Sir Charles Grandison est parti! Il est parti à trois heures du matin, sans doute pour épargner de l'attendrissement à ses sœurs, à ses deux beaux-frères, & à Lord W. aussi bien qu'à lui-même. Nous ne nous étions séparés qu'après deux heures. Si j'é-

J'étois en humeur d'écrire, ce qui ne m'a jamais manqué jusqu'à présent, je pourrois m'arrêter sur cent choses, dont je ne puis raconter à présent quelques-unes que brièvement.

Le dîner de hier fut passablement gai; cependant la pauvre Emilie! Ah la pauvre Emilie! Elle sortit quatre ou cinq fois pour pleurer; quoique je fusse la seule qui le remarquât.

Personne ne fut gai après le dîner que sir Charles. Il sembloit s'évertuer pour cela. Il me fit jouer un air sur le clavecin. Lady L. joua; Lord G. joua; nous essayames de jouer, je devois dire. Il prit lui-même un violon, & joua ensuite un petit air sur le clavecin. Nous ne lui connoissons pas ce talent; mais il a été longtems en Italie. Mademoiselle Olivia le savoit bien. On l'engagea elle-même à jouer sur le clavecin; elle surpassa tout le monde. L'Italie est le pais de l'harmonie.

Environ à sept heures du soir, il me prit à part, & me surprit beaucoup par ce qu'il me dit. Il me dit que Lady D. lui avoit fait une visite. J'étois déjà fort abbattue, je crus que je m'évanouïrois. Elle m'a fait quelques questions, Mademoiselle, me dit-il.

Monseigneur, Monsieur! ce fut tout ce que je pus lui dire.

Il trembloit lui-même en me parlant ... Hélas! ma chère, sûrement il m'aime! Ecoutez avec quelle gravité il me parla ... Que le tout-puissant soit votre directeur, ma chère Miss Byron! Je ne souhaite pas mon propre bonheur plus ardemment que le vôtre ... Pour m'acquiescer d'une promesse que j'ai faite, je vous



parle de cette visite, sans cela je vous aurois épargné, & à moi-même ...

Il s'arrêta là ... il reprit ensuite, car je me taisois, je ne pouvois parler ... Vos parens seront sollicités en faveur d'un homme qui vous aime, un jeune Seigneur d'un vrai mérite ... Je vous cause de l'émotion, Mademoiselle, ... pardonnez moi ... J'ai acquitté ma promesse. Il me quitta avec un air gai en apparence. Comment pouvoit-il paroître gai ?

Nous jouâmes aux cartes. Je ne savois ce que je faisois. Emilie soupiroit, & les larmes couloient le long de ses jouës pendant qu'elle jouoit. O qu'elle aime son tuteur ! Que dis-je, Emilie ... je ne sai ce que j'écris !

Pendant le souper nous fumes tous fort mélancholiques. Mr. Beauchamp étoit fort pressant pour aller avec lui. Il détourna la question, & lui donna un refus indirect, en lui recommandant les deux Dames Italiennes.

Sir Charles obligeant, bon, excellent, témoigna à Lord L. qu'il auroit souhaité de voir Mr. Grandison, ... tout indigne qu'il s'étoit rendu de son attention.

Il fut quelques momens en particulier avec Mademoiselle Olivia: elle rejoignit la compagnie avec les yeux rouges.

Emilie étoit une occasion d'être entretenue seule ... Que d'attention ! Il la conduisit vers la fenêtre ... Il étoit environ une heure ... Il lui prit les deux mains: il l'appella, dit-elle, *son* Emilie. Il la chargea de lui écrire.

Elle ne put parler; elle ne pouvoit que sanglotter; cependant elle croyoit avoir mille choses à lui dire. 11

Il ne dit point non, quand ses sœurs & leurs maris lui dirent qu'ils esperoient de déjeuner avec lui. On m'invita, & les Dames Italiennes: Lord L. & Lady L. y allèrent dans cette attente. Mais Lady G. l'ayant trouvé parti, le fit savoir aux Dames Italiennes & à moi. Il auroit été cruel de ne le pas faire... Comment pouvoit-il se dérober ainsi. Je comprends, comme je l'avois à moitié soupçonné, que sa visite de hier matin, étoit une visite de congé pour mes cousins & pour votre Harriet. Que de choses ne dit-il pas alors... Que de questions... Dans le fort de l'affliction!... Il vouloit nous rendre service à tous... Il sembloit qu'il ne savoit que dire... Surement il ne hait pas votre pauvre Harriet... Que de combats dans ce cœur généreux!... Mais un homme ne peut se plaindre, un homme ne peut demander la compassion, comme le peut une femme. Mais sûrement c'est la plus douce de toutes les ames d'hommes.

Quand nous nous retirâmes, il donna la main à ma cousine Reeves pour la mener dans le carrosse. Il me la donna aussi. Mr. Reeves dit, nous nous voyons encore le matin, sir Charles? Il se baissa. En me donnant la main, il soupira... Il me serra la main; ... je le crois du moins... Ce fut tout... Il ne baïsa personne... Il n'abordera pas sa Clémentine comme il nous a quitté.

Mais, sans doute, le Docteur Bartlet étoit du secret.

\* \* \* \*

Il en étoit, il sort d'ici. Il m'a trouvé aiant les yeux enflés. Je n'avois pas dormi; cependant

dant je n'ai su qu'à sept heures qu'il étoit parti.

Il étoit bien bon de la part du Docteur de venir. Sa visite m'a un peu calmée. Cependant il ne parla pas de mes yeux rouges. Oh pour cela, les yeux de M<sup>r</sup>. Reeves étoient rouges aussi bien que les miens. Cet Ange! Qu'il est aimé!

Le Docteur dit que ses sœurs, ses beaux-frères, Lord W. sont aussi affligés que s'il les avoit quitté pour toujours . . . Et qui fait? . . . Mais je ne veux pas me tourmenter moi-même, en mettant les choses au pis. Je tâcherai de me persuader ce qu'il nous dit hier matin, sans doute pour nous servir de préservatif, qu'il auroit de la joie.

Croyoit-il donc que je ferois si affligée que j'aurois besoin d'un tel préservatif? . . . Est ce pour cela qu'il a daigné me le fournir? . . . Mais taisez-vous, vanité . . . Cessez esperances . . . Que le desespoir en prenne la place! . . . Clémentine sera à lui: il sera à elle.

Cependant son émotion, Lucy, en parlant de la visite de Lady D. . . . O! Mais cela ne venoit que de son humanité. Il voyoit mon émotion; & il avouoit la plus tendre amitié pour moi! Ne dois-je pas être satisfaite de cela? Je la suis, je veux l'être. N'a-t-il pas pour moi l'amour des ames? La pauvre Olivia n'a pas cette consolation. La pauvre Olivia! Si je la vois triste & affligée; que j'en aurai pitié! Toutes ses esperances frustrées; des esperances qui l'ont engagée à combattre toutes sortes de difficultés, à voyager, à traverser des mers, & à venir en Angleterre . . . Y venir justement assez tôt pour prendre congé de lui; lui volant sur

sur les ailes de l'amour & de la compassion, vers un objet plus chéri, plus chéri à juste titre, dans le país qu'elle a quitté à dessein de le venir voir dans le sien... Sa situation n'est-elle pas beaucoup plus douloureuse que la mienne?... Elle l'est sans doute. Pourquoi donc me lamenter?

Mais, Lucy, je vous dirai ici en confidence, ce que j'ai recueilli de quelques mots du Docteur, quoique dits aussi délicatement qu'il est possible; c'est que si sir Charles eut été capable de prendre avantage de la violence de la passion d'une Dame pour lui, la malheureuse Olivia, toute grande, toute haute, toute noble qu'elle est, & par la naissance & par la fortune, n'auroit pas fait scrupule d'être à lui sans condition, si elle n'avoit pu l'être autrement. Du moins on est dans cette idée en Italie. Si sir Charles avoit été un Renaud, Olivia auroit été une Armide.

O que ne puis-je me persuader, pour l'honneur du sexe, & de la Dame, qui est une si belle personne, que l'on se trompe en Italie!... Je veux le supposer ainsi.

Mon bon Docteur Bartlet, me pardonneriez-vous si je vous accuse d'une vertu un peu trop rigide? C'est quelquefois le défaut des gens de bien. Vous avouez que sir Charles ne vous a pas révélé, même à vous, un secret si deshonorant pour elle. Vous avouez qu'il l'a seulement blâmée d'avoir trop peu d'égard pour sa réputation, & d'avoir un caractère violent. Cependant avec quelle patience, pour une femme de ce caractère, n'a-t-elle pas pris son départ, presque le jour qu'elle est arrivée! Il n'a pu lui donner une occasion de lui témoigner un rela-



chement si criminel : quand il la lui auroit donnée, elle n'auroit pu lui faire cette ouverture. Méchant public ! Je ne vous croirai point ! Et vous trouverez moins de croyance dans mon esprit, à présent que j'ai vu cette Dame. Un cœur innocent est charitable. Mademoiselle Olivia est seulement trop intrépide. La prospérité, comme l'a remarqué sir Charles, a été un piège pour elle, & l'a mise au dessus du qu'en dira-t-on.. Public impitoyable ! Je ne vous aime point. Cher Docteur Bartlet, vous n'êtes pas absolument parfait ! Ce que vous m'avez laissé entrevoir de vos idées sur Olivia, prises de la malice des envieux, est une preuve, la première à la vérité que j'aie trouvée, de votre imperfection. Excusez moi, Lucy, quelle digression ! Le renversement de mes esperances m'a mortifiée, & ma rendu bonne... Je remercierai l'adversité, si elle étend ma charité !

Le Docteur m'a dit, que la désolée Emilie sera ici tout à l'heure. Se je puis la consoler... Mais j'ai besoin de consolation moi-même pour la même cause. Nous nous contenterons de pleurer l'une sur l'autre.

Comme je vous l'ai dit, le Docteur seul savoit qu'il partiroit sitôt. Il a pris congé de lui. Heureux Docteur Bartlet !... Cependant je vois à ses yeux que cette séparation lui a coûté quelques larmes paternelles.

Jamais un Père n'aima plus son enfant, que cet homme de bien aime sir Charles Grandison.

Sir Charles a rangé toutes ses affaires trois jours à l'avance. Ses domestiques avoient leurs ordres. Richard Saunders est un des trois qu'il a pris

pris avec lui. Heureux domestiques, d'être tous les jours en présence d'un tel maître!

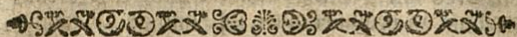
Le Docteur m'a dit qu'il a fait présent à l'ainé Oldham, la semaine passée, d'un drapeau qu'il a acheté pour lui. Personne n'avoit ouï parler de cela.

Lord W., dit-il, se prépare pour aller à Windsor; Mr. Beauchamp dans le Comté de Hamp, pour quelques jours: il revient ensuite pour être aux ordres des Dames Italiennes. Mademoiselle Olivia aura bientôt son équipage: elle fera une grande figure... mais sir Charles Grandison ne fera pas avec elle. Qu'est-ce que la grandeur pour un cœur en desordre? Le Comte de G. & Lady Gertrude vont partir pour le Comté de Hertfort. Lord & Lady L. parlent d'aller passer quelques jours à Colnebrooke: le Docteur se prépare à aller à Grandison; la pauvre Harriet dans le Comte de Northampton... O ciel, ma chère, quelle dispersion!... Mais les noces de Lord W. en rassembleront quelques-uns à Windsor.

\* \*

EMILIE, cette chère affligée, arrive dans ce moment. Elle est avec mes cousins, & attend ma permission pour monter. Représentez-vous deux filles pleurant l'une sur l'autre, priant toutes deux pour leur protecteur, & le bénissant, votre imagination ne peut former une scène trop touchante. Adieu, ma Lucy.





## LETTRE XXIV.

Suite.

Dimanche, 16. *Avril.*

O quelle scène!... Mais je n'ai pas besoin de dire ce que j'allois dire. Pauvre Emilie!... Mais parler de sa douleur, c'est peindre la mienne.

Lord W. partit hier pour Windsor.

Bizarre conduite d'Olivia! Mr. Beauchamp alla hier chez elle, & lui offrit de l'accompagner à quelque endroit public, à ses ordres, pour s'acquiter de la commission que lui a donné fr Charles, de faire tout ce qu'il pourra pour lui rendre l'Angleterre agréable. Elle a trouvé à propos de lui dire, en présence de sa tante, qu'elle le remercioit de sa civilité, mais qu'elle ne l'importuneroit point pendant son séjour en Angleterre; qu'elle avoit des gentils-hommes à sa suite, dont l'un avoit été ci-devant en Angleterre... Il la laissa de mauvaise humeur contre lui.

Lady L. lui étant allé faire visite le soir, elle lui parla de l'offre de Mr. Beauchamp, & de sa réponse. Ce Cavalier, dit-elle, est un homme poli & fort aimable; & c'est pour cela que je l'ai traité un peu brusquement: je ne puis guères douter des vûes de votre frère en cela. Je me moque de ses vûes; & si j'en étois sûre, je trouverois peut-être le moyen de le faire repentir de cette indignité. Lady L. étoit sûre,

lui

lui dit, elle, que ni son frère, ni Mr. Beauchamp, n'avoient d'autre vuë que de lui rendre le séjour de l'Angleterre aussi agréable qu'il seroit possible.

Quoi qu'il en soit, Madame, répondit-elle, je n'ai point affaire des services de Mr. Beauchamp : mais si vous, Madame, votre sœur, & vos époux, voulez me permettre de cultiver votre amitié, vous me ferez honneur. La compagnie du Docteur Bartlet me sera fort agréable aussi, toutes les fois qu'il voudra me l'accorder. J'ai quelques prétensions sur Miss Jervois. J'aurois voulu l'avoir pour ma compagne en Italie; mais votre cruel frère . . . Ne parlons plus de lui, cependant. Votre beauté Angloise, je l'admire aussi: mais la pauvre créature, je l'admire d'autant plus que je puis en avoir pitié. Je serois charmée de me lier davantage avec elle.

Lady L. lui fit une réponse fort polie, pour elle, pour sa sœur, & pour leurs époux; mais elle lui dit que je devois bientôt partir pour retourner chez moi, dans le Comté de Northampton; & que le Docteur Bartlet avoit quelques commissions, qui l'obligeroient à aller dans un ou deux jours à une terre de sir Charles. Elle s'offrit pour l'accompagner à Windsor, & par tout où elle voudroit.

\* \*

Lady L. remarqua qu'elle avoit le poignet envelopé d'un large ruban noir, & lui demanda si elle s'étoit blessée? Une espèce de foulure, dit-elle; mais vous ne pensez guères comment cela est venu; & il ne faut pas me le demander.

K 7

Ce

Cela excita la curiosité de Lady L. & Olivia aiant demandé qu'Emilie allât déjeuner ce matin avec elle, Lady L. a recommandé à cette chère fille, de tâcher de savoir comment cela est venu, si l'occasion s'en présente: car Olivia rougit, & regarda Lady L. avec une forte de confusion, en lui disant qu'il ne falloit pas lui faire des questions là dessus.

Lady G. me presse beaucoup de donner le mois prochain aux amusemens de la ville: mais je n'ai point à présent de désir plus vif que celui de me jeter aux piés de ma Grand-Mère, & de ma tante, & d'embrasser ma Lucy, & ma Nancy, & toutes mes amours du Comté de Northampton. Je ne crains que mon Oncle. Il raillera sa Harriet; seulement, je le fai, dans l'esperance de l'amuser, & vous tous: mais mes jours de raillerie sont passés; ma situation ne pourra pas soutenir cela. Cependant si cela l'amuse, qu'il me raille.

Je serai si fort importunée pour rester plus longtems que je le dois, ou que je le veux, que je ferai tout aussi bien de fixer tout un coup un jour décifivement. Vouurez-vous, mes très-indulgens parens, me permettre de partir vendredi prochain; non pas le dimanche, comte Lady Betty Williams le conseille, par la crainte des maudits Chariots. Mais j'ai été à une autre école: je vois que sir Charles Grandison s'est fait une règle *tacite* de ne commencer jamais un voyage le dimanche, & de ne jamais être en route pendant le service divin, à moins que ce ne soit pour quelque œuvre de charité, & de nécessité. Il observa cette règle dimanche der-

„ nier

nier, quoiqu'il nous joignit le soir. O ma Grand-Mère, qu'il vous ressemble ! Mais à présent il est occupé à une œuvre de charité. Dieu veuille qu'il réussisse !

Mais pourquoi *tacite* ? direz-vous. Sir Charles a-t-il honte de faire une profession ouverte des devoirs du Christianisme ? Non. Par exemple, je ne l'ai jamais vu se mettre à table chez lui, en l'absence du Docteur Bartlet, ou de quelque autre ecclésiastique, sans benir lui-même les mets ; & cela avec un dignité si naturelle, qu'il excite le respect de chacun ; & cela est suivi d'un air de gaieté, comme s'il étoit plus content pour avoir montré un cœur reconnoissant.

Le Docteur Bartlet m'a dit aussi, qu'il commence & finit chaque jour d'une manière digne d'un vrai Chrétien. Mais jamais il n'effarouche une compagnie de gens gais par de graves maximes. Je me rapelle qu'un jour Mr. Grandison, comme un extravagant, lui demandoit pourquoi il ne faisoit pas un sermon de tems en tems à sa compagnie ? Ma foi, sir Charles, lui dit-il, si vous faissiez cela, vous réformeriez plusieurs pauvres pécheurs ignorans d'entre nous ; puisque vous pourriez le faire avec plus de poids, & plus d'affurance d'être écouté, qu'aucun Ministre de la Chrétienté.

Ce seroit insulter, dit sir Charles, au jugement & à l'éducation de tout homme qui est au dessus du païsan dans un païs tel que celui-ci, si l'on paroïssoit douter qu'il connoisse ses devoirs généraux, & la nécessité de les pratiquer. S'il en est en peine, il peut se les rappeler une fois la semaine, & se tenir en haleine.

Mon-

Montrons, vous & moi, mon cousin Everard, notre croyance par notre pratique, & n'empieçons pas sur les fonctions du clergé.

Je ne rapellé que Mr. Grandison montra sa croyance en rougissant, & en répétant ces trois mots, *vous & moi!* sir Charles.

*Dimanche au soir.*

O mes chers parens ! j'ai une étrange, une horrible histoire à vous apprendre ! Emilie est venue tout-à-l'heure chez moi, toute en pleurs : elle a souhaité de me parler en particulier. Dès que nous avons été seules, elle a jetté ses bras autour de mon cou ; Ah Mademoiselle, a-t-elle dit, je viens vous dire qu'il y a une personne dans le monde que je hais, que je dois & que je veux haïr, tant que je vivrai. C'est Mademoiselle Olivia... Emmenez moi dans le Comté de Northampton, & que je ne la voie jamais.

J'étois fort étonnée.

O Mademoiselle ! J'ai découvert que jeudi dernier elle a voulu tuër mon tuteur.

Je tressaillis, Lucy.

Vous savez, Mademoiselle, qu'ils se retirèrent ensemble. Mon tuteur revint avec le visage en feu ; & il envoya sa sœur vers elle, & il n'y retourna que quelque tems après. Elle avoit voulu le détourner de son voyage : elle fut enragée de ce qu'il ne vouloit pas céder ; & ils s'échaufèrent. Enfin elle tira en furie un poignard de dessous ses habits, & jura qu'elle le plongeroit dans son cœur. Il ne verroit plus sa Clémentine, dit-elle. Il s'approcha d'elle, le cœur lui manqua, cela ne pouvoit guères être  
au-

autrement, vous comprenez, Mademoiselle. Il faisoit sa main, il lui ôta le poignard, elle se débattit, & en se débattant, elle se blessa le poignet, voilà ce que signifie le ruban noir!... Malheureuse créature! avoir une telle pensée dans son cœur!... Il se contenta de dire, quand il lui eut ôté le poignard; malheureuse, femme emportée! Je ne vous rends pas cet instrument de malheur! Vous ne vous en servirez point en Angleterre... Et il ne voulut pas le lui rendre.

Je frissonnois. O ma chère, lui dis-je, il a eu à souffrir, nous a-t-on dit, de la part de femmes vertueuses; mais ceci n'est pas une femme vertueuse. Mais cela est-il possible? Qui vous l'a dit?

Madame Maffey elle-même. Elle croyoit que sir Charles en auroit sûrement parlé; & quand elle a su qu'il n'en avoit rien dit, elle a été fâchée d'en avoir parlé, & m'a supplié de ne le raconter à personne: mais je n'ai pas pu vous le taire. Elle dit que Mademoiselle Olivia est affligée de ce souvenir; qu'elle se maudit elle-même, & sa malheureuse passion, sur-tout à cause du généreux pardon qu'il lui a accordé sur le champ; & parce qu'il l'a recommandée aux civilités de ses sœurs, & de leurs maris. Mais je la hais, malgré tout cela.

Pauvre malheureuse Olivia! lui dis-je; mais que sommes-nous, mon Emilie, nous autres, femmes, qui devrions être les plus douces, & les plus tendres des créatures, quand nous nous laissons aller à la passion! Mais puisqu'elle est si repentante, laissez ignorer cet horrible attentat aux deux sœurs, & à leurs maris. Je puis prendre

dre la liberté d'en parler sous le sceau du *secret* (prenez y garde, Lucy,) à ceux à qui je ne cache rien ; mais n'en parlons à aucun des parens de sir Charles. Ils ne pourroient cacher l'horreur qu'ils en concevroient pour elle ; & cette malheureuse créature réduite au defespoir, pourroit . . . Qui sait ce qu'elle feroit capable de faire ?

La chère fille s'étendit sur les conséquences qu'auroit eu cet horrible attentat, & la perte que le monde auroit fait s'il avoit été exécuté. Madame Maffey lui dit cependant, que si la fureur de sa nièce ne s'étoit pas rallentie, elle auroit pu lui faire du mal, parce qu'il s'approcha d'elle avec trop peu de précaution. Elle tomba à genoux devant lui, aussitôt qu'il lui eut arraché le poignard. Je vous pardonne, & je vous, plains, Mademoiselle, lui dit-il, avec un air où Olivia & sa Tante se font rapellé depuis, qu'il y avoit de la majesté & de la compassion. Mais, malgré ses sollicitations, il voulut sortir : cependant à sa prière, il lui envoya Lady L., & se retirant dans son cabinet, il ne parla pas même de la chose au Docteur Bartlet, qui l'y suivit immédiatement.

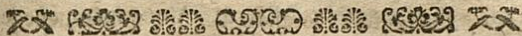
Ses remords après cette violence, ont rendu peut-être cette Dame plus modérée ensuite, même dans le tems du départ.

\* \*

O ciel ! que ferai-je ? Lady D. vient de m'envoyer une carte pour me dire qu'elle viendra demain déjeuner avec M<sup>r</sup>. Reeves, & moi. Elle vient sans doute pour me dire que sir Charles

les

les ne pensant point à Harriet Byron, Lord D. peut espérer de réussir auprès d'elle. Et peut-être alléguera-t-elle la recommandation de sir Charles en faveur de Lord D. mais si elle allégué cette raison, que le ciel me donne patience! Je crains d'être incivile envers cette excellente femme.



## L E T T R E   X X V .

Suite.

Lundi, 17. *Avril.*

**L**a Comtesse fort d'ici.

Mr. Reeves étoit engagé avant le déjeuner avec Lady Betty Williams, & nous étions seules, M<sup>re</sup>. Reeves, Lady D. & moi.

Je me sentis mal dès qu'elle entra, & cela augmenta de moment en moment pendant que nous déjeunions. Ses yeux, il me sembloit, avoient ie ne sai quoi d'obligant & d'expressif, qui sembloit me dire, vous n'avez point d'espérances, Miss Byron, d'un autre côté, & je vous aurai.

Mais mon incertitude cessa dès qu'on eut ôté la table à thé. Je vois votre embarras, ma chère, me dit la Comtesse, (Madame Reeves il ne faut pas que vous nous quittiez), & j'ai souffert pour vous à mesure que je le voyois s'accroître. Je vois par-là que sir Charles Grandison a tenu sa parole. Je n'en doutois pas à la vérité; je ne m'étonne pas si vous l'aimez, ma chère. C'est le plus aimable homme que j'aie jamais vu, par  
ses

ses manières, & par sa figure. Une femme qui a de la vertu & de l'honneur, ne peut que l'aimer. Mais je n'ai pas besoin de vous le louer, ni à vous, M<sup>r</sup>. Reeves, je le vois bien.

Il faut savoir à présent qu'on a proposé pour mon fils une alliance, dont je pense très-avantageusement, mais dont je penserois encore mieux, si je ne vous avois jamais vuë, ma chère. J'en ai parlé à Milord. Vous savez que je souhaite ardemment de le voir marié: il m'a répondu; Je ne puis penser à aucune proposition de cette nature, tant que j'aurai quelque esperance de pouvoir me rendre agréable à Miss Byron.

Qu'en pensez-vous, Milord, lui ai-je dit, si je m'adressois directement à sir Charles Grandison, pour connoître ses intentions, & s'il a quelque esperance d'obtenir sa faveur? On dit que c'est l'homme du monde le moins réservé. Il sait que notre réputation est aussi bien établie que la sienne même, & que notre alliance ne deshonoreroit pas la première famille du Royaume. C'est une question un peu libre, je l'avouë, ne le connoissant pas personnellement. Mais il me semble que je prendrois plaisir à m'adresser à un tel homme sur quelque sujet que ce fût.

Milord sourit de la liberté de cette idée; mais comme il ne la desaprouva pas, j'allai tout de suite chez sir Charles, & après les premiers complimens, je lui dis ce qui m'amenoit.

La Comtesse s'arrêta. Elle est fort pénétrante: elle nous regardoit toutes deux.

Eh bien, Madame, dit ma cousine, avec un air de curiosité; Je vous prie, Madame...

Je ne pouvois parler, par impatience même...

De

De ma vie , dit la Comtesse je n'ai ouï faire un plus beau portrait d'une mortelle , que celui qu'il fit de vous. Il me parla de l'obligation où il étoit de partir au premier jour. Il vanta extrêmement la Dame pour laquelle principalement, il étoit obligé d'aller dehors. Il donna d'aussi grands éloges à un de ses frères qu'il aimoit comme s'il eût été le sien ; & il parla avec beaucoup d'estime de toute la famille de la jeune Dame.

„ Dieu seul, dit-il, fait quelle sera ma destinée... Ce que la générosité, la justice, ou plutôt la providence dicteront, je le ferai. ”

Après qu'il m'eut généreusement ouvert son cœur, continua la Comtesse, je lui demandai si, au cas que la Dame étrangère recouvrât la santé, il avoit quelque esperance d'être à elle ?

„ Je ne puis répondre de rien moi-même, dit-il ; je pars sans aucunes vûes intéressés.

„ Si la Dame recouvre la santé, & que son frère puisse recevoir quelque soulagement des secours que je lui mène, j'en aurai une joie inexprimable. Je laisse le reste à la providence. Le resultat n'est pas en mon pouvoir. ”

Ainsi, Monsieur, continua la Comtesse, vous ne pouvez en honneur avoir aucun engagement avec Miss Byron ?

Je me levai de ma place. Où allez-vous, ma chère?... me dit-elle, j'ai fini, si je vous fais de la peine. Je portai ma chaise derrière la sienne, mais si près que je m'appuyois sur son dossier, le visage caché, & les yeux baignés de larmes. Elle se leva. Asseyez-vous, Madame, lui dis-je, & continuez,... je vous prie,  
con-

continuez. Vous avez excité ma curiosité. Permettez seulement que je reste assise ici, derrière vous, sans prendre garde à moi.

Je vous prie, Madame, dit M<sup>re</sup>. Reeves, (brulant aussi de curiosité, comme elle me l'a avoué depuis) continuez, & permettez à ma cousine de rester là. Que répondit sir Charles?

Ma chère amour, dit la Comtesse, qui s'étoit rassise à ma prière, que je vous fasse auparavant une question. Je ne voudrois point faire d'étourderie.

Vous n'en pouvez faire, Madame, repliquai-je, quelle est la question que vous voulez me faire, Madame?

Sir Charles Grandison s'est-il jamais déclaré directement à vous, ma chère?

Jamais, Madame.

Ce n'est pas manque d'amour, je puis le certifier, s'il ne l'a pas fait. Mais voici ce qu'il me répondit: „ Je me serois cru le plus indigne „ des hommes, connoissant les difficultés de ma „ situation, quelque forte que le mérite de Miss „ Byron rendit la tentation, si j'avois cherché „ à engager son cœur. ”

(O Lucy! que cela justifie bien toute sa conduite envers moi!)

„ Elle a, Madame, (continua la Comtesse, „ parlant pour sir Charles) ” elle a une prudence dont je n'ai jamais vu la pareille dans une personne si jeune. „ Avec une franchise à laquelle aucune jeune Dame avant elle n'a jamais pu prétendre, elle a un tel empire sur son inclination, qu'aucun homme, j'ose le dire, n'y aura jamais part, jusqu'à ce qu'il ait „ br-



J. Bechler del. Aug. Vind.

Bernieroch sc. 2. Act 2.



„ brigué sa faveur par des assiduités qui la convainquent qu'il n'a un cœur que pour elle.

„ O ma Lucy! que ces sentimens me feroient d'honneur, si je les méritois! Et sir Charles Grandison peut-il croire que je les mérite?... J'espère que oui. Mais s'il le croit quelle obligation n'ai-je pas à cette favorable, cette généreuse opinion qu'il a de moi! Qui sait si je n'ai pas sujet de me réjouir, plutôt que d'avoir du regret, comme j'en avois, de ses fréquentes absences de Colnebrooke.

La Comtesse continua.

Ainsi, Monsieur, vous ne trouverez pas mauvais, si mon fils, par ses assiduités, peut persuader à Miss Byron qu'il a du mérite, & que son cœur lui est tout entier dévoué.

„ *Mauvais*, Madame!... Non... En justice, en honneur, je ne le puis. Puisse Miss Byron, comme elle le mérite, être la femme du monde la plus heureuse en se mariant. J'ai ouï parler très-avantageusement de Lord D. Il a un bien considérable. Il peut se glorifier dans sa Mère... A Dieu ne plaise, qu'avec un cœur déchiré, ne sachant ce que je fais, à peine quelquefois ce que je dois faire, je cherche à embarrasser une amie que je révère, dans les incertitudes de mon sort, une femme que j'admire, d'une beauté si attrayante, si propre par conséquent à lui procurer un bon mariage.”

Généreux mortel! pensai-je. O que les larmes couloient le long de mes joues, toujours cachées derrière la Comtesse!

Mais, Monsieur, continua la Comtesse, me per-

permettez - vous de vous demander, si, supposé  
 que vous fussiez affranchi de vos incertitudes...  
 „ Permettez moi, Madame, interrompit-il,  
 „ de vous épargner la question que vous allez  
 „ me faire. Miss Byron pourroit être instruite  
 „ d'une conversation si délicate... Comme  
 „ j'ignore quelles seront les suites de mon vo-  
 „ yage, je me regarderois comme un homme  
 „ fort intéressé, & fort malhonnête envers une  
 „ de deux Dames, également délicates & ad-  
 „ mirables, si je cherchois à embarrasser comme  
 „ je l'ai dit, dans l'incertitude de mon sort, une  
 „ jeune Dame dont la prudence & les grandes  
 „ qualités doivent faire son bonheur, & celui de  
 „ l'homme heureux à qui elle accordera sa main.  
 „ Pour m'expliquer encore mieux, continua-  
 „ t-il, de quel front pourrois-je regarder une  
 „ femme d'honneur & délicate, une Dame tel-  
 „ le que celle à qui j'ai l'honneur de parler, si  
 „ j'osois avouër, que, pendant que l'honneur  
 „ m'a mis dans l'obligation envers une Dame,  
 „ si on lui permet de m'accepter, je pourrois  
 „ espérer qu'une autre, qui n'a pas moins de  
 „ mérite, voudroit suspendre sa faveur, jusqu'à  
 „ ce qu'elle vît quelle seroit l'issüë de ma pre-  
 „ mière obligation? Non, Madame, j'aurois  
 „ mieux mourir que de penser à une telle in-  
 „ dignité envers toutes deux! Je suis lié, ajou-  
 „ ta-t-il, mais Miss Byron est libre. La Da-  
 „ me étrangère l'est aussi. Je suis obligé indis-  
 „ pensablement à l'aller voir, dans ces circon-  
 „ stances; mais je ne fais aucune condition pour  
 „ moi-même... Ma récompense sera dans la sa-  
 „ tisfaction d'avoir rempli des obligations, dans  
 „ les-

„ lesquelles je me crois engagé par l'honneur. ”  
 La voix de la Comtesse changeoit en répétant cela. Elle s'arrêta pour le louer, & puis continua.

Vous êtes le plus excellent des hommes, Monsieur! Mais comme il me paroît très-vraisemblable que vous vous marierez avant que de revenir en Angleterre, permettez moi de vous demander si, à présent que vous avez eu la bonté de parler favorablement de mon fils, & que vous appelez Miss Byron votre sœur, vous voudriez lui faire la faveur de le recommander à cette sœur?

„ La Comtesse de D., répondit-il, montre  
 „ par cette demande le cas qu'elle fait d'une jeune  
 „ Dame qui le mérite; & d'autant plus, que  
 „ cette demande (excusez moi, Madame,) est,  
 „ il me semble, un peu extraordinaire... Mais  
 „ quelle présomption ne seroit-ce pas à moi de  
 „ supposer que j'ai un tel crédit sur l'esprit de  
 „ Miss Byron, pendant qu'elle a des parens  
 „ aussi dignes d'elle, qu'elle est digne d'eux? ”

Vous pouvez deviner, ma chère, dit la Comtesse, que je ne lui fis cette question que pour sonder son cœur. Cependant je lui demandai pardon, & lui dis que je ne croirois pas qu'il me l'accordât, à moins qu'il ne me promît de dire à Miss Byron que je lui avois fait une visite à cette occasion.

(Il me semble, Lucy, que j'aurois été bien aise qu'il ne m'eût pas montré tant de facilité à pardonner.)

A présent, ma chère, me dit la Comtesse, permettez moi de me retourner... Elle le fit,

& mettant un bras autour de mon cou, elle es-  
fuya mes larmes avec mon mouchoir, & me bai-  
sa; & quand elle me vit un peu remise, elle  
me parla ainsi:

A présent, excellente créature, ( que ne puis-  
je vous appeller ma fille dans le sens que je vou-  
drois, car je crois qu'il faudra que je vous ape-  
le toujours ainsi, que vous y consentiez, ou non )  
avez-vous quelque esperance que sir Char-  
les, les Grandison soit un jour à vous?

Ma chère Madame, n'est ce pas une question  
aussi dure à me faire, que celle que vous lui  
avez faite?

Oùï, ma chère, ... tout aussi dure. Et je suis  
aussi prête à vous demander pardon qu'à lui, si  
vous êtes réellement mécontente de ce que je  
vous l'ai faite. L'êtes-vous, Miss Byron?  
Excusez moi, Madame Reeves, si je presse  
ainsi votre charmante cousine; j'ai du moins  
droit à l'excuse que m'a fournie sir Charles; c'est  
une preuve du cas que je fais d'elle.

J'ai déclaré, Madame, & c'est du fond du  
cœur, que je crois qu'il doit être l'époux de la  
Dame étrangère. Et quoique je le préfère à  
tous les hommes que j'ai jamais vu, cependant,  
j'ai résolu de vaincre, s'il est possible, les senti-  
mens particuliers que j'ai pour lui. Il m'a offert  
de la manière la plus noble, son amitié, aussi  
longtems que je puis l'accepter, sans intéresser  
d'autres attachemens de ma part; & je me con-  
tenterai de cela...

Une amitié aussi pure que celle d'un tel hom-  
me, repliqua la Comtesse, peut s'accorder avec  
quelque autre attachement que ce soit. Milord

D.

D. de tout son cœur, contribuera autant qu'il le pourra à la fortifier : il admire sir Charles Grandison : il regarderoit comme un double honneur, d'être lié avec lui par votre moyen. Très-chère Miss Byron, accordez votre amitié à un autre digne jeune homme, mais avec un nom plus tendre. Je demanderai alors une quatrième place pour moi. O ma chère, quel nœud nous formerons !

Vous me faites beaucoup trop d'honneur, Madame : voilà tout ce que je puis répondre.

Il faut que j'aie une réponse, ma chère. Je ne vous tiendrai pas quitte pour un compliment.

Voici donc, Madame, quelle est ma réponse... J'espère que je ne manque point à l'honnêteté... Je n'ai point de cœur à donner.

Vous avez donc des espérances, ma chère... Eh bien, je *veux* vous appeler ma fille, si je le *puis*. Je n'aurois jamais cru que je pusse faire la proposition que je vais vous faire : mais à mes yeux, aussi bien qu'à ceux de Milord, vous êtes une fille incomparable... Voici ma proposition... Nous ne penserons point à l'alliance qu'on nous a proposée, (ce n'est au reste qu'une proposition, & à laquelle nous n'avons point fait de réponse) nous n'y penserons point, jusqu'à ce que nous voyions quel tour prendra l'affaire de sir Charles. Vous avez dit une fois que vous pourriez préférer mon fils à tous les hommes qui jusqu'ici vous ont demandé votre faveur. Votre cœur étoit engagé à sir Charles avant que vous nous connussiez. Voulez-vous accorder à mon fils la préférence, si sir Charles s'engage dehors.

Vous me surprenez, Madame. Ne profiterai-je pas de l'exemple que vous m'avez mis tout-à-l'heure devant les yeux? Qui est-ce qui disoit, (& un homme encore?) „ De quel front pourrois-je regarder une femme d'honneur & délicate, une Dame telle que celle à qui j'ai l'honneur de parler, si j'osois avouer que, pendant que mon cœur panche pour une personne, je penserois à en tenir une autre en suspens, jusqu'à ce que je visse si je pourrois ou ne pourrois pas être à la première. Non, Madame, j'aimerois mieux mourir comme disoit sir Charles, „ que de penser à une telle indignité envers tous les deux.” Mais je comprends, Madame, que vous m'avez fait cette proposition, comme vous fites l'autre à sir Charles Grandison, seulement pour *sonder mon cœur*.

Sur ma parole, ma chère, je crois que je devrois souhaiter d'avoir droit à cette excuse: mais c'étoit réellement tout de bon, & j'en ai un peu honte à présent.

Quelle charmante ingénuité, Lucy!

Elle m'embrassa, & me baisa encore: Je n'ai qu'une excuse à alléguer, dit-elle. Je n'aurois pu commettre une telle faute, après l'exemple qu'on m'a si récemment donné, si je n'eusse souhaité que vous fussiez Comtesse de D. plutôt que quelque autre femme qu'il y ait au monde... Noble créature! Les titres ne peuvent vous honorer. Puissent tous vos souhaits être exaucés!

Les yeux de ma cousine étoient baignés de larmes de joie.

La Comtesse demanda, quand je retournois dans

dans le Comté de Northampton? Je lui dis mon intention: elle me recommanda de la voir auparavant: mais je puis vous assurer, dit-elle, que Milord ne sera pas présent quand vous viendrez. Je ne le fierai pas encore une fois en votre compagnie; & s'il veut faire une visite à mon insu, ne lui laissez pas voir votre cousine, Madame Reeves. Il vous adore en vérité, ma chère, me dit-elle.

Je lui témoignai la reconnoissance dont toutes ses bontés remplissoient mon cœur. Elle m'engagea à avoir une correspondance avec elle quand je serois de retour à la maison. C'étoit un honneur que je ne pouvois refuser. Son fils, me dit-elle en souriant, ne verroit pas plus mes Lettres que ma personne.

En s'en allant... Il faut que je vous avouë une chose, me dit-elle; jamais jusqu'ici, dans une affaire que j'aie eu à cœur, j'en'ai été réduite si efficacement au silence, par une raison que j'eusse fourni moi-même dans la même conversation. Je suis venue avec l'assurance du succès. Quand notre cœur est plein de quelque espérance, nous sommes disposés à regarder comme raisonnables toutes les démarches par où nous croyons réussir. Nos passions, ma chère, emportent souvent notre jugement. Mais à présent que j'y réfléchis, quand je dis *nos* passions, je dois faire deux exceptions, une pour vous, & une pour sir Charles Grandison.

Mais, Lucy, dites moi... Ne croyez-vous pas que je puisse expliquer ce mot d'INTERESSE, dont sir Charles se servit à la fin de la conversation que nous eumes dans la Bibliothèque à

Colnebrooke, & sur lequel je me tourmentoiso tant? Cela ne s'éclaircit-il pas, par ce qu'il a dit dans la conversation avec la Comtesse, qu'il se regarderoit comme un homme *intéressé* s'il cherchoit à m'embarasser dans l'incertitude de son sort? Si je puis l'expliquer ainsi, quelle preuve cela ne feroit-il pas en ma faveur, s'il étoit libre? Ne semble-t-il pas par là, ma chère, que c'est l'*honneur* qui le retenoit, quand l'amour lui faisoit souhaiter que je conservasse mon cœur libre jusqu'à son retour? Et qu'on ne dise pas qu'il étoit malhonnête à lui d'avoir une telle pensée, puisqu'elle fut combattue, & étouffée, & qu'elle fut suivie d'une telle émotion qu'il fut obligé de me quitter brusquement... Permettez moi de vous répéter ces mots, vous pourriez n'avoir pas sous la main la Lettre où ils sont. Et tant que je conserverai quelque souvenir, il m'est impossible de les oublier. Il venoit de finir sa courte histoire de Clémentine... „ A présent, Mademoiselle, que puis-je dire?... „ L'honneur me défend!... Cependant l'honneur m'ordonne... Cependant je ne puis être injuste, sans générosité, *intéressé!*... „ Si je puis me flatter, Lucy, qu'il m'aimoit quand il me disoit cela, & qu'il y avoit un combat dans son noble cœur entre l'amour d'un côté où il y a si peu d'espérance, (car je ne pourrois lui pardonner, s'il n'avoit de l'amour aussi bien que de la pitié pour Clémentine;) & entre l'amour d'un autre côté où il y auroit un peu plus d'espérance, sans la barrière qui se trouve entre deux... En ce cas-là n'aurons-nous pas pitié de lui dans ce combat difficile? Ne reconnois-

trons-

rons-nous pas que c'est l'honneur qui le porte du côté où il y a moins d'esperance, contre celui où il y en a; & ne l'applaudirons-nous pas d'autant plus, de ce qu'il est capable de se vaincre? La vertu mériterait-elle ce nom, si elle n'étoit pas éprouvée; & si elle n'avoit rien à démêler avec l'inclination?

Si je suis vaine, si je me flatte à tort, dites le moi, grondez moi, Lucy, mais en même tems ne me refusez pas cette louange, si je puis justifier la prétension que j'y ai; c'est que ma victoire sur ma passion est au moins aussi glorieuse pour moi, que la sienne l'est pour lui, quand même il m'aimeroit autant; puisque je puis très-sincèrement, quoiqu'avec douleur, souscrire à la préférence, que l'honneur, l'amour, la compassion tout à la fois donnent à CLEMENTINE.



## L E T T R E XXVI.

Suite.

*Lundi au soir.*

**N**ous avons soupé aujourd'hui, mes cousins & moi, chez Lady G.: Lord & Lady L. y étoient aussi invités, de même que Mademoiselle Olivia, & Madame Maffey.

Je les ai tous jetté dans la consternation, comme ils s'expriment, en leur apprenant que je quitterois Londres vendredi matin. Je voyois, que quand même je passerois ici tout l'Été, il

L 4

fau-



faudroit enfin que je fixasse positivement un jour. Les deux sœurs protestent que je ne m'en irai pas si tôt. Elles disent que j'ai vu si peu des amusemens de la ville... Amusemens de la ville, Lucy! J'en ai eu assez d'une espèce!... Mais dans vos bras, mes chers parens, je trouverai de la consolation;... & j'en ai besoin.

J'ai de grand regrets, (& ils augmenteront à chaque instant, à mesure que le jour approche,) de quitter des amis si chers & si obligeans: mais je suis décidée.

Le carosse de mon cousin me mènera à Dunstable; & là je trouverai mon bon oncle, ou votre frère. Je ne voudrois pas que cela fût public, à cause de vos officieux voisins.

Le Docteur Bartlet comptoit de partir demain pour Grandison; mais par la bonté de cœur qui lui est naturelle, il a consenti de différer jusqu'à jeudi prochain. Cependant aucune consideration ne me retiendra, si je suis bien.

Mes cousins sont fâchés: ils disent qu'ils ne s'attendoient pas que je serois si absoluë.

Mademoiselle Olivia témoigne qu'elle est fâchée de me perdre. Elle s'étoit promis un grand plaisir, dit-elle, des parties qu'elle feroit avec moi. Mais après ce qu'Emilie m'a dit, je la regarde comme une Meduse; & si elle venoit à me regarder comme une rivale redoutable, je pourrois avoir autant de raison de craindre quelque potion, que celui qu'elle aime en a de craindre le poignard. Emilie a caché ce secret à tout le monde, excepté à moi; & je compte sur un secret inviolable de votre part, mes chers parens. Lord & Lady L. avoient dessein d'aller à Col-

ne-

nebrooke, demain, ou le jour que je voudrois, esperant de m'y emmener. Mais ils disent à présent qu'ils resteront en ville, jusqu'à ce qu'ils voient si on peut me gagner, ou si je resterai endurcie.

Mademoiselle Olivia s'est informée de la distance du Comté de Northampton. Elle veut faire le tour de l'Angleterre, dit-elle, & me venir voir. Je fus obligée de lui dire que je regarderois sa visite comme un honneur.

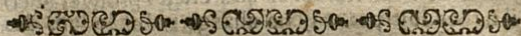
Maudite politesse ! De combien de faussetés ne rends-tu pas coupables les gens qu'on appelle polis !

Mais il y a un homme dans le monde, qui est distingué par sa sincérité, quoique sa politesse soit incontestable. Il ne blâme pas les autres de s'accommoder aux usages établis ; mais il ne les suit pas. Il ne change point le sens des mots. Jamais, par exemple, il ne souffre que ses domestiques disent qu'il n'est pas au logis, quand il y est. S'il a des affaires, il trouve un moment pour le dire à ceux qui le viennent voir sans être attendus ; & s'ils veulent rester, il les mène vers ses sœurs, au Docteur Bartlet, à Emilie, en attendant qu'il puisse les joindre ; mais alors il le fait toujours. Chacun sait qu'il se règle sur son propre cœur, & on s'y attend ; & quand on peut avoir sa compagnie, on y trouve un double plaisir, par la liberté & la gaieté qui accompagnent son loisir. On le possède alors tout entier ; & il peut être d'autant plus poli que la compagnie est alors sa seule affaire.

Sir Charles a pu d'autant mieux se mettre sur ce pied-là, qu'il a été longtems absent ; & sa

réputation de politesse étoit si bien établie, que les autres attendoient plutôt des règles de lui, que de le voir se conformer aux leurs.

Le refus qu'il fit de complaire à Olivia, en différant son départ d'une semaine, ou seulement d'un jour, quoiqu'elle ne fit que d'arriver dans son pays qu'elle n'avoit jamais vu ... Qui d'autre que lui l'auroit pu ? Mais il étoit convaincu qu'il étoit juste de hâter son départ pour l'amour de Clémentine, & de son Jeronymo; & qu'il auroit eu tort de montrer à Olivia, même pour l'amour d'elle, que dans une pareille demande, elle eût quelque pouvoir sur lui. Toutes ses sollicitations, toutes ses menaces, le détestable poignard à la main, n'auroient pu ébranler sa fermeté, & l'engager à différer un dessein bien formé.



## LETTRE XXVII.

Suite.

Mardi matin, 18. *Avril.*

Cette méchante Lady G. ... Elle est excessivement blâmable. Elle a fait perdre patience à Lord L., à Lady L. aussi. Emilie dit qu'elle l'aime tendrement, mais qu'elle n'aime pas ses manières. Lord G., à ce que m'a dit Emilie, parle de venir vers moi; on suppose que le sujet de la querelle n'est pas considérable; mais des niaiseries, sur lesquelles on insiste, font souvent les plus grandes brèches. Quoi que ce puisse être, cela est entre eux, &

ni l'un ni l'autre ne se soucie de le dire. Mais Lord & Lady L. sont en colère contre elle, pour la manière insultante dont elle le traite.

La mesintelligence survint après que nous les eumes quitté hier au soir. J'étois mal à mon aise, & j'évitai de rester pour jouer. Mademoiselle Olivia & sa Tante se retirèrent en même tems que nous. On joua au Whisk; Lord & Lady L. le Docteur Bartlet, & Emilie firent la partie. Au milieu du jeu, Lady G. descendit précipitamment les degrés, & entra en fredonnant un air. Lord G. la suivit fort en desordre. Madame, il faut que je vous dise... Pour quoi faut-il, Milord? Je ne vous l'ordonne pas.

Restez, restez, mon enfant, dit-elle à Emilie: elle prit une chaise derrière elle... Qui gagne? Qui perd?

Lord G. se promenoit le long de la chambre. Lord & Lady L. ne vouloient pas paroître y faire attention, esperant que cela passeroit, car il y avoit eu quelques vivacités à dîner du côté de Lady G., & l'on avoit été fort fercin à souper.

Le Docteur Bartlet lui offrit ses cartes. Elle les refusa... Non, Docteur, dit-elle, je jouerai mon propre jeu; j'aurai assez à faire à le jouer bien.

C'est selon que vous le ménagerez, Madame, dit Lord G.

Ne vous exposez pas devant le monde, Milord... Lady L. vous n'avez que des triomphes en main.

Permettez moi de vous dire un mot, Madame, lui dit Milord G.

Je suis l'obéissance même, Milord.

L 6

Elle

Elle se leva. Il voulut prendre sa main; elle la mit derrière elle.

Pas seulement votre main, Madame.

Je ne puis m'en passer.

Il s'éloigna d'elle avec précipitation, & sortit de la chambre.

O ciel, dit-elle en revenant vers la table de jeu, avec un air gai, & indifférent; que ces hommes font de grands emportés!

Charlotte, lui dit Lady L., vous m'étonnez.

Je vous réjouis donc.

Que voulez-vous dire, ma sœur?

Nous autres, femmes, nous aimons à nous étonner, & les choses étonnantes ...

Surement, Lady G., dit Lord L. vous avez tort.

Je vous réjouis donc aussi, Milord.

Comment?

C'est que ma sœur a toujours raison.

En vérité, Madame, si j'étois Lord G., je perdrois patience.

Bon avis pour vous, Lady L. j'espère que vous vous le tiendrez pour dit, & que vous continuerez à être bonne.

Si je me conduisois comme vous, Charlotte ...

Je vous entends, Lady L.; vous n'avez pas besoin d'achever ... Chacun a sa guise.

Vous n'en useriez pas ainsi, si mon frère ...

Peut-être que non.

Chère Charlotte, vous avez excessivement tort.

Je crois que oui, repliqua-t-elle.

Pourquoi donc ne voulez-vous pas vous ...

Corriger, Lady L.? Chaque chose en son tems.

Sa fille de chambre vint lui dire que Milord souhaitoit de la voir ... Ces hommes ont le

dian-

diantre au corps! Ils ne font jamais contents ni avec nous, ni sans nous. Mais je suis l'obéissance même; je ne violerai pas mes promesses... Elle sortit.

Lord G. n'étant pas revenu d'abord, & le carrosse de Lord & de Lady L. étant à la porte, ils profitèrent tous deux de cette occasion de montrer leur mécontentement, en se retirant sans prendre congé de leur sœur. Le Docteur Bartlet se retira dans son appartement; & quand Lady G. descendit, elle fut surprise & un peu mortifiée de ne trouver qu'Emilie. Lord G. rentra par une autre porte... Sur ma parole, Milord, vous avez d'étranges façons. Vous effrayez, & vous chassez toute la compagnie des gens par vos airs de maris.

Bon Dieu! vous m'étonnez, Madame.

Que signifie votre étonnement, après que vous avez épouvané tout le monde.

Moi, Madame!

Vous, Monsieur! Oûi, vous!... N'êtes-vous pas venu faire le tyran dans ma chambre?... Pour avoir le repos & la paix, ne me suis-je pas réfugiée vers la compagnie? Ne m'avez-vous pas poursuivi ici... avec des yeux... fort jolis yeux pour un nouveau marié, je vous assure! N'avez-vous pas voulu alors me parler en particulier... Tout le monde n'auroit-il pas supposé que c'étoit pour m'exprimer votre douleur de votre bizarre conduite? N'ai-je pas été toute obéissance? Ne m'avez-vous pas méprisé avec les airs d'un vrai mari, à cause de ma complaisance, & ne vous êtes-vous pas enfui de la chambre? Toute la compagnie peut témoigner



avec quel calme je suis retournée vers eux, afin qu'ils ne s'affligeassent pas pour moi, & qu'ils ne crussent pas que nos differens étoient sérieux. Eh bien ensuite, quand votre bile étoit calmée, calmée, comme je le suposois, vous m'avez fait venir; sans doute, pensai-je, pour témoigner son repentir à présent... J'ai été encore toute obéissance.

Et ne vous ai-je pas supplié, Madame...

*Supplié*, Milord!... Oui... mais avec des yeux!... J'ai épousé, permettez moi de vous le dire, Monsieur, un homme qui avoit un autre visage... Voyez, voyez, Emilie... Il s'en va encore...

Milord sortit de la chambre, enragé... O ces hommes, ma chère! dit-elle à Emilie.

Je sais bien, dit Emilie, ce que je lui aurois répondu, si j'avois osé: mais il n'est pas bon, à ce que j'ai ouï dire, de se mêler entre le mari & la femme.

Emilie ajouta que la querelle n'étoit pas finie, mais qu'elle avoit été portée encore plus loin le matin.

A peine avoit-elle fini son recit que je reçus ce billet de Lady G.

Mardi matin.

*Harriet*,

Si vous m'aimez, si vous avez pitié de moi, venez ici sur le champ. J'ai grand besoin de votre conseil. J'ai résolu de me démarier; aussi je signe de mon nom favori de

CHARLOTTE GRANDISON.

Je lui fis sur le champ cette réponse:

Je

Je ne connois point de Charlotte Grandison. J'aime Lady G., mais je ne puis avoir pitié que de son mari. Je n'irai pas chez vous; je n'ai point de conseil à vous donner, sinon que vous ne vous jouiez pas de votre propre bonheur.

HARRIET BYRON.

Une heure après, un domestique de Lady G. m'apporta cette Lettre:

Le beau profit que j'ai donc fait en me mariant! Mon frère parti: mon mari excessivement dérégé: Lord & Lady L. de son parti, sans s'informer s'il le mérite ou non: sermonnée par la grave face du Docteur Bartlet: Emilie fctenant à la largue, avec un air affligé & rêveur; & à présent ma Harriet qui me renonce; & tout cela dans une semaine!

Que puis-je faire? La guerre paroît déclarée; & ne voudrez-vous pas être médiatrice? ... Vous ne voulez pas, dites-vous. Il n'y a qu'à laisser faire. Cependant je vous instruirai de tout.

Ce fut hier au soir, avant que la semaine depuis notre mariage fût finie, que Lord G. trouva à propos de me venir troubler dans ma retraite, sans ma permission ... Pour le dire en passant, il avoit été un peu impertinent à dîner; mais je lui avois passé cela ...

Quelle hardiesse est cela, lui dis-je! ... Je vous prie, Monsieur, sortez ... Pourquoi quittez-vous votre compagnie?

Je viens, ma très-chère ame, pour vous faire une prière.

Cet homme commençoit avec assez de civilité, s'il avoit eu un peu moins de ses odieux tran-

transports; car il jetta ses bras autour de moi, en présence de Jenny. La vuë de la tendresse d'un mari est assez pour perdre ces filles. Ne trouvez-vous pas, Harriet, que cela est contre les bonnes mœurs, en leur présence?

Je refuse votre prière, lui dis-je, quelle qu'elle soit. Comment osez-vous vous venir jeter dans ma retraite? ... Vous pouvez croire que je ne voulois pas rester longtems en haut, puisque ma sœur est en bas. Est-ce que la cérémonie passée depuis si peu de tems autorise le manque de savoir vivre.

Le manque de savoir vivre, Madame! ... Et il ouvroit de si grands yeux!

Laissez moi sur le champ ... Je supose que j'avois l'air de bonne enfant dans ma colère; car il déclara qu'il n'en feroit rien; & jettant encore ses bras autour de moi pendant que j'étois assise, il appliqua son rude visage contre le mien, & eut l'audace de me baiser; Jenny toujours dans la chambre!

Or, Harriet, vous ne m'abandonnerez jamais, dans un point de délicatesse, j'en suis sûre. Vous ne pouvez défendre ces odieuses libertés dans un mariage si jeune, à moins que vous ne voulussiez qu'on vous servît de même.

Vous supposez aisément que je lâchai alors mon indignation sur lui. Il se déroba, osant marmoter, & être mécontent. Il y eut le mot de Diable.

M'a-t-il apellé *Diable*, Jenny?

Non en vérité, Madame, dit la friponne ... Et, voyez, Harriet, le mauvais effet d'une telle liberté prise devant elle, elle osa parler en

fa-

faveur de l'accès de tendresse de cet homme; d'autrefois cependant, c'est une franche prude.

Avant que ma colère fût apaisée, une seconde fois (cela est vrai, Harriet) l'insolent personnage entra. Je ne veux pas, dit-il, vous laisser, puisque vous n'avez point d'occupation particulière . . . sur mon ame, Madame, vous n'en usez pas bien avec moi. Mais si vous voulez m'accorder votre compagnie demain matin, pour aller. . .

Nulle part, Monsieur. . .

Seulement déjeuner avec Miss Byron, ma chère . . . Je vous le demande comme une marque de votre complaisance.

Sa chère! Oh, je hais un hypocrite par dessus tout. Je voyois qu'il avoit eu dessein de faire montre de son épouse, comme de son bien, dans un autre endroit; & que sentant que j'étois fâchée, il pensoit me proposer une visite agréable, & qui en même tems lui seroit un mérite auprès de vous, & préféreroit son privilège de se faire obéir par sa docile femme.

C'est de ces ridicules commencemens qu'est venu notre grosse querelle. Ce qui me piquoit c'étoit l'*artifice* du personnage, & le dessein évident qu'il avoit de vous mettre dans son parti. Dans le cours de cette querelle, il m'a menacé d'en appeler à vous . . . Avoir dessein de me perdre dans l'esprit de ma plus chère amie! Comment, en faisant quelque cas de cet amie, pourrois-je lui pardonner? Vous pouvez croire que si ce n'étoit pas *lui* qui l'eût proposé, & après tant d'offenses accumulées, c'étoit précisément

ment

ment la visite que j'aurois été charmée de faire.

En vérité, Monsieur, .. sur ma parole, Milord ... Je vous assure, Monsieur ... Cela dit avec une hauteur fort modérée; voilà tout ce à quoi la dispute s'éleva de mon côté, ... & enfin à une déclaration de rébellion ... *Je ne veux pas.*

De son côté, c'étoit; Sur mon ame, Madame ... Que je meure, si ... ensuite hésitant, vous me traitez mal, Madame. Je n'ai pas mérité ... Et permettez moi de vous dire ... *Insistez* que vous m'obligiez en cela, Madame.

Il n'y avoit pas moyen de supporter cela, Harriet ... La soirée étoit froide; mais je pris mon éventail ... Oui dà, lui dis-je; Eh quel langage est cela? ... Vous *insistez* que; ... Milord! ... Je pense que je suis mariée; ne la suis-je pas? ... Je pris ma montre; A dix heures & demie du soir, lundi, le ... Le quantième avons-nous du mois? ... Il faut que je note ce commencement de vos manières despotiques.

Ma chère Lady G. (le malheureux m'apelloit de son nom, peut-être pour m'insulter davantage) si je pouvois souffrir ce traitement, il seroit impossible que je vous aimasse autant que je le fais.

Ainsi c'est par amour pour moi que vous montrez déjà tout le mari! ... Jenny! (Voyez, Milord, lui dis-je, affectant de parler bas, comment vous troublez cette pauvre fille; de quel air fou elle regarde votre folie!) Souvenez-vous, Jenny, de porter demain matin mes habits de noces à M. Arnold, & dites lui qu'elle a oublié d'y mettre des lisières. Qu'elle les mette sur le champ. J'al-

J'allois continuër... Mais lui, grossièrement, rudement, & même avec un air de mépris (cela n'étoit pas suportable, vous comprenez) il me fit cette remontrance: Un peu moins d'esprit, Madame, & un peu plus de discrétion, vous conviendrait peut-être mieux.

Cela étoit trop vrai pour être pardonné. Vous le diriez, Harriet, quand je ne le dirois pas. Et cela de la part d'un homme qui n'étoit pas surchargé de l'un ni de l'autre... mais je me possédois trop pour le lui dire. Ce qui me rassure, Milord, lui dis-je, c'est votre jugement. Il servira toujours de contrepois à mon esprit; & à l'aide de votre *amour sermonneur*, il m'enseignera avec le tems la discrétion.

Eh bien, ma chère, n'étoit-ce pas un très-beau compliment que je lui faisois? N'auroit-il pas dû le prendre ainsi? sur-tout puisque j'avois l'air grave, & que je lui fis une fort belle révérence. Mais ou sa conscience, ou son mauvais naturel, (peut-être tous les deux, *direz-vous*) lui firent prendre cela comme une satire (vrai, comme vous êtes là, Harriet.) Il se mordit la lèvre. Jenny, forttez, dit-il,... Jenny, ne forttez pas, lui dis-je... Jenny ne savoit à qui obéir. Sur ma parole, Harriet, je commençois à croire que cet homme m'auroit donné des coups de poing... Et pendant qu'il étoit dans ses airs de comique majesté, je fortis & courus joindre ma compagnie.

Comme les gens mariés ne doivent pas s'exposer devant leurs parens, qui, comme je vous l'ai ouï remarquer fort fagement, se rapelleront des choses desagréables, quand l'honnête couple

ple les aura oubliées , j'étois résolue d'être prudente. Vous auriez été charmée de ma discrétion, ma chère. Je tromperai les spectateurs, pensai-je , je ferai croire à Lord & Lady L. au Docteur Bartlet , & à Emilie , qui étoient au jeu , que nous sommes admirablement bien ensemble... Je m'assis , dans l'intention , avec la douceur d'un agneau , de faire des observations sur le jeu. Mais bientôt après mon indiscret seigneur accourut , le teint enflammé , le visage en convulsion ; & quoique je l'avertissè de ne pas s'exposer lui-même , cependant il prit des airs , qui donnèrent occasion , comme vous allez l'entendre , à épouvanter , & à chasser ma compagnie. Il sortit , par une suite de ces airs , & au bout de peu de tems , ( se repentant , comme je l'esperois ) il me fit appeler. Quelques femmes auroient fait comme la Reine Vasti avec son tyran ; auroient refusé d'aller : mais moi , toute obéissance ( mes engagements pris si récemment , étant présens à mon esprit ) j'obéis au premier mot. Cependant vous devez penser , que , quelque douce que je sois naturellement , je ne pouvois m'empêcher de me plaindre. Il fut trop impérieux pour le souffrir. C'étoit ; „ je „ vous dis , Madame ” , & „ je ne veux pas „ qu'on me dise , Monsieur ”. Et quand je m'enfuis de cet homme emporté , & que j'esperois de trouver ma compagnie , voyez , je vous prie ! ils étoient tous partis ! Il ne restoit qu'Emilie. Et ainsi la pauvre Lady L. fut renvoyée chez elle , pleurant peut-être d'une tyrannie exercée si tôt sur sa débonnaire sœur.

Eh bien , Harriet , & ne pensez-vous pas que nous

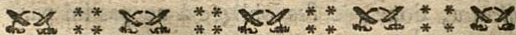
nous avions l'air de deux fous vis-à-vis l'un de l'autre, quand nous nous trouvâmes ainsi laissés à nous-mêmes pour vuider notre différent? Je me plainis de lui avec le plus de douceur qu'il me fut possible. Il auroit voulu faire la paix ensuite; mais, non! cela n'étoit pas faisable, comme une fille qui pense aussi délicatement que vous, peut bien le croire, après que par ses airs violens, il nous avoit exposé devant tant de témoins. Par *déceance*, donc, je fus obligée à ne pas lui pardonner. La guerre est allumée, & à un point que, si nous nous rencontrons par hazard, nous nous fuyons l'un l'autre à dessein. Nous avons déjà fait deux tables de déjeuné. Cependant je suis douce, lui il boude. Je lui fais des révérences, lui ne me rend pas le moindre salut... Hargneuse, & rustique créature!... Je vais à mon clavecin; la mélodie le rend enragé. Il est pire que Saul; car Saul trouvoit du moins un sombre plaisir dans la musique, même de la part d'un homme qu'il haïssoit.

J'aurois voulu que vous vinssiez chez nous. Je regardois cela comme une sorte de complaisance, car ç'auroit été la pousser trop loin, puisqu'il est si mutin, si je l'avois accompagné chez vous. Il a bonne envie d'en appeler à vous; mais je la lui ai fait passer à moitié, en le railant. J'envoie chez vous. Quelle réponse me faites-vous!... Cruelle Harriet! Refuser votre médiation dans un différent entre mari & femme!... Mais laissons bruler le feu. S'il épargne la maison, & qu'il ne prenne qu'à la cheminée, je puis supporter cela.

Méchante créature, adieu! si vous ne connoissez

noissez pas une femme qui s'appelle *Grandison*, fasse le ciel que j'en puisse connoître une, & que mes souhaits soient exaucés par rapport à la personne! Alors je ne connoîtrai point de *Byron*.

Voyez, *Lucy*, comme cette chère étourdie cherche à me suborner! Mais je ne me laisserai point engager, par ses subornations, à prendre son parti.



### LETTRE XXVIII.

Suite.

*Mardi soir.*

J'arrive du quarré de *S. James*.

Mais je dois premièrement vous dire, que j'ai eu une visite de *Mademoiselle Olivia*, & de *Madame Maffey*. Notre conversation a été en italien & en françois. J'a eu un quart d'heure de conversation particulière avec *Mademoiselle Olivia*. Vous pouvez en deviner le sujet. Elle n'est point dépourvue de cette tendresse de sentimens, qui est le caractère indispensable d'une femme. Elle se lamenta de la violence de son tempérament, d'une manière si touchante, que je ne pouvois m'empêcher d'avoir pitié d'elle; quoique dans le même instant, je songeasse à certain attentat dont l'idée me fait toujours frissonner. Elle se plaint de ce que je pars si tôt. Je lui ai promis de lui rendre sa visite demain après midi.

Elle part vendredi pour *Oxford*. Elle voudroit

droit que je pussé l'y accompagner. Elle a résolu de voir tout ce qui en vaut la peine dans le tour de l'Ouest. Elle s'aperçoit, dit-elle, que les sœurs de sir Charles Grandison, & leurs maris ont des occupations particulières à présent, & attendent une invitation à Windsor pour assister aux nœces de Lord W. Aiant donc assez de suite, & deux personnes de considération, dont l'une connoit l'Angleterre, elle veut faire quelques courses dans le Royaume, aiant du goût pour les voyages, & trouvant que c'est un grand soulagement pour elle. Et quand Lady L. & Lady G. seront plus libres, elle reverra avec elles les endroits qui lui auront paru mériter une seconde visite.

Elle témoigne du goût pour ce pais, & pour ses habitans, & parle favorablement de leur Religion: mais, la pauvre fille! Elle aime sans doute mieux tout cela, pour l'amour d'un seul Anglois. L'amour, Lucy, dore tous les objets qui ont quelque raport avec la personne aimée.

Madame Maffey gronda fort librement sa nièce, sur cette course en Angleterre. Elle écouta patiemment ses remontrances, mais cependant comme une personne qui sentoit trop le pouvoit qu'elle avoit de faire plaisir à celle qui la blâmoit, pour faire beaucoup d'attention à ses discours.

Je pris une chaise à porteurs pour aller chez Lady G. Emilie accourut au devant de moi dans le vestibule. Elle jeta ses bras autour de moi. Je suis bien aise, dit-elle, que vous soyiez venue. N'avez-vous pas trouvé la maison dans la rue?... Que veut dire mon Emilie?... Eh, mais, on l'a jettée par les fenêtres, comme on dit.

dit. Ah, Mademoiselle, tout est sens dessus dessous. L'une si indifférente, l'autre si emporté! Mais chut! Voici Lady G.

Je vais, Lucy, vous rendre en dialogue ce qui se passa.

*Lady G.* Vous voilà donc enfin venue, Harriet. Vous aviez écrit que vous ne viendriez pas.

*Harriet.* Cela est vrai; mais je n'ai pu m'en empêcher. Ah Lady G. vous voulez renverser votre propre bonheur!

*Lady G.* Vous m'avez écrit cela. Pas un mot, je vous prie, sur le sujet en question, que vous aiez jamais dit ou écrit auparavant. Je hais les répétitions, mon enfant.

*Harr.* Il faut donc que je me taise.

*Lady G.* Pas absolument. Vous pouvez dire du neuf sur de vieux sujets... Mais chut! Voilà l'homme qui vient... Elle courut à son clavecin... Est-ce cela, Harriet? dit-elle en jouant un petit air.

*Lord G. entre.*

*Lord G.* Miss Byron, je suis votre très-humble serviteur: votre vuë réjouit mon cœur... Madame, vous n'avez pas été assez longtems ensemble pour commencer un air. Je sai que c'est pour...

*Lady G.* L'harmonie! L'harmonie! C'est une charmante chose! Mais hélas, pauvre moi! Je ne connois que celle que cet innocent instrument me fournit.

*Lord G. (levant les mains au ciel)* L'harmonie, Madame! Le ciel m'est témoin;... mais j'exposerai le tout à Miss Byron.

*Lady*

*Lady G.* Il n'est pas besoin, Milord. Elle en fait déjà autant qu'elle en peut savoir; à moins que vous n'ajoutiez à l'histoire lamentable, les belles couleurs que votre emportement y peut donner... Avez-vous ma longue Lettre sur vous, Harriet?

*Lord G.* Et vous auriez pu, Madame, avoir le cœur d'écrire...

*Lady G.* Pourquoi, Milord, adoucissez-vous les choses? Au lieu de cœur, dites *courage*. Vous pouvez parler aussi clair devant Miss Byron, que vous le faisiez avant qu'elle vint. Je vois votre dessein.

*Lord G.* Mettons donc, *courage*.

*Harr.* Fi, si, Lord G. Fi, si, Lady G. Qu'allez-vous faire? Si j'y comprends quelque chose, vous avez tous deux, comme deux enfans, joué, jusqu'à ce que vous vous soyiez querellé.

*Lord G.* Miss Byron, si vous savez la vérité, & que vous puissiez me blâmer...

*Harr.* Je vous blâme seulement, Milord, de ce que vous vous échauffez. Vous voyez que Madame est tranquille; elle se modère: elle a l'air de vouloir que vous soyiez bons amis.

*Lord G.* O maudite tranquillité!... Quand mon ame est déchirée par une tourmente...

*Lady G.* Bonne faillie tragique!... Mais, Harriet, vous vous êtes trompée: Milord G. est un homme fort emporté. Si humble, si... Comment dirai-je? avant le mariage... Ne voyoit-il pas quelle créature j'étois?... Me supporter quand il ne me devoit rien; & ne rien souffrir à présent qu'il m'a les plus grandes obligations!...

Miserable châte... O Harriet! Harriet! ne vous mariez jamais!

*Harr.* Chère Lady G. vous savez dans votre cœur que vous avez tort... En effet vous avez tort.

*Lord G.* Le ciel vous recompense éternellement, Mademoiselle?... Je vous dirai comment cela est venu...

*Lady G.* *Venu!* Elle le fait déjà, vous dis-je, Milord. Mais ce qui s'est passé dans ces quatre heures, elle ne le fait pas: vous pouvez l'en entretenir... Il y a justement à présent une semaine que nous étions tous ensemble fort agréablement dans l'Eglise de S. Georges, au carré d'Hanovre...

*Lord G.* Chaque article de ce que vous avez promis là, Madame...

*Lady G.* Je pourrais aussi, Milord, être votre écho en cela, si je n'étois résolue de me modérer, comme vous ne pouvez nier que je l'aie toujours fait.

*Lord G.* Vous ne le pourriez pas, Madame, si vous ne me méprisiez pas.

*Lady G.* Vous avez tort, Milord, de croire cela: mais vous ne le pensez pas vous-même; si cela étoit, la fierté de votre cœur ne vous doit pas permettre de l'avouer.

*Lord G.* Miss Byron, permettez moi...

*Lady G.* O ciel! faut-il que les gens soient si curieux de s'exposer eux-mêmes! Si vous aviez profité de mon avis, quand vous me poursuivîtes de ma chambre vers la compagnie... Milord, lui dis-je, aussi doucement que je parle à présent, ne vous exposez pas. Mais mon avis ne le rendit pas plus sage.

*Lord*

*Lord G.* Miss Byron, vous voyez... Mais je ne suis venu que pour vous faire ma révérence. Il se baissa, & alloit sortir.

Je le pris par la manche. Milord, il ne faut point que vous vous en alliez. Lady G. si votre cœur vous justifie sur la part que vous avez à cette mesintelligence, dites le ... Je vous désie de le dire ... Elle se taisoit.

*Harr.* Si cela n'est pas, avouez votre faute, promettez de vous corriger; ... demandez excuse.

*Lady G.* Tout de bon!

*Harr.* Et Milord vous demandera excuse de ce qu'il a pris feu trop aisément...

*Lord G.* Trop aisément, Mademoiselle!...

*Harr.* Quel est l'homme généreux qui ne souffriroit pas aux foibles d'une femme, dont le cœur, sans la moindre malice, & seulement égayé par la prospérité, & par le feu de la jeunesse? Ne vous a-t-elle pas choisi, Milord, par préférence à tous les hommes? Elle raille tout le monde; elle ne peut s'en empêcher: elle est blâmable... Certainement vous l'êtes, Lady G. Votre frère l'a éprouvé, & il en a été une fois fâché contre vous... Mais ensuite remarquant que c'étoit son tour d'esprit, Milord, que c'étoit une sorte de gaieté de cœur attachée à sa constitution, & qui s'exerçoit sur ceux qu'elle aime le mieux, il la pardonna, il la railla à son tour, & tourna contre elle ses propres armes; & toute la compagnie fut charmée de l'esprit qu'ils montrèrent tous deux... Vous l'aimez, Milord...

*Lord G.* Jamais homme n'aima plus une femme. Je n'ai pas un mauvais cœur...

M 2

Lady

*Lady G.* Mais il est ombrageux, emporté, Lord G... Qui l'auroit cru ?

*Lord G.* Jamais personne, ma chère Miss Byron, n'exagera si étrangement ! Elle ne pourroit pas en user ainsi, si elle ne me méprisoit.

*Lady G.* Quelle misérable niaiserie ! Eh vous avez déjà dit cela. Si vous pensez ainsi, vous prenez bien le chemin (ne trouvez-vous pas ?) pour changer les choses en dansant, en cabriolant autour de moi, en vous mettant dans toutes sortes de postures ridicules ; quelquefois même, prêt à écumer .... Je lui ai dit, Miss Byron, le voilà, qu'il le nie s'il le peut, que j'ai épousé un homme qui avoit un autre visage. Tout autre n'auroit-il pas pris cela pour un compliment fait à son visage, comme n'étant pas naturellement estropié, & n'auroit-il pas posé dans l'instant le vilain masque de la passion, pour montrer le sien ? ...

*Lord G.* Vous voyez, vous voyez, Miss Byron !... comment elle se jouë de moi à présent, encore même à présent ...

*Lady G.* Voyez, Miss Byron ! ... comme il est ombrageux ! ... *Lord G.* devrait avoir pour femme un vrai gendarme, quelqu'un qui pût rendre rage pour rage. La douceur est mon crime... Je ne puis sortir hors des gonds ... Jamais encore on n'avoit fait un crime de la douceur à une femme.

*Lord G.* Bon Dieu !... Douceur !... Bon Dieu !

*Lady G.* Mais, Harriet, jugez qui de nous deux à droit de se plaindre ... *Lord G.* me présente pour sien un visage que je ne lui avois jamais vu porter ayant le mariage : il m'a donc trom-

trompé. Je lui montre le même visage que j'ai toujours eu; je le traite de la même façon (ou je suis bien trompée) que je l'ai toujours fait. Et quelle raison peut-il donner des airs qu'il se donne, qui ne montre qu'il est le plus ingrat des hommes? Des airs qu'il ne se feroit pas avisé de prendre il y a huit jours! Qui donc, Harriet, est en droit de se plaindre, Milord ou moi?

*Lord G.* Vous voyez, Miss Byron... Y a-t-il moyen de raisonner avec une personne qui fait elle-même qu'elle se moque dans tout ce qu'elle dit?

*Harriet.* Eh bien, Milord, moquez-vous en donc aussi. Ce qui ne souffre pas un raisonnement, ne mérite pas qu'on s'en mette en colère.

*Lord G.* Je laisse à Miss Byron, Lady G. à décider entre nous, comme il lui plaira.

*Lady G.* Vous feriez mieux de le laisser à moi, Monsieur.

*Harriet.* Faites le, Milord.

*Lord G.* Eh bien, Madame!... Et quel est votre décret?

*Lady G.* Il vaut mieux après tout que vous soyiez Lady Chancelier, Miss Byron. Je ne souffrirois pas que mon décret fût contesté, après que j'aurois prononcé.

*Harriet.* S'il le faut, voici mon décret... Vous, Lady G., vous avouerez que vous êtes en faute; & vous promettrez de vous corriger. Milord vous pardonnera, & promettra de tâcher à l'avenir de distinguer entre ce que vous faites par bon ou par mauvais cœur; qu'il plaisantera de vos plaisanteries, & qu'il ne sera jamais dérangé par ce que vous dites, quand il le verra accompagné de cet air de malice dans les yeux,

& dans la lèvre, que vous prenez avec votre frère, & avec tous ceux que vous aimez le mieux, quand vous êtes en train de tourmenter les gens par vos plaisanteries.

*Lady G.* Oh, Harriet, vous avez donné à Lord G. le secret de me pénétrer, & de gâter tout mon jouët.

*Harr.* Que dites-vous à cela, Milord?

*Lord G.* Lady G. veut-elle avouër sa faute, comme vous le proposez?

*Lady G.* Odieux reproche! ... Je vous laisse ensemble. Je n'ai jamais failli de ma vie. Ne suis-je pas femme? Si Milord veut demander pardon de sa sottise...

Elle s'arrêta, & faisoit mine de s'en aller...

*Harr.* C'est ce que Milord ne fera pas, Charlotte. Vous avez déjà poussé la plaisanterie trop loin. Milord soutiendra sa dignité pour l'amour de sa femme. Milord, vous ne permettrez pas que Lady G. nous quitte, cependant.

Il prit sa main, & la pressa de ses lèvres. Au nom de Dieu, Madame, soyons heureux, il est en votre pouvoir que nous le soyions tous deux: cela fera toujours en votre pouvoir. Si j'ai eu tort, imputez le à mon amour: je ne puis souffrir votre mépris; & je ne le mériterai jamais.

*Lady G.* Pourquoi cela ne pouvoit-il pas se dire il y a quelques heures?... Pourquoi dédaignant mon avis, vous exposiez-vous vous-même.

Je la pris à part... Soyez généreuse, Lady G. Que votre mari ne soit pas la seule personne pour qui vous ne la soyiez pas!

*Lady G. (bas)* Notre querelle n'a pas eu la moitié de son cours. Si nous faisons la paix à pré-

présent, nous la ferons mal. Une des plus insipides choses qu'il y ait au monde, c'est une querelle qui ne finit pas par quelque action de cœur; nous recommencerons certainement.

*Harriet.* Profitez de l'avis que vous avez donné à Milord. Ne vous exposez pas; & songez que vous ne pouvez le faire plus efficacement qu'en exposant votre mari. Je suis honteuse pour vous. Vous n'êtes point cette Charlotte que j'ai cru une fois que vous étiez. Si vous faites quelque cas de ma bonne opinion pour vous, laissez moi voir que vous pouvez avouer une faute avec quelque grace.

*Lady G.* Je suis une débonnaire, une humble, une docile créature. (Elle se planta vis-à-vis de moi, & me fit une révérence de paysanne, en plaçant ses deux mains devant elle.) Je veux m'essayer; dites moi si je fais bien. S'avancant alors vers Milord, qui avoit le dos tourné contre nous, regardant par la fenêtre, & qui se retourna quand elle lui fit sa révérence ... Milord, dit-elle, Miss Byron m'a appris plus que je ne savois de mon devoir. Elle se propose elle-même d'être un jour un prodige d'obéissance envers un mari. Il auroit peut-être été bon pour vous que j'eusse eu son exemple à suivre. Elle semble dire qu'à présent que je suis mariée, je dois être grave, sage, & toute soumise; qu'à peine me sied-il de sourire, que je dois être empêchée & cérémonieuse, & révéler mon mari ... Si vous croyez que cette conduite convienne à une femme mariée, & si vous l'attendez de moi, je vous prie, Milord, redressez moi par un front sévère, toutes les fois que je m'oublierai. A



Pavenir si jamais je me trouve disposée à être fort légère, je vous demanderai permission avant que de me laisser aller à mon humeur. Et à présent que ferai-je? ajouta-t-elle, en faisant une comique révérence, toujours les mains devant elle.

Il la serra dans ses bras: Chère créature! voilà ce qu'il y a à faire... Je vous demande seulement de m'aimer la moitié autant que je vous aime, & je serai le plus heureux des hommes.

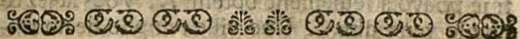
Milord, lui dis-je, vous gêtez tout par votre condescendance, après un discours & un air si peu gracieux. Si c'est là tout ce que vous y gagnez, gardez-vous, Milord, de vous brouiller jamais. O Charlotte! Si vous n'êtes pas généreuse, vous vous en tirez beaucoup, beaucoup trop aisément.

Eh bien à présent, Milord, dit-elle, en avançant la main, comme en me menaçant, réunissons-nous en vrai mari & femme, contre le médiateur de notre querelle... Harriet, je ne vous pardonnerai pas ce dernier article de votre sermon.

Ainsi finit cette misérable querelle. Tout ce qui me fait de la peine dans cette occasion, c'est qu'elle ne se termina pas avec dignité de la part de Milord. Sa joie avoit si bien mis son honnête cœur sur ses lèvres, que la méchante fille monroit à tout moment par ses coups d'œil malins, qu'elle sentoît trop bien son influence sur le bonheur de Milord. Mais, Lucy, qu'elle ne tombe pas trop bas dans votre estime: elle a mille belles qualités.

Elle m'engagea à rester à souper. Emilie étoit charmée de la reconciliation; son bon cœur étoit

étoit visible dans sa joie. Puis-je l'aimer plus que je ne fais? Si je le pouvois, chaque fois que je la vois m'en feroit de nouvelles raisons.



## L E T T R E XXIX.

Suite.

Mercredi à midi, 19. Avril.

**V**ous auriez bien de la peine à deviner quelle visite j'ai eu ce matin... L'honnête Mr. Fowler. Je fus fort aisé de le voir. Il me remit une Lettre de son digne Oncle. Le bon sir Rowland! Je n'aurois pas cru d'éprouver encore à Londres, une joie aussi grande que j'en eut quand on me remit cette Lettre entre les mains, quoique son contenu m'ait fait une sensible peine. Je la renferme ici. Elle est datée de Caer-marthen. Aïez la bonté de la lire ici.

Caermarthen, 11. Avril.

Quel nom convenable donnerai-je au commencement de ma Lettre à la plus aimable des femmes! Ce n'est pas parce que vous êtes aimable que je suis embarrassé; mais vous appellerez, ou non, ma fille, comme vous m'avez fait l'honneur de vous appeler vous-même. Véritablement, & sincèrement, je dois dire que j'aurois mieux vous appeler d'un autre nom, quoique marquant un degré de parenté un peu plus éloigné. Le Seigneur ait pitié de moi! Oh comme j'ai parlé de vous! Combien de nos jo-

M 5

lies



lies filles de Caermarthen j'ai rempli de jalousie de vos perfections sans pareilles!

Rien ne manqueroit ici à mon contentement, si je pouvois seulement obtenir... Vous savez ce que je veux dire... Une ville remplie de noblesse: une belle campagne tout à l'entour... Un bien considérable. Estimés, & pour ce qui est de cela, je puis bien dire *aimés* de tous nos voisins, & de tous nos fermiers. Qui seroit aussi heureux que Rowland Meredith, si son pauvre garçon pouvoit être heureux!... Ah, Mademoiselle!... Et cela ne peut-il être? J'ai peur de le demander. Cependant j'apprens que malgré tous les godailleurs qui s'agitent autour de vous, vous êtes ce que vous étiez quand j'ai quitté la ville. On a cependant parlé à l'oreille d'un beau Cavalier, véritablement, qui a une grande tendresse pour vous; mais on dit cependant qu'il y a quelque obstacle qui vous sépare. Que le ciel benisse & rende heureuse ma chère *filie*, comme je dois donc vous appeler, & non pas ma *nièce*, si vous avez quelque inclination pour lui. S'il en est quelque chose, il seroit prodigieusement gracieux, si vous vouliez seulement en donner un demi soupçon à mon neveu, ou à moi qui suis votre Père, vous comprenez, par un mot précieux de votre main, si vous ne voulez pas en parler à lui. Le Seigneur me fasse paix! Mais jamais, jamais je ne verrai celle qui me frapperoit autant l'imagination que vous. Mais quelle effroyable chose ce seroit, si vous, qui êtes si courtisée, & si admirée par beaucoup de beaux galans, vous vous trouviez éprise à la fin pour un homme qui ne pourroit être à vous! Dieu veuille

empêcher en événement si déplorable! Je vous proteste, Mademoiselle, que cette idée a fait couler une ou deux larmes le long de mes joues. Et pourquoi cela? Parce que vous ne jouez point de tour aux gens: vous n'avez jamais été coquette, comme ils les appellent. Vous agissez rondement, sincèrement, & délicatement aussi, envers tous les hommes; de quoi mon neveu & moi nous pouvons rendre témoignage.

Mais à présent, pourquoi est-ce que je vous écris?... Dieu soit avec vous, ne pouvez-vous, ne pouvez-vous enfin donner quelque consolation à deux cœurs vertueux? Vous n'en connutes jamais de plus vertueux! Cependant si vous le pouviez, j'ose dire que vous le feriez. Eh bien donc si vous ne le pouvez, il faut que nous en prenions notre parti du mieux que nous pourrions; c'est tout ce qui nous reste à faire... Mais, le pauvre garçon! Regardez le, si vous lisez ceci devant lui. Extrêmement changé! Pauvre garçon... Et si vous ne le pouvez pas, eh bien donc, Dieu benisse ma fille, voilà tout. Je vous assure que vous avez nos prières, tous les dimanches, du fond de notre cœur.

A présent si vous voulez garder le secret, je vous dirai quelque chose: quand cependant j'ai pris la plume, ce n'étoit pas mon dessein. Il ne faut pas que le pauvre garçon sache que je vous l'ai dit. Nous l'avons fait dans la simplicité de nos cœurs; & si vous croyez que nous prétendons gagner votre amour par ce que je dis, je vous assure que vous nous faites tort... Mon neveu déclare qu'il ne se mariera jamais, si ce n'est à une certaine personne; & il a fait son testament,

& moi aussi; & que je vous dise, que si je ne puis avoir une nièce, ma fille s'en trouvera mieux pour avoir connu, & traité aussi obligamment qu'elle l'a pu

*Son véritable ami, son tendre  
Père, & obéissant servi-  
teur*

ROWLAND MEREDITH.

Mes amitiés & obéissances à Mr. & M<sup>e</sup>. Reeves, & à tous les amis qui s'informeront de moi. Adieu! Dieu vous benisse, Amen.

Avez-vous pu, Lucy, lire cette Lettre avec des yeux secs? Généreux, vertueux, dignes amis? Je ne lus que la moitié de la Lettre devant Mr. Fowler... Je fus bien aise de n'avoir pas lu plus loin. Je n'aurois pas eu la force de garder le secret de son Oncle; quand ce n'auroit été que pour refuser d'accepter leurs généreuses dispositions. Si cela s'effectuait, ce feroit une peine extrême pour moi, indépendamment de celle que me causeroit la mort de cet honnête homme; & d'autant plus que c'est moi qui ai demandé de le regarder comme mon Père. Si une pareille chose arrivoit, la générosité de sir Charles Grandison envers les Danbys me serviroit d'exemple.

Savez-vous, Mr. Fowler, lui dis-je, ce que contient la Lettre que vous m'avez remise?

Rien de plus que ce que m'en a dit mon Oncle, qu'elle contenoit des assurances d'un amour paternel; avec des souhaits seulement... mais sans exprimer une ombre d'espérance.

Sir Rowland est bien bon, lui dis-je. Je n'ai

n'ai pas lu plus de la moitié de la Lettre. Il me semble qu'elle sent trop le *Père*, pour que je puisse lire plus avant en présence de mon *frère*. Dieu benisse mon *frère* Fowler, & récompense l'amour paternel de sir Rowland pour sa fille Byron!... Il faut que je lui écrive.

Le pauvre Mr. Fowler! il soupira profondément; il se baissa, avec un air de résignation si respectueux!... O ciel, ma chère, que je suis tourmentée de tous les côtés! par de *braves* gens aussi, comme sir Charles peut dire qu'il l'a été par de *braves* femmes.

Ne puis-je rien faire de moins que de me donner à l'un des deux, pour montrer à Mr. Orme & à Mr. Fowler la vraie estime que j'ai pour eux?

Pauvre Mr. Fowler!... Effectivement, comme le dit sir Rowland, il n'a pas l'air bien... Un Amant si modeste, si humble, si discret!... Il me coûta des larmes, en me quittant: je n'ai pas pu les lui cacher. Il m'accabla de louanges & de bénédictions, & sortit enfin avec précipitation, pour cacher son émotion, restant au milieu d'une phrase... Dieu vous conserve, cher & digne Monsieur! ce fût tout ce que je pus *essayer* de dire. Les derniers mots s'arrêtèrent à ma gorge, jusqu'à ce qu'il fût hors de portée de les entendre: je demandai alors les bénédictions du ciel, pour lui & pour son Oncle; & je répétais mes prières, avec de nouvelles larmes, en lisant le reste de la touchante Lettre.

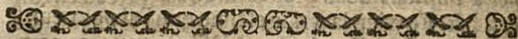
Mr. Fowler avoit dit à Mr. Reeves, avant que je le visse, qu'il alloit à Caermarthen dans huit jours, pour essayer son air natal. Il lui a dit où il logeoit en ville. Il a fait des courses



dans la campagne pour sa santé, & pour se distraire: depuis que son Oncle est parti, il na pas encore été à Caermarthen.

Je voudrois que Mr. Fowler m'eût apellé sa *sœur*, une fois du moins; ç'auroit été une sorte d'aquiescement obligeant, qui m'auroit fait quelque petit plaisir en me le rapellant. Il me semble que je ne sais comment finir sur le chapitre de sir Rowland, & de Mr. Fowler.

Cependant je me suis mise à écrire au premier, pendant que j'avois la tête pleine de l'Oncle & du neveu. Je vous envoie la copie de ma Lettre. Adieu, ma Lucy.



## L E T T R E XXX.

Mrs BYRON à sir ROWLAND  
MEREDITH.

Mercredi, 19. Avril.

C'est avec un grand plaisir que j'ai reçu, aujourd'hui, la plus tendre Lettre qu'un vrai Père ait jamais écrite à son plus cher enfant. Je n'ai pas voulu m'aller coucher, avant que d'en avoir exprimé ma reconnoissance.

Que le nom de Père est doux pour une jeune personne, qui agée de près de vingt-un ans, a été privée du sien pendant plus de la moitié de ce tems; d'un Père qui étoit aussi un des meilleurs des hommes.

Vous avez augmenté mon plaisir, en me faisant remettre par Mr. Fowler en personne, les témoign-

témoignages de la bonté paternelle que vous m'avez promise. Jusqu'à ce que je vous eusse connu tous deux, je n'avois ni Père ni frère.

Què vous êtes bon de craindre qu'il n'y ait un homme sur qui votre fille ait jetté les yeux, & qui ne puisse la regarder avec la même distinction... Oh que n'étois-je à côté de vous quand vous avez écrit cet article plein de tendresse & de compassion! J'aurois essuyé moi-même les larmes de vos yeux, je vous aurois témoigné ma vénération comme à mon vrai Père.

Vous me demandez en cette qualité, d'en donner un demi soupçon, comme vous vous exprimez, à mon frère Fowler ou à vous. Je veux avoir toute la soumission d'un enfant pour celui que j'appelle mon Père. Ce n'est pas seulement de nom que je l'appelle ainsi. Quelque désagréable que soit ce sujet, je vous avouërai à vous (la délicatesse ne me permettant pas de l'avouër à mon frère) qu'il y a un homme, le seul au monde que je pourrois aimer comme une bonne femme doit aimer son mari. C'est le meilleur des hommes. O mon bon sir Rowland Meredith! si vous le connoissiez vous l'aimeriez vous-même, & vous l'avouëriez pour votre fils. Je ne cacherai pas son nom à mon Père: c'est sir Charles Grandison. Informez-vous de lui. Toutes les bouches vous feront son éloge. Il acquit d'abord des droits sur toute la reconnoissance de votre fille, en la délivrant d'un grand danger, & de l'oppression; car il est aussi brave que bon; & comment pouvoit-elle empêcher que sa gratitude ne produisît une tendresse qu'elle n'avoit jamais senti auparavant pour aucun homme: au  
mon-

monde ? Il y a effectivement quelque obstacle, mon cher Monsieur, mais il ne vient pas de son mépris pour moi. Votre fille ne pourroit vivre si cela étoit. Cet obstacle vient d'une femme excellente, qui a souffert, qui souffre encore pour lui : il doit être à elle, & à elle uniquement; & si elle peut se rétablir d'une terrible maladie qui a attaqué son esprit, il sera à elle vraisemblablement. Tous les jours je prie Dieu qu'il veuille la rétablir.

Cependant, mon cher Monsieur, mon ami, mon Père ! mon estime pour cet excellent homme est de telle nature que je ne puis donner ma main à un autre. Mon Père Meredith ne voudroit pas que je donnasse ma main sans mon cœur.

Voilà, Monsieur, où en sont les choses. Que cela, je vous prie, reste entre vous & mon frère Fowler. Qu'il y a peu d'ames assez délicates & assez innocentes pour voir de pareilles circonstances dans le jour sous lequel elles doivent paroître ! Demandez au ciel pour moi, mon bon sir Rowland, non pas que le chemin s'appianisse à ce qui auroit couronné tous mes souhaits par rapport à cette vie, mais que sir Charles Grandison puisse être heureux, avec la Dame qui est, & qui doit être la plus chère à son cœur; & que votre fille puisse être capable de se réjouir de leur félicité. Qu'est-ce, mon cher Monsieur, que cet étroit passage de la vie, pour qu'un voyageur qui le traverse doive chercher à renverser le bonheur des autres pour établir le sien ? Et la vie de fille peut-elle être un mal ? Peut-elle être privée des plus nobles sentimens de tendresse ? Non, Monsieur. Vous qui avez vécu jus-

jusqu'à un âge avancé, dans une bonne renommée, environné de consolations, & aussi tendre pour un digne neveu, que le Père le plus indulgent peut l'être pour le meilleur des fils, vous pouvez témoigner le contraire pour moi.

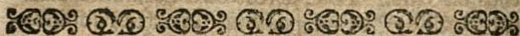
Mais, Monsieur, encore un mot... Je refuse, mais avec mille remerciemens, d'accepter la faveur que vous me destinez. Notre connoissance a commencé par des esperances de votre côté, auxquelles il ne m'a pas été possible de me prêter. Comme je ne l'ai pu, accepterois-je un bienfait auquel je n'aurois pu avoir quelque droit, qu'autant que j'aurois pu vous obliger, & selon que je me serois bien comportée? Non, Monsieur! Je ne veux pas recevoir le bienfait, ne pouvant le mériter. Ne me mettez donc pas Monsieur, je vous en supplie, dans la nécessité de m'informer quels sont vos parens, si un événement qui seroit bien déplorable pour moi, arrivoit. Sir Rowland Merédith mon Père, & Mr. Fowler mon frère, sont tous ceux que je connois à présent d'une famille qu'ils honorent. Ne me faites pas connoître le reste par une distinction qui seroit injuste envers eux, & envers vous-même, puisqu'elle vous priveroit du mérite d'obliger ceux qui y ont plus de droit qu'une étrangère; & qu'elle les mettroit dans une obligation apparente envers cette étrangère pour leur avoir simplement rendu une justice ordinaire.

Je me sers du mot d'étrangère, par rapport à ceux de vos parens, à qui je dois réellement paroître telle; mais à part ces considérations dans lesquelles je suis résolue de n'avoir rien à démêler

mêler avec eux, je suis avec la plus tendre estime, mon cher & excellent Monsieur,

*Votre très-soumise, &  
très-dévouée fille,*

HARRIET BYRON.



LETTRE XXXI.

*Miss BYRON à Miss SELBY.*

Mercredi, 19. Avril.

Je vous dépêcherai cette Lettre par votre Gibson, demain de grand matin. Il étoit bien obligé à vous de me l'envoyer; car je serai presque sûre à présent de rencontrer à Dunstable, sinon mon Oncle, du moins votre frère, & qui sait si ma Lucy n'y fera pas elle-même? S'il ne survient point d'accident, j'y serai vendredi au soir.

Vous verrez quelques-uns des plus honnêtes gens qu'il y ait au monde, ma chère, si vous venez, & tous préparés à vous aimer. Mais que personne ne s'incommode pour venir au devant de moi à Dunstable. Mes illustres amis m'accompagneront jusqu'à Stratford, ou même à Northampton, disent-ils; du moins ils me verront en sûreté sous la protection de quelqu'un que j'aime, & qu'ils doivent aimer pour l'amour de moi.

Je ne m'étonne pas que sir Charles Grandison aime Mr. Beauchamp; c'est un homme d'un grand

grand mérite & rempli de sens. Comme tout le monde, il idolâtre sir Charles. C'est quel que plaisir pour moi, Lucy, que j'aie une grande part à son estime. C'est une des plus grandes félicités de cette vie que d'être estimé par les gens de mérite. Sir Harry & sa femme sont venus en ville. Tout paroît être harmonie dans cette famille. Ils ne peuvent supporter l'absence de Mr. Beauchamp pendant trois jours de suite. Tous les voisins sont amoureux de lui. Ses manières sont si douces; son humeur est si égale; il est si empressé à obliger, si aimable de sa figure, d'une conversation si agréable; il rendra sans doute fort heureuse une bonne femme...

Mais Emilie, la pauvre petite! ne voit que sir Charles Grandison avec des yeux d'amour. Mr. Beauchamp est cependant fort charmé d'Emilie. Il a dit à Lady G. qu'il trouve que c'est une charmante créature, & que son cœur étoit encore plus aimable que sa figure. Mais sa conduite avec elle est extrêmement prudente. Il dit de plus belles choses d'elle, qu'à elle: cependant, je suis bien trompée s'il ne pense à en faire un jour sa femme. Mr. Beauchamp sera de mon escorte.

Emilie ira à Colnebrooke avec Lady L., comme elle l'a souhaité après que je serai partie.

Mr. Reeves sera à cheval, aussi bien que Lord L. & Lord G. qui ont la bonté de vouloir m'accompagner.

Lady L. Lady G. Emilie & moi remplirons le carrosse de mon cousin. Il est défendu à ma cousine de se hasarder.

Je prendrai congé demain matin des Dames

Ita-

Italiennes, qui se proposent de partir alors pour leur tournée. Demain nous devons dîner pour la dernière fois chez Lord L. avec toute la famille Grandison. Ce sera un triste dîner.

Lady Betty Williams, sa fille, & Miss Cléments, ont soupé avec nous & pris de moi le congé le plus tendre. Elles ont grand regret à ce que je m'en aille si tôt, comme elles disent.

Par rapport aux divertissemens publics, pour lesquels elles auroient souhaité que je restasse, sûrement j'aurois été bien aise d'être plus en état de vous entretenir des talens de tel ou tel acteur, des chanteurs & des chanteuses, & autres choses pareilles. Mais effrayée par l'infame complot de la masquerade, j'ai été retirée de ces sortes d'amusemens, pour tomber dans d'autres plus touchans à la vérité, & plus intéressans, par mes liaisons avec une famille qui n'a pas besoin de chercher hors d'elle des amusemens. Et d'ailleurs la compagnie, que nous voyons, n'est-elle pas toute remplie de cela. J'ai vu les principaux acteurs dans les différens rôles, assez souvent pour me donner une idée de leurs talens; quoique je ne vous aie pas importuné par le récit de ces choses communes qui reviennent en tout tems.

Vous savez que je suis bien éloignée de mépriser les amusemens innocens dans lesquels les autres se plaisent... Il eût été heureux pour moi peut-être que j'eussé eu plus de loisir que je n'en ai trouvé pour ces amusemens. Cependant je n'en suis pas bien sûre: il me semble que malgré toutes les peines que m'a coûté mon incertitude, je ne voudrois pas n'avoir pas con-

nu

ni sir Charles Grandison, ses sœurs, son Emilie, & le Docteur Bartlet.

Je pourrais seulement souhaiter que l'horrible attentat de sir Hargrave m'eût été épargné. Alors, si j'étois venu à connoître cette famille, ç'auroit été comme les autres avec qui j'ai fait connoissance; je ne me serois pas trouvée aussi engagée par la reconnoissance.

Mais que signifient ces *si*... Ce qui a été, a été; ce qui doit être, sera. Seulement, mes chers parens, aimez moi comme toujours. Si j'étois une bonne fille, quand je vous ai quitté, j'espère que je ne suis pas une méchante fille à présent que je retourne auprès de vous. Mes principes, j'en benis Dieu, sont toujours les mêmes; mon cœur n'est point corrompu par les vanités de la grande ville: j'ai un peu plus d'expérience que je n'en avois; si je l'ai payée chèrement, ce n'est pas aux dépens de ma réputation. Et j'espère, que, si je n'ai fait de bien à personne, depuis que j'ai été en ville, personne n'a souffert de ma part. Pauvre Mr. Fowler!... Je ne pouvois qu'y faire, vous savez. Si par de petits pièges, des coquetteries, j'avois cherché à l'attirer & à l'engager, son bien-être pour l'avenir seroit, avec raison, un sujet d'une plus grande inquiétude pour moi qu'il ne doit l'être à présent par obligation; quoiqu'en vérité je ne puis m'empêcher d'en être fort en peine.

*Jeudi matin.*

Le Docteur Bartlet vient de prendre congé de moi dans ma chambre. Cette scène a été fort tendre.

Je

Je ne vous ai point dit mon sentiment sur Miss Williams. Si je l'avois vue, dans les commencemens de mon séjour en ville, j'aurois pu vous en parler dans mes Lettres, tout comme des deux Miss Brambers, Miss Darlington, Miss Cantillon, Miss Allestree, & d'autres personnes de mon sexe; & de Messieurs Somner, Allestree, Walden, qui attirèrent les premiers mon attention parce qu'ils se trouvèrent les premiers sur mon chemin, & avec qui, peut-être, de même qu'avec les amusemens de la ville, je me serois plus familiarisée, si l'attentat de Sir Hargrave ne m'avoit éloigné de ces connoissances, pour m'en procurer de plus précieuses, qui nécessairement, & par choix, ont pris toute mon attention. Mais à présent, que vous trouveriez insipides de nouveaux caractères, s'ils étoient dans le goût de ceux dont je vous ai parlé! D'ailleurs je n'ai plus assez de tems devant moi, avant que de vous embrasser, mes chers & tendres parens.

Je vous dirai seulement que Miss Williams est une aimable fille, mais qu'elle sera à peine quelque chose de plus qu'une des meilleures de nos Dames de qualité à la mode; & que s'il la faut mettre si haut, elle le doit plus aux leçons de Miss Cléments qu'à l'exemple de sa Mère.

Seroit-ce, Lucy, que j'ai plus d'expérience & de discernement à présent, ou moins de charité, & de bon naturel que quand je suis venu en ville? Car alors j'avois bonne opinion, en général, de Lady Betty Williams. Mais quoi-qu'elle soit une bonne femme, & obligeante, elle est si enfoncée dans le goût des amusemens

pu-

publics ! si amoureuse d'assemblées , du bruit , du grand monde !... O ciel , ma chère ! que je serois bien instruite dans toutes les frivolités à la mode , que je serois du bel air , peut-être , si je n'avois pas été portée dans des scènes plus raisonnables , quoiqu'elles m'aient coûté plus de peines ; & si je m'étois laissé mener à cette Dame , comme elle se l'étoit proposé , obligeamment selon son intention.

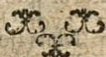
Monsieur Beauchamp doit après midi présenter pour la première fois sir Harry , & Lady Beauchamp , aux deux sœurs.

J'ai presque oublié de vous dire que nous devons , mes cousins & moi , aller passer une demie heure chez la bonne Comtesse de D. après que nous aurons pris congé de Mademoiselle Olivia , & de sa tante.

Ici , ma chère Lucy , je termine ma correspondance de Londres avec vous. Mon cœur tres-faillit dans l'esperance que vous me recevrez tous , mes chers parens , avec autant d'indulgence , que vous aviez accoutumé de m'en montrer après de plus courtes absences. Je suis & serai toujours

*La reconnoissante , soumise ,  
& dévouée*

HARRIET BYRON.



LET.

## LETTRE XXXII.

M<sup>is</sup> BYRON à LADY G.*De la maison de Selby, lundi, 24. Avril.*

Quoique les obligens amis que j'ai quitté à Dunstable, aient bien voulu consentir que la correspondance qu'il doit y avoir entre ma chère Lady G. & leur Harriet, fût suffisante pour tous; & quoique à votre prière, souvenez-vous en, non point à la mienne, ils aient promis qu'ils seroient contents d'entendre lire les articles de mes Lettres que vous trouveriez à propos de leur communiquer; cependant je ne puis me dispenser de mon devoir envers Lady L., mon Emilie, mes cousins Reeves, & le Docteur Barlet. Je leur écris par cette poste; & je vous charge, ma chère, de mes sincères remerciemens, à votre mari, & à Mr. Beauchamp.

Quelle agréable soirée que celle de vendredi! Mais qu'elle l'auroit été davantage si nous n'avions pas dû nous quitter le matin!

Ma tante Selby n'est-elle pas une excellente femme? Mais vous l'avez tous admirée. Elle vous admire tous aussi. Je vous dirai, une autrefois, ce qu'elle dit de vous en particulier.

Ma cousine Lucy aussi; ... n'est-elle pas une aimable créature?... En effet vous en avez tous été charmés. Mais je prens plaisir à me rapeller votre approbation pour une personne que j'aime si tendrement. Elle est aussi raison-

na.

nable que Lady L. & à présent que notre Nancy est rétablie, aussi gaie que Lady G. Vous avez dit que vous lui chercheriez un bon mari : ne l'oubliez pas ; quel qu'il soit il ne peut être trop bon pour ma Lucy. Nancy est une autre bonne fille ; je ne vous dis que cela.

Eh bien, je vous prie, avez-vous jamais vu un si drôle de corps que mon oncle Selby ? Où en aurions-nous été sans lui, quand nous parlâmes de votre frère, quand nous parlâmes de notre séparation ? Vous me regardiez de tems en tems quand il vous rendoit vos plaisanteries, comme si vous eussiez cru que je l'avois informé de quelques-unes de vos méchancetés envers Lord G. Eh en doutez-vous ? Sans doute je l'ai fait : croyez-vous que votre franche Harriet, qui ne cache à ses parens aucune de ses fautes, leur fera mystère des vôtres ? ... Mais quel caractère singulier est le vôtre ! Tous ceux qui connoissent votre excès de vivacité, vous blâment ; cependant chacun vous aime, ... je pense, pour vos défauts-mêmes. Sans cela, croyez-vous que j'aurois jamais pu vous aimer, après que vous eutes engagé Lady L. à se joindre à vous pour me tourmenter dans une certaine occasion ? ... Mon oncle est fou de vous.

Mais ne dites pas à Emilie, que mon cousin James Selby est amoureux d'elle. Au reste de peur qu'à cause de la grande fortune de cette chère fille, on ne le croye présomptueux, permettez moi de vous dire que quand il sera en âge, il entrera en possession d'un bien considérable. Il a beaucoup de bonnes qualités : en un mot j'en fais un grand cas ; mais pas assez, quoi-

qu'il soit mon parent, pour lui souhaiter mon Emilie, que j'aime encore davantage. Chère créature! Il me semble que je sens encore sur ma jouë, les larmes qu'elle versa à notre séparation.

Vous voulez que j'entre dans d'aussi menus détails, dans les Lettres que je vous écris, que dans celles que j'écrivois à mes parens d'ici. Vous m'avez promis que les vôtres seront aussi circonstanciées. Je vous donne l'exemple; aiez soin de le suivre.

Nous déjeunames à Stratford. Je craignois ce qui est arrivé. Nous y trouvâmes deux hardis personnages, Mr. Greville, & Mr. Fenwick, prêts à nous recevoir. Une belle collation qu'ils avoient commandée, fut servie sur le champ à notre arrivée. Personne ne fait où ils ont pris leurs instructions. Nous fumes tous fâchés de les voir. Ils sembloient moitié fous de joie. Mon cousin James étoit descendu de cheval pour nous donner la main, mais Mr. Greville fut si ardent à offrir la sienne, que quoique mon cousin fût également prêt, je ne crus pas pouvoir refuser cette marque de civilité à son empressement pour cette pauvre faveur. D'ailleurs si je l'avois fait, vous sentez que ç'auroit été le distinguer d'un voisin ordinaire. Mr. Fenwick prit l'autre main, quand je fus descenduë du carosse, & me prenant entre eux deux avec une hardiesse qui me fit rougir, ils m'entraînèrent dans la cour de l'auberge, & dans la chambre qu'ils avoient retenue pour nous, se félicitant pendant tout le chemin, de ce que j'étois revenue Harriet Byron.

Je regardois autour de moi comme cherchant les

Les chers amis que j'avois quitté à Dunstable. Ceci, pensois-je, n'est pas une auberge aussi agréable, qu'ils rendoient celle-là... A présent ils sont justement à Barnet, dans leur route pour Londres... Mais, hélas, où est sir Charles Grandison à présent? Je soupirai! Mais ne lisez pas cela, ni des traits pareils, à personne qu'à Lord & Lady L... Vous me le promettez?... Grand merci, Charlotte... Je vous appellerai Charlotte, quand j'y penserai, puisque vous me l'avez ordonné.

La joie que nous eumes à Dunstable, étoit aisée, pure, profonde, complete pour ainsi dire; c'étoit une joie de gens raisonnables. Mais ici ces deux Messieurs rendoient la joie, folle, & bruyante. A peine pouvoient-ils se contenir; & mon oncle, & mon cousin James étoient obligés d'être bruyans pour se faire entendre.

Monsieur Orme, le bon Mr. Orme, quand nous passâmes devant son parc, étoit à côté du chemin; peut-être à la même place où il étoit pour me voir passer quand j'allai à Londres... Le pauvre homme! Au premier moment que je le vis, qui fut avant que le carosse fût auprès, car je regardois seulement pour marquer la place où je l'avois vu la dernière fois, il avoit un air si désolé, & si immobile, que je me dis à moi-même par un mouvement de compassion; Surement ce digne homme n'a pas toujours été là depuis.

Je tirai la corde justement à propos. Le carosse s'arrêta. Mr. Orme, lui dis-je, comment vous va? Bien, j'espère?... Comment se porte Miss Orme?

J'avois ma main hors de la portière. Il la faisoit, elle ne résistoit pas. Il la pressa de ses lèvres. Dieu soit loué, dit-il, (avec un air extrêmement changé en bien) de ce qu'il m'a permis de voir encore une fois ce visage, ... ce visage d'Ange, dit-il.

Dieu vous bénisse, Mr. Orme! lui dis-je; Je suis bien aise de vous voir; adieu.

Le carrosse continua. Pauvre Mr. Orme! dit ma tante.

Monsieur Orme, Lucy, dis-je, ne paroît pas si mal que vous me l'avez écrit.

Le plaisir de vous voir, répondit-elle... Mais Mr. Orme tombe tous les jours.

Mr. Greville voyant le carrosse arrêté, accourut, & arriva au moment qu'il se remit en marche... Avec un gros éclat de rire... Comment D...e Mr. Orme est-il venu à savoir votre passage, Mademoiselle!... Le pauvre drôle! Vous étiez bien bonne de faire arrêter votre carrosse pour parler à la statuë. Encore un éclat de rire... L'extravagant! Et de quoi?...

Ma Grand-Mère Shirley, la plus chère des Mères! rajeunie, comme elle avoit la bonté de le dire, par l'esperance de voir bientôt sa favorite, étoit venue (comme nous l'avoit dit ma tante) jeudi au soir à la maison de Selby, pour charger, elle & Lucy, de ses bénédictions pour moi, & résoluë de s'y arrêter pour me recevoir. Ma cousine Nancy y devoit être aussi, de même que deux autres cousines, Kitty & Patty Holes, bonnes créatures, qui pendant mon absence ont servi ma Grand-Mère dans toutes les occasions, & que j'ai aussi trouvées ici.

Quand

Quand nous commençames à découvrir cette maison; A présent, Harriet, me dit Lucy, je vois la même émotion paroître à votre visage, & sur votre sein, que Lady G. nous a dit que vous montrates quand vous aperçutes votre tante, à Dunstable. Ma Grand-Mère! dis-je, je vois la chère maison où elle est: j'espère qu'elle y est: mais je ne veux pas la surprendre par l'excès de ma joie en la voyant. Taisez-vous mon impatience, arrêtez-vous palpitations de mon cœur!

Mais quand le carosse (accompagné de plusieurs voisins & parens qui s'étoient rassemblés comme une balle de neige, de quelques miles autour de la maison de Selby) s'arrêta devant la porte, voilà que ma chère Grand-Mère étoit assise dans la salle extérieure. Au moment où je l'aperçus, j'oubliai toutes les précautions que j'avois résolu de prendre. Je m'élançai par devant ma tante, & avant qu'on eût eu le tems de mettre le marchepied, je volai hors du carosse, & m'allai jeter à ses pieds, en l'enveloppant dans mes bras. Benissez, benissez, lui dis-je votre Harriet! Je ne pus dire autre chose dans ce moment.

Grand Dieu, dit cette pieuse Mère, en levant les yeux & les mains au ciel, Grand Dieu! Je te rends grâces! Alors nouant ses bras autour de mon cou, elle me baïsa au front, à la joue, & à la bouche... Dieu benisse mes amours! l'orgueil de ma vie! la plus précieuse des filles! comment se porte mon enfant... ma Harriet!... O mon amour!... Après tant de dangers, tant d'épreuves... Encore une fois Dieu



soit loué, de ce que je puis presser ma Harriet contre mon tendre cœur.

Séparez les, séparez les, dit plaisamment mon oncle, ( la larme à l'œil cependant ) avant qu'elles s'incorporent!... Madame, c'est notre Harriet, aussi bien que la vôtre: laissez nous souhaiter la bien venue à cette impertinente fille;... je suppose du moins que je la trouverai bientôt telle.

Ma Grand-Mère retira ses bras. Prenez la, prenez la, dit-elle, chacun à votre tour, mais je crois que je ne pourrai plus la quitter.

Mon oncle me baïsa, & me souhaita fort tendrement la bien venue: ma tante, & Lucy en firent autant... & ma chère Nancy, & tout le monde.

Comment pourrai-je jamais reconnoître les obligations que m'impose l'amour de mes parens? Être bonne, être reconnoissante, ce n'est pas assez, puisqu'on doit être cela pour soi-même. Qu'il est doux d'être aimé par des voisins de mérite! J'ai eu plusieurs visites, hier au soir, & des complimens sans nombre sur mon arrivée... Des complimens, sur quoi? Pour avoir perdu la meilleure moitié de mon cœur? Ne pensez-vous pas que j'avois l'air bien fort à mes yeux? Vous voulez que je sois franche dans mes confessions; vous me promettez de voir mes Lettres avant que de les lire à personne, & de marquer les articles qu'il conviendra de garder pour vous... Je vous prie, n'y manquez pas.

Monsieur Greville & Mr. Fenwick ont été tous deux ici, il y a une heure. Je les ai remercié de leur civilité sur la route; & assez gracieusement,

ment, à ce que Mr. Greville a dit à mon oncle, par rapport à lui. Il n'étoit pas, dit-il, encore sans esperance, puisque j'ignorois ce que c'étoit qu'être ingrate. Mr. Greville se fonde, comme il l'a toujours fait, sur sa civilité, il s'en fait un mérite, & par là il perd comme Amant intéressé, les droits qu'il pourroit avoir sans cela au titre de voisin généreux.

\* \*

Miss Orme fort d'ici. Elle n'a pu s'empêcher de dire un mot de son frère.

Vous pouvez deviner, ma chère Lady G. quel est, & quel sera pendant toute la semaine le sujet de nos conversations ici, le matin, à midi, & le soir. Ma Grand-Mère est en meilleure santé que je ne l'avois vue depuis deux ans. La santé des gens âgés ne se remet que fort lentement, & ils sont fort lents à en convenir. Ma Grand-Mère convient cependant qu'elle est mieux depuis quelque jours; mais elle l'attribue au retour de sa Harriet.

Comme ils benissent, révérent, & célèbrent votre illustre frère! ... Qu'ils souhaiteroient ... Qu'ils regrettent ... vous savez quoi ... Cependant qu'ils sont disposés à applaudir à leur Harriet, si elle peut soutenir sa magnanimité, en préférant le bonheur de Clémentine au sien propre! ... Ma Grand-Mère & ma tante sont dans l'idée que je le dois; & elles louent la générosité de mon effort, quel que puisse être le succès. Mais mon oncle, ma Lucy, & ma Nancy, par leur amour sans borne pour moi, ont des idées un peu plus basses, mais très-peu, se

contentant de dire que cela est dur. Mon oncle en particulier dit que la prétension même est une imagination, & une extravagance: cependant, ajoute-t-il, si la petite fille peut, par ostentation, éteindre sa passion pour un si digne objet, de tout mon cœur; il ne seroit que juste que l'enthousiasme romanesque, qui si souvent égare des petites filles opiniâtres, servît de tems en tems à quelqu'une plus sage.

Adieu, ma chère Lady G. Mille complimens, amitiés, remercimens, à Milord & Lady L., à mon Emilie, au Docteur Bartlet, à Mr. Beauchamp, & particulièrement à Milord G. Chère, chère Charlotte, soyez bonne! Permettez moi de vous supplier d'être bonne! Si vous ne l'êtes pas, vous aurez contre vous tous mes parens qui vous ont vu à Dunstable, & sur leur rapport, ma Grand-Mère, & Nancy; car ils ne trouvent qu'un défaut dans Milord: c'est qu'il paroît trop épris d'une femme qui, par la malice de ses regards, & ses airs moitié insolens avec lui, même en leur présence, montre évidemment... dirai-je quoi?... Mais je vous défends, ma chère. Votre gratitude, votre générosité, votre honneur, & pourquoi n'ajouterois-je pas votre soumission, vous rendront certainement une des plus obligeantes des femmes envers le plus tendre des maris.

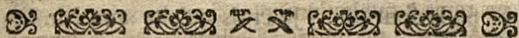
Mon oncle dit qu'il l'espère: mais, quoiqu'il vous adore pour une amie, & pour passer une heure d'amusement ensemble, cependant il ne fait pas si sa *Dame* Selby n'est pas encore à préférer pour femme; & elle est, dit-il, tout aussi insolente qu'une femme a besoin de l'être, quoi-

quoique je pense, Harriet, qu'elle n'a pas été moins fourmise en dernier lieu, à cause de votre absence.

Encore une fois, adieu, ma chère Lady G. aimez toujours

*Votre*

HARRIET BYRON.



LETTRE XXXIII.

LADY G. à *Miss* BYRON.

*Judi, 27. Avril.*

Tous ceux qui ont été de la partie de Dunstable disent que vous êtes une bonne fille, & reconnoissante. Beauchamp ne peut parler d'aucune autre femme que de vous: je crois en conscience qu'il est amoureux de vous. Je crois que toutes les jeunes filles qui ne sont pas pourvuës, doivent vous haïr par tout où vous allez. N'êtes-vous jamais entrée par surprise dans la chambre d'une amie malade de la petite verole? . . . Mais je crois que vous avez dit une fois que vous l'aviez eue: d'ailleurs, votre ame, Harriet, quand votre visage seroit enlaidi, vous seroit des adoreteurs. Des drôles qui seroient capables de préférer même un tel visage à un tel cœur, mériteroient d'être relégués dans la classe des gens qui ne signifient rien.

Votre tante Selby, demandez-vous, n'est-elle pas une excellente femme? . . . Oui. Je l'admire. Mais je suis fort en colère de ce que vous

N 5

ren-

renvoyez à un autre tems de m'apprendre ce qu'elle a dit de moi. Quand nous sommes épris de quelqu'un, nous voudrions qu'ils le fussent de nous. Méchante Harriet! vous savez quelle excessive dose j'ai de curiosité. Ne me jouez plus de pareils tours.

Je suis amoureux de votre cousine Lucy. Si Fenwick ou Greville étoient assez bons ... Mais ils ne le sont pas. Je crois qu'elle aura Mr. Orme. Nancy, dites-vous, est une autre bonne fille. Je n'en doute pas. N'est-elle pas votre cousine, & la sœur de Lucy? Mais je ne puis pas me charger de toutes les filles qui ont besoin d'un mari. Je voudrois avoir vu Lucy il y a quinze jours; alors Nancy auroit eu Mr. Orme, & Lucy auroit eu Lord G. il l'admire beaucoup. Et croyez-vous qu'un homme qui dans ce tems-là me témoignoît tant d'amour, de complaisance & tout cela, auroit fait difficulté de m'obliger, si, comme je l'aurois pu aisément, je lui avois prouvé qu'il seroit beaucoup plus heureux avec elle, qu'il ne pouvoit esperer de l'être avec une certaine autre créature?

Votre oncle est un drôle de corps: mais dites lui de ma part qu'il faudroit qu'un homme eût perdu l'esprit, pour ne pas donner la préférence à sa Dame Selby. Dites lui aussi, s'il vous plaît, en retour de sa franchise, que selon moi il étudie trop ses plaisanteries: il est toujours à la chasse des occasions de mordre. J'ai ouï dire à mon Père que c'étoit le défaut de quelques beaux esprits de sa connoissance, qu'il rangeoit pour cela dans la classe des esprits campagnards. Si vous croyez que cela le mortifiera

davan-

davantage, vous pouvez lui dire, car je suis fort vindicative quand je me crois insultée, que, si j'avois la liberté, que malheureusement je n'ai pas! je choisirois plutôt pour mari l'homme que j'ai, quelque pauvre espèce qu'il me paroisse de tems en tems, qu'une créature qui se plait autant que votre oncle à tourmenter les gens, s'ils dépendoient tous les deux de moi, & qu'ils fussent du même âge. Et j'en aurois eu cette bonne raison: votre oncle & moi, nous nous ressemblons trop, & nous aurions été jaloux de l'esprit l'un de l'autre; au-lieu que je puis, quand je veux, faire ouvrir de grands yeux à mon honnête Lord G., & me faire grandement admirer par lui.

Mais on me trouve d'un caractère singulier: tout le monde, dites-vous, m'aime, & cependant me blâme. Les caractères bizarres, ma chère, sont nécessaires pour faire briller les caractères unis. Vous autres, bonnes filles, ne seriez pas autant estimées, s'il n'y en avoit point de mauvaises. N'avez-vous pas oui dire, que toute l'excellence humaine n'est que par comparaison? Je vous prie, convenez de l'avantage du contraste. Surement vous le devez; vous êtes une ingratitude, si toutes les fois que vous pensez à mon excès de vivacité, comme vous l'appellez, vous ne coulez une révérence à mon idée, en disant que vous m'êtes bien obligée.

Vous avez donc encore sur le cœur l'attaque que nous vous livrâmes, ma sœur & moi, à Colnebrooke; & pourquoi cela? Nous voulions seulement vous montrer que nous n'étions pas si sottes que vous auriez dû le croire, si nous n'avions

pas été capables de distinguer le jour de la nuit. Vous, qui aviez toujours été, je crois, une des filles les plus franches de la Grande-Bretagne, qui étiez admirée pour l'aïse & la dignité que vous donnoit cette franchise, vous deveniez gauche, & même malhonnête. Votre gratitude! Votre gratitude! C'étoit la poudre que vous nous jettiez aux yeux, afin que nous ne pussions pas voir que vous étiez animée par un plus fort motif. Vous nous apelliez vos amies, vos sœurs, & vous nous traitiez comme n'étant ni l'un ni l'autre; & vous pouviez refuser & celui-ci, & celui-là, & encore cet autre; & pourquoi? On n'en donnoit point de raison; & nous devions nous payer du beau mot de gratitude, apparemment!... Nous devions croire justement ce que vous disiez, & rien de plus; & même pas autant que vous en disiez: mais nous n'étions pas si crédules; ni vous, dans notre cas, ne l'auriez pas été jusqu'à ce point-là.

Mais vous, peut-être, vous ne seriez pas tombée si pésamment sur le corps d'une pauvre fille, qui croyoit que nous étions aveugles, parce qu'elle ne vouloit pas que nous la vissions... Je le veux, mais en ce cas, nous étions plus honnêtes que vous ne l'auriez été; voilà tout. Voilà, dis-je à Lady L., cette pauvre petite, qui combat d'un air emprunté pour cacher ce que tout le monde voit, & dont tout le monde l'applaudit, vu l'homme dont il est question. (prenez garde à cela, Harriet). Par pitié, soulageons-la. Elle passe pour franche, ouverte, communicative; & même elle se donne pour telle à nous: elle voit que nous ne lui cachons rien:

rien:

rien: elle est informée de vos amours avant le mariage; de ma folie par rapport à Anderson: elle a rebuté une ou deux douzaines d'hommes qui ne font point à mépriser: elle est assise sur un thrône au milieu de nous, pendant que nous ne sommes que les statuës qui en ornent le pied. Elle nous apelle ses sœurs, ses amies, & de vingt autres jolis noms. Apprenons lui que nous voyons dans son cœur, & pourquoi Lord D. & les autres lui sont si indifferens. Si elle est sincère, épargnons la: sinon, laissez moi le soin de la punir... Cependant nous ne blesserons pas sa délicatesse par rapport à mon frère; nous lui laisserons faire à lui-même ses découvertes: elle peut compter sur sa politesse; & le resultat en sera plus heureux pour elle, parce qu'elle ne sera point gênée par rapport à nous, & sa franchise naturelle pourra reprendre son cours.

Tope, tope, dit Lady L... Et tout de suite nous prenant sous le bras, nous entrâmes dans votre chambre, nous congédiâmes la fille de chambre, & nous commençâmes l'attaque... O Harriet, comme vous hésitâtes, comme vous fîtes la brave, & la folle avec nous, avant que de venir à confesse! En vérité vous ne méritiez pas la compassion que nous vous montrâmes... Ainsi, mon enfant, vous auriez beaucoup mieux fait de laisser dormir ce morceau de votre histoire.

Vous me défendez de dire à Emilie que votre cousin est amoureux d'elle: je crois cependant que je le lui dirai. Les petites filles commencent de fort bonne heure à chercher des adorateurs. Il vaut mieux, pour lui ôter la grande

fain, lui en trouver un que de le lui laisser chercher à elle-même, sur-tout le Cavalier étant au milieu de nous, étant tous deux à notre manière, & éloignés l'un de l'autre. Emilie est une bonne fille, mais elle est déjà sensible; & quoique je ne voulusse pas l'encourager, du moins pas encore, à chercher son bonheur hors d'elle-même; je voudrois cependant la faire valoir à ses propres yeux, & en même tems lui montrer qu'on ne peut rien proposer par rapport à elle, dont elle ne soit informée. Chère fille! je l'aime autant que vous l'aimez; & j'en ai pitié aussi; car aussi bien que quelque autre, elle aura des difficultés à combattre, dont elle ne se débarrassera pas aisément; quoique dans une flamme si jeune, elle préfère généralement les intérêts d'une femme plus excellente aux siens propres... Voilà, Harriet, un grave paragraphe; vous serez bien contente de moi.

Vous êtes fort insultante, en me parlant si fort en détail de vos procédés envers vos Grevilles, Fenwicks, Ormes. N'est-ce pas me dire, voyez Charlotte! Je suis beaucoup plus complaisante envers des hommes que je ne veux point avoir, que vous envers votre mari.

Quelle pieuse femme, en effet, que votre Grand-Maman, d'avoir pu suspendre sa joie voyant sa favorite à ses pieds après une longue absence, jusqu'à ce qu'elle eût premièrement remercié Dieu de l'avoir rendue dans ses bras! Nous voyons dans cet exemple la force d'une piété habituelle. Quoique je ne sois pas si bonne que je devois l'être, je révere ceux qui le sont;

font; & j'espère que vous conviendrez que ce n'est pas un mauvais signe.

Mais parlons un peu à présent de nous, & de ceux qui sont autour de nous.

Mademoiselle Olivia a écrit de Windfor à Lady L. une Lettre en françois, extrêmement polie. Elle promet de m'écrire d'Oxford.

Lady Anne S. m'a fait une visite ce matin: je l'ai trouvée plus sensible que je ne l'aurois souhaité; quand je lui ai confirmé ce qu'elle avoit ouï dire du départ de mon frère. Je la railai un peu trop librement, puisque c'étoit devant Lord G. & Lord L. Jamais je ne fus mieux relancée; elle prit son crayon, & écrivit ces lignes de Shakespeare, sur un couvert de Lettre, qu'elle me glissa dans la main.

„ Voulez-vous donc rompre les nœuds de  
 „ notre ancienne amitié? vous joindre avec les  
 „ hommes pour insulter votre pauvre amie! Ce-  
 „ la n'est pas d'une amie, cela n'est pas d'une  
 „ femme; notre sexe aussi bien que moi pour-  
 „ roit vous en gronder, quoique je sois la seule  
 „ qui sente l'injure.”

Je ne vous ai jamais dit, ma chère, avec quelle liberté cette Dame & moi nous avons parlé d'amour; mais je ne prévoyois pas qu'elle prendroit la chose si fort à cœur. Je ne savois comment lui apprendre ce que mon frère a dit, *cela ne peut être*. J'aurois pu pleurer pour elle quand je lus ce papier; & je lui avouai à l'oreille que j'étois justement relancée. Elle me défendit de laisser voir cela à aucun homme, sur-tout à ceux qui étoient présens. Et vous, Harriet, gardez pour vous ce que je viens de vous écrire.

Ma

Ma tante Eléonor m'a écrit d'Yorck une Lettre de félicitation. Sir Charles, je crois, l'avoit informée du jour de Lord G. (non pas du mien, Harriet, j'espère que ce n'est pas la phrase) aussitôt qu'il l'avoit su lui-même; & elle m'écrivit en suposant que je suis déjà immolée: les femmes sont des victimes dans ces occasions, j'espère que vous m'accorderez cela. Mon frère s'est fait un devoir d'informer la sœur de son Père, de tous les événemens importants pour la famille: elle dit qu'à présent que ses deux nièces sont si bien placées, elle viendra incessamment en ville, pour voir ses nouveaux parens & nous; & elle nous prie de lui préparer une chambre. Elle avouë cependant que mon frère l'a instruite de son voyage, & elle le suposa parti. Comme il est son bien-aimé, je m'étonne qu'elle pense à nous faire une visite à présent qu'il est absent. Mais nous serons tous bien aise de la voir, c'est une bonne créature, quoique vieille fille. J'espère que la bonne Dame n'a pas entièrement perdu l'imagination & la mémoire, au moyen de cela, elle m'entretiendra d'un grand nombre d'histoires d'amour de l'autre siècle, & peut-être de quelques dangers, auxquels elle aura échapé, qui pourront servir de leçons à Emilie. Hélas, hélas! elles viendront trop tard pour votre Charlotte!

Voilà déjà la plus longue Lettre que j'aie écrite de ma vie; mais c'est causer, & avec vous, avec qui j'aime jaser. Je n'ai pas fini à beaucoup près.

Vous me recommandez d'être bonne, & vous me menacez, si je ne la suis pas, de la mauvaise

vaïse opinion de tous vos parens ; mais j'ai un tel penchant à l'impertinence, ou comment l'appellerai-je ? que je crois qu'il m'est impossible de suivre votre avis. Je me suis examinée. Que diantre y a-t-il donc, que je ne puisse voir mon honnête mari, sous un jour aussi avantageux que celui sous lequel il paroît à tous les autres ? Cependant, dans le cœur je ne le hais pas. Au- contraire, je ne vois personne quand je regarde tout autour de moi, que je souhaitasse d'appeler mon mari plutôt que lui. Mais il met tant d'importance à des niaiseries ; il est si actif & cependant si lent ; il est si sensible à l'intention qu'il a de plaire, & il a tant de procédés anti-ques dans sa façon d'obliger, que je ne puis m'empêcher de faire un éclat de rire, dans le même tems que je devois peut-être le récompenser par une gracieuse approbation.

Il faut, je crois, que je m'en jouë encore quelque tems : permettez le moi, Harriet, quand l'occasion s'en présente.

\* \*

En voici un trait tout à propos, Harriet. Laissez moi rire tout en écrivant... De quoi riez-vous, Charlotte?... Eh, mais ce pauvre homme, ou, comme je devois plutôt dire, ce mien Seigneur & maître fort d'ici. Il m'a fait tout à la fois une soumission & un présent. Et quelle croyez-vous qu'est la soumission ? Quoi, il donnera, s'il me plaît, à un virtuoso de ses amis, sa collection de tignes & de papillons ; il se rappelle que je l'ai raillé une fois là dessus. Et par quelle occupation, bon homme, pensai-je, les rem-

remplacerez-vous? Si vous avez un talent pour cela, suivez le, puisque peut-être vous ne brillerez pas dans un autre genre. Et le mieux en quoi que ce soit, vous savez, Harriet, a une apparence d'excellence. Il se sépareroit même de sa collection de coquilles, si je n'y trouvois pas à redire.

A qui la donneriez-vous, Milord?... Il n'étoit pas déterminé... Eh bien donc, n'étoit qu'Emilie n'est pas assez enfant, vous pourriez les lui donner... *Pas assez enfant*, Madame!... Un air d'importance s'empara en même tems de ses traits... Permettez moi de vous dire, Madame... Je ne vous le permets pas, Milord; & je fis un éclat de rire.

Eh bien, Madame, il vient ici quelque chose que, j'espère, vous ne dédaignerez pas d'accepter pour vous.

Dans ce moment entrent avec des corbeilles deux domestiques gémissans sous le poids, ou plutôt sous *l'inquiétude*. Un bel assortiment de vieille porcelaine du japon avec des bords bruns, croyez moi, Harriet. Ils posèrent leurs corbeilles, & s'en allèrent.

N'auriez vous pas été enchantée, Harriet, de voir Milord s'agitant pour prendre & mettre sur les fenêtres pièce après pièce, les tasses, les assiettes, les vases, les faucières, se réjouissant, & faisant le brave à propos de chaque morceau, & montrant qu'il étoit connoisseur à sa femme immobile d'admiration, en vantant chaque pièce comme une merveille? Aiant fait cela, il prit la *liberté*, comme il s'exprimoit, d'un air moitié craintif, moitié résolu, de donner un baiser à sa fem-

fem-

femme pour se récompenser; puis se retirant de quelques pas, en se carrant, & s'applaudissant d'un air si drôle... Il me semble que je le vois encore!... Pardonnez moi, Harriet, je fis un grand éclat de rire, je ne pouvois qu'y faire. Lui rougissant regarda tout autour de lui deux ou trois fois, pour voir s'il manquoit quelque chose à son ajustement. Bon homme! mon honnête ami, aurois-je pu dire, (mais j'avois trop de respect pour mon mari) c'est la bizarrerie!... Il ne manque rien à votre ajustement.

O Harriet, pourquoi m'avez-vous recommandé d'être bonne? Je crois au fond du cœur que j'ai une plus forte inclination à être méchante. Vous m'accusez d'être revêche: si vous le croyez, ordonnez moi d'être méchante, insolente; & peut-être qu'alors, comme d'autres braves femmes, je prendrai le contrepied pour l'amour de la chère contradiction.

Ne montrez pas cependant, je vous en prie à mon tour, à votre Grand-Mère & à votre tante, les articles de cette Lettre qui pourroient m'attirer leur mépris. Vous dites que vous tenez mon parti, j'ai besoin d'un avocat tel que vous; ne m'abandonnez jamais. Et après tout ne fais-je pas bien plus d'honneur à la bonté de mon mari, pouvant rire de si bon cœur dans l'état de mariage, que si je me tenois dans un coin avec un air affligé & rêveur?

J'ai suivi votre avis, & fait présent à ma sœur de ma moitié de bijoux. Je la priai de les accepter pour l'amour de ma Mère, puisqu'ils avoient été à elle. Cela leur donna dans son esprit un prix plus grand que leur valeur réelle:

mais

mais Lord L. est mal à son aise, & déclare qu'il ne souffrira pas que Lady L. reste longtems dans l'obligation. Si chaque famille de l'Angleterre & de l'Ecosse étoit aussi généreuse & désintéressée que Lord L. & la nôtre, l'union des deux Royaumes seroit complete.

\* \*

Que le ciel ait pitié de ce pauvre homme si obligé ! Je souhaite qu'à la fin je n'en devienne pas amoureux. Il a faisi mon idée & à présenté à Emilie sa collection de coquilles, qui est fort belle, dit-il; & ils sont actuellement occupés, & le seront sans doute pour quelques heures à les admirer; l'un se carrant sur leur beauté pour réléver le mérite du présent; l'autre faisant dix révérences dans une minute pour montrer sa gratitude. Le pauvre homme ! Quand son ami le virtuoso aura ses papillons & ses tignes, je crains qu'il soit obligé de lever une boutique de tourneur pour s'occuper. S'il aimoit la lecture, je pourrois quand nos tracasseries de visite sont finies, le mettre à me lire les nouveautés qui paroissent, pendant que je fais des nœuds, ou quelque autre ouvrage; & s'il aimoit à écrire, je lui ferois copier nos Lettres, & celles que j'attens avec tant d'impatience de mon frère par le Docteur Bartlet. Je crois qu'il orthographie assez bien pour un Lord.

Je n'ai plus rien à dire, que des complimens sans nombre & sans fin, à tous ceux que vous aimez & honorez à si juste titre, tant ceux que je n'ai pas vu, que les autres.

Un mot encore: révélez moi tous les secrets  
de

de votre cœur, & dites moi tout ce qui s'y passe de tems en tems, afin que je puisse voir si vous êtes capable en matière d'amour, de cette grandeur d'ame que vous montrez en toute autre chose. Nous vous passerons tous d'aimer sir Charles Grandison. Ceux qui l'aiment se font honneur à eux-mêmes, si leurs yeux ne s'arrêtent pas à sa figure qui a de si grands avantages. Par la même raison, je ne fais, & n'ai jamais fait d'excuse de ce que je louë mon frère, comme quelque autre personne amoureuse de lui pourroit en faire.

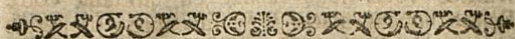
Apprenez moi aussi tout ce qui regarde vos drôles. Ah Harriet, vous ne faites pas du pouvoir l'usage que j'en aurois fait à votre place. J'étois presque fâchée quand ce frère pressant me fit congédier sir Walter; & cependant n'avoir que deux Amans à sa ceinture, quelle misère pour une jolie femme! quelle plus grande misère encore de n'en avoir qu'un!

Voilà une Lettre longue comme mon bras. Adieu: je ne me souciois pas de venir à la signature; mais j'ai beau differer, il faut que je signe enfin

CHARLOTTE G.



LET.



## LETTRE XXXIV.

*Mifs JERVOIS à Mifs BYRON* (\*).

O ma très chère, ma très-honorée Mifs Byron, que vous avez fait honte à votre Emilie en lui écrivant une Lettre si tendre, avant que je me fois acquitée de ce que je vous dois, par une Lettre de remercimens pour toute votre amitié pour moi, & pour vos bonnes instructions! Mais j'ai commencé une, deux, trois fois, & j'ai écrit beaucoup chaque fois, mais rien dont je fusse contente. Vous écrivez si bien, Mademoiselle, & je suis une si pauvre espèce pour manier la plume!... Mais je sai que vous vous contenterez du cœur; ainsi ma défiance même montre de l'orgueil, puisqu'on ne peut attendre de moi que j'écrive bien: cependant, je prévois que cette Lettre en vaudra encore moins à cause de ma défiance; car je n'aime pas déjà ce commencement... Mais allons, cela ira. Ne suis-je pas accoutumée à votre bonté? Et ne m'ordonnez-vous pas de babiller dans mes Lettres comme je le faisois dans votre chambre? O quels bons avis ne me donnez-vous pas en échange de mon babil! Ainsi je commencerai.

Etiez-

(\* On a omis la Lettre dont celle-ci est la réponse; celles que Mifs Byron écrivit à Me. Reeves, & à Lady L. & leurs réponses.

Étiez-vous donc fâchée en quittant votre Emilie samedi matin ? Je suis sûre que j'étois bien touchée en me séparant de vous. Je ne pus m'empêcher de pleurer tout le long du chemin en allant en ville. Lady G. versa des larmes aussi bien que moi, & Lady L. aussi plusieurs fois ; & on disoit que vous étiez la plus aimable, la meilleure jeune Dame du monde. Nous louâmes tous pareillement votre tante, votre cousine, & le jeune Mr. Selby. Que tous vos parens sont bons ! Il faut bien qu'ils soient bons. Lord G. & Lord L. étoient aussi affligés, pour des hommes, que nous l'étions nous-mêmes, après vous avoir quitté. Mr. Reeves étoit si morne pendant tout le chemin ! ... Le pauvre Mr. Reeves ! il étoit bien triste. Et Mr. Beauchamp, il chantoit vos louanges aux airs, & si joliment aussi ! Après mon tuteur, je trouve que Mr. Beauchamp est un fort aimable homme. Je m'imagine que ces admirables sœurs, si on en favoit la vérité, ne l'aiment pas autant qu'il est aimé de leur frère : peut-être cela vient-il de jalousie, s'il y a quelque chose de vrai dans mon observation : elles sont extrêmement civiles envers lui cependant ; mais elles ne le louent jamais quand il a tourné le dos, comme elles louent d'autres personnes qui ne disent pas la moitié des bonnes choses qu'il dit.

Mais en voilà assez sur Mr. Beauchamp. Mon tuteur ! Mon gracieux, mon tendre, mon indulgent tuteur ! qui peut, pensant à lui, louer quelque autre que lui !

O Mademoiselle, où est-il à présent ? Dieu veuille protéger & guider mon tuteur par tout  
où

où il va ! c'est ma première, & ma dernière prière, & je ne sai combien de fois dans le jour, Je le cherche dans tous les lieux où je l'ai vu, (& dites moi, je vous prie, Mademoiselle, ne faisiez-vous pas ainsi quand il nous a quitté?) & quand je vois que je ne le trouve pas, je soupire si fort!... Quel plaisir, & cependant quelle peine, je sens en soupirant quand je pense à lui! Cependant je sai que je suis une innocente fille. Et je suis bien sure qu'il n'y a qu'une seule femme au monde, dont je souhaite qu'il soit le mari; & c'est vous. Mais ensuite mon premier souhait c'est... vous savez bien quoi... Ah ma chère Miss Byron! Il faut que vous me permettiez de demeurer avec vous & mon tuteur, si vous êtes jamais Lady Grandison.

Ici, Mademoiselle, il se passe quelquefois de tristes choses entre Lord & Lady G. souvent je suis fort fâchée contre elle dans le cœur; cependant je ne puis m'empêcher de rire de tems en tems de ses propos hors de saison. N'est-ce pas un caractère original que le sien, ou s'il y a beaucoup de jeunes femmes comme cela? Je ne pourrais faire comme elle, quand je serois la Reine du monde. Chacun la blâme. Elle fera enfin si bien que Milord ne l'aimera plus. Ne le croyez-vous pas? Et alors qu'aura-t-elle gagné par son esprit?

\* \*

Dans ce moment elle est venue dans mon cabinet... Ecrivant Emilie, dit-elle: à qui?... Je le lui ai dit... Ne lui faites pas des contes d'école, Emilie... J'avois si peur qu'elle ne deman-

man-

mandât de voir ce que j'ai écrit: mais elle n'en fit rien. Surement elle est fort polie, & fait ce qui appartient à elle & à tout autre; n'être pas généreuse pour son mari seul, comme vous le disiez une fois, c'est une triste chose.

Je donnerois tout au monde pour savoir si vous trouvez ce que j'ai écrit supportable, avant que d'aller plus loin: mais je continuerai comme cela, puisque je ne puis faire mieux. Mon mieux ne vaut rien; mais vous aurez beaucoup, puisque vous m'ordonnez d'écrire de longues Lettres.

J'ai vu ma Mère; c'étoit hier: elle étoit dans une boutique de marchand à Covent Garden. J'étois dans le carosse de Lord L., il n'y avoit qu'Anne avec moi. Anne la vit la première. Je descendis & lui allai demander sa bénédiction dans la boutique. Je suis sûre que je fis bien: elle me donna sa bénédiction, & m'apella sa chère amour. Je restai jusqu'à ce qu'elle eût acheté ce qu'elle vouloit, alors je glissai l'argent, comme si c'eût été elle; & je fus bien charmée d'avoir autant d'argent sur moi; cela montoit seulement à quatre guinées. Je la priai tout bas de me pardonner; & voyant qu'elle devoit aller jusqu'à Soho, & qu'elle pensoit à avoir un fiacre, je donnai de l'argent à Anne pour en prendre un pour elle-même, & je conduisis ma Mère à son logement: comme c'étoit le carosse de Lord L. elle eut la bonté de me dispenser de descendre.

Elle benit mon tuteur tout le long du chemin, & moi aussi. Elle dit qu'elle ne me proposeroit pas de l'aller voir chez elle, cela pouvant ne pa-



roitre pas convenable en l'absence de mon tuteur: mais elle eseroit qu'il lui seroit permis de me venir voir quelquefois... N'étoit-elle pas bien bonne, Mademoiselle? Mais la bonté de mon tuteur rend tout le monde bon... O que ma Maman n'a-t-elle toujours été la même! J'aurois été trop heureuse.

Dieu benisse mon tuteur pour m'avoir engagé à la mettre en état de vivre commodément. N'étoit qu'un carosse emporte d'autres charges, & que les gens doivent vivre en conséquence pour ne pas se faire deshonneur, j'aurois esperé que l'augmentation de 200 pièces leur en auroit pu procurer un. Cependant on ne sait pas si Mr. O-Hara n'étoit point endetté avant son mariage; & je m'imagine qu'il y a des gens qui le pressent. Mais s'il plait à Dieu, quand je serai en âge, & que j'aurai un carosse à moi, je ne souffrirai pas que ma Mère aille à pied. Quel bonheur, d'avoir un tuteur qui secondera tous mes bons desseins!

Mademoiselle Olivia continuë à roder; & je suppose qu'elle attendra en Angleterre le retour de sir Charles; mais je suis sûre qu'elle ne l'aura jamais. La malheureuse avec son poignard! Cependant c'est une pitié! c'est une belle femme. Mais je la hais à cause de ses esperances, aussi bien qu'à cause de son poignard. Une femme quitter son país, pour chercher un mari! Je mourrois plutôt que de faire cela, quand même ce seroit pour un homme comme mon tuteur. Cependant j'ai cru une fois que j'aimerois à vivre avec elle à Florence. Elle a de bonnes qualités, elle est fort généreuse, & en gros fort esti-

estimé dans son païs: tout le monde fait qu'elle aime mon tuteur: mais je ne sai comment cela va; mais personne ne l'en a blâmée, quelque différente que fût la fortune; mais c'est la gloire d'un homme vertueux; on se fait honneur en l'aimant, au lieu de se décrier. O Mademoiselle! qui ne voudroit être vertueux! & cela non seulement pour l'amour de soi, mais aussi pour ses amis, si on les aime, & qu'on veuille qu'ils soient estimés.

Lord W. est fort pressé à hâter son mariage. Monsieur Beauchamp dit que tous les Mansfields benissent mon tuteur tous les jours de leur vie, & que leurs ennemis tremblent. Il a commission de mon tuteur, de faire des informations & d'agir dans leur cause, afin qu'on ne perde pas le tems de leur rendre service, en attendant son retour.

Nous avons eu une seconde visite de Lady Beauchamp, que nous lui avons rendue. Elle est fort contente de nous. Vous voyez que je dis de nous: en effet les deux chères Dames ont beaucoup de bonté pour moi; mais je ne le mérite pas; c'est tout pour l'amour de leur frère.

M. Beauchamp vient de nous dire que sa belle Mère, de son propre mouvement, s'est jointe à son Père pour lui faire une rente de 1000 l. par an. J'en suis charmée. Ne l'êtes-vous pas aussi? Il est tout reconnoissance pour cela. Il dit qu'il redoublera ses efforts pour obliger sa belle-Mère, & que sa reconnoissance pour elle, aussi bien que ce qu'il doit à son Père, engage tout son respect envers elle.

Mr. Beauchamp, sir Harry, & Lady Beauchamp

champ benissent sans cesse mon tuteur: tout le monde en un mot le benit ... Mais hélas! Mademoiselle, où est-il dans ce moment? O que ne suis-je un oiseau! afin que je pussé voler sur sa tête, & apporter quelquefois à ses parens des nouvelles de ce qu'il fait & de ses bonnes actions! j'irois souvent battre des ailes à la fenêtre de votre chambre, ma chère Miss Byron, comme un signal qu'il se porte bien, & je retournerois me chercher aussi près de lui que je le pourrois.

Je suis fort heureuse, comme je l'ai dit, par la faveur de Lady & Lord L., & de Lady & Lord G.; mais je ne serai jamais aussi heureuse que quand j'avois de plus votre charmante compagnie. Vous me manquez, vous & mon tuteur: ô que vous me manquez tous les deux! Mais, très-chère Miss Byron, ne m'aimez pas moins à présent que je vous ai écrit, & que vous voyez quelle pauvre créature je suis. Bien des gens, je crois, peuvent être suportables dans la conversation, qui s'exposent quand ils sont assez fots pour écrire, comme je l'ai fait dans ce long grifonage. Mais agréez le cependant, à cause du véritable amour que j'ai pour vous: jamais un amour plus vrai n'enflama un cœur pour le plus cher ami, que celui dont le mien brule pour vous.

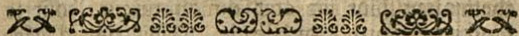
Je crains d'avoir écrit de grandes extravagances, parce que je ne sai comment exprimer la moitié de l'amour pour vous qui est dans le cœur de

*Votre très-obligée,*

*& très-dévoüée*

EMILIE JERVOIS.

LET-



## LETTRE XXXV.

Mis BYRON à LADY G.

Mardi, 2. Mai.

Je ne puis plus avoir patience avec vous, Lady G. Vous êtes sans générosité dans vos plaisanteries. Dieu soit loué, si c'est là de l'esprit, que je n'en aie point. Mais à quoi bon faire des reproches à une personne qui fait qu'elle est en faute & qui ne veut pas se corriger! Que vous mériteriez d'être battue, Charlotte!... Mais vous n'avez jamais épargné personne, pas même votre frère, quand vous étiez en train. Ainsi dépêchez-vous; & puisque vous voulez faire des provisions pour la repentance, comblez la mesure le plutôt qu'il sera possible.

„ Vous révéler les secrets de mon cœur! ” ...

Ah, ma chère, il ne se laisse point gouverner.

„ Grandeur d'ame! ” ... Je ne sai ce que c'est! ...

Toutes ses perfections, sa grandeur, sa bonté, sa modestie, sa gaieté dans des afflictions qui accablent tout autre cœur qui n'auroit pas même la moitié de la compassion dont le sien est inondé ... Tous les autres hommes ne doivent-ils pas paroître petits, moins que petits, un rien, à mes yeux? ... C'est une preuve de ma patience que je puisse souffrir quelqu'un de ceux qui prétendent me témoigner quelque considération, hors de ma famille.

Je croyois que quand je serois revenue vers mes chers parens d'ici, leurs sages conseils me



mettroient plus en état de reprendre l'assiette d'esprit, dans laquelle je souhaitois d'être; mais je trouve que je me suis trompée. Ma Grand-Mère, & ma tante l'admirent tant, y prennent tant de part au dérangement de mes esperances, que leurs avis n'ont point l'effet que j'avois attendu. Lucy, Nancy me demandent sans cesse de leur raconter quelque chose de sir Charles Grandison; & quand je commence, je ne sai plus comment finir. Mon oncle me raille, il se moque de moi, quelquefois il me rappelle ce qu'il nomme mes anciennes bravades. Je n'ai point fait de bravades, ma chère; j'espérois seulement, que considérant, comme je le faisois, chaque homme suivant son mérite, je ne serois jamais fort éprise d'aucun, avant que le devoir ajoutât de la force à l'inclination. Il me semble que la compagnie des parens avec qui je suis, ne me contente pas: cependant ils ne m'ont jamais été plus chers qu'à présent. Je voudrois avoir Lord & Lady L., Lord & Lady G., le Docteur Bartlet, & mon Emilie auprès de moi. Vous perdez tous à la fois! . . . Cela est dur! Il me semble qu'il y a un étrange vuide dans mon cœur . . . Mais en voilà assez sur l'état de ce cœur.

J'ai toujours eu des raisons de me croire fort obligée à mes parens d'ici & à mes voisins, mais jamais tant que depuis mon retour, après ce peu de mois d'absence. Tant de visites obligeantes; des expressions si naturelles de joie sur mon retour, que si je n'avois pas un grand contre-poids dans mon cœur, ce seroit assez pour me rendre orgueilleuse.

Ma

Ma Grand-Mère retourna samedi à sa maison de Shirley : je passai tout le lundi avec elle : mais elle prétend que je deviendrois mélancholique si je restois avec elle ; & sa tendresse pour sa Harriet est si desintéressée ! ... Jamais il n'y eut un plus noble cœur de femme. Mais ses momens de solitude sont ses momens de joie ; parce qu'elle se détache alors de tout ce qui lui est agréable ou fâcheux dans la vie, car elle dit que ses inquiétudes pour sa Harriet, & sur-tout à présent, sont au moins le contrepoids du plaisir qu'elle prend en elle.

Vous m'ordonnez de vous raconter tout ce qui se passe entre moi & les Cavaliers de mon voisinage, dans votre stile, mes drôles.

Mr. Fenwick s'invita à déjeuner hier avec ma tante Selby. Je ne voulus pas l'éviter.

Je ne vous importunerai pas des détails : vous savez assez ce que des hommes peuvent dire sur le sujet dont vous suposerez qu'il avoit à m'entretenir. Il fut extrêmement pressant. Je le priai d'agréer mes remerciemens pour la bonne opinion qu'il avoit de moi, comme la seule chose que je pouvois lui rendre en échange ; & cela d'un ton si sérieux, que je fus piquée quand il déclara avec chaleur qu'il étoit résolu de persévérer.

Mr. Greville vint boire le thé avec nous l'après-midi. Mon oncle & lui se réunirent pour dauber les pauvres femmes, comme de coutume. Je laissai le soin de leur défense à ma tante & à Lucy. Que toutes les conversations avec ces hommes me paroissent à présent insipides ! ... Mais arrêtez, insolente Harriet, votre



oncle Selby n'étoit-il pas un des daubeurs?... Mais il ne croit pas tout ce qu'il dit; & par conséquent il ne peut souhaiter d'être considéré sur cet article, autant qu'il doit l'être par moi sur d'autres.

Après que les railleries furent finies, dans lesquelles Mr. Greville fit des exceptions en faveur des femmes présentes, il demanda à chacun de se servir auprès de moi, & à moi de l'écouter. Il s'étendit en termes pompeux sur ses prétensions, & parla d'un accroissement considérable survenu à sa fortune qui étoit déjà fort honnête. Il offrit de recevoir toutes les conditions que nous voudrions lui prescrire. Il déclara qu'il n'aimoit par dessus toutes les femmes, & fit dépendre de ma faveur, son bonheur dans l'autre monde, aussi bien que dans celui-ci.

Il étoit aisé de répondre à tout cela, & il ne l'est pas moins pour tous de deviner comment je lui répondis: lui me voyant déterminée, commença à devenir véhément, & même insultant. Il me fit entendre qu'il savoit ce qui me rendoit si déterminée. Il fit des menaces contre celui, quel qu'il fût, qui seroit un obstacle à son succès auprès de moi; assurant en même tems, insolemment, je puis dire, (car la manière avoit quelque chose d'insultant) qu'un certain événement ne pourroit jamais avoir lieu.

Mon oncle fut en colère contre lui; ma tante aussi; Lucy encore plus: mais moi, me levant, je dis; Je vous prie, mes chers parens, ne trouvez mauvais rien de ce qu'a dit Mr. Greville, ... Il a dit une fois qu'il auroit des espions autour de moi à Londres. Si vos espions ont rapporté

porté vrai, je ne crains point ce qu'ils peuvent dire, mais ce que vous avez dit, montre un manquement si total de délicatesse, que vous ne devez pas être étonné si mon cœur vous rejette: cependant je ne suis point en colère; je ne vous fais point de reproches. Chacun a sa méthode. Tout ce qu'il me reste à dire, ou à faire, c'est de vous remercier de votre bonne opinion pour moi, comme j'en ai remercié Mr. Fenwick, & de vous prier qu'il me soit permis de vous regarder comme mon voisin, & seulement comme mon voisin.

Je lui fis une révérence, & je sortis.

Mais ma grande difficulté a été pour Mr. Orme. Sa sœur a souhaité que je le visse; & ils ont été invités tous deux à dîner aujourd'hui. Ils sont venus. Le pauvre homme! Il n'est pas bien! J'en suis fâchée. Le pauvre Mr. Orme n'est pas bien. Il m'a fait des complimens si *bonnêtes*, je puis dire; son cœur entre trop dans ses civilités pour pouvoir les élever au dessus des civilités que la justice & la vérité peuvent autoriser en faveur d'une personne fort estimée. Mon cœur étoit rempli de compassion pour lui, & cette compassion se seroit montrée plus d'une fois par des marques d'attendrissement, si je ne m'étois pas retenue pour l'amour de lui. Je ne puis m'imaginer, ma chère Lady G., comment vous pouvez prendre plaisir à tourmenter un cœur honnête. Je voudrois rendre toutes les créatures heureuses si je le pouvois; votre frère le voudroit aussi. Ne traverse-t-il pas des mers dangereuses, ne monte-t-il pas, à travers des neiges perpétuelles, ces redoutables Alpes, dont

j'ai ouï faire une description si effroyable, & cela dans le but généreux de soulager des malheureux ?

Je fis asseoir Mr. Orme à côté de moi à table. Je fus empressée à le servir, & à lui rendre tous les petits offices que je crus pouvoir rapeller le plaisir sur sa modeste physionomie, & il fut un tout autre homme. Ce fut un plaisir pour sa sœur, & pour tous mes parens, de le voir sourire, & paroître content. Je trouve, ma chère Lady G. que quand Mr. Orme a l'air content & à son aise, il ressemble un peu au bon Lord G. . . . O si vous vouliez prendre la moitié autant de peine pour l'obliger, que j'en prends pour soulager Mr. Orme! . . . Que dis-je, *la moitié autant de peine*? Si vous vouliez ne pas prendre de la peine à le desobliger, & il se trouveroit obligé tout de suite. Ne craignez pas, ma chère, que dans un monde tel que celui-ci, il vous manque des peines, sans que vous les cherchiez. Excusez mon sérieux: je suis en effet trop sérieuse, quelquefois.

Mais quand Mr. Orme me demanda quelques minutes d'audience, comme il s'exprimoit, & que j'allai avec lui dans la salle de Cédre dont vous m'avez ouï parler, & avec laquelle j'espère que vous ferez connoissance un jour, le pauvre homme! qu'il paya cher son plaisir passager! Pourquoi me pressoit-il de lui donner un refus auquel il devoit bien s'attendre.

J'eus ensuite une conférence avec sa sœur. Elle insista avec trop de force sur la santé de son frère, parla même du danger de sa vie, prétendant que l'une & l'autre dépendoient de ma fa-  
veur.

veur. Je fus extrêmement touchée ; & je la suppliai enfin , si elle faisoit autant de cas de mon amitié que j'en faisois de la sienne , de ne me parler jamais plus d'un sujet qui me caufoit une peine trop sensible pour mon repos.

Elle me pria de l'assurer que ni Mr. Greville , ni Mr. Fenwick ne seroit le favorisé. Ils avoient pris tous deux à tâche , dit-elle , de ridiculiser son frère , à cause du profond respect , & même de la vénération qu'il me porte ; ce qui pourroit avoir des suites , s'il le savoit : son frère quoique doux & humble dans sa passion pour moi , avoit le courage de ressentir des indignités que pourroient lui faire essuyer des fanfarons tels que ceux qu'elle avoit nommé. Elle n'avoit , par cette raison , jamais parlé à son frère de leurs railleries. Mais ce lui seroit une peine sensible , si l'un ou l'autre pouvoit réussir , ou avoir seulement sujet de concevoir des espérances éloignées.

Je la mis à son aise , sur cet article.

J'apprens dans ce moment que sir Hargrave Pollexfen est déjà revenu de son voyage. Qu'est-ce que cela peut signifier ? Il a l'ame si basse , si malicieuse , & j'ai déjà tant souffert de lui... que peut signifier ce soudain retour ? On m'a dit qu'il est actuellement à Londres. Je vous prie , ma chère Lady G. , informez-vous en , & s'il pense à venir dans ces quartiers.

Mr. Greville , quand nous le trouvâmes à Stratford , fit des menaces contre sir Hargrave à mon sujet , & dit qu'il étoit fort heureux qu'il fût absent. Je lui dis qu'il n'avoit point de vocation ,



quand même sir Hargrave seroit présent, à s'engager dans ma querelle.

Mr. Greville est un homme impétueux, rude dans ses manières; on a peur de lui. Je crois qu'en effet il a eu ses espions autour de moi; car il paroît instruit de tout ce qui m'est arrivé pendant mon absence.

Il a osé menacer aussi une autre personne. Insolent malheureux! Mais il me fit entendre hier qu'il avoit appris avec un plaisir excessif, qu'un certain Cavalier étoit allé dehors dans le dessein d'y suivre un premier amour. Si mes yeux avoient pu le tuër, il seroit tombé mort à mes pieds.

Que la constante & sincère consideration de tous mes parens pour vous & les vôtres, & pour ma chère Emilie, soit toujours à l'avenir, supposée tendrement exprimée, soit que la variété des sujets en laisse ou non la place, à

Ma chère Lady G.

*Votre fidèle, & éternellement  
dévoué*

HARRIET BYRON.

LETTRE XXXVI.

Lady G. à Miss BYRON.

Samedi, 6. Mai.

**G**rand merci, Harriet, de votre Lettre. Qu'est-ce que vos drôles doivent penser de vous? Dans ce siècle grossier, votre délicatesse doit les éton-

étonner. Il y en avoit plus autrefois. Mais comment les hommes la connoitroient-ils, quand les femmes l'ont oubliée? Graces au ciel, nous autres, femelles, depuis que nous sommes admises à partager si constamment les amusemens publics, nous ne manquons point de courage. Nous pouvons rendre effronterie pour effronterie aux hommes, par tout où nous nous trouvons ensemble. Le siècle suivant, & même la génération qui s'élève, sera toute de héros & de héroïnes. Mais où est-ce que ce mot de *délicatesse* m'a entraînée, moi qui, je crois, ai des défauts d'une autre sorte à corriger, & qui ne manque point du courage dont je félicite les autres?

Mais passons à d'autres sujets. Je pourrois vous écrire un volume de niaiseries, au sujet de Milord & de moi, & de Lord & Lady L. qui prennent un parti que je ne fais pas trop comment leur pardonner. Quelquefois ils me ménaient du ressentiment de mon frère; quelquefois de celui de ma Harriet: de sorte qu'il faut réellement qu'on m'attache des lisières aux épaules. O ma chère! qu'un mari amoureux est une chose rassasiante! Et cependant je crois que bien des femmes aiment en être les guenons.

Mais il faut laisser tout autre sujet. Nous avons des nouvelles de mon frère, quoique non pas par lui. Un parent de Mr. Lowther fut hier ici avec une Lettre de lui, qui nous apprend qu'ils sont arrivés à Paris.

Mr. Beauchamp étoit avec nous quand le pa-



rent de Mr. Lowther vint. Il demanda la Lettre à cause d'une aventure extraordinaire qui y est racontée.

Soyez à votre aise, en premier lieu, au sujet de sir Hargrave. Il est effectivement en ville, mais très-mal. La peur l'a chassé en Angleterre, & il ne compte pas d'en sortir jamais. Selon toute apparence, il doit la vie à mon frère.

Mr. Beauchamp alla tout de suite au quarré de Cavendish, & s'y informa des autres particularités de l'affaire, auprès du domestique même qui y a assisté: de ces particularités & de la Lettre de Mr. Lowther, Mr. Beauchamp en a fait une pour le Docteur Bartlet, dont il m'a accordé la lecture: j'en ai extrait ce que je vais vous dire, car sa Lettre est longue & circonstanciée, & je ne lui ai pas demandé de m'en laisser tirer copie, parce qu'il paroïssoit souhaiter de l'envoyer incessamment au Docteur Bartlet.

Mercredi 19. Avr. N. S. sur le soir, mon frère allant à Paris dont il n'étoit plus qu'à deux miles, un domestique d'un air effrayé courut à sa chaise de poste où il étoit avec Mr. Lowther, & les pria d'écouter son effroyable histoire. Il leur dit que son maître, qui étoit un Anglois, & son ami de la même nation, avoient été attaqués peu auparavant, & emmenés hors de la route dans leur chaise de poste, sans doute pour être assassinés par sept Cavaliers armés. Il leur montra du doigt une colline, à quelque distance, nommée Montmartre, derrière laquelle ils étoient dans ce moment exécutans leurs sanglans projets. Il s'étoit déjà adressé, leur dit-il, à  
deux

deux autres Messieurs, & à leur suite ; mais ils n'avoient fait que courir plus vite.

Le just-au-corps de l'habit de cet homme étoit ouvert ; & sir Charles remarquant sa livrée, lui demanda s'il n'appartenoit pas à sir Hargrave Pollexfen ? Il dit que oui.

Sir Charles ordonna au postillon d'aller de ce côté-là, disant qu'il ne se pardonneroit pas, s'il ne tâchoit de sauver sir Hargrave, & son ami, que l'homme lui dit être Merceda.

Il avoit trois domestiques, outre celui de Mr. Lowther. Mon frère fit descendre ce valet de son cheval, & le montant lui-même il ordonna aux autres de le suivre. Il pria Mr. Lowther de rester dans la chaise, laissant le domestique à pié auprès de son maître ; & il galoppa vers la colline. Ses oreilles furent bientôt percées des cris des malheureux, & il vit en même tems deux hommes à cheval tenant les chevaux de quatre autres, qui tenoient sous eux les deux Anglois, se débattant, gémissant, & demandant quartier.

Sir Charles qui avoit beaucoup d'avance sur ses domestiques, criant qu'on épargnât les deux hommes terrassés, & dirigeant sa course pour aller à leur secours, deux des quatre quittèrent leur proie, & montant à cheval s'avancèrent avec les deux autres Cavaliers pour soutenir dans leur violence les deux hommes qui étoient debout, & qui continuoient à frapper sans pitié sur les malheureux avec les bours de leurs fouets.

Comme les agresseurs ne faisoient point mine de vouloir fuir, & qu'ils avoient eu du tems de reste pour exécuter leur projet, s'il eût été de  
voler

voler ou de tuër, fir Charles conclut que ces hommes étoient vraisemblablement poussés par quelque vengeance particulière. Il fut confirmé dans son soupçon quand les quatre hommes à cheval, quoiqu'ayant chacun leur pistolet prêt, de même que fir Charles, lui demandèrent une conférence, l'avertissant qu'il s'exposoit à périr par sa témérité, & déclarant que s'il tiroit, il étoit un homme mort.

Abstenez-vous donc, dit fir Charles, de toute nouvelle violence contre ces deux Messieurs, & j'écouterai ce que vous avez à dire.

Il mit alors son pistolet dans le fourreau, & un de ses domestiques étant arrivé, & les deux autres étant à portée d'entendre l'ordre qu'il leur donna de ne pas tirer sans ses ordres, il donna la bride de son cheval au premier qui étoit venu, lui recommandant d'avoir l'œil sur les pistolets, & il mit pied à terre. Tirant alors son épée, il s'avança vers les deux hommes qui exerçoient si cruellement leurs fouets, & qui à son approche se retirèrent à quelque distance, tirant leurs couteaux de chasse.

Les quatre hommes à cheval joignirent les deux qui étoient à pied, au moment où ils lâchoient l'objet de leur furie; & l'un d'eux dit, Abstenez-vous, mon frère, pour à présent de nouvelles violences, nous dirons à ce Monsieur la cause de tout ceci... Nous n'avons point, Monsieur, continua-t-il, le dessein de tuër, & nous ne sommes point des voleurs, ces hommes que vous voulez dérober à notre vengeance, sont des infames.

Quoi qu'il en soit, répondit fir Charles, vous êtes dans un país connu pour faire promptement justice,

tice, quand on s'adressé au Magistrat. En même tems il releva l'un des deux maltraités, & ensuite l'autre. Leurs têtes étoient couvertes de sang, & ils étoient si brisés, qu'ils ne pouvoient étendre leurs bras pour ramasser leurs perraques & leurs chapeaux qui étoient à côté d'eux, ni les mettre sur leur tête sans le secours de sir Charles.

Les hommes à pied étoient cependant remontés à cheval, & tous les six se tenoient en défense; mais un d'eux étoit si furieux, criant que sa vengeance n'étoit pas complète, que deux des autres avoient peine à le retenir.

Sir Charles demanda à sir Hargrave & à Mr. Merceda, s'ils avoient raison de se croire injuriés, ou s'ils avoient injurié les premiers? Un des six répondit qu'ils savoient bien tous deux qu'ils étoient des infâmes.

Soit remords, soit terreur, peut-être par tous les deux, ils ne pouvoient parler qu'en gémissant, & ne pouvoient se tenir sur leurs pieds.

Dans ce moment arriva dans la chaise, Mr. Lowther, & son domestique, tous deux le pistolet à la main. Il sortit de la chaise en approchant, & sir Charles le pria d'examiner d'abord si ces Messieurs étoient dangereusement blessés, ou non.

Le plus furieux des agresseurs aiant échapé aux deux qui étoient les plus ardens à le retenir, voulut de nouveau attaquer Mr. Merceda, se préparant à lui porter un coup de son couteau de chasse. Mais sir Charles aiant toujours l'épée à la main, saisit la bride de son cheval, & détourna le coup, qui probablement auroit été décisif.

Ils

Ils vinrent tous autour de sir Charles, l'exhortant sur sa tête, à ne pas se servir de son épée contre leur ami: les domestiques de sir Charles venoient auprès de leur maître pour être prêts à le soutenir s'il en étoit besoin. Cependant Mr. Lowther aidé de son domestique, examinait les blessures & les meurtrissures des deux hommes, toujours fort allarmés, n'ayant pas encore raison de se croire à l'abri de nouvelles violences.

Sir Charles répéta à ses domestiques la défense de tirer, & de s'approcher davantage sans ses ordres. Ces personnes, dit-il aux agresseurs, que vous avez si cruellement traités, sont des Anglois de condition; je les protégerai. Quelque insulte qu'ils vous aient faite, vous devez favoir que votre attentat contre eux est criminel; & si mon ami, qui est un fort habile Chirurgien, prononce qu'ils sont en danger, vous vous en ressentirez.

Il tenoit toujours le cheval du plus furieux, & trois des autres qui sembloient des principaux, commençoient à exprimer quelque ressentiment du traitement fait à leur ami, quand Mr. Lowther déclara qu'il ne voyoit pas un danger de mort. Alors sir Charles quittant la bride, & se mettant entre les agresseurs & les maltraités, il dit, que comme ils n'avoient pas pensé à fuir, ni à faire quelque violence à lui, à son ami, ou à ses gens, il craignoit qu'ils n'eussent quelque raison de se croire offensés par ces Messieurs, mais que, cependant, puisqu'ils ne pouvoient supposer que, dans un pais civilisé, ils fussent en liberté d'exercer leur ven-

gean-

geance sur ceux qui avoient droit à la protection de ce pais, il s'attendoit qu'ils se regarderoient comme responsables de leur conduite à un tribunal convenable.

Ces infames, dit un de ces Messieurs, savent qui nous sommes, & l'offense qu'ils nous ont faite, qui mérite un traitement plus sévère que celui qu'ils ont essuyé jusqu'ici. Vous paroissez, Monsieur, continua-t-il, un homme d'honneur, & modéré; nous sommes gens d'honneur aussi bien que vous: notre dessein, comme nous vous l'avons dit, n'étoit pas de tuer ces misérables; mais de leur donner des raisons de se souvenir de leur vilainie aussi longtems qu'ils vivront, & de leur ôter le pouvoir de commettre jamais un pareil crime... Ils ont commis un infame attentat sur une Dame d'honneur à Abbeville, & trouvant qu'ils étoient découverts & en danger, ils ont pris des chemins détournés, changeant souvent de voitures, pour échaper à la vengeance des amis de cette Dame: le Cavalier dont vous teniez le cheval & qui avoit raison d'être en colère, est le mari (un mari Espagnol, sûrement, Harriet; si nos idées sur les François sont justes), Monsieur, & ces Messieurs sont les frères de la Dame: il y a deux jours que nous sommes à la poursuite de ces malheureux, car, pour nous donner sans doute le change, ils ont fait courir le bruit qu'ils alloient à Anvers.

Je crois en effet, ma chère, que sir Hargrave & son compagnon avoient actuellement envoyé quelques-uns de leurs domestiques sur cette route, & que c'est pour cela qu'ils n'étoient accompagnés que d'un. Ce

Ce Monsieur continua à raconter à sir Charles, qu'il y avoit un troisieme scélerat dans leur complot: ils esperoient, dit-il, qu'il n'échapperoit pas aux poursuites d'un manufacturier d'Abbeville, dont il avoit séduit la fille, une charmante personne, par des promesses de mariage. Leur gouvernement, ajoutoit-il, protégeoit beaucoup les manufacturiers d'Abbeville, & il auroit lieu, si on le prenoit, de se croire fort heureux, au cas qu'il en fût quitte pour être contraint à tenir sa promesse.

Cet roisieme miserable doit être Mr. Bagenhall. Dieu veuille, ai-je dit, qu'on puisse le tenir, & l'obliger à faire d'une fille perdue, une honnête femme, comme on dit dans le Comté de Lancastre. Ne le souhaitez-vous pas, ma chère? Et permettez moi d'ajouter que si les parens de la Dame offensée avoient achevé leur vengeance sur ces deux libertins, (punition fort convenable, je suppose, pour ces gens-là) cela auroit pu les aider à passer le reste de leur vie dans une grande tranquillité; & les honnêtes filles auroient pu, malgré toutes leurs inventions, aller aux mascarades & en revenir sans être chagrinées.

Sir Hargrave & son compagnon vouloient d'abord faire quelque résistance; quatre hommes seulement des sept, aiant arrêté la chaise. Mais quand les trois autres parurent, & qu'ils virent qui ils étoient, connoissant leur propre crime, ils perdirent courage.

Le septieme étoit allé conduire le postillon à un demi mile du champ qu'ils avoient choisi comme convenable pour leur dessein. Ils s'étoient

toient d'abord assurés du domestique de sir Hargrave, mais après qu'ils eurent desarmé lui & ses maîtres, il trouva le moyen de s'échaper, & de gagner le grand chemin, dans l'espérance de leur procurer du secours.

Pendant que sir Charles étoit occupé à mettre les malheureux brisés sur leurs pieds, le septième Cavalier arriva, suivi de la chaise de sir Hargrave. Les autres s'étoient retirés à quelque distance, & après une consultation, ils s'avancèrent tous vers sir Charles, qui commandant à ses domestiques d'être sur leurs gardes, sauta à cheval avec cette agilité, & cette présence d'esprit, par laquelle Mr. Beauchamp dit qu'il excelle, & allant vers eux, Avancez-vous, Messieurs, dit-il, comme amis ou non?... Mr. Lowther prit un pistolet dans chaque main, & se tint prêt à le soutenir; & les domestiques se préparèrent à obéir aux ordres de leur maître.

Notre inimitié, répondit l'un d'eux, n'est que contre ces deux infames. Nous n'avions point, comme nous l'avons dit, le dessein de les tuer. Ils savent bien où nous trouver, & qu'ils font les plus vils des hommes, & n'ont pas été punis comme ils le méritent. Qu'ils demandent pardon à genoux à Monsieur, ajouta-t-il, en montrant le mari. Nous exigeons cette satisfaction, & leur promesse que jamais ils n'approcheront à deux lieues d'Abbeville; à cette condition nous les laisserons sous votre protection.

Je m'imagine, Harriet, que ces deux héros hardis contre les femmes n'avoient pas besoin d'être beaucoup pressés pour faire cette promesse.

Sir Charles se tournant vers eux, leur dit, Si vous

vous avez tort, Messieurs, vous ne devez pas faire difficulté de demander pardon. Si vous vous sentez innocens, quoique je serois fâché d'exposer la vie de mon ami, & celle de mes gens, cependant mes compatriotes ne feront pas une soumission si indigne.

Les misérables se mirent à genoux: les sept hommes, saluant civilement sir Charles & Mr. Lowther, s'en allèrent, au grand contentement des deux délinquans, qui se remirent à genoux devant leur libérateur, & se répandirent en bénédictions pour celui à qui l'un d'eux, peu auparavant, avoit voulu arracher la vie, & dont la conservation lui étoit si utile alors.

Mon frère fut sans doute bien charmé de n'avoir pas été obligé d'en venir à des extrémités qui auroient pu être fatales des deux côtés.

On eut bien de la peine à mettre sir Hargrave & son camarade dans la chaise. Mon frère & Mr. Lowther rentrèrent dans la leur; & n'étant qu'à peu de distance de Paris, ils y allèrent de compagnie; les pauvres malheureux les benissant tout le long du chemin: ils trouvèrent à Paris leurs autres domestiques qui les attendoient.

Sir Charles & Mr. Lowther les virent mettre au lit dans le logement qu'on leur avoit retenu. Ils étoient si roides de la bastonnade, qu'ils ne pouvoient se remuer. Mr. Merceda avoit été traité plus sévèrement (je ne puis pas appeler cela plus cruellement) que l'autre, car il étoit je crois le plus grand malfaiteur dans l'attentat commis contre la Dame; & il avoit, de plus, trois ou quatre balafres, qui sans ses efforts n'en auroient fait qu'une.

Si vous paliffiez toujours, ma chère, au mot de *mascarade*, je vous répons que celui d'ABBEVILLE fera un mot d'effroi pour ces deux malheureux, aussi longtems qu'ils vivront.

Leurs ennemis emportèrent leurs armes, peut-être, dans un vrai esprit de Chevalerie françoise, pour les mettre comme autant de trophées aux pieds de la Dame insultée.

Monsieur Lowther écrit que mon frère & lui sont logés dans l'hôtel d'un homme de qualité, ami de feu Mr. Danby, & l'un des trois qui sont nommés dans son testament; que sir Charles est extrêmement occupé pour les affaires de l'exécution, & que n'ayant pas un moment à perdre, il a prié Mr. Lowther d'engager son parent à qui il écrit, à nous dire cela, & qu'il se hâtoit d'expédier tout pour continuer son voyage.

Le recit que Mr. Beauchamp fait de cette affaire, est fort circonstancié, comme je vous l'ai dit: je crois que je l'ai trop abrégé, je voudrois n'avoir pas fait mon extrait si confus dans plusieurs articles essentiels, mais je n'ai pas lo tems de l'éclaircir. Adieu, ma chère.

CHARLOTTE G.

✂ \*\* ✂ \*\* ✂ \*\* ✂ \*\* ✂

LET TRE XXXVII

*Lady G. à Miss BYRON.*

Dimanche, 7. Mai.

Je crois que je deviendrai une aussi insigne *griffonneuse* que quelqu'un de ma connoissance.

Je

Je commence à aimer à écrire. Grand compliment pour vous, je vous assure. Je vois qu'on peut tourner son esprit à tout... Je croyois que quand vous & mon frère nous auriez quitté, & que je serois mariée, il me faudroit recourir aux amusemens publics, pour remplir mon loisir; & comme j'en ai vu plusieurs fois tout ce qui en vaut la peine, excepté les mascarades que je déteste, vous comprenez qu'en ce cas-là j'aurois passé mon tems assez languissamment, après qu'une fois je me serois bien fait voir, & qu'en voyant quel & quelle étoient ensemble, j'aurois fait une petite provision pour la conversation du bon ton; car vous savez, Harriet, que parmi nous autres, gens du bel air, c'est la compagnie qui fait la principale partie du spectacle. Cela est assez bien imaginé, d'établir des spectacles, & de payer pour cela des drôles qui n'ont rien à faire que de mettre des affiches pour nous rassembler. Je ne sai que faire avec cet homme. Je ne pensois guères que je dussè être considérée comme une poupée, & comme un jouët, ainsi qu'il voudroit que je fusse. Je voudrois qu'il sortît sans moi, ne fût-ce que pour me pourvoir de nouvelles, & d'anecdotes scandaleuses. A quoi nos Cavaliers du bel air sont-ils bons, qu'à cela? Vous savez qu'avec tous mes défauts, j'entens le ménage, & l'économie. Un mari devoit encourager sa femme à exercer ce talent, au-lieu de la tourmenter continuellement pour sortir avec lui, à moins que ce ne soit en vue de la faire rester à la maison. Notre sexe n'aime pas qu'on lui prescrive même les choses pour lesquelles il n'a pas naturellement

ment

ment de l'aversion ; & cela peut-être, par la raison même qu'il nous *convient* de nous soumettre à ce qu'on nous prescrit. La nature humaine, Harriet, est bien perverse. Je crois que si mon bon homme souhaitoit que je restasse à la maison, je donnerois la torture à mon cerveau, comme tant d'autres braves femmes, pour imaginer des moyens de sortir.

C'étoit hier seulement, qu'à dessein de lui insinuer quelque chose, j'attachai mon tablier à son habit avec une épingle, sans considérer qui en souffriroit vraisemblablement: lui se levant avec son agilité ordinaire, le déchire, & puis regarda derrière lui avec un air si craintif;... les mains jointes, le regard stupide, se tournant tout d'une pièce. J'étois trop outrée pour faire usage du tour que je lui avois destiné, & je le gourmandai. Il me demanda pardon, d'un air piteux, jurant sur son ame qu'il ne savoit comment cela pouvoit être... Pouvoit être! Misérable! Pendant que vous êtes toujours accroupi sur les habits des gens, en dépit des paniers, & du respect.

Il sortit tout de suite, & m'apporta deux tabliers, dont chacun valoit vingt fois celui qu'il m'avoit déchiré si étourdiment. Le moyen d'être fâché contre lui?... Je pensai à la vérité à le gronder pour *cela*... Comme s'il ne s'en fut pas fié à moi, pour acheter mes propres habits: j'avois sur le bout de la langue de lui demander ce que le marchand pouvoit penser d'un homme qui achetoit de la toile pour une femme; mais il me regardoit avec un air d'un si bon naturel, que je m'apaisai, & j'acceptai son présent par



un mouvement de tête gracieux, me contentant de l'appeler un original;... & vous savez bien qu'il l'est, ma chère.

Nous vivons fort bizarrement en général. Pas plus de quatre brouilleries par jour, cependant, & autant de gronderies par dessus le marché. Pourquoi reste-t-il à la maison, quand j'y suis?... Il peut y avoir quelque probabilité pour un peu de bonheur entre des gens mariés qui sont souvent absens. Combien de débats, si ce n'est de brouilleries en forme, ne s'épargnent pas un bon mari, & sa debonnaire femme, en ne se voyant qu'une ou deux fois la semaine! A quoi des maris ou des femmes qui sont beaucoup ensemble, peuvent-ils passer leur tems, qu'à prouver & à contester, à se brouiller & à se reconcilier? sur-tout s'ils se hazardent à se marier par amour, (ce qui, graces au ciel, n'est pas tout-à-fait mon cas) car alors ces deux bonnes ames s'étant promis plus de bonheur qu'ils n'en peuvent trouver, n'ont rien d'autre à faire qu'à se reprocher l'un à l'autre, du moins tout bas, leurs esperances trompées... Il y a beaucoup de *Franc-maçonnerie* dans l'amour, ma chère, croyez moi! Le secret, quand on le fait, paroît n'en valoir guères la peine.

Mais quelles misérables fornettes sont-ce là, Charlotte! me semble-t-il que vous dites, en mettant un de vos airs sages.

Il n'y a pas de quoi, Harriet! Il peut y avoir quelque sagesse dans beaucoup de follic. Tout le monde ne parle pas aussi franchement que moi. Mais quand la nouveauté d'une acquisition, ou d'un changement de condition est passée,

fee,

ſée, quel que ſoit ce changement, ou cette acquisition, le principal plaisir eſt paſſé; & l'on court après d'autres nouveautés, pour empêcher le pouſ de la vie de s'arrêter.

Voilà une vérité ſérieuſe, ma chère, j'eſpère que vous m'en louerez. Vous êtes fort chiche de vos loüanges pour la pauvre moi; & cependant j'aimerois mieux une bonne parole de vous, que de quelque autre femme qu'il y ait au monde; ou de quelque homme, j'allois dire, mais il auroit fallu alors que j'oubiaſſe mon frère. Par raport à Lord G. ſi je l'accoutumois à me trouver obligeante, je détruirois mes propres avantages; ce ne ſeroit plus une nouveauté, & il courroit après quelque nouvelle folie... Cela eſt très-vrai, Harriet.

Mais nous avons eu une bouillerie ſérieuſe, & cela dure encore; elle commença vendredi au ſoir, en préſence de Lord & Lady L. & d'Emilie. J'étois fort en colère contre lui, de ce qu'il l'entamoit devant eux. Cet homme n'a point de diſcrétion, ma chère, point du tout. Et qu'étoit-ce, je vous prie? Quoi, nous n'avions pas paru à la Cour, vraiment!

L'insolente choſe, je trouve, que cette préſentation! Un compliment fait aux beaux habits, & aux bijoux, aux dépens de la modéſtie. Lord G. alléqua la décence... La décence contre la modéſtie, ma chère!... Mais ſi par la décence on entend la mode, j'ai trouvé dans cent exemples que la décence met la modéſtie à la porte. Et comme mon frère, qui auroit fait notre principal honneur dans cette occaſion, eſt parti, & que nous ſommes déjà une vieille nouveauté,

pour ainsi dire, (vous savez que nos belles choses n'ont pas été prêtes avant le départ de mon frère) Je m'y opposai fortement.

„ J'étois la seule femme de condition en Angleterre qui voulût s'opposer à cela.”

Je dis à Milord, que c'étoit une satire contre mon sexe: mais Lord & Lady L., à qui, je crois, Lady Gertrude avoit parlé, furent de son parti, (vous me gâterez tout-à-fait ce mari, entre vous autres) ... puisqu'ils étoient trois contre un, il auroit paru lâche de céder, vous comprenez. Je fus brave; mais la chose aiant été proposée pour dimanche, comme cela faisoit un petit délai, on ne douta pas que je ne cedasse. Ainsi la nuit se passa, en priant, en espérant, en murmurant un peu. Les sollicitations furent renouvelées le matin; mais, non!...

„ J'avois honte de lui,” dit-il. Je lui demandai „ s'il le croyoit réellement?... Il le croiroit si „ je refusois”... A Dieu ne plaise, Milord, que moi qui combats pour la liberté d'agir, je vous ôte la liberté de penser! Un petit avis, seulement, mon honnête ami, lui dis-je; n' imaginez pas toujours le pis contre vous: encore un autre; quand vous avez envie de gagner un point avec moi, ne portez pas la cause devant aucun autre; car ce seroit douter, ou de ma soumission, ou de votre raison.

Vrai comme vous êtes en vie, Harriet, l'homme fit une objection contre ce que je l'appellois *mon bonnête ami*; comme si, ainsi que je le lui dis, l'un ou l'autre de ces mots étoit incompatible avec la *qualité*. Ainsi encore une fois il a été fâché, comme un enfant, de ce que je l'ap-

l'appellois *l'homme*; distinction bien plus grande, je pense, que si je l'avois appellé un Roi, ou un Prince. L'HOMME!... L'étrange créature, s'opposer à une distinction qui emporte qu'il est l'homme des hommes!... Vous voyez quel ombrageux personnage j'ai été forcée d'appeler *mon Seigneur*. Mais *Seigneur & Maître* ne vont pas toujours ensemble, quoique trop souvent pour le bonheur de quantité de bonnes ames de notre sexe.

Enfin le débat sembloit suspendu, par ce que je lui dis que si je devois être présentée à la Cour, je ne voulois avoir ni le Comte ni Lady Gertrude avec nous; précisément ceux qui souhai-toient le plus d'y être; mais vous comprenez bien que je ne pouvois pas penser à cela alors... Je ne voudrois pas qu'on me crût *bien* méchan-te; seulement un peu capricieuse, ou quelque chose comme cela. Et je trouvai une excellen-te raison pour les exclure... „ Leur consente-ment à ce qui s'est passé, est-il donc dou-„ teux, Milord, puisque vous croyez qu'il est „ besoin qu'ils paroissent pour nous justifier?“

Vous sentez qu'il ne pouvoit rien repliquer à cela; & je ne pardonnerois jamais à un mari, comme je le lui ai dit dans une autre occasion, qui prétendroit disputer quand il n'a rien à dire.

Alors, (car les enfans veulent toujours avoir quelque chose) il voulut que je fortissè avec lui... J'ai oublié où il vouloit aller... Mais dans quelque endroit où il suposoit (le pauvre homme!) que je serois bien aise d'aller. Je lui répondis, que, si j'osois le dire, il vouloit passer pour un mari à la mode, & du bon ton,



& qu'il se feroit une mauvaise reputation, s'il ne pouvoit jamais se remuer sans sa femme. Il ne put point non plus répondre à cela, comme vous comprenez.

Eh bien, cela se passe : on marmotte, on grommele, le tonnerre gronde dans l'éloignement ; un peu d'impatience, cependant, préageant que l'orage s'aprochoit. Toutefois ce n'étoit encore que ; „ Je vous prie, ma chère, „ ... „ faites moi le plaisir ; „ & „ Je vous „ prie, Milord, excusez moi ; „ jusqu'à ce matin qu'il a eu l'assurance d'être honnêtement décisif, disant que le Seigneur qui devoit nous présenter étoit averti.

Une femme seroit bien heureuse, vraiment, si elle n'avoit pas la liberté de s'habiller comme il lui plait. Si j'avois à choisir, je vous assure, ma chère, que ce ne seroit pas un homme qui par son goût pour les tignes, & les papillons, les coquilles, la porcelaine, & autres niaiseries, m'avertiroit qu'il prétendroit habiller sa poupée, & ensuite admirer sa propre fantaisie, peut-être plus que la personne. Je crois, ma Harriet, que je vous ferai peur du mariage. Mais je continuerai mon recit, malgré cela ...

Quand l'insolent vit que je ne m'habillois pas à sa fantaisie, il prit un visage rechigné, allongé comme la moitié de mon bras ; mais il se taisoit. Bientôt après Lady L. envoya demander si son mari & elle nous accompagneroient à la Cour ; & aiant fait répondre que je serois charmée de les avoir à dîner, il entra dans une violente colère, vrai comme vous êtes en vie, & s'habillant en grande hâte, il quitta la maison, sans

sans dire, s'il vous plaît, avec votre permission, ou s'il reviendrait dîner, ou non. Fort jolies façons de faire, Harriet!

Lord & Lady L. vinrent dîner cependant. Je les trouvai bien obligeans, & jusqu'à ce qu'ils ouvrirent la bouche, j'avois dessein de les remercier: mais alors ce fut la sœur *ainée* de la tête au pied, & un insolent beau-frère, je vous assure. Sur ma parole, Harriet, ils prirent beaucoup sur eux.

Lady L. me dit que je pourrais être la plus heureuse créature du monde, si ... Elle eut la bonté de s'arrêter.

Dites, *une* des plus heureuses, Lady L. ! Peut-on être plus heureuse que vous?

Mais, dit-elle, je ne la ferois pas non plus, & ne mériterois pas de l'être, *si* ... Encore une bonté de sa part, de s'arrêter à *si*

Nous ne pouvons pas être tous du même sentiment, repliquai-je. Je serai plus sage avec le tems.

Où est allé le pauvre Lord G.?

Le *pauvre* Lord G. est allé chercher fortune, je crois.

Qu'est-ce que vous voulez dire?

Je leur racontai les airs qu'il s'étoit donné, & qu'il étoit parti sans congé, & sans dire quand il reviendrait.

Il s'y prenoit comme il faut, absolument comme il faut, dit Lord L.

Je le croyois aussi, lui dis-je, Lord G. étoit une fort bonne pâte d'homme, & ne devoit pas souffrir tout ce qu'il avoit souffert de moi; cependant je les trouverois fort obligeans, s'ils ne lui redisoient pas ce que j'avois avoué.

Le Comte leva une main, la Comtesse deux. Ils ne feroient pas venus dîner avec moi, dirent-ils, après la réponse que je leur avois fait faire, s'ils n'avoient craint qu'il n'y eût quelque chose entre nous.

Il ne faut pas que les médiateurs soient tout d'un côté, leur dis-je; & puisqu'ils avoient eu la bonté de me blâmer si librement, j'espérois qu'ils en useroient aussi librement avec lui, quand ils le verroient.

Ce fut alors; Pour l'amour de Dieu, Charlotte; & laissez moi vous conjurer, Lady G., & permettez moi aussi de vous supplier, Madame, dit Emilie, avec la larme à l'œil.

Vous êtes tous deux bien bons: vous êtes une bonne petite, Emilie. J'ai le cœur trop badin. Cela me donnera quelques peines, & quelques plaisirs; mais si je ne tirois plus de plaisir que de peine de mon badinage, je ne serois pas si sotté.

Milord ne venant point, & le dîner étant prêt, j'ordonnai qu'on servit... Ne voulez-vous pas attendre un peu plus longtems Lord G.?... Non, j'espère qu'il est bien. Il est son maître, aussi bien que le mien (Je soupirai, je crois), & sans doute il a un souverain plaisir à suivre son goût.

Ils étoient furieux. Je les priai de nous laisser manger notre dîner tranquillement. J'espérois que Milord reviendrait au logis avec une faim canine, & Nelthorpe lui prépareroit un souper qu'il aimoit.

Quand nous eumes dîné, & que nous fumes passé dans la chambre voisine, je fus encore sermo-

mo-

n.  
li.  
ite  
ie  
  
at  
tu  
is  
d  
  
r-  
x  
,  
  
r-  
-  
r  
s  
  
t  
h  
l  
e  
a  
  
t





J. Seidler del. Aug. Vind.

Barmherzich v. d. j. 1759.



monée par mes maîtres d'école: Emilie même étoit impertinente. Mais j'écoutai tout. Cependant dans mon cœur, j'étois outrée de la mutinerie de Lord G.

Enfin, il vint l'*bonnête* homme. Il ne lit pas ceci, ainsi il ne peut point faire d'objection, comme j'espère que vous n'en ferez point contre le mot d'*bonnête*.

Un air si magistral, si roide, si solemnel!... sur ma parole!... si ce n'avoit pas été dimanche, je serois allée tout de suite à mon clavecin. Il salua fort obligeamment Lord & Lady L. & Emilie; il me fit à moi un signe de tête... Je le lui rendis, mais cependant, en riant comme une bonne folle que je suis. Il marcha tout doucement vers la cheminée, tourna le dos contre elle, tenant la bouche étroitement fermée, levant la tête, avec un visage en feu, & semblant se disposer à chanter sa victoire, qu'il n'avoit cependant pas gagnée;... Une main dans son sein, l'autre sous le pan de sa veste, & dans une posture plus intrépide que son cœur... Cependant mon cœur étoit si vuide de malice, que je trouvois un air fort doux dans son attitude, & si nous n'avions pas été mari & femme, je l'aurois trouvé fort agréable.

Nous comptons de vous trouver au logis, Milord, dit Lord L., sans quoi nous ne serions pas venus dîner ici.

Si Lord G. est aussi poli comme mari, qu'il l'est d'ailleurs, lui dis-je, il ne vous remerciera pas, Milord, du compliment que vous faites à sa femme.

Lord G. étoit bouffi de colère: il se redres-



soit: son teint, qui étoit déjà enflammé, devint encore plus rouge.

*Pauvre homme!* pensai-je ... Mais pourquoi aurois-je pitié des gens obstinés? Cependant je ne pus m'empêcher de montrer ma docilité ... Avez-vous dîné, Milord? lui dis-je, avec un doux sourire, & fort civilement.

Il alla vers la fenêtre, sans me répondre un seul mot.

Je vous prie, Lady L. aïez la bonté de demander à Lord G. s'il a dîné? ... N'étoit-ce pas montrer bien de la condescendance, après de tels procédés?

Lady L. le lui demanda, & d'une voix aussi douce que si elle eût fait cette question à son mari. Lady L. est une bonne ame, Harriet; on voit bien qu'elle est ma sœur.

Non, Madame, dit-il à Lady L. en se détournant fort rudement de moi, & pas fort civilement d'elle. Ah, pensai-je, ces hommes! Plus on les caresse! ... Ces misérables faire les fiers à cause de la debonnaireté d'une femme ... Cependant je ne pus m'empêcher de faire voir la mienne ... La nature, Harriet! Qui peut résister à sa constitution?

Quels airs roides sont-ce là! lui dis-je, en m'approchant de lui ... Je vous assure, Milord, que je ne prendrai pas cela bien: je mis ma main sur son bras.

J'en fus bien récompensée. Le croirez-vous, cet homme se débarassa de cette main complaisante, en levant le coude d'un air de dédain. Réellement il fit cela!

Certes, alors! ... Je le laissai, & retournai à  
ma

ma place. J'étois bien fâchée que ce fût dimanche: j'avois grand besoin d'un peu d'harmonie.

Lord & Lady L. me tanferent tous deux par leurs regards; & Lady L. prenant ma main, vouloit me mener vers lui. Je fis peu de résistance; cependant, l'aurez-vous cru? Milord sortit agilement de la chambre, comme pour éviter d'être attendri par ma soumission.

Je repris ma place.

Je vous conjure, Charlotte, dit Lady L. d'aller vers Milord, vous en avez mal usé avec lui.

Quand je le croirai, je suivrai votre avis, Lady L.

Et ne le croyez-vous pas, Lady G.? dit Lord L.

*Quoi!* pour suivre mon goût dans la manière de m'habiller aujourd'hui? ... *Quoi!* pour avoir eu la complaisance ... Dans ce moment entra mon déterminé Seigneur ... N'ai-je pas, continuai-je, été forcée de dîner sans lui aujourd'hui? M'a-t-il seulement dit quelles raisons je donnerois de son absence? ou quand il reviendrait? ... Et voyez, encore à présent, comment il a l'air en colère.

Il traversa la chambre ... Je continuai ... N'a-t-il pas rejeté ma main, quand je l'ai mise en souriant sur son bras? A-t-il voulu répondre à la question que je lui ai faite si obligeamment, craignant qu'il n'eût pas dîné, & qu'il ne fût malade faute de nourriture? N'ai-je pas été obligée de recourir à Lady L. pour avoir la réponse à la question que me dictoit mon inquiétude, parce qu'il m'a tourné le dos d'un air méprisant sans rien dire? ... S'il ne s'en étoit pas allé si brusquement, Dieu fait où, n'aurions-nous pas fait cette comparaison qui



lui tient si fort à cœur?... Mais à présent il est en effet trop tard.

Hom, Madame ! dit-il, en faisant le pot à deux anses, & s'avançant vers moi d'un air fier. Pour à présent, voici un coup de poing, per-fai-je: j'en avois presque peur; mais il sortit encore de la chambre en cabriolant.

Dieu me benisse, m'écriai-je, quelle empor-tée créature est-ce là!

Lord & Lady L. détournèrent tous deux la tête de moi, avec indignation. Mais l'un le faisant, il n'étoit pas étonnant qu'ils le fissent tous deux. Ils sont si bonnes gens; & je crois qu'ils sont convenus de se soutenir l'un l'autre dans tout ce qu'ils font.

Mais Emilie m'attendrit. Elle étoit dans un coin de la chambre, pleurant: elle vint à moi dans ce moment, & me serrant dans ses bras, chère, chère Lady G., me dit-elle, au nom de Dieu, pensez à ce qu'a dit notre Miss Byron; „Ne jouez pas de votre propre bonheur”. Je ne dis pas de quel côté est la faute, mais, ma chère Dame, ayez de la condescendance. Il sied si bien à une femme d'en avoir. Pardonnez moi, je courrai vers Milord, & je le supplierai...

Elle courut sans attendre une réponse;... & ramenant ce malheureux emporté, en se pendant à son bras... Vous ne devez pas, en vérité être si vif, Milord. Quoi, Milord, vous m'effrayez, en vérité; je n'ai jamais entendu un pareil mot de votre bouche.

Hé, Milord, lui dis-je, vous vous donnez de jolis airs! Ne trouvez-vous pas? Et vous vous servez de jolies expressions! Un enfant en est

est effrayé! Mais allons, allons, demandez moi pardon de m'avoir laissé *dîner sans vous*.

Cela n'étoit-il pas bien tendre? ... Cependant Lord & Lady L. sortirent. Surement ils firent bien, si ce fut dans l'esperance que ces mots obligeans seroient reçus comme des paroles de reconciliation, & non point, comme je le craignois presque, par mécontentement de moi; car leur bon cœur (bonnes ames!) leur donne quelquefois des fausses craintes. Je mis encore obligeamment ma main sur son bras... Il n'avoit point l'air gracieux encore... Certes, Milord, ne me rejetez pas encore avec dédain... Si vous le faites... Je lui souris alors très-gracieusement... ne poussez pas trop loin vos extravagances, Milord; & je lui pris la main (c'étoit une condescendance, cela, Harriet!) Je vous proteste, Monsieur, que si vous vous donnez encore ces airs-là, vous ne me trouverez pas tant de condescendance... Allons, allons, dites que vous êtes fâché, & je vous pardonnerai.

*Fâché! Madame; fâché!...* Je le suis en effet de vos airs insultans.

Mais cela n'est pas mal dit... Mais ces bras sur les côtés, Milord! n'êtes-vous pas fâché de cet air? Et puis *Hom!* n'êtes-vous pas fâché d'un pareil mot? Et de ces regards encore? Et de quereller pour votre dîné?... Je vous proteste, Milord, que vous faites paroître l'un de nous deux tel qu'un enfant, qui jette sa beurrée de dépit, par quelque miserable caprice.

Ne vous absteniez-vous pas pour un moment, Madame!...



Je te prie, je te prie, (j'aurois tout autant aimé dire, mon *bonnête ami*) plus de ces airs-là; & je vous dis que je vous pardonnerai.

Mais, Madame, je ne puis, je ne veux pas...

Chut, chut; plus de ce ton-là, & si haut, comme si nous avions tous deux perdu nos oreilles... Si vous voulez que nous soyions amis, dites le... sur le champ... sinon je m'en vais... je m'en vais dans le moment, lui dis-je, en m'arrachant de lui, pour ainsi dire, résolue de monter dans ma chambre.

Ange, ou Démon, comment vous appelleraï-je? dit-il... Cependant, je reçois votre main, puisque vous me l'offrez. Mais pour l'amour de Dieu, Madame, soyons heureux! Il baïsa ma main, mais non pas aussi cordialement qu'il l'auroit dû; & Lord & Lady L. rentrèrent avec un air assez peu gracieux.

Je pris ma place à côté de mon cher mari, avec un air empressé, esperant de l'obliger par là... Il m'en fut obligé effectivement, & nous devons nous produire un autre jour, dont on n'est pas encore convenu tout-à-fait.

Ainsi commença, continua & finit, cet intrépide combat. Et qui sait, si avant que le jour soit absolument fixé, nous n'en aurons pas encore une douzaine? Quatre, cinq, six jours, c'est selon, font un long espace pour que des gens qui sont si souvent ensemble, puissent être toujours d'accord; l'un aimant à jouer, & l'autre n'aimant pas qu'on se joue de lui. Mais ces poings sur les côtés, & ces *Hom*, Harriet, me tiennent un peu au cœur; & l'homme ne paroît pas non plus tout-à-fait revenu. Il est bou-

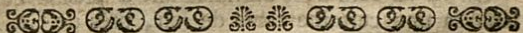
deur,

deur, & sombre, & ne jase pas comme il falloit auparavant, quand nous avions fait la paix.

Mais je lui chanterai une chanson demain : je ferai plaisir à cet honnête homme, si je puis. Mais réellement, il ne devoit pas avoir une femme d'une humeur aussi douce que

*Votre*

CHARLOTTE G.



LETTRE XXXVIII.

*Lady G. à Miss BYRON.*

Lundi, 8. Mai.

Nous avons eu, Milord & moi, encore un petit . . . refroidissement, l'appellerai-je ? Cela n'est pas venu jusqu'à une brouillerie. Les gens mariés auroient bien à faire, s'ils vouloient importuner leurs amis du recit de toutes leurs mesintelligences. Parlons un peu des autres à présent. Ne barbouillons pas toujours du papier sur notre sujet.

Nous venons d'apprendre que notre cousin Everard a ajouté une autre folle au nombre des foibles créatures qui deshonnorent notre sexe : le misérable ! Quelqu'un de qui il ne vouloit pas être connu, l'a vu avec elle, dans une promenade, en habit d'Officier de mer, & se cachant comme un voleur dans les allées les plus retirées. Quand il fera las de la pauvre malheureuse, il voudra se raccommoier avec nous, par des promesses

messes de repentir & d'amendement, comme il l'a fait déjà deux ou trois fois. Les débauchés sont non seulement odieux, mais ce sont encore de méprisables créatures. Vous en ferez d'autant plus convaincue, quand je vous aurai assuré sur la parole de gens qui le savent, que ce fort, notre cousin, est regardé parmi ses confrères libertins, & petits maîtres, comme un homme de la première considération!

On l'a vu aussi dans un habillement plus brillant, à une certaine table de jeu, près de Covent-Garden, où il ne se contentoit pas d'être spectateur oisif. Le Colonel Winwood, de qui nous tenons nos informations, a branlé la tête, sans faire d'autre réponse à quelques-unes de nos questions. Puisse-t-il souffrir, dis-je... le grand misérable!

Les préparatifs se font, tout si vite, à Windsor. Nous sommes tous invités. Dieu veuille que Miss Mansfield soit aussi heureuse étant Lady W. que nous concluons tous qu'elle la sera. Mais je n'ai jamais aimé les mariages entre de jeunes filles sages, & de vieux débauchés usés. Celles qui se laissent prendre par des colifichets, & par des titres, hazardent beaucoup. Pauvres créatures!... Mais quand c'est la convenance qui est le motif, quoique des filles étourdies en puissent penser, ce même motif continuera à les soutenir, au lieu qu'un amour satisfait s'évapore bientôt.

Beauchamp, qui connoit les Mansfields, est chargé par mon frère du soin de leurs procès pendant son absence. Il espère, dit-il, d'en rendre bon compte. L'indigne Intendant de  
 l'on-

l'oncle Calvert, qui vivoit sur le pied de mari avec la femme qu'il avoit fait prendre à son maître furanné dans un accès de délire, a fait des ouvertures d'accomodement, porté à cela par la mort de celui des enfans qui est né du vivant de Mr. Calvert, & par la santé incertaine de l'enfant posthume. On a obtenu la révision du procès avec les Keelings, & l'on attend beaucoup de cette révision en faveur des Mansfields, à cause de quelques nouvelles lumières qu'on a acquises sur cette affaire. Les Keelings paroissent effrayés, & se sont adressés à sir John Lambton, un voisin desintéressé, pour servir de médiateur. Les Mansfields feront dans si peu de tems nos parens, que je n'ai pas besoin d'excuses sur ce que je vous entretiens de leurs affaires.

Surement vous me grondez de ma bizarre conduite envers Lord G. Je le savois bien. Mais ne blâmez pas mon cœur; ma tête seule à tort.

\* \*

Encore quelques nouvelles informations sur ce miserable bêtire d'Everard. Je souhaitois qu'il souffrit de sa sottise; mais je ne souhaitois pas que ce fût autant qu'il paroît souffrir. Des filoux l'ont rongé jusqu'aux os: il se desespère, & se maudit lui-même. Sa créature, au lieu d'être, comme il s'y attendoit, une innocente campagnarde, s'est trouvée une maîtresse achevée dans tous les manèges de celles de sa sorte, & agissant par les inspirations secrètes d'un homme de qualité, qui voulant se débarasser d'elle, la soutient dans la poursuite qu'elle a commença

cée contre le pauvre Diable, pour l'exécution de leur traité. Il a été très-mortifié en apprenant que mon frère est dehors. Il veut implorer sa compassion & son secours. Le malheureux ! Il se vançoit à nous, quand nous attendions le retour de notre frère, qu'il l'entraîneroit dans les plaisirs de la ville ; & à présent il a besoin du secours de son cousin contre les pratiques de ces misérables avec qui il vouloit le lier.

Il paroît que plusieurs filoux l'avoient guetté depuis longtems comme un homme de fortune ; mais le voyant réfugié sous les ailes de mon frère, ils avoient quitté, pour un tems, leurs desseins contre lui, jusqu'à ce qu'il se jettât de lui-même dans leurs filets.

Le vaurien a été souvent libéral de promesses de mariage à de jeunes créatures plus innocentes que celle-ci ; & il trouve fort mauvais qu'on le poursuive pour un crime qu'il a si souvent commis impunément. Pouvez-vous avoir pitié de lui ? Je vous assure que je ne le puis. Un homme capable de trahir & de perdre une innocente fille qui l'aime, doit être abhorré par les hommes mêmes. Se feroit-il un scrupule de les trahir & de les perdre, s'il n'avoit peur des loix ?... Cependant il y a des femmes qui peuvent pardonner à ces misérables, & les fréquenter...

Ma tante Eléonor est arrivée : une bonne grosse réjouie : elle a choisi son appartement. Actuellement nous sommes prodigieusement civiles l'une avec l'autre ; mais déjà je soupçonne qu'elle aime plus Lord G. que je ne le voudrois. Peut-être que si l'on fait une ligue contre votre pauvre Charlotte, elle y entrera.

Croi-

Croirez-vous perdre votre tems en lissant encore quelques détails sur les gens qui dernièrement ont été attrapés entre S. Denys & Paris?

Sir Hargrave Pollexfen garde encore la chambre. On ne le croit pas hors de danger à cause d'une blessure intérieure, qui souvent lui fait rendre beaucoup de sang. Il est misérablement abbatu, & quand il reprend un peu de forces, son impatience fait craindre à ses amis pour sa tête. Mais en a-t-il assez pour donner des craintes de cette nature? Nous joignons souvent les termes de sot & de fou; mais je crois que des sots deviennent rarement fous.

Merceda est dans un état encore plus dangereux: outre ses meurtrissures, & une fracture au crane, il doit avoir une blessure à la cuisse qui dans le délire où l'avoit mis la fracture, n'a pas été bien pansée, & qui sans sa vaillante résistance contre le couteau, lui auroit fait un plus grand mal. On desespère de son rétablissement; & le pauvre malheureux fait sans cesse des vœux de pénitence, & de réformation, si on peut lui sauver la vie.

Bagenhall est celui qui avoit séduit, par des promesses de mariage, la fille d'un manufacturier d'Abbeville, & qui s'étoit enfui pour cela. Il fut atrapé à Douai par ceux qui le poursuivoient. Le Père irrité & les parens de la jeune fille ne voulurent s'appaifer que par l'accomplissement de sa promesse; ce qu'il a fait après une résistance infinie, déterminé sur-tout par les menaces du frère qui passe pour un homme de cœur & résolu; & qui fit un jour toucher au doigt à ce misérable une preuve qui l'effraya beaucoup.

coup. Bagenhall est à présent à Abbeville, vivant comme il peut avec sa nouvelle femme, maudissant sans doute en secret son malheureux destin. Il est obligé de paroître amoureux d'elle devant le Père & le frère, le premier étant aussi un homme verd, un gascon, qui se vante sans cesse de sa famille, se glorifiant d'un *de* qu'il a mis lui-même à son nom, & jaloux de l'indignité qu'on lui a fait: le brave frère est résolu d'accompagner Bagenhall en Angleterre, pour assurer à sa sœur de bons traitemens, & la voir reconnüe & visitée par tous les parens de Bagenhall. En voilà assez sur ces jolies gens.

Que Beauchamp est différent. Mais c'est lui faire injure que de penser à lui en même tems qu'à ces misérables. Il a certainement des vûes sur Emilie, mais il se conduit envers elle avec beaucoup de prudence. Cependant tout le monde, excepté elle, voit ses attentions. Elle n'a que son tuteur dans la tête, & d'autant plus qu'elle croit réellement qu'il est glorieux de l'aimer à cause de sa bonté. Tout le monde, dit-elle, a la même admiration qu'elle pour lui.

Madame Reeves ma chargé de vous apprendre que Miss Cléments, se trouvant par la mort de sa Mère & de sa tante, en possession d'une fortune honnête, est recherchée par un Cavalier d'York aisé lui-même, & qu'elle se prépare à aller demeurer là; mais qu'elle se propose de vous écrire avant que de partir, & de vous demander la faveur de lui écrire de tems en tems.

Je trouve que Miss Cléments est une bonne père de fille: mais je m'imaginois qu'elle étoit tout-à-fait dans le goût de celles qui n'ont pas  
be-

besoin de faire des vœux de vivre & de mourir tante Eléonor, ou Lady Gertrude, toutes trois de si bonnes ames! chastes, pieuses, franches. C'est une charmante situation quand une femme est arrivée à un certain point de perfection, où elle ne donne, & ne reçoit plus de tentation. Bonnes innocentes! Que j'ai de vénération pour elle, si ce n'est de l'amour! Elles seroient bien choquées, si je disois de la *pitié*... Je pense seulement à mes deux bonnes tantes, en écrivant ceci. Miss Cléments, comme vous savez, est une jeune fille, & je la considère beaucoup. On ne voudroit pas plaisanter sur les desagréments de la figure, & sur la simplicité des traits. Mais ne pensez-vous pas qu'elle est une de celles qui dans vingt ans d'ici pourroient se vanter de leur beauté du tems jadis.

Quel babil! Je crois que je devrois avoir honte de moi.

„ Cela est très-vrai, Charlotte.”

Oùï, Harriet, eh bien j'ai fini... Adieu!... Lord G. fera le sot encore, je crois; mais je suis préparée. Je voudrois qu'il eût la moitié autant de patience que moi.

„ Tenez-vous tranquille, Lord G. ! quel sot êtes-vous!...” Cet homme, ma chère, sous prétexte d'amitié, vient de me planter son nez dans l'œil. Sa tendresse n'est pas supportable; elle est pire que l'insolence. Comme mon œil pleure... Je puis l'assurer... mais je le dirai à lui, & non pas à vous... Adieu, encore une fois.

CHARLOTTE G.

L E T.

## LETTRE XXXIX.

Mr. LOWTHER à JOHN ARNOLD,

*Ecuyer, son beau-frère.*

Bologne, 16. Mai. N. S.

Je vous donnerai à présent, mon cher frère, un recit circonstancié de notre voyage court, mais fait en volant. Le 1. Mai, nous quitâmes de grand matin Paris, & nous arrivâmes à Lyon le 5. au soir.

Ne nous y étant reposé que quelques heures, nous partîmes pour Pont Beauvoisin, où nous arrivâmes le lendemain. Nous dûmes là adieu à la France, & nous nous trouvâmes dans la Savoie, également connuë par sa pauvreté, & par ses montagnes. C'étoit en effet un changement de scène total. Nous avions laissé derrière nous le printemps, qui animoit par sa verdure les arbres, & les haies sur notre route; les prairies étoient déjà émaillées de fleurs. Les habitans livrés à la gaieté, étoient occupés à arranger leurs limites, à élaguer leurs arbres, tailler leurs vignes, labourer leurs champs. Mais quand nous entrâmes en Savoie, la nature présentoit une face bien différente; & je dois avouër que je souffrois beaucoup du changement. Nous commençames à voir les montagnes de plus près, couvertes de glace & de neige, malgré la saison avancée; le froid hyver conservant encore son domaine. Quand nous arrivâmes à S. Jean de  
Mau-

Maurienne le 26. la neige sembloit nous vouloir disputer le passage; des vents furieux nous souffloient directement en face.

Accablé par les fatigues que j'avois essuyées, par le froid hors de saison, & dans un des plus tristes païs qui soit sous le ciel, couvert encore de neiges, & défiguré par des ouragans continuels, je me trouvai mal. Sir Charles s'intéressa beaucoup à mon indisposition augmentée encore par un grand abatement d'esprit. Il me servit en personne, & jamais homme n'eut un ami plus obligeant & plus tendre. Nous nous arrêtâmes là deux jours, au bout desquels, ma maladie venant principalement de fatigue, je fus en état de partir. A deux heures du matin, le 9. nous nous remîmes en route, par une nuit épaisse, & un froid affreux, quoique les vents fussent un peu apaisés, & atteignant le pied du Mont Cénis au point du jour, nous arrivâmes à Lanebourg, un pauvre petit village, si environné de hautes montagnes, qu'à peine est-il vu du soleil pendant trois mois en toute l'année. Tous les objets qui se présentent là, sont excessivement misérables. Les gens y ont généralement un teint olivâtre, & des goîtres si monstrueux, sur-tout les femmes, que cela les défigure entièrement.

C'est l'usage de démonter là les chaïses, pour les passer par dessus la montagne sur le dos des mulets, & de les remonter de l'autre côté; mais sir Charles aima mieux ne point perdre de tems; & laissant la chaïse au soin de l'aubergiste, il gagna le plutôt possible le haut de la montagne.

Voici comment nous fumes transportés: une  
for-

forte de civière, sur laquelle étoit placée une chaise à bras, dans laquelle le voyageur s'assied, étoit notre voiture. Un homme devant, un autre derrière portant cette machine ouverte, avec tant de légèreté, qu'ils sont toujours courant & sautant comme des bouquetins, de rocher en rocher, pendant quatre miles que dure cette montée. Si un voyageur n'étoit pas assuré d'avance que ces montagnards ont des pieds les plus sûrs qu'il y ait au monde, il seroit dans les appréhensions continuelles d'être renversé. Moi qui n'avois jamais fait ce voyage, je dois avouer que je n'étois pas si exempt de crainte dans cette occasion, que sir Charles, quoiqu'il m'eût décrit fort exactement toute chose. Quoique le ciel fût clair quand nous passâmes cette montagne, cependant un vent froid souffloit quantité de neige glacée contre notre visage; en sorte que c'étoit précisément comme si pendant tout le tems que nous montâmes, des gens eussent été occupés à nous piquer avec les éguilles les plus aigues. Aussi appellent-ils *Tormenta* le vent qui pousse cette neige piquante.

Une aventure qui par tout ailleurs auroit paru risible, me fit craindre qu'elle ne devint fatale à un de nos porteurs. J'avois abattu mon chapeau pour me garantir les yeux de ce déluge de neige glacée, & un coup de vent le fit rouler en bas des précipices. Je le tins pour perdu; & je m'occupois à attacher un mouchoir par dessus la cape de laine dont ces gens vous pourvoient, quand un des porteurs, (car ils sont toujours fix pour chaque chaise afin de se relever) entreprit de ravoir mon chapeau. Je croyois la chose

im-

impossible, & le passage praticable seulement à des oiseaux. Cependant je lui promis un écu de récompense, s'il le faisoit. Les sauts du plus habile danseur de corde ne sont pas comparables à ceux de ce hardi compère. Je le vis quelquefois sautant de rocher en rocher, d'autrefois roulant le long d'une pente couverte de neige, droite comme une quille, courant, s'élançant, en un mot il descendit comme un éclair au bord d'un torrent, où il trouva le chapeau. Il revint presque aussi vite, & nous parut aussi peu fatigué, que s'il ne nous avoit pas quitté.

Nous arrivâmes au sommet deux heures après être partis de Lanebourg; le soleil étant déjà à quelque distance au dessus de l'horizon. Là, d'une cabane, moitié enterrée dans la neige, fortirent quelques montagnards, avec deux pauvres traîneaux tirés par des mulets, pour nous passer à travers la Plaine du mont Cenis, qui a environ quatre milles de ce pais, jusqu'à la descente du côté de l'Italie. Les traîneaux n'étoient pas fort differens des civières que nous avions quitté: seulement les bois du brancard sont plats, & un peu recourbés par le bout, pour qu'ils ne s'attachent pas si fort dans la neige. Aux deux bouts de devant des brancards sont fichés deux bâtons, d'environ deux pieds & demi de long, pour servir de soutien à l'homme qui guide le mulet, & qui court sur la neige placé entre l'animal & le traîneau.

C'étoit un amusement de voir les deux hommes s'efforçant de se devancer l'un l'autre. Encouragés par la générosité de sir Charles, ils nous rendirent au bout de la Plaine en moins de deux



heures. L'homme qui marchoit, ou plutôt couroit, entre le traîneau & la mule, faisoit un vacarme continuel, halant, & battant avec le poing l'animal têtue, qui sans cela auroit marché fort lentement.

Au bout de cette Plaine nous trouvâmes une cabane comme celle du côté de Lanebourg. Là ils détachèrent les mules fumantes de sueur, pour les laisser reposer.

Alors commença la plus extraordinaire façon de voyager qu'il soit possible d'imaginer. La descente depuis le sommet jusqu'à un village nommé Novalesè, est de quatre miles d'Italie. Quand la neige a rempli les inégalités de la montagne, elle paroît en plusieurs endroits aussi unie & égale qu'un pain de sucre. Ils placent le traîneau sur le bord de cette rapide descente. Le guide s'assied entre les jambes du voyageur, qui est assis lui-même sur une chaise à bras: le guide a les jambes placées en dehors de deux bâtons fichés aux extrémités antérieures des brancards, & tenant ces bâtons dans la main; quand le traîneau a gagné la pente, il est emporté par son propre poids avec une vitesse surprenante. Mais comme les grands rochers irréguliers, qui sont sous la neige, forment de place en place des angles qui, si on ne les évitoit, feroient renverser le traîneau, le guide qui prévoit le danger, appuyant son pied fortement & adroitement sur la neige au bord du précipice, détourne la machine, par le moyen des bâtons dont j'ai parlé, & parvient ainsi en zig-zag au bas de la montagne. La vitesse est si prodigieuse, que nous expédiâmes ces quatre miles en moins

de cinq minutes. Arrivés à Novalesè, y aprenant que la neige étoit fort haute sur le chemin de Suse, & étant contens de notre façon de voyager, nous fîmes atteler des mulets à nos traîneaux, & nous arrivâmes ainsi aux portes de cette ville, qui est à sept miles du mont Cenis.

Nous vîmes en passant, le Fort imprenable de Brunette, dont la plus grande partie est taillée dans le rocher vif, & qui commande cet important passage.

Nous passâmes toute la nuit à Suse; & aiant acheté une fort bonne chaise de poste, nous allâmes à Turin, où nous dinâmes, & de là, sur le soir du 13. Mai, nous gagnâmes Parme par le chemin d'Alexandrie & de Plaisance, aiant à dessein évité la grande route par Milan pour épargner quelques heures.

Sir Charles me fit remarquer, quand nous fumes sur le sommet du mont Cenis, que si l'hyver n'avoit pas été extraordinairement long & rigoureux, nous aurions eu, au lieu de cette horrible neige, des fleurs naissant, pour ainsi dire, sous nos pas, de différentes espèces, qu'on trouve rarement ailleurs. Un des plus grands dangers, me dit-il, en passant cette montagne en hyver, vient des balles de neige, chassée par le vent du haut de la montagne, ou détachée par quelque autre accident: cette balle grossissant dans la descente, devient dans un instant si prodigieuse, qu'il n'y a presque aucun moyen d'éviter d'en être entraîné, hommes & bêtes, & d'y être suffoqué. Nous vîmes rouler une de ces balles, mais comme elle prit un autre chemin que le nôtre, nous n'en appréhendâmes aucun danger.

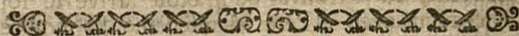
Nous trouvames à Parme l'Evêque de Nocera, & le Père Marefcotti qui nous attendoient : ils exprimèrent la joie la plus vive en voyant fir Charles Grandison, & me reçurent, à sa recommandation, avec une politesse, qui paroît leur être naturelle.

Je ne répéterai pas ce que j'ai déjà écrit sur cet excellent jeune homme. L'intrépidité, la bravoure, la prudence & la générosité, sont des parties visibles de son caractère. Il évite le danger avec soin, mais il ne le fait point pâlir. Pour l'humanité, la bienveillance, l'attention pour les autres, même pour ses domestiques, je n'ai jamais vu son pareil.

La reception que m'a faite l'illustre famille à laquelle il m'a présenté; le cas du malade, qui est fort triste; & la description de cette ville célèbre, & du beau país d'alentour, seront le sujet de ma première Lettre.

Assurez tous mes parens de ma bonne santé, & des vœux que je fais pour eux, & croyez moi, mon cher Arnold,

*Tout à vous, &c.*



LETTRE XL.

Sir CHARLES GRANDISON  
au Docteur BARTLET.

Bologne, Mercredi, 21. Mai.

Je vous avois dit, mon très-cher, & honoré ami, que je ne pourrois guères vous écri-

écrire avant que d'être arrivé dans cette ville. Mes fonctions d'exécuteur testamentaire m'ont retenu à Paris un jour de plus que je n'avois compté, mais j'ai mis tout en train comme je le souhaitois.

Monsieur Lowther a écrit à Mr. Arnold, un de ses parens à Londres, les détails de l'affaire extraordinaire dans laquelle nous nous trouvâmes engagés entre S. Denis, & Paris; & il le pria d'informer mes parens de notre arrivée dans cette capitale.

Nous avons été obligés de nous arrêter deux jours à S. Jean de Maurienne. Nous avions voyagé trop vite pour Mr. Lowther; & je m'attendois, comme cela arriva, à cause du retard extraordinaire de la saison, à trouver le passage du mont Cenis moins agréable qu'il ne l'est ordinairement au commencement de Mai.

L'Evêque m'avoit offert de venir à ma rencontre où je voudrois en deçà des monts: je lui écrivis de Lion, que j'espérois de le trouver à Parme environ le jour que j'eus le bonheur d'arriver au Palais du Comte de Belvédère dans cette ville, où je trouvai qu'il étoit arrivé le soir précédent avec le Père Marescotti. Ils montrèrent, aussi bien que le Comte, beaucoup de joie de me voir; & quand je leur présentai Mr. Lowther, en donnant à son habileté les louanges qu'elle mérite, & que je leur fis voir les consultations que j'apportoïis de Médecins distingués de mon païs, sur le cas de Mademoiselle Clémentine, ils invoquèrent les bénédictions du ciel sur nous deux, & ne souffrirent pas que je les interrompisse par mes questions pressées sur

la santé des deux plus chères personnes de leur famille ... Mal, très-mal! dit l'Évêque. Mais prenez quelques rafraichissemens, avant que nous venions aux détails.

Sur mes questions répétées, Jeronymo, le pauvre Jeronymo, dit l'Évêque, il vit, c'est tout ce qu'on en peut dire ... Votre vuë fera un restaurant pour lui. Clémentine est en route pour venir de Naples à Bologne. Vous avez souhaité de la trouver chez nous, & non pas à Naples: elle est foible; elle est obligée de voyager lentement. Elle restera à Urbino deux ou trois jours. Chère créature! Que n'a-t-elle pas souffert par la cruauté de sa cousine Laurana, aussi bien que par sa maladie! Le Général lui a montré, & lui montre toujours beaucoup d'indulgence. Il a épousé une femme d'un grand mérite, de qualité, & riche. Il a enfin consenti que nous fissions cette dernière épreuve; ma Mère, & depuis peu mon Père, aussi bien que moi, l'ayant fort à cœur. Sa femme n'a pas voulu qu'on lui refusât d'accompagner ma sœur, & mon frère, qui ne peut supporter son absence, fait le voyage avec elles. J'aurois souhaité qu'il restât à Naples. J'espère, cependant, qu'il sera aussi disposé que vous nous trouverez tous, à reconnoître la faveur de cette visite, & de la fatigue & de la peine que vous vous êtes donnée pour nous.

Pour la santé de corps de ma sœur, elle est fort empirée. Nous sommes presque sans espérance du côté de son esprit. Elle ne parle point; elle ne répond à aucune question. Camille est avec elle. Elle paroît ne se soucier que d'elle.

On

On lui a dit que le Général est marié; sa femme la careffe beaucoup; mais elle ne le remarque pas. Nous esperons qu'à son retour à Bologne, ma Mère pourra attirer son attention. Elle n'a jamais été si mal qu'elle oubliât son devoir envers Dieu, ou envers ses Père & Mère. Quelquefois Camille s'imagine qu'elle donne quelque attention à votre nom; mais alors elle tressaille comme d'effroi, regarde autour d'elle d'un air de terreur, & met son doigt sur sa bouche, comme si elle craignoit qu'on ne dit à sa cruelle cousine Laurana qu'elle vous a ouï nommer.

L'Evêque & le Père témoignèrent tous deux du regret de ce qu'on avoit refusé l'entrevüe si désirée. Ils étoient convaincus à présent, dirent-ils, que si on l'avoit accordée, & qu'on eût laissé Clémentine aux tendres soins de Mr. Beaumont, on en auroit pu esperer une heureuse issue; mais à présent, dit l'Evêque, ... il soupira, & se tut.

J'envoyai Saunders le lendemain matin, pour retenir un logement convenable à Bologne, pour Mr. Lowther, & pour moi.

L'après midi, nous partimes pour cette ville. Le Comte de Belvédère trouva l'occasion de m'apprendre que sa passion pour Clémentine n'étoit point rallentie, & qu'il avoit fait depuis peu des ouvertures pour l'épouser malgré sa maladie; aiant ouï dire à des personnes capables, que la maladie n'étant point héréditaire, mais étant simplement un dérangement accidentel, elle pourroit se guérir avec le tems. Il nous accompagna environ jusqu'à moitié chemin; & en nous fé-



parant, souvenez-vous, me dit-il tout bas, Chevalier, que Clémentine est l'ame de mon esperance: je ne puis renoncer à cette esperance. Je n'aurai jamais d'autre Epouse.

Je l'écoutai en silence: j'admirois la force de son attachement: j'avois compassion de lui. Il me dit qu'il m'en diroit davantage à Bologne.

Nous y arrivâmes le 15. Saunders m'avoit retenu mon premier appartement.

Notre conversation dans la route roula particulièrement sur le cas du Seigneur Jeronymo. L'Evêque & le Père étoient extrêmement charmés de l'habileté, fondée sur la pratique, qui paroissoit dans tout ce que Mr. Lowther disoit sur ce sujet; & l'Evêque déclara, que quel que fût l'événement, son voyage en Italie seroit l'affaire la plus lucrative qu'il eût jamais entreprise. Mr. Lowther répliqua que, comme il n'étoit ni dans le besoin, ni basement intéressé, & qu'il avoit sujet d'être pleinement satisfait des avantages que je lui avois assuré, il ne prendroit pas en bonne part qu'on lui offrit quelque autre récompense.

Pensez, mon cher Docteur Bartlet, quelle émotion je dus éprouver en entrant encore une fois dans le Palais Porretta.

Je courus à mon Jeronymo, qui étoit instruit de mon arrivée. Au moment où il m'aperçut, m'est-il donc permis, s'écria-t-il, de voir encore une fois mon ami, mon Grandison? Que j'embrasse le plus chéri des hommes. A présent, à présent, j'ai assez vécu. Il releva sa tête sur son coussin, & me contemplot, son visage brillant de plaisir, en dépit de ses souffrances.

L'Evê-

L'Evêque entra: il n'avoit pu être présent à notre première entrevue.

Monsieur, lui dit Jeronymo, chargez-vous de faire traiter mon cher ami, par toute notre famille, avec la reconnoissance & le respect que mérite sa bonté. Il me semble que je suis plus à mon aise, & plus heureux dans ce moment, que je ne l'ai été depuis que je ne l'ai vu: il nomma le tems qui s'étoit écoulé dès lors, jusqu'au jour, & à l'heure même du jour.

Le Marquis & la Marquise aiant fait témoigner le plaisir qu'ils auroient de me voir, l'Evêque me conduisit auprès d'eux. Le Marquis me reçut avec bonté; la Marquise comme un fils longtems absent. J'avois toujours été, dit-elle, un quatrième fils à ses yeux; & à présent, qu'elle aprenoit que j'avois amené un Chirurgien expérimenté, & les avis de Médecins distingués dans mon país, les obligations que j'avois imposé à toute leur famille, quel que pût être le succès, étoient au dessus de toute reconnoissance.

Je demandai la permission de leur présenter Mr. Lowther. Ils le reçurent avec une grande politesse, & lui recommandèrent leur Jeronymo. Une reception si polie gagna entièrement le cœur honnête de Mr. Lowther. Jamais, me dit-il ensuite, il n'avoit vu tant de plaisir & tant de peine sur un même visage, que sur celui de cette Dame; & une mélancolie si profonde, que sur celui du Marquis.

Mr. Lowther est un homme d'esprit, & modeste: je l'ai trouvé plein de piété dans toutes les occasions: il a un cœur également ferme &



sensible. Il a le cœur & la main que demande une profession la plus utile, & la plus certaine dans l'art de guérir. Il est homme de sens, & éclairé au delà de sa profession, & parlant fort bien.

Les deux Chirugiens qui traitent à présent Jeronimo, font de ce país. On les fit venir : à la priere de la famille, je leur présentai Mr. Lowther : après le leur avoir dépeint comme un homme également modeste, habile, & expérimenté, je leur dis qu'il avoit quitté la pratique, & ne cherchoit plus ni la reputation ni la fortune.

Ils l'informèrent du cas, & de leur méthode dans le traitement. Mr. Lowther assista le même soir au pansément. Jeronimo voulut que j'y fusse présent. Mr. Lowther leur proposa quelque changement dans leur méthode, mais d'une manière si aisée & si douce, comme ne doutant pas que ce ne fût leur dessein quand l'état des plaies admettroit ce traitement, qu'ils se rangèrent d'abord à son avis. Il s'étoit amassé beaucoup de matière, par les mauvaises méthodes qu'on avoit suivies; & il proposa, si le patient étoit assez fort pour le soutenir, de faire une ouverture au dessous de la principale plaie pour faire écouler la matière. Il les engagea aussi à renoncer aux grandes tentes, dont ils se servoient, à la grande douleur du patient, pour étendre les plaies, sous prétexte de les tenir ouvertes, & de faciliter l'écoulement des matières.

Que je vous donne à présent, mon cher ami, une courte histoire du cas de mon Jeronimo, & des circonstances qui l'ont accompagné, par où vous jugerez des difficultés, & pourquoi un  
fi

si long tems s'est passé sans que la cure fût achevée, ou que le patient cedât à la commune destinée.

Dans les maux longs, les patients, ou leurs amis, sont quelquefois trop prompts à blâmer leurs Médecins, & à prêter l'oreille à de nouveaux venus. Dans ce malheureux cas, on avoit changé plusieurs fois de Chirurgiens. Il paroît que le Seigneur Jeronymo avoit été traité malhabilement par le jeune Chirurgien de Cremona, que l'on prit le premier. Il négligea la plaie la plus dangereuse; & quand il y fit attention, il la traita mal, faute d'expérience. Il fut donc renvoyé avec raison.

L'infortuné avoit d'abord trois plaies: une à la poitrine, qui étoit guérie depuis quelque tems; une autre à l'épaule, qu'ayant fermée trop tôt, à cause de son impatience, on fut obligé de rouvrir: la troisième qui est la plus dangereuse, est à la hanche.

On prit d'abord un Chirurgien de cette ville, & un autre de Padouë. La cure n'avançant pas, on fit venir de Paris un Chirurgien distingué.

Mr. Lowther m'a dit que la méthode de ce François étoit de beaucoup la meilleure; mais qu'il avoit trop entrepris, puisque dès le commencement, il ne pouvoit y avoir aucune espérance, vu la nature de la plaie de la hanche, que le malade pût jamais marcher sans béquilles; & les deux autres Chirurgiens étoient de cet avis: mais le François faisoit si fort l'important qu'il ne voulut, ni s'unir avec les autres, ni leur rendre raison de ce qu'il faisoit, les regardant simplement comme ses aides. Ils ne purent souffrir

Q 6 long-

longtems ce traitement, & lui cedèrent la place, étant entièrement rebutés.

Que le point d'honneur est cruel, entre des gens de cette profession, dans des cas difficiles & dangereux!

Les Chirurgiens employés à présent, ne furent apellés, quand les deux autres se furent retirés, que par la permission du François, qui se faisant valoir pour avoir travaillé dans l'hôtel des invalides à Paris, les regardoit comme des gens qui n'avoient que la simple théorie, & les traitoit avec aussi peu de cérémonie que les autres, desorte qu'enfin à cause de leurs fréquens différens, il devint nécessaire de quitter, lui ou eux, sa vanité: quand il s'aperçut qu'on mettoit la chose en question, il ne laissa pas à la famille la liberté du choix. Il demanda de se retirer; & on le lui accorda.

Sur ce qu'il dit en partant, au desavantage des deux autres, le Seigneur Jeronymo se défia de leur habileté; & instruit de cette défiance, dès que je sus que je serois bien venu moi-même, j'engageai Mr. Lowther à m'accompagner.

Toute la crainte de Mr. Lowther, c'est que le Seigneur Jeronymo n'ait languis trop longtems entre les mains de ses différens Chirurgiens, & que sa foiblesse ne lui permette pas de soutenir les procedés nécessaires. Il croit cependant qu'il faut l'assujettir à une étroite diète, & lui refuser le vin, & toute liqueur fermentée, ce qu'on lui avoit accordé jusqu'ici, contre l'avis de ses Chirurgiens, qui avoient eu trop de complaisance pour son goût.

On lui fit hier une opération assez cruelle à l'épau-

l'épau. Les Chirurgiens Italiens prièrent Mr. Lowther de la faire lui-même: ils louèrent tous deux sa dextérité; & le Seigneur Jeronymo benit la légèreté de sa main.

A la prière de Mr. Lowther, on consulta hier un Médecin, qui conseilla quelques apéritifs doux, autant que les forces du malade pourroient les supporter; & des balsamiques pour adoucir le sang & les humeurs.

Mr. Lowther vient de me dire, que la faute des Chirurgiens qui le traitent à présent, a été le manque, non d'habileté, mais de courage, & trop de complaisance pour leur malade; ce qui, de leur propre aveu, leur a fait négliger plusieurs occasions qui s'étoient présentés d'aider la nature. En un mot, Monsieur, m'a-t-il dit, votre ami connoit trop son mal pour se laisser gouverner, & trop peu pour qu'il puisse diriger ce qu'il y a à faire, sur-tout les symptômes aiant dû changer souvent.

Mr. Lowther ne doute pas, dit-il, qu'il ne convainque bientôt Jeronymo qu'il mérite sa confiance; & alors il l'exigera absolument: par là non seulement il donnera du poids à ses propres efforts pour son soulagement, mais encore il délivrera les deux Chirurgiens des embarras qui leur ont souvent donné de la défiance quand la résolution étoit nécessaire.

En attendant, le Marquis, la Marquise, l'Evêque & le Père Marescotti sont charmés de Mr. Lowther. Ils veulent se flatter, disent-ils, de l'espérance de voir leur Jeronymo rétabli; espérance que Mr. Lowther cependant n'encourage pas, de peur qu'elle ne se trouve trompée. Je-

ronymo avouë lui-même qu'il a beaucoup meilleur courage; & nous savons tous quel pouvoir l'esprit a sur le corps.

Voilà, mon cher ami, une idée générale du cas de Jeronymo, comme me l'a représenté Mr. Lowther.

La famille lui a fait accepter un appartement joignant celui du malade: Jeronymo dit, qu'à présent qu'il a un ami aussi habile auprès de lui, il ira se reposer avec confiance, & le repos est de la plus haute conséquence pour lui.

Quel bonheur pour moi, Docteur Bartlet, si je puis être un humble instrument dans la main de la providence pour la guérison de ce cher frère; & si son rétablissement pouvoit frayer les voies à celui de sa sœur; tous deux s'aimant si tendrement, qu'on est plus disposé à attribuer la maladie de celle-ci au malheur & au danger de son frère, qu'à aucune autre cause! Mais qu'il est de bonne heure encore pour me laisser aller aux esperances que m'inspirent l'amour & la compassion pour des personnes d'un si grand mérite!

Chacun attend à présent avec impatience Mademoiselle Clémentine. Elle est à Urbino, avec le Général & son épouse. L'esprit hautain de ce frère ne peut soutenir l'idée qu'elle me verra, ou que ma visite soit regardée comme si importante pour elle.

La Marquise me l'a fait entendre dans une conversation que je viens d'avoir avec elle; & elle m'a supplié de me modérer, si ses hautes idées de l'honneur du sexe & de sa famille, lui faisoient oublier sa politesse ordinaire.

Je

Je vous donnerai, mon cher ami, les détails de cette conversation.

Elle commença par me dire, que pour elle, qui avoit une fois douté qu'à peine aucun particulier fût digne de sa chère fille, elle ne pensoit pas qu'elle fût digne de moi, quand même elle recouvreroit la raison.

Je ne pouvois pas ne pas deviner le sens de ce grand compliment. Quelle réponse y pouvois-je faire qui n'eût paru froide, ou intéressée, & comme si j'envifageois une récompense, que quelques-uns encore de la famille regardent comme trop considérable ? Mais connoissant mes motifs, je ne pouvois être mécontent d'une Dame, qui n'étoit pas en liberté d'agir à cet égard comme elle l'auroit souhaité.

Je lui dis seulement, & c'étoit la vérité, que le malheur de cette illustre personne me l'avoit rendue plus chère que la plus brillante fortune n'auroit pu le faire.

Je puis, mon bon Chevalier, me dit-elle, vous parler à cœur ouvert. Nous sommes indécis sur tout. Nous ne savons ni que proposer, ni qu'accorder. Votre voyage, entrepris à la première proposition que quelques-uns de nous seulement vous en avons faite, la chère créature continuant à être mal ; la possession où vous êtes d'un bien considérable, vous occupant à faire du bien dans votre pais, (vous pouvez penser que nous faisions toutes les occasions de nous informer d'un homme qui a été si près de nous appartenir) la plus brillante fortune de l'Italie, Olivia, quoiqu'elle ne soit pas une Clémentine, s'offrant à vous, (nous savons qu'elle

est

est allée en Angleterre, & vous avouez qu'elle y est) que d'obligations ne vous avons - nous pas!... Que pouvons-nous déterminer? Que pouvons-nous souhaiter?

La providence, & vous, Madame, dirigez toutes mes démarches. Le Marquis & vous, pouvez disposer de moi. La même incertitude, les mêmes malheureuses circonstances subsistant, ne me laissent pas le *pouvoir*, ni par cette raison la *pensée*, de rien déterminer. Le rétablissement de Mademoiselle Clémentine, & de son frère, sans aucune vue d'intérêt pour moi, fixé à présent tous les souhaits de mon cœur.

Permettez moi de vous demander, dit la Marquise, (c'est pour ma satisfaction particulière) si un événement aussi heureux arrivoit par rapport à Clémentine, pourriez-vous, voudriez-vous vous regarder comme lié par vos premières offres?

Quand je fis ces offres, Madame, la situation de votre côté étoit la même qu'à présent: Mademoiselle Clémentine étoit déjà malade: ma fortune à la vérité est beaucoup plus considérable: elle l'est en effet autant que je le souhaite. Je déclarai alors que si vous vouliez me donner Clémentine, sans insister sur un article dur & indispensable, je renoncerois à sa fortune, & m'en fierois à la bonté de mon Père. L'héritage du bien de mes ancêtres me changeroit-il?... Non, Madame: Je n'ai encore jamais fait d'offre, dont je me sois écarté, les circonstances restant les mêmes. Si le Marquis, & vous, & Clémentine, voulez vous relâcher sur l'article de la résidence, je m'en croirois redevable à votre bonté; mais je n'en ferois point une condition. Je

Je vous ai dit, repliqua-t-elle, que je vous ai fait cette question pour ma satisfaction particulière; & je vous ai dit vrai. Je ne vous tromperai, ni ne vous abuserai jamais. Toutes les fois que je vous parlerai, ce sera comme si, même dans ce qui regarde vos propres intérêts, je parlois à un tiers; & je ne douterai pas que vous n'avez la générosité de donner vos sentimens comme tel, fût-ce contre vous-même.

Puisse-je, Madame, me conduire d'une façon digne de votre estime!... Je me regarde moi-même comme lié, vous & les vôtres comme libres.

Quel plaisir, mon cher Docteur, pour le cœur fier de votre ami, que je puisse parler ainsi!... Si j'avois cherché, en suivant ma propre inclination, à engager le cœur de l'admirable Miss Byron, comme j'aurois pu y travailler avec honneur, si je n'avois pas été si profondément pénétré des maux de cette illustre famille, & du malheureux état de leur Clémentine; j'aurois pu m'engager, & avec moi la plus aimable des femmes, dans des difficultés qui auroient rendu un cœur comme le mien encore plus malheureux qu'il ne l'est.

Apprenez moi, cher Docteur, que Miss Byron est heureuse. Je me réjouis, quelle que puisse être ma destinée, de ne l'avoir pas embarrassée dans les incertitudes de mon sort. La Comtesse de D. est une digne femme; le Comte son fils est un excellent jeune homme: Miss Byron mérite une telle Mère, la Comtesse une telle fille. Que son bonheur m'est cher, qu'il est important au mien! Vous connoissez votre Grandison, mon bon Docteur Bartlet. J'ai osé

lui

lui demander son amitié ; je n'ai osé souhaiter d'avoir une correspondance avec elle. Je me réjouis pour l'amour d'elle , de n'avoir pas osé fier mon cœur à cette proposition. Que de difficultés, mon cher ami, j'ai eu à essuyer!... Dieu soit loué, que je n'ai rien à me reprocher à moi-même à l'égard de ces deux incomparables filles. Je suis persuadé que notre prudence, si nous ne nous jettons pas témérairement dans le danger, si nous voulons nous en servir, & recourir à l'assistance convenable, est généralement proportionnée à nos épreuves.

Je questionnai la Marquisé sur M<sup>re</sup>. Sforza, & sur sa fille Laurana, & lui demandai si elles étoient à Milan.

Vous avez appris sans doute, me répondit-elle, le cruel traitement que ma pauvre enfant a essuyé de la part de sa cousine. Madame Sforza la soutient en cela. Nous sommes très-mal ensemble par cette raison. Elles sont toutes deux à Milan. Le Général a juré de ne plus les voir, s'il peut l'éviter. L'Évêque, seulement comme Chrétien, peut leur pardonner. Vous savez, Chevalier, pour quelle raison nous ne pouvons consentir que Clémentine prenne le voile.

Je ne me suis pas informé, Madame, des raisons particulières; mais j'ai toujours ouï dire que c'étoit des raisons de famille, fondées sur les dernières volontés d'un de ses Grand-Pères.

Notre fille, Monsieur, a des droits sur une terre considérable qui joint nos domaines. Elle a été acquise pour elle par ses deux Grand-Pères, qui travailloient à l'envi l'un de l'autre à lui

lui marquer leur amour par des effets solides. L'un d'eux, mon Père, fut amoureux dans sa jeunesse d'une jeune Dame d'un grand mérite, & l'on croyoit qu'elle l'aimoit, mais dans un accès de haute dévotion, quand tout étoit réglé entre eux & entre leurs parens, elle se jetta dans un couvent; & aiant soutenu avec fermeté le noviciat, elle prit le voile; mais elle s'en repentit ensuite, & voulut bien qu'on sût qu'elle étoit malheureuse. Cela inspira à mon Père une prévention contre la vie religieuse, quoiqu'il fût d'ailleurs zélé catholique; & Clémentine aiant toujours eu l'esprit tourné au sérieux, pour la détourner d'embrasser ce genre de vie, ses deux Grand-Pères souhaitant d'ailleurs d'affermir leur maison par des alliances, inserèrent dans leur Testament une clause qui rend réversible à Laurana & à ses descendans, les biens destinés pour Clémentine, si elle venoit à prendre le voile; Laurana devant entrer en possession du jour que Clémentine feroit profession. Mais si Clémentine se marie, Laurana ne doit avoir qu'un legs assez considerable, pour être dédommée en partie. Car au cas que Clémentine n'eût point d'enfans, les biens doivent revenir à notre fils aîné, qui cependant a toujours souhaité généreusement de voir sa sœur mariée.

Ses deux Grand-Pères étoient fort riches. Notre fils Giacomo, à la mort de mon Père, entra, par son Testament, en possession d'une terre considerable dans le Royaume de Naples, qui est depuis plusieurs siècles dans ma famille: il est doux, & il fera en possession d'une très-grande fortune. Notre second fils a de grandes per-

perspectives devant lui, dans l'Eglise; mais vous savez qu'il ne peut se marier. Le pauvre Jeronymo! Nous n'avions pas, avant son accident, grande esperance de soutenir notre famille par son moyen. Hélas, comme vous ne le savez que trop, vous qui avez pris tant de peines si généreuses pour le rapeller à lui-même, avant que nous en fussions informés, avec de grandes qualités, il avoit pris des idées trop libres dans la mauvaise compagnie, & il faisoit profession de mépriser le mariage. Ses deux Grand-Pères le favoient, & en gémissoit, car Jeronymo & Clémentine étoient également leurs favoris. Ils ont fait de grands legs à lui, & à l'Evêque.

Nous n'avons soupçonné que tout récemment, que Laurana étoit éperduëment amoureuse du Comte de Belvédère, & que sa Mère & elle avoient dessein d'engager notre pauvre enfant à entrer dans un Couvent, pour que Laurana pût jouir de son bien, qui seroit à ce qu'ils esperoient un motif au Comte pour l'épouser. Cruelle Laurana! cruelle Madame Sforza! Tant d'amour qu'elles prétendoient avoir pour notre enfant, & qu'elles avoient, je crois, jusqu'à ce que la tentation fortifiée par le pouvoir, devint trop forte pour elles. Malheureux jour auquel nous la mimes entre leurs mains!

Outre ces biens légués à Clémentine, nous pouvons faire beaucoup pour elle. Peu de familles Italiennes sont aussi riches que la nôtre. Ses frères oublient leurs intérêts, quand ils sont en concurrence avec les siens. Elle est aussi généreuse qu'eux. Nos quatre enfans n'ont jamais sçu ce que c'étoit que contestation, que pour

ce-

ceder quelque avantage à un autre. Cette enfant, cette bonne enfant, a toujours été les délices de nous tous, de même que de notre frère le Comte de Porretta. Quelle joie ne nous donneroit pas son rétablissement & son mariage!... Chère créature! nous avons cru quelquefois qu'elle aimoit plus la vie retirée, parce que c'étoit celle que nous souhaitions qu'elle n'embrassât pas; mais Clémentine peut-elle être contredisante? Non assurément. Cependant ç'a toujours été la vie qu'elle préféreroit, malgré les souhaits de ses Grand-Pères.

Vous étonnerez -vous, à présent, Chevalier, que ni nos fils, ni nous ne puissions consentir que Clémentine prenne le voile? Reconnaissons-nous ainsi Laurana de sa cruauté? Surtout à présent que nous soupçonnons les motifs de sa barbarie? Aurois-je pu croire que ma sœur Sforza... Mais que ne peuvent pas l'amour & l'avarice, réunis pour la même fin, l'un dans le sein de la Mère, l'autre dans celui de la fille? Hélas! Hélas! elles ont, entre elles deux, brisé le cœur de ma Clémentine. Le nom même de Laurana lui donne de l'effroi... tant elle est sensible. Mais, Monsieur, sa sensibilité ne paroît que quand on la traite durement. Elle a été trop accoutumée à des traitemens tendres, pour qu'ils puissent lui paroître nouveaux.

Je crains, mon cher Docteur, & cependant je suis impatient, de voir cette infortunée. Je voudrois que le Général ne l'accompagnât pas. Je crains d'avoir besoin de modération, s'il n'en a pas. Mon cœur, quand il me dit que je n'ai pas mérité de mauvais traitemens, sur-tout de la part de mes égaux

égaux ou de mes supérieurs, me défend de les endurer. J'ai honte de vous avouer, mon respectable ami, cette fierté de cœur, que j'aurois dû dompter depuis longtems, sachant que c'est mon défaut.

Mes complimens à tous ceux que j'aime. Mr. & M<sup>rs</sup>. Reeves sont du nombre.

J'espère que Charlotte est heureuse. Si elle ne l'est pas, il faut que ce soit sa faute. Dites lui que mon amour pour mes deux sœurs étant égal, je ne permettrai pas qu'elle me donne lieu d'appeller Lady L. ma meilleure sœur.

Mademoiselle Olivia me cause de la peine. Je suis honteux, mon cher Docteur Bartlet, qu'une femme de ce rang, & qui a de si grandes qualités, se mette elle-même dans l'obligation à la compassion d'un homme qui ne peut avoir pour elle que de la pitié. Quand une femme renonce à cette délicatesse, qui est la pierre de touche, & le rempart pour ainsi dire de la modestie, ... la modestie elle-même est bientôt à la merci d'un ennemi.

Dites à mon Emilie que je ne la perds jamais de vue, & que parmi les autres excellens exemples qu'elle a sous les yeux, elle doit toujours avoir celui de Miss Byron présent à l'esprit.

Lord L. & Lord G. ont tout mon amour fraternel.

Je n'écrirai pas à présent à mon Beauchamp. En vous écrivant, je lui écris.

Vous connoissez mon cœur: si dans cette Lettre, ou dans celles que j'écrirai à l'avenir, il m'échappoit quelque chose qui vous parût pouvoir faire de la peine à quelqu'un de ceux que j'aime

ou

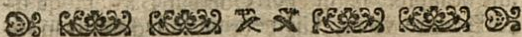
Où que j'honore, je compte sur votre discrétion.

Je serai bien aisé que vous vous mettiez à même de m'informer de l'état où sont sir Hargrave, & ses amis. Ils étoient fort mal à Paris; & on les croyoit trop brisés pour pouvoir être transportés de quelque tems en Angleterre. Des hommes! des Anglois! se deshonorer ainsi eux-mêmes, & leur país!... Je suis en peine pour eux.

J'attens de grands paquets par le premier courrier. L'Angleterre qui m'a toujours été chère, ne l'a jamais été la moitié autant qu'à présent à

*Votre éternellement dévoué.*

GRANDISON.



LETTRE XLII.

Sir CHARLES GRANDISON

au Docteur BARTLET.

Bologne, 22. Mai.

L'Evêque partit hier pour Urbino, pour s'informer par lui-même de la santé de sa sœur, & peut-être pour disposer le Général à se conduire envers moi avec modération, & politesse. Si je croyois que ce bon Prélat crût cela nécessaire, cela piqueroit bien mon orgueil.

Le Comte de Belvedere arriva hier ici. Sa première affaire fut de me voir. Il m'apprit, mais en confidence, qu'on lui avoit déjà fait des propositions de mariage avec Laurana, à quoi il avoit répondu que son cœur étoit engagé, quoi que sans esperance, & que jamais il ne pourroit pen-

penſer à quelque autre femme qu'à Mademoiſelle Clémentine.

Il ne s'étoit pas fait un ſcrupule, dit-il, de faire une réponſe ſi courte, parce qu'il avoit appris avec quelle cruauté la plus digne des femmes de toute l'Italie avoit été traitée par celles d'où venoient les propoſitions, & quels avoient été leurs motifs.

Vous voyez, Chevalier, dit-il, que je ſuis ſans réſerve avec vous. Vous m'obligerez ſi vous voulez m'apprendre ce que vous vous propoſez par raport à vous, dans les circonſtances préſentes ... Mais, premièrement je ſerois bien aïſé d'apprendre de votre bouche ce qui s'eſt paſſé entre vous, Clémentine & la famille avant votre dernier départ de l'Italie. J'en ai ouï le recit de leur part.

Je lui en fis une relation fidèle. Il en fut content. Précifément comme on me l'a repréſenté, dit-il. Si Clémentine & vous étiez de la même religion, il ne pourroit y avoir d'eſpérance pour aucun autre. J'adore ſa piété, & ſon attachement à ſa religion; & je n'ai pas l'ame ſi étroite que je ne puiſſe vous admirer pour votre attachement à la vôtre. Comme ſa maladie eſt accidentelle, je ne ſaurois penſer à une autre femme, ſi je pouvois me flatter qu'elle ne ſeroit pas malheureuſe avec moi, ſi elle ſe rétablit ... Mais dites moi à préſent; je ſouhaite ardemment de le ſavoir, êtes-vous venu ici, (je ſai que vous avez été invité,) dans l'attente de l'épouſer, au cas qu'elle ſe rétabliffe.

Je lui répondis comme à la Marquiſe.

Il parut aussi content de moi que je le suis de lui; il est retourné à Parme.

*Vendredi, 23.*

L'Evêque est de retour. Mademoiselle Clémentine a été fort mal. Elle a eu de la fièvre... Qu'elle a été tourmentée! Il m'a dit que le Général & sa femme, aussi bien que le Comte de Porretta, se reconnoissent eux-mêmes, & toute leur famille redevables de la peine que j'ai prise pour rendre service à leur Jeronymo.

La fièvre aiant quitté Clémentine, elle se mettra en route dans un ou deux jours. Le Comte & le Seigneur Sebastiano, avec le Général & sa femme, l'accompagneront. Je suis impatient de la voir. Cependant que cette vue fera affligeante! L'Evêque dit qu'elle est la peinture du silence & du malheur. Cependant, quoique fort amaigrie, c'est encore elle. On lui a dit que Jeronymo étoit mieux. Votre cher Jeronymo, lui dit le Général. Cette tendre Echo répéta... Jeronymo... & se tut.

Ils proposèrent ensuite de me nommer devant elle. Ils le firent. Elle regarda tout autour d'elle, comme pour voir s'il y avoit quelqu'un: on nomma par occasion, sa fille de chambre Laura; elle tressaillit, & jeta ses bras autour de Camille faisie d'effroi, aiant l'air égaré. Camille ne doute pas qu'entendant le nom de Laura, elle n'eût cru que Laurana étoit près.

Que ne doit-elle pas avoir souffert de sa barbarie!... Chère innocente! Elle qui même dans ses rêveries ne pensoit qu'au bien de l'ame de celui qu'elle avoit honoré de son attention!...

Tom. IV.

R

El-

Elle qui suportoit les offenses sans ressentiment, & qui n'employa que la douceur pour calmer la violence à laquelle elle n'avoit pas donné le moindre sujet!

S'étant retirée avec Camille, elle lui parla. L'Evêque m'a raportée le Dialogue suivant, tel qu'il le tient de Camille.

Ne m'ont-ils pas nommé le Chevalier Grandison? dit-elle.

Où, Madame.

Voyez, voyez! dit-elle, avant que je le nomme encore une fois, si ma cruelle cousine n'écoute point à la porte.

Votre cruelle cousine, Madame, est à plusieurs milles de distance.

Elle peut entendre ce que je dis, malgré cela.

Ma chère maîtresse, elle ne peut nous entendre. Jamais elle n'approchera de vous.

Vous le dites.

Vous ai-je jamais trompée, Madame?

Je ne puis m'en ressouvenir: j'ai perdu la mémoire; entièrement perdu, Camille.

Elle regarda alors fixement Camille, & fit un cri.

Qu'avez-vous, ma très-chère maîtresse?

Elle se remit... Ah ma Camille! est-ce vous? J'ai cru à vos yeux que vous étiez devenue Laurana... Ne me regardez jamais comme cela!

Camille n'avoit rien senti de particulier dans son regard.

Vous me faites encore voyager, Camille: mais comment sai-je, si on ne me mène point à ma cruelle cousine?

Vous

Vous allez au palais de votre Père à Bologne,  
Madame.

Ma Mère y est-elle?

Où, Madame.

Qui y a-t-il d'autre?

Le Chevalier, Madame.

Quel Chevalier?

Grandison.

Cela est impossible. N'est-il pas dans sa fière  
Angleterre?

Il est venu, Madame.

Pourquoi?

Avec un habile Chirurgien Anglois, dans l'es-  
perance de guérir le Seigneur Jeronymo...

Pauvre Jeronymo!

Et pour vous voir, Madame.

Flatteuse! Combien de centaines de fois ne  
m'a-t-on pas dit cela?

Voudriez-vous le voir, Madame?

Voir qui?

Le Chevalier Grandison.

Je l'aurois voulu une fois; elle soupira.

Et non pas à présent, Madame?

Non. J'ai perdu tout ce que j'avois à lui  
dire. Cependant je voudrois qu'on m'eût per-  
mis d'aller dans cette Angleterre. Nous autres,  
pauvres femmes, on ne nous laisse aller nulle  
part; pendant que les hommes...

Elle s'arrêta là; & Camille ne put lui faire  
dire un mot de plus.

L'Evêque se faisoit un plaisir de répéter ces  
détails, parce que depuis longtems elle n'avoit  
pas parlé autant, & si sensément.

*Vendredi soir.*

Je passe plus de la moitié de mon tems auprès de Jeronymo; mais, à différentes reprises, afin de ne le pas fatiguer. Les Chirugiens Italiens & Mr. Lowther s'accordent heureusement dans toutes leurs mesures. Ils l'applaudissent quand il n'y est pas, il parle avantageusement d'eux en leur absence. Ces bons offices mutuels, dont ils sont instruits respectivement, les unissent. Le malade déclare que depuis plusieurs mois, il n'a pas été aussi à son aise qu'à présent. Chacun en attribue une bonne partie au plaisir que lui font mes fréquentes visites. On se propose de faire demain une ouverture au dessous de la plaie la plus fâcheuse. Mr. Lowther dit qu'il ne nous flattera pas, jusqu'à ce qu'il ait vu le succès de cette opération.

Le Marquis & la Marquise sont obligeans pour moi au delà de toute expression. J'eus hier une visite de tous les deux, à l'occasion d'une incommodité qui me fit garder la chambre, causée je crois par l'agitation de mes esprits; par la fatigue; par mes appréhensions pour Jeronymo; ma douleur pour Clémentine; & par mes trop grandes inquiétudes pour les chers amis que j'ai laissés en Angleterre.

Vous savez, Docteur Bartlet, que j'ai un cœur trop sensible, pour mon repos; quoique je tâche de cacher aux autres ces émotions pénibles qu'ils ne peuvent calmer. La pauvre Olivia est toujours une peine pour moi. Miss Byron doit être heureuse par la droiture de son cœur. Je suis disposé à croire qu'elle ne pourra  
re-

resister aux vives instances de la Comtesse de D. en faveur de son fils, qui est certainement un des meilleurs de nos jeunes Seigneurs; elle sera la plus heureuse femme du monde, comme elle le mérite de l'être, si elle l'est autant que je le souhaite.

Emilie occupe beaucoup mes pensées.

Je sai que notre Beauchamp doit être heureux, de même que Lord W., mes sœurs, leurs maris... Pourquoi donc ne me croirois-je pas heureux moi-même? Dieu veuille rétablir Jeronymo, & sa sœur; & je devrai être heureux, je le serai, car vous l'êtes aussi, mon cher Docteur. Je me regarderai alors comme participant au bonheur de tous mes amis,

*Votre très-dévoûé*  
GRANDISON.



LETTRE XLII.

Sir CHARLES GRANDISON  
au Docteur BARTLET.

Bologne, lundi, 26. Mai.

Hier au soir arrivèrent Mademoiselle Clémentine, le Général, son épouse, le Comte, & le Seigneur Sebastiano.

J'avois quitté Jeronymo depuis environ une heure. Mr. Lowther lui avoit fait le matin l'ouverture qu'il avoit proposée. Il avoit voulu que je fusse présent.

R 3

L'o-

L'opération se fit heureusement ; mais à cause de sa grande foiblesse , il eut plusieurs défaillances dans le jour.

Je le laissai passablement gai sur le soir , & se réjouissant de l'arrivée prochaine de sa soeur ; & comme l'Evêque l'avoit assuré des dispositions du Général à la reconnoissance pour moi , il s'impatientoit , dit-il , de voir ce cher frère , & sa femme encore une fois. Il ne l'avoit vu qu'une seule fois , & il étoit si mal alors , qu'il put à peine lui faire compliment sur l'honneur qu'elle avoit fait à leur famille.

L'Evêque m'envoya dire que sa sœur étoit arrivée ; mais que , comme elle étoit fatiguée , & dans un triste état , Camille m'informerait le lendemain matin comment elle seroit alors.

Je ne dormis pas une heure pendant la nuit : vous en comprenez aisément la raison , mon cher ami.

J'envoyai , de bonne heure au matin , selon mon ordinaire , demander comment Jeronymo avoit passé la nuit. La réponse fut favorable , faite par Mr. Lowther , qui avoit passé la nuit avec lui , de son propre mouvement , craignant quelque crise.

Camille vint. Cette bonne fille étoit si pleine de sa joie , en me voyant encore une fois en Italie , que je ne pus d'abord tirer d'elle un seul mot de ce que mon cœur bruloit d'impatience d'entendre.

Enfin , vous allez avoir le Général , & l'Evêque , me dit-elle. Ah Monsieur ! ma pauvre maîtresse ! Qu'elle a souffert depuis que vous nous avez quitté ! Vous ne la reconnoîtrez pas. Nous  
ne

ne sommes pas sûrs qu'elle vous reconnoisse. Qui pourroit soutenir la première entrevue? Elle n'a à présent que peu de bons intervalles. Toutes ses idées sont sombres & embrouillées. Elle ne se soucie de parler à personne. Chaque étranger qu'elle voit l'effraie. O l'infame, l'infame Mademoiselle Laurana!...

Camille continua sur ce ton, & n'entra dans aucuns détails que ceux que je pouvois recueillir de ses discours entrecoupés, & de ses exclamations. Hélas, pensai-je, les maux de Clémentine ont affecté le cerveau de la pauvre Camille! Elle se retira en hâte, de peur qu'on n'eût besoin d'elle, & que le Général ne la trouvât avec moi.

Les deux frères vinrent bientôt après. Le Général me toucha la main avec une sorte de politesse forcée: nous vous sommes tous obligés, dit-il, pour votre Mr. Lowther. Les Chirurgiens d'Angleterre sont-ils donc si fameux? mais les gens de votre nation sont accoutumés à faire des blessures; ils doivent donc fournir des gens pour les guérir. Nous vous sommes obligés aussi pour la peine que vous vous êtes donnée de venir en personne. Cela a ranimé le cœur de Jeronymo: Dieu veuille qu'il ne retombe pas dans l'abatement! Mais hélas! notre sœur! La pauvre Clémentine!... Elle est perdue!

Plût à Dieu, dit l'Evêque, que nous l'eussions laissée sous la conduite de M<sup>r</sup>. Beaumont.

Le Général l'ayant ramenée lui-même de Florence, ne voulut pas se joindre à ce souhait. Il y avoit un milieu à prendre, dit-il; mais Laurana est la fille du Diable, dit-il; & Madame

dame Sforza mérite d'être détestée pour l'avoir soutenuë.

Le Général s'exprima avec froideur sur mon arrivée: mais il dit qu'à présent que j'étois sur les lieux, puisque sa sœur avoit souhaité auparavant de me voir, on pouvoit permettre une entrevuë, pour satisfaire ceux de la famille qui m'avoient adressé l'invitation que j'étois bien bon d'avoir acceptée, sur-tout aiant Mademoiselle Olivia en Angleterre qui suivoit tous mes mouvemens; mais que d'ailleurs il n'avoit pas opinion... Il s'arrêta là.

Je le regardai avec une indignation, mêlée de mépris, & m'adressant à l'Evêque, vous vous souvenez, Monsieur, lui dis-je, de l'histoire de Naaman le Syrien (\*).

Qu'elle est-elle? dit-il à l'Evêque.

Je n'ai garde, continuai-je, m'adressant toujours à l'Evêque, de compter sur la conséquence de ma venuë, dans l'application de cette histoire. Mais votre Grandeur jugera jusqu'où la comparaison peut s'étendre; plutôt à Dieu qu'elle convint entièrement.

C'est une heureuse allusion, dit l'Evêque. Je dis, Amen.

Je ne sai qui est ce Naaman, dit le Général; ni ce que vous prétendez par votre allusion; mais à votre air, je jugerois que vous prétendez me mépriser.

Mon air, Monsieur, indique généralement mon cœur. Vous pouvez mépriser mon intention; & je mépriserai de même la peine que je  
me

(\*) 2. Rois V.

me suis donnée, si votre Excellence ne me méprise pas moi-même. Mais, Monsieur, si j'étois dans votre Palais à Naples, je vous dirois que vous semblez ne pas savoir, à mon égard, ce que c'est que d'être gracieux. Cependant je ne demande aucune faveur de vous, que pour l'amour de vous autant que de moi.

Cher Grandison! dit l'Evêque... Monsieur! dit-il à son frère... Ne m'avez-vous pas promis... Pourquoi avez-vous parlé d'Olivia au Chevalier?

Cela vous dérange-t-il, Monsieur? me dit le Général. Je ne puis mépriser un homme de votre conséquence, ... sur-tout avec les Dames, Monsieur, ajouta-t-il d'un air méprisant.

Vous voyez, Monsieur, dis-je à l'Evêque, que le Général ne peut surmonter sa mauvaise volonté contre moi. Je trouvai quand je le vis à Naples, qu'il avoit conçu des soupçons aussi injurieux à sa sœur qu'à moi. Je me flattois de les avoir dissipés; mais une mauvaise volonté enracinée revient toujours. Cependant, satisfait comme je le suis de mon innocence, il trouvera, pour plus d'une raison, qu'il est très-difficile de me pousser à bout.

Pour mon propre bien, entre autres raisons, Chevalier? dit-il avec un air de drolerie.

Vous pouvez l'entendre comme il vous plaira, lui repliquai-je. Permettez, Messieurs, que je vous accompagne chez le Seigneur Jeronymo.

Non pas jusqu'à ce que vous soyez bons amis, dit l'Evêque... Mon frère, donnez moi votre main, ... Chevalier, la vôtre...



Disposez de la mienne comme il vous plaira, Monsieur, lui dis-je, en l'avancant.

Il la prit, & celle du Général en même tems, & vouloit les joindre.

Allons, Monsieur, dis-je au Général, en prenant sa main qui faisoit résistance, acceptez une offre d'amitié d'un cœur qui en est plein. Permettez que j'honore en vous, sur mes propres lumières, les grandes qualités que le public vous attribue. Je vous demande votre faveur, convaincu que je la mérite; & que je ne pourrois la mériter, si je me foudrois à être traité avec indignité par qui que ce soit. Je serois fâché de paroître petit à vos yeux; mais je ne le parotrai pas aux miens.

Qui pourroit soutenir la supériorité que cet homme s'aroge, mon frère?

Vous m'obligez, Monsieur, à me défendre moi-même.

Le Chevalier parle avec noblesse, Monsieur. Son caractère est bien connu. Que je vous mène tous deux bons amis chez notre cher Jeronymo. Mais dites, mon frère, dites Chevalier, que vous l'êtes.

Je ne puis soutenir, dit le Général, que le Chevalier Grandison s'imagine être d'aussi grande conséquence pour ma sœur que quelques-uns de vous semblent le penser.

Vous ne me connoissez pas, Monsieur. Je n'ai d'autre désir à présent que du rétablissement de votre sœur, & du Seigneur Jeronymo. Si je puis leur être de quelque utilité, ce sera ma récompense. Mais, Monsieur, si cela peut vous mettre à votre aise, & vous engager à me  
traiter

traiter comme mon cœur me dit que je le mérite, je vous donnerai ma parole d'honneur; & permettez moi de vous dire que je n'y ai jamais manqué; que quelque tour que puisse prendre la maladie de votre sœur, je n'accepterai jamais la plus haute faveur qu'on puisse me faire, qu'avec le consentement réuni des trois frères, aussi bien que de vos Père & Mère. Permettez moi d'ajouter, que je n'entrerai jamais dans une famille qui auroit mauvaise opinion de moi, ni exposerai une personne que j'aime, au mépris de ses propres parens.

Cela est noble véritablement, dit le Général. Donnez moi votre main là dessus, & je suis votre ami pour toujours.

Homme fier! Il ne pouvoit soutenir l'idée qu'un simple Gentil-homme Anglois, comme il me regardoit, dût s'allier avec leur famille; quelque peu vraisemblable qu'il trouve que cette sœur infortunée recouvre jamais sa raison. Mais il aime beaucoup le Comte de Belvédère; & toute la famille souhaitoit ardemment une alliance avec ce Seigneur de mérite.

L'Evêque fut charmé de nous voir enfin en meilleure intelligence que nous ne l'avions encore été; & il me fut d'autant plus aisé de m'accomoder avec cet homme hautain, que Madame Beaumont m'avoit instruit des procédés que j'avois à attendre de lui. En effet son Père, sa Mère & ses deux Frères les appréhendoient beaucoup: ce sera donc un plaisir pour eux que j'aie si aisément surmonté ses préjuges.

Tous deux me conseillèrent de différer ma visite à leur frère jusqu'à l'après-midi, afin qu'ils



eussent plus de tems pour consulter ensemble, & pour préparer leur sœur à me voir.

En prenant congé, le Général me serra la main, & d'un air de plaisanterie; J'ai une femme, Grandison, me dit-il. Je lui souhaitai bien du contentement. Il n'en est pas besoin, me dit-il, car j'en ai beaucoup. Une des plus excellentes femmes. Elle s'impatiente de vous voir. Je pense que je ne dois rien craindre, parce qu'elle est généreuse, & que je ne serai jamais ingrat. Mais prenez garde, prenez garde, Grandison! Je suivrai vos yeux. Admirez-la, si vous voulez: vous ne pourrez vous en défendre. Mais je suis charmé qu'elle ne vous ait pas vu avant que d'être à moi.

Je me réjouis, dit l'Evêque, qu'une entrevue, qui malgré vos promesses, mon frère, m'avoit donné des appréhensions en venant, finisse par une séparation si plaisante. Desormais nous sommes encore quatre frères.

Et souvenez-vous, Chevalier, dit le Général, que ma sœur a aussi quatre frères.

Puisse le nombre des quatre frères n'être pas diminué par la mort de mon Jeronymo! & puisse Clémentine recouvrer sa santé; & que la providence dispose de moi comme il lui plaira! Je vais à présent au Palais de Porretta: vous pouvez mieux imaginer, mon cher Docteur, que je ne puis vous décrire, quelle agitation je ressens.

*Fin du quatrième Volume.*

